00100393

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

00100393

Digitized with financial assistance from

on 20 February, 2020

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME PREMIER.

Ro g. 6

BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

MARIE
DE RABUTIN-CHANTAL
MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

Mignard pinx. P. Chasselat del. B. Roger Scul.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE EDITION,

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

100393

oc.
VOL I

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

God
Fr 928.4
Sev/sev/Lel
100393

ce 27 janvier 87

Sy cette lettre vous faut quelque plaisir, comme vous voules me flatter quelquefois que vous ~~les~~ aymes un peu mes lettres vous naves que remercier Mr le commandeur de grignan de cellery, cest luy qui me prie de vous escrire, monsieur, pour vous parler et vous questionner, sur les eaux de balaruc,

vous aves esté sans doute de la belle et bonne compagnie qui estoit chez le cardinal de bonzy, adieu monsieur, ie ne change point dans les estime et lamytié que ie vous ay promyse, lamitie de grignan

monsieur A Monsieur

Monsieur le president
de monlecau
A monpellier

AVIS.

Les Manuscrits des personnes célèbres intéressent toujours le Public. Leur écriture même est l'objet d'une curiosité bien entendue. Rien de ce qui vient d'elles n'est indifférent à qui les apprécie : et s'il est vrai, comme d'habiles gens l'ont pensé, que le caractère d'écriture, en certains cas, porte des signes expressifs qui dénotent le génie, l'humeur et les habitudes de ceux qui l'ont tracé, ces traits deviendroient une partie de leur physionomie; en sorte que ce seroit vraiment donner leur portrait que de produire quelques lignes écrites par eux-mêmes. Aussi une Collection de ce genre récemment publiée en Allemagne *, ne peut manquer d'être accueillie, si elle est authentique et bien exécutée.

Nous donnons donc, comme le complément des avantages qu'on s'est efforcé de réunir dans cette Édition, la copie figurative, gravée à l'eau-forte et trait pour trait, des Fragmens d'une Lettre de Madame de Sévigné qui est toute de son écriture. Ces originaux étant rares, nous en avons long-tems cherché, sans en pouvoir trouver un seul. M. François (de Neufchâteau), Président du Sénat, nous a procuré la Lettre dont on voit ici le commencement et la fin, et qu'on peut lire en entier sous le N°. 756 de cette Édition. C'est une de celles adressées au Président de Moulceau **; celles-ci ont passé de M. de Girard, qui les avoit mises au jour en 1773, à son héritier, M. Revertat de Marsac; et c'est lui-même qui, sur la demande de M. François (de Neufchâteau), transmise par M. Richard, Préfet du Département de la Haute-Garonne, a bien voulu confier cet original. Les trois Lettres qui constatent son authenticité ont été insérées dans le *Moniteur*, N°. 343. Il ne nous reste qu'à certifier la fidélité de l'imitation. Elle est au plus haut point que l'art puisse atteindre, et l'on sait qu'en

* Il en a paru une livraison de douze planches, sous ce titre : *Chirographa Personarum celebrium.*

** *Voyez* le *Sommaire Bibliographique* ci-après.

ce genre il rivalise réellement avec la nature. Nous n'avons d'autre regret que celui de n'avoir pu donner en entier cette même lettre. Mais les procédés longs et difficultueux de cette sorte de gravure auroient demandé plusieurs mois ; et notre Édition n'a déjà été que trop retardée.

N. B. *Les notes ajoutées par l'Éditeur aux Lettres de Sévigné se reconnoîtront à la marque d'une ou plusieurs étoiles.*

AVERTISSEMENT.

PLAN DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Ce que l'Éditeur, dès long-tems lecteur assidu des *Lettres de Madame de Sévigné*, a toujours désiré d'y trouver, est précisément ce qu'il se propose de donner au Public. C'étoit son plaisir de choix ; il eût voulu qu'il n'y manquât aucun assaisonnement ; il s'est étudié à le perfectionner. Il a tracé son plan sur ses propres impressions. S'il ne contente pas le Public, c'est qu'il n'a pu se satisfaire lui-même.

Ces Lettres forment un livre admirable, comme modèles de style. Elles nous mettent dans la confidence intime de personnes qui joignoient à la célébrité le caractère et l'esprit le plus aimable ; sorte d'attrait que n'offre aucun autre ouvrage ni ancien ni moderne. Elles ont encore un intérêt particulier comme recueil d'anecdotes, et comme tableau d'un siècle et d'une Cour qui ont tant influé sur les mœurs, non-seulement de la France, mais même de l'Europe entière. Leur lecture sera donc à jamais recherchée par tous les esprits, si raffinés ou si peu cultivés qu'ils

soient. Personne ne peut voir avec indifférence les efforts qu'on a faits pour augmenter l'agrément de cette lecture.

La plupart des Éditions des Lettres de Sévigné, n'ont été que des copies de celle de 1754, à laquelle on a réuni les diverses additions qui depuis avoient paru successivement. Aucune n'est complète ni ordonnée comme elle devoit l'être.

Il est tems de faire de cette collection un monument digne de Madame de Sévigné, digne de ceux qu'on a consacrés aux plus beaux génies de son siècle, lesquels, dans leur genre, ne furent pas plus parfaits qu'elle; monument qu'on fondera moins sur le luxe typographique, que sur la plus soigneuse correction du texte, sur des additions intéressantes, sur un ordre méthodique, sur des notes instructives, sur la réunion, avec choix, de tout ce qui peut servir à mieux apprécier l'Auteur et ses écrits.

L'Édition nouvelle devant, autant qu'il est possible, remplir ces conditions, il est bon d'indiquer avec quelque détail les avantages qui la distinguent des précédentes.

I.

Additions.

Puisque Madame de Sévigné ne fut pas seulement une mère tendre, ses Lettres à sa fille ne seront pas les seules qu'on veuille lire. Puisqu'elle est devenue un Auteur presque unique dans son genre, tout ce qu'elle a laissé en ce genre doit être ici rassemblé.

Il existe, dit-on, beaucoup de Lettres inédites de Madame de Sévigné. Mais quelques démarches qu'on ait faites, rien n'a pu faire ouvrir les porte-feuilles où ces trésors paroissent être ensevelis. Nous ne sommes pas même en état de donner au Public, avec la certitude de son existence, l'espoir d'en jouir un jour.

Cependant on trouvera ici un assez grand nombre de Lettres qui paroîtront nouvelles, en ce qu'elles n'ont jamais été jointes à aucun de ses recueils, et qu'elles se trouvoient comme égarées dans des livres très-peu lus, ou même rares. Telles sont particulièrement celles qui commencent notre collection, d'autant plus curieuses qu'elles datent de tems très-antérieurs à celles que tout le monde connoît. La première est de 1647, où Madame de Sévigné entroit à peine dans sa vingt-deuxième année; d'autres nous la montrent

dans les années suivantes ; en sorte que sa correspondance s'étend ici sur quarante-neuf ans, au lieu de vingt-sept seulement qu'elle avoit d'abord embrassés. Telle est sur-tout une Lettre précieuse, moins encore parce qu'elle étoit presque inconnue, que par le moment même où elle fut écrite. C'étoit environ huit jours avant la mort de Madame de Sévigné. Ces lignes pathétiques sont probablement les dernières qu'ait tracées sa main déjà languissante : on peut les appeler le *chant du cygne*. Car n'y a-t-il que les Poëtes qui chantent ? et quelle musique plus douce que la prose de notre Sévigné !

Mais pour compléter cette Édition, falloit-il compiler jusqu'au moindre billet échappé à sa plume facile ? Son génie ne s'est-il pas endormi quelquefois ? Son imagination étoit-elle également sollicitée dans tous les momens, par tous les sujets et par toutes les personnes ? Non sans doute. Aussi n'admet-on ici aucune Lettre qui n'offre quelque trait de sa charmante manière. On n'a pas craint de retrancher ce qui a paru sans intérêt ou répété en d'autres endroits.

L'intérêt qu'inspire Madame de Sévigné se réfléchit sur tout ce qui lui fut attaché, sur ses amis, et principalement sur sa fille.

Madame de Grignan avoit, à en croire sa mère, un esprit supérieur, ou au moins très-différent du sien, à juger par ce qui nous en reste. Aussi les unissons-nous volontiers dans nos entretiens, soit pour opposer, soit pour préférer l'une à l'autre ; comparaison à laquelle il manque d'être éclairée par une égale connoissance des deux sujets. De là une vive curiosité pour les Lettres de Madame de Grignan. On nous saura gré d'en joindre, à celles qui se trouvent dans les Éditions antérieures, quelques-unes qui ne méritoient pas moins de voir le jour, n'en jugeât-on que par celui à qui elles s'adressent, le célèbre Bussy-Rabutin, homme auquel on n'eût pas écrit, sans se servir de tout ce qu'on avoit de goût et d'agrément.

Les autres amis de Madame de Sévigné étoient des personnes tellement remarquables par leur esprit, que le goût se plaît à voir leur style figurer à côté du sien. De telles nuances font valoir les couleurs sans nuire à leur harmonie. Ceux qui les premiers ont mis quelques Lettres des la Fayette et des Coulanges, à la suite de celles de leur amie, ne pouvoient manquer de réussir. L'Éditeur espère ici le même accueil pour des additions qui ont le même but. Si on a rencontré avec

plaisir l'enjoué Coulanges dans ce Recueil, pourquoi n'y appeleroit-on pas aussi Bussy-Rabutin, habile à revêtir des idées justes et ingénieuses d'une diction élégante, pure et concise? Nous insérons, soit en entier, soit par fragmens, plusieurs de ses Lettres les plus dignes de soutenir le voisinage des Lettres de sa Cousine. Ce n'est pas tout. Bussy et Madame de Sévigné avoient un ami commun, Corbinelli, qui souvent écrivoit au premier dans les Lettres de l'autre. Ses apostilles ou Post-scriptum sont dictés par une raison assaisonnée de saillies et ornés d'une érudition choisie. On a complété la correspondance par plusieurs de ces fragmens qui avoient été jusqu'ici négligés. C'est une figure de plus dans le groupe, et qui l'achève, loin de le déparer.

Il semble d'ailleurs que rapprocher les Lettres de quelques hommes d'esprit de celles d'une femme, c'est fournir au Lecteur l'occasion de plus d'une remarque piquante.

Les femmes ont, dit-on, plus que nous, le talent épistolaire. Soit qu'on leur conteste ce privilége naturel, soit qu'on veuille l'expliquer, on aime à mettre en balance l'énergie ou l'urbanité qui nous sont propres, avec le feu vif, la délicatesse, la légèreté, les manières fines et aisées qu'on ne trouve que chez

elles. On se pique de distinguer dans une lettre ce qui est du sexe, ce que la plume d'une femme trouve de mâle éloquence, comme aussi ce qui, dans les lettres d'un homme, tient de l'amabilité féminine, et ressent, en quelque sorte, le souffle des Grâces.

Qu'une femme écrive à un homme ou bien à une autre femme, à son ami ou à son amie, ce ne sera pas le même langage : les sujets seront autres ; le talent aura d'autres formes : l'âge même n'efface point l'empreinte des sexes. Ne la distingue-t-on pas jusques dans la conversation ? devant des hommes, les femmes ne causent pas comme entre elles : et le commerce épistolaire est-il autre chose qu'une conversation ?

C'est déjà un moyen de faire ressortir cette diversité de touches, que de rassembler, pour ainsi dire, dans le même cadre, des tableaux de diverses mains.

II.

Ordre nouveau.

Les Lettres de Madame de Sévigné à sa fille avoient bien été publiées dans l'ordre de leurs dates. Mais pourquoi ne pas ranger dans le même ordre toutes celles qu'elle adresse à

d'autres personnes, et celles de ses amis? Il est étonnant qu'on ne se soit pas avisé de généraliser cet arrangement naturel. Aussi le vœu en a-t-il été publiquement exprimé par un Littérateur (1) dont on reconnoît le bon goût au zèle qu'il montre pour la gloire de notre Auteur. Ainsi toutes les Lettres sont ici distribuées suivant l'ordre des tems ; ensorte que celles de la mère à la fille, font place au milieu d'elles, aux Lettres à ses amis ou aux réponses mêmes de ceux-ci ; que telles de ces dernières, au lieu d'être rassemblées, se trouvent maintenant éparses ; que d'autres qui avoient été renvoyées aux derniers volumes, paroissent dans les premiers, et qu'enfin, au lieu de cinq Recueils séparés et sans liaison entre eux (2), on n'aura plus qu'une seule et grande collection beaucoup mieux ordonnée.

Outre sa convenance générale, ce système

(1) M. Barbier, Bibliothécaire du Conseil d'Etat, inséra dans le *Magasin encyclopédique*, un article très-judicieux sur l'édition des *Lettres de Sévigné* donnée en l'an IX par feu M. de Vauxcelles. On a profité de plusieurs de ses remarques.

(2) Ces cinq recueils étoient, 1°. les Lettres de la mère à la fille; 2° le choix de Lettres diverses; 3°. les Lettres au Président de Moulceau; 4°. les Lettres à M. de Pompone. Ce Recueil d'un tems antérieur aux trois autres, se trouvoit le dernier; 5°. Enfin, les Lettres à M. de Bussy-Rabutin qui n'ont pas même été complètement rassemblées.

a des avantages accessoires qu'il faut développer.

1°. Il nous fait suivre Madame de Sévigné depuis l'année 1647 jusqu'en 1696, époque de sa mort. Pendant ce demi-siècle, nous la voyons jeune femme, jeune mère, sur-tout jeune veuve, et gagnant à être connue sous ces nouveaux rapports. Plus loin, dans les Lettres sur Fouquet, elle se montre animée du zèle de l'amitié fidèle au malheur : en sorte que vous êtes déjà entré en connoissance avec son singulier talent, lorsque arrive l'époque où sa plume est conduite par sa passion dominante, l'amour maternel, dont elle est l'héroïne, comme Héloïse le fut d'une affection moins pure et moins généralement touchante. De plus, les intervalles où la mère et la fille se trouvoient réunies, formoient dans la correspondance d'assez grands vuides (1), qui sont ici comblés en partie, par l'insertion des Lettres à ses amis, ou de leurs réponses, dans l'ordre chronologique; en sorte que vous ne la perdez presque point de vue, et que vous trouvez comme sa vie entière écrite par elle.

(1) Les deux années, depuis la fin de 1677 jusqu'à celle de 1679, sont dans ce cas. Une trentaine de Lettres à Bussy ou de Bussy éclairent, pour ainsi dire, tous les points de cet intervalle. Il en est de même des années 1681, 82 et 83, ainsi que de 1686, 87 et 88.

même ou par ses amis. Ce mérite de liaison se fait aussi sentir dans la partie anecdotique de ses Lettres ; et l'on en suit mieux l'histoire du tems, ainsi que l'histoire de la personne. La seule classification produit donc ici naturellement ce que l'art a su opérer dans les romans par lettres, où les personnages secondaires sont appelés pour entretenir notre commerce avec les principaux, quand ceux-ci semblent se dérober à nous par le concours des événemens.

2°. S'il est vrai, comme nous l'avons remarqué, que l'esprit profite, autant qu'il jouit, dans la comparaison des styles, l'ordre nouveau doit relever singulièrement le style de Sévigné. Son trait distinctif est, si je ne me trompe, le rare accord d'un goût très-cultivé avec une imagination très-riche et un naturel très-original, dons précieux qu'elle unit à un degré que La Fontaine même ne surpasse point. Personne ne se livre plus entièrement au Lecteur, avec moins de déguisement, avec moins de parure. Vous la voyez, vous la signalez, vous ne la confondrez avec nulle autre. Lorsque *le Saint-Evremont* étoit de mode, en faisoit qui vouloit : on ne s'est point avisé de fabriquer *du Sévigné*. Mais c'est parce qu'elle ne ressemble point à d'autres, qu'on

s'accoutume à elle. De ce que son langage et sa physionomie lui sont tellement propres, il en résulte qu'on finit par s'en étonner moins qu'on ne doit, par sentir moins ce singulier mérite. Aussi, comme certains objets qui se mesurent par leurs rapports avec ceux qui les avoisinent, il semble que vous apprécierez mieux Sévigné si, tout à côté du sien, vous placez quelque autre esprit, si vous rencontrez des Lettres de diverses mains, semées parmi les siennes.

3°. On a quelquefois reproché à ces Lettres l'uniformité des sujets et sur-tout des sentimens. Cette tendresse maternelle, fonds inépuisable pour sa plume, ces effusions, ces louanges continues, ces plaintes, ces regrets, quelque riche et variée qu'en soit l'expression, ne captivent pas également tous les Lecteurs. Souvent ils y voudroient des repos, soit qu'ils sentent avec peine leur âme trop au-dessous de cette âme féconde, soit qu'en effet, dans ces Lettres, l'amour ne soit pas exempt de prolixité, ni l'enthousiasme d'exagération. Des écrits dictés par la simple amitié et d'un style plus calme, offrant une heureuse interruption à de tels épanchemens, satisferont ceux auxquels la diversité dans les nuances du sentiment ne suffit pas, et qui la veulent

dans les sentimens eux-mêmes : et il faut avouer que ces Lecteurs font le grand nombre dans une société, où non-seulement les affections naturelles sont émoussées, mais où surtout on manque de loisir pour savourer la jouissance réfléchie qu'on trouveroit dans leurs développemens.

Voilà comment l'ordre nouveau, en confondant les différentes correspondances de Madame de Sévigné, soit avec sa fille, soit avec ses amis, semble donner à toutes ses Lettres le seul genre de mérite qu'on y désiroit. Ainsi se répand un nouvel intérêt sur cet aimable livre, qui, déjà sûr de plaire, quelque volume qu'on en prît, à quelque page qu'on l'ouvrît, supportera mieux désormais d'être lu de suite, au lieu qu'il gagnoit quelquefois à être interrompu.

III.

Correction et éclaircissement du texte.

Quelques personnes avoient pensé qu'il conviendroit de corriger un assez grand nombre de passages de ces Lettres, soit des phrases irrégulièrement construites, soit d'autres fautes contre la langue, qui pouvant être mises sur le compte des copistes, sembloient de véritables trahisons dont il nous apparte-

noît de venger notre Auteur. Mais la réflexion nous a fait voir plus d'un danger à cette entreprise.

Ceux qui lisent les premiers réformateurs de notre Langue, les Vaugelas, les Ménage, les Bouhours, s'étonnent de les voir hésiter sur certaines expressions, et ne condamner ou sanctionner qu'avec des précautions infinies des usages qui nous paroissent évidemment corrects ou vicieux. Là vous observez à quel point les Courtisans et les Littérateurs se partageoient sur telles ou telles phrases, et comment le savoir ou la mode ont prévalu tour-à-tour. Madame de Sévigné écrivit dans cette jeunesse de la langue, et à l'époque où elle se fixoit sous la plume des maîtres. Comme elle vivoit également parmi les Gens de Lettres et parmi les gens de Cour, il faut croire qu'elle connut et suivit les meilleurs usages. Il semble donc qu'en essayant de réformer ce qui s'offriroit de fautif dans ses Lettres, on risqueroit de se méprendre sur des locutions usitées au moment où elle les employoit. Au contraire, l'histoire de la langue paroît intéressée à ce qu'on conserve ces vestiges de son perfectionnement progressif, tandis que l'intérêt de la grammaire n'en sauroit être compromis : première réflexion qui devoit nous

rendre très-circonspects sur ces sortes d'amendemens du texte.

Qui peut douter d'ailleurs que Madame de Sévigné, avec sa plume prompte et dégagée, ne risquât souvent des emplois nouveaux de termes connus, des tours de phrases peu autorisés ? On en citeroit aisément plusieurs qui lui doivent d'être reçus. Mais aussi a-t-elle pu en hasarder d'autres qui paroissent étranges, faute d'avoir eu l'honneur de devenir communs. Devions-nous mettre encore indiscrètement la règle à la place de ces essais, dont le hasard peut-être, plus que leur témérité, a empêché le succès ?

Mais en renonçant à ces corrections inconsidérées, nous avons reconnu qu'il restoit à rendre au texte de ces Lettres, un autre genre de service plus essentiel, dont il est à propos de donner ici une idée.

Les notes, à la vérité, claires et concises, des premiers Éditeurs, ont toujours paru insuffisantes, en ce qu'elles ne font guère connoître que le nom des personnes et des familles le plus souvent citées. Encore manquent-elles absolument aux recueils particuliers des Lettres à M. de Pompone, des Lettres à M. de Moulceau, et de celles au Comte de Bussy-Rabutin. Aussi n'est-il point

de Lecteur qui n'ait souffert de se voir arrêté par nombre de passages obscurs, et qui n'ait désiré qu'on pût lui en donner l'intelligence.

On mande à Madame de Sévigné telle nouvelle, telle anecdote. Elle répond par un trait, sans nommer personne, sans rien spécifier. Ce qu'elle dit est clair pour son correspondant comme pour elle : mais pour nous, c'est pure énigme, et l'on entrevoit qu'il seroit bon d'en savoir le mot. Sur-tout quand elle quitte Paris, recevant plus de nouvelles qu'elle n'en donne, ses Lettres portent plus ordinairement sur des faits sous-entendus. Dans les cas fréquens où la correspondance a été interrompue, le Lecteur éprouve que, sans la connoissance de tel événement survenu pendant l'intervalle, il ne sauroit entendre qu'à moitié ce qu'on en dit. Il est alors comme un voyageur qui reste étranger dans sa propre société, si on ne lui apprend ce qui s'est passé pendant son absence.

Ces mystères cependant, et bien d'autres semblables, pouvoient être pénétrés. Il est peu de difficultés que n'éclaircisse la connoissance de l'histoire particulière de ces tems. A l'aide d'un grand nombre de Mémoires, de Lettres et d'autres Recueils, plus communs, ou plus rares, l'Editeur est parvenu à lever

la plupart de ces voiles. Des notes courtes suppléent aux interlocuteurs qui nous manquent : elles font, suivant le besoin, la demande ou la réponse ; elles remplissent les lacunes, servent de transitions, complètent les indications, et font entendre les demi-mots. Plus d'allusions ni de saillies perdues !

Un des effets les plus heureux de ce travail est d'avoir rétabli en toutes lettres beaucoup de noms propres, dont les autres éditions n'offrent que les initiales. Si nous en jugeons par nous-mêmes, rien ne refroidit plus un Lecteur ; on croit toujours que le fait paroîtroit plus intéressant, si on connoissoit tout-à-fait les personnes. Ces initiales, comme des demi-confidences, semblent se jouer de votre pénétration. On a su en purger presque partout cette suite de Lettres. Le peu qui en reste n'a été indéchiffrable, que parce que les noms étoient insignifians. Il faut avouer que ce n'est pas sans leur faire quelque tort que nous avons nommé certains personnages. Mais il a paru que cette considération, qui pouvoit encore retenir les premiers Éditeurs, n'étoit plus d'aucune valeur. Varillas, dit-on ; s'étoit fait une loi de laisser toujours cent ans entre lui et ses histoires. Nous sommes fort au-delà de cette règle. Les gens

gens que nous devinons ici n'ont plus d'amis parmi nous. Après tout, ce qu'on en apprend ici étoit connu et avoit été publié par d'autres; ce n'est pas d'eux enfin, que nous tenons leur secret.

Outre les restitutions de noms et les éclaircissemens de faits, on trouvera des notes destinées seulement à contenter les Amateurs d'histoire et de littérature. Il se peut qu'on les juge superflues; et pourtant l'Éditeur en eût volontiers ajouté beaucoup d'autres.

Au surplus, en cherchant à dissiper les nuages qui offusquoient les Amateurs de cette agréable lecture, on n'a pas perdu de vue, que de telles notes devoient être courtes et simples. L'ambition de briller à côté d'une Sévigné, seroit bien maladroite. L'amour-propre suffisoit ici pour nous conseiller le style le plus modeste.

IV.

Autres articles ajoutés.

Outre ces améliorations, les Curieux en remarqueront de moins importantes, dont le détail seroit trop long, et qui toutes concourent à rendre cette lecture plus facile et plus attachante (1). Mais il faut rendre compte de

(1) Voici les principales.

1°. La ponctuation a été revue en entier, de manière sur-

quelques autres articles nouveaux qui distinguent cette Édition.

1°. On trouve d'abord à la suite de cet Avertissement une histoire abrégée des Éditions qui ont successivement enrichi le Public de toutes les Lettres qui forment cette collection. A ce Sommaire, on a joint en entier ou par extraits, les Préfaces de ces éditions originales. Ces renseignemens bibliographiques forment une branche de l'histoire littéraire, qui n'est point à négliger, sur-tout quand il s'agit d'un excellent livre.

2° Une Notice sur la vie et sur la personne de Madame de Sévigné réunit beaucoup de détails peu connus, et qui pourtant ne devoient pas rester ignorés, puisqu'ils font sur-tout connoître la portion de cette vie qui a précédé sa principale correspondance. Sur

tout à ménager des repos et distinguer les objets par des alinéa bien placés.

2°. On a supprimé beaucoup de renvois inutiles; c'est un soin dont en général le Lecteur profite fort peu. Au besoin, une explication répétée vaut mieux que des indications souvent fautives, ou qui exigent une recherche fastidieuse.

3°. On a fondu dans le texte même un grand nombre de notes qui ne donnoient que de simples noms.

4°. On a rectifié les dates de plusieurs Lettres. Il a fallu classer tout de nouveau celles qui s'adressent au Président de Moulceau. Plusieurs étoient sans date; les autres en avoient de fausses. Il est étonnant que M. de la Harpe, qui paroît avoir été le premier Éditeur de ces Lettres, eût négligé un soin si nécessaire.

tout le reste, on s'est prescrit une extrême brièveté ; car le Lecteur aimera mieux apprendre d'elle-même, ce qu'elle raconte avec tant d'intérêt. A cette Notice sont joints huit* articles particuliers sur sa fille, sur son fils et sur quelques-uns de ses meilleurs amis. On a cru que les notes succinctes des autres éditions, disoient trop peu de chose de ces personnages principaux qui tous sont très-intéressans.

3°. Comme appendice à la vie de Madame de Sévigné, on a joint plusieurs écrits, soit en prose, soit en vers, consacrés à la louer, à la peindre, à la faire mieux connoître. Ces morceaux choisis seront lus avec plaisir. Il n'en est qu'un seul pour lequel l'Éditeur doive craindre le regard du Public et réclamer son indulgence.

Ces trois premiers articles sont placés, comme il convient, à la tête du premier volume.

4°. Attentif à réunir ici tout ce qui touche Madame de Sévigné, l'Éditeur a pensé, que ses enfans tenant d'elle leurs talens, ce qui nous reste de leur plume, étoit un supplément presque nécessaire à sa collection. Le

* L'un d'eux sur Madame de Simiane se trouve dans le VIIIe tome.

Public, en accueillant quelques Lettres de Madame de Simiane sa belle-fille, a déjà prononcé en faveur de cette nouvelle insertion. M. de Sévigné, son fils, cultivoit avec succès la littérature. Peu de personnes ignorent qu'il soutint une sorte de procès fort animé contre le savant Dacier, au sujet d'un passage d'Horace. Mais le plus grand nombre ne connoît pas ses trois dissertations, qui sont comme perdues dans un livret fort rare. Nous avons eu tant de plaisir à les lire, que nous n'hésitons pas à en enrichir le dernier volume de cette Édition. A leur suite on lira un Fragment écrit par Madame de Grignan. Caché, et en quelque sorte enfoui dans les feuilles oubliées d'un ancien journal, il peut passer pour inédit. Il avoit été donné comme une lettre. Mais on verra que ce morceau, écrit avec une concision aussi élégante que soignée, sort du genre épistolaire : modèle précieux du talent d'éclaircir un sujet obscur par sa subtilité, il appartient certainement à la belle littérature.

5°. Une table des matières très-étendue *,

* Celle qu'on a mise à la suite des Éditions précédentes est incomplète, puisqu'elle n'a été faite que pour les Lettres de la mère à la fille : et même pour cette partie, elle est insuffisante, trop peu détaillée, et sur-tout n'est point exempte d'erreurs.

et qu'on s'est efforcé de rendre exacte, n'est pas sans doute une amélioration peu importante. Il y a peu de livres auxquels elle fût plus nécessaire qu'à celui qui contient tant de faits et tant de sujets divers, disséminés dans un si grand nombre de volumes. C'est un véritable *Sévigniana*, et une source d'amusement et d'instruction pour le Lecteur qui saura en faire usage.

6°. Les deux portraits de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan qui sont à la tête de cette Édition, ont été faits d'après deux excellens originaux qui n'avoient point encore été gravés. Le premier est de Mignard, et appartient à M. Dagrain. Une lettre de M. Denon * montre le mérite de ce tableau. Monsieur le Général du Muy, qui possède le second, a bien voulu permettre qu'on en tirât un dessin très-soigné.

Tel est l'ensemble du travail qu'on s'est proposé de donner au Public. Il est certain qu'il feroit des Lettres de Madame de Sévigné une lecture absolument nouvelle, s'il étoit aussi bien exécuté qu'il pourroit l'être. Mais l'Éditeur, vivant à la campagne, privé du secours des bibliothèques et du commerce des Gens de Lettres et des Gens du monde, ne se

* Elle a été insérée dans le *Journal Typographique*, n°. XLIV.

dissimule pas, qu'avec beaucoup d'efforts, il n'a pas encore fait tout ce qu'une autre position lui eût rendu plus facile. Quant à cet exposé, qui peut-être semblera long, l'Éditeur observera que s'il paroît s'arrêter avec complaisance sur ses soins multipliés, il prétend par-là moins se faire valoir que faire mieux apprécier son Auteur. On sentira en effet que les peines qu'il a prises, ou plutôt le plaisir qu'il a trouvé à prendre ces peines, n'est pas le moindre des Panégyriques consacrés à cet aimable génie.

SOMMAIRE
BIBLIOGRAPHIQUE,
Concernant les principales Editions des LETTRES DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est que successivement, et à diverses époques, qu'on a pu donner au Public cette grande et intéressante Collection. Beaucoup de Lecteurs aimeront à suivre la filiation des divers Recueils plus ou moins complets de ces Lettres, qui ont paru depuis environ un siècle. Nous essayons cette histoire avec l'exactitude et la briéveté qui conviennent.

Les *Mémoires de Bussy*, mis au jour vers le tems de la mort de Madame de Sévigné *, ont les premiers fait connoître quelques-unes de ses Lettres. Les trois premiers volumes des *Lettres de Bussy* ** en mirent au jour un beaucoup plus grand nombre; elles furent dès-lors très-bien appréciées, et Bayle, dont l'érudition n'avoit point desséché le goût, n'hésita point à placer le style de Madame de Sévigné fort au-dessus du style de Bussy ***.

Mais jusques en 1726, les Lettres à sa fille ne faisoient encore que le bonheur de sa famille. Il paroît que vers ce tems, M. de Bussy-Rabutin (sans doute le fils aîné de l'auteur des *Mémoires*) obtint de Madame de Simiane la communication d'un Recueil, au moins partiel, des Lettres de sa grand'mère à Madame de Grignan sa mère, que de plus ce manuscrit n'avoit été confié que sous la promesse qu'il ne seroit divulgué d'aucune façon. Cette

* *In*-4°. 2 vol. Paris 1696, de l'Imprimerie Royale. *N. B.* Madame de Sévigné n'y étoit point nommée.

** Cette première Édition est de 1698.

*** *Voyez* ses *Lettres*, Édition de Rotterdam, 1714, page 652.

promesse fut mal tenue : il faut croire aussi que cette copie n'étoit pas la seule qu'on eût livrée à la curiosité de quelques amis, il en existoit une autre entre les mains d'un Abbé d'Amfreville *, ami de ce Thiriot, si connu par la correspondance de Voltaire. Celui-ci ayant emprunté le manuscrit de l'Abbé, se hâta de le faire imprimer, dans le même-tems où on en préparoit une Edition en Hollande. Ainsi l'année 1726 vit paroître tout à-la-fois celle de La Haye et celle de Rouen, l'une et l'autre composées seulement de deux volumes. Lequel de ces Recueils étoit le mieux fait? c'est ce qu'il seroit difficile de dire; mais celui de La Haye fut imprimé sur un manuscrit confié par M. de Bussy; il s'y trouve une Préface écrite par lui-même, contenant des détails sur la personne de Madame de Sévigné, et une Lettre de Madame de Simiane, qui est un éloge naïf et touchant de ce Recueil, et que par cette raison on trouvera parmi les meilleures pièces de ce genre réunies dans notre Edition. L'*Avertissement* de celle de La Haye, que nous insérons ci-après, donnera une idée du mécontentement que manifesta la famille de Madame de Sévigné, et principalement Madame de Simiane, de cette publication.

Quoique aussi fautifs qu'incomplets, les deux Recueils de 1726 furent promptement débités. Celui qu'on publia en 1733, n'en étoit que la réimpression trop fidèle. Enfin, la famille de Sévigné sentit que sa gloire exigeoit une Edition plus correcte, et que l'accueil fait aux premières Lettres méritoit qu'on cessât d'envier les autres aux gens de goût. L'Edition de 1734 parut (chez Simart, à Paris). On verra ci-après, par sa Préface, quels avantages elle avoit sur les précédentes; mais elle ne contenoit encore que quatre volumes : on en publia deux nouveaux en

* L'Abbé d'Amfreville tenoit cette copie de M. de Clemencé. *Voyez* le *Mercure de France*, Mai 1726, et l'*Histoire Littéraire*, Septembre, même année.

1737. Nous donnons aussi l'*Avertissement* mis à la tête de ces cinquième et sixième tomes. Il restoit pourtant encore d'autres Lettres, mais ce ne fut que dix-sept ans après, en 1754, que l'Editeur même des Recueils de 1734 et 1737, le Chevalier Marius de Perrin, non-seulement sut enrichir le Public de deux nouveaux volumes, mais composa du tout une seule Edition, où les Lettres de la mère à la fille se trouvent rangées par ordre de dates, et éclaircies par beaucoup de notes, qui font sur-tout connoître les familles et les noms des personnes qui figurent le plus souvent dans ces Lettres; travail utile et pénible, auquel il ne manquoit que ce que la proximité des tems où Madame de Sévigné avoit écrit, ne permettoit pas d'y ajouter. L'*Avertissement* de cette Edition se trouve ici à la suite des *Préfaces* de celles qui l'avoient précédée.

Mais déjà dans l'année 1751, on avoit publié, comme faisant suite à la collection des Lettres de la mère à la fille, un Recueil de Lettres choisies de diverses personnes, amies de Madame de Sévigné; il s'en étoit fait deux Editions successives. La seconde, sortie des presses de *Simon* père, et qui étoit la plus complète, servit de neuvième volume à l'Edition de 1754. Des Libraires d'Amsterdam réunirent le tout en huit volumes dans l'année 1756.

C'est dans cette même année que parurent, pour la première fois et séparément, les onze Lettres de Madame de Sévigné à Monsieur de Pompone, concernant le procès du Surintendant des Finances Fouquet. On retrouvera ici, à la tête de ces Lettres, en forme de note, la courte *Préface* de cette Edition, dans laquelle nous avons corrigé quelques inexactitudes de faits.

Pour complément au Recueil de Madame de Sévigné, il parut encore (à Paris, chez *Lacombe*, 1773), un nouveau Recueil, composé, 1°. des Lettres à M. de Pompone; 2°. de trente-une Lettres de Madame de

Sévigné et de quelques autres, tant de Madame de Grignan que de Corbinelli, adressées à M. le Président de Moulceau ; 3°. de quatre-vingt-une Lettres de la Marquise de Simiane, petite-fille de Madame de Sévigné, écrites depuis 1731 jusqu'en 1737. En tête de cette Edition, on lit une *Préface* qui est de *Laharpe*. Nous en avons détaché le commencement, qui concerne M. de Moulceau, pour servir de note à l'endroit où se trouve placée dans notre Edition la première des Lettres qui s'adressent à lui : le reste étant un morceau de Littérature, et Laharpe lui-même l'ayant inséré comme tel dans ses OEuvres (Edit. de Paris, 1778, tom. 5), on l'a réuni aux divers Eloges de Madame de Sévigné.

Quant aux Lettres de Madame de Sévigné écrites à Bussy-Rabutin, il est remarquable, que, quoiqu'elles eussent les premières fait connoître son singulier talent, elles ne furent que les dernières réunies à la collection de ses Lettres. C'est en 1775 qu'on s'avisa, pour la première fois, de les trier dans les sept volumes des Lettres de Bussy, et d'en former un Recueil séparé. Mais ce n'est qu'en 1779 que *Dufour*, Libraire de Mastricht, joignit ce nouveau Recueil, ainsi que celui de 1773, aux huit autres volumes qui jusqu'alors avoient formé le *Recueil des Lettres de Madame de Sévigné*.

Depuis cette époque, on en connoît trois Editions principales, deux faites à Rouen, chez *Racine* (1784 et 1790), et enfin celle qui, dans l'an neuf (1801), est sortie des mêmes presses que la présente Edition.

AVERTISSEMENT

Qui se trouve à la tête de l'Edition de la Haye 1726.

VOICI un Recueil nouveau et très-curieux des Lettres de Madame de Sévigné, qui a tant de réputation pour le genre épistolaire, et dont le style naturel et délicat surpasse tout ce qu'on a jamais vu depuis qu'on écrit et qu'on lit des Lettres. Ce n'est point un style exact, ni un langage mesuré et étudié; c'est un tour inimitable, et un air négligé, rempli de noblesse et d'esprit. Les hommes qui n'ont jamais rien lu, écrivent mal pour l'ordinaire; à peine savent-ils se faire entendre dans leurs Lettres. Les femmes, lorsqu'elles ont de l'esprit, se tirent mieux d'affaire; mais pour peu qu'elles aient de lecture et d'éducation, elles laissent tous les hommes bien loin derrière elles. Les Savans même et les Beaux-Esprits, Auteurs ou non, n'en approchent pas. On trouve dans le Recueil des Lettres de Madame de Sévigné une naïveté qui charme. C'est une imagination brillante et fertile, qui produit sans effort. Elle n'écrit que comme parle une personne du grand monde et de beaucoup d'esprit. De sorte que lorsque vous voyez ses Lettres, vous croyez qu'elle parle. Vous ne la lisez point, vous l'entendez.

Cette affection extrême, cette tendresse extraordinaire pour sa fille, Madame de Grignan, qui est répandue dans toutes ses Lettres, ne surprendra que ceux qui n'ont jamais connu Madame de Sévigné. Elle portoit la sensibilité maternelle jusqu'à l'excès; elle adoroit sa fille, elle l'aimoit d'une amitié parfaite, dont la vivacité et la délicatesse, si l'on en juge par ses expressions, surpassoient tous les sentimens de l'amour : elle étoit

sur ce pied-là dans le monde, chacun la connoissoit mère tendre et idolâtre, et ce caractère alloit jusqu'à une singularité, qui néanmoins ne lui donnoit aucun ridicule; elle étoit la première à trouver de la foiblesse dans ses sentimens, elle se railloit quelquefois elle-même sur cet article, et tout cela ne servoit qu'à la faire aimer, parce qu'elle donnoit lieu par-là à des railleries innocentes, et même obligeantes, auxquelles elle répondoit toujours avec esprit et avec un air aimable.

Plusieurs particularités de la Cour de son tems, se trouvent ici, et n'auront aucune obscurité pour les personnes du grand monde. On y voit des portraits avantageux de gens qui vivent encore, et qui étoient alors dans la fleur de l'âge. Madame de Sévigné mande tout à sa fille, le bien et le mal. Elle médit quelquefois; mais elle ne médit point en médisante. Ce sont des choses plaisantes et ridicules dont elle fait part à Madame de Grignan pour égayer ses Lettres. Ce ne sont même jamais des choses essentielles. Ses Lettres contiennent outre cela des maximes et des réflexions admirables. Rien n'est donc plus capable de former l'esprit des jeunes gens qui sont destinés au grand monde.

On n'écrit plus aujourd'hui comme Voiture. Ses Lettres ont un tour qui s'éloigne du discours ordinaire. Ce sont des ouvrages d'esprit dans les formes, et comme de commande. Il n'est pas naturel d'en avoir tant, lorsqu'on écrit sans travail, sans étude, en un mot, sans vouloir paroître avoir de l'esprit. Pour les Lettres de Balzac, il n'en faut point parler. Les meilleures Lettres que nous ayons eues jusqu'ici sont, sans contredit, celles de Bussy-Rabutin. Mais dans le Recueil qu'on a donné de ces Lettres, celles de Madame de Sévigné, qui s'y trouvent, les effacent, au sentiment de toutes les personnes de bon goût.

Madame de Sévigné est donc le meilleur modèle de

Lettres que nous ayons. Ainsi, c'est une chose très-importante pour le Public que le présent que nous lui faisons aujourd'hui. Nous pardonnera-t-il d'avoir tant différé? Mais le manuscrit n'a pas toujours été entre nos mains. Il étoit depuis long-tems dans le cabinet d'un Seigneur, à qui une personne de la famille en avoit fait présent. Ce Seigneur a bien voulu le prêter. On en a tiré une copie, et la voici. On a cru pouvoir sacrifier à l'intérêt public des engagemens particuliers, qui n'avoient rien de raisonnable. Enfin, c'est ici la fine fleur de l'esprit des Rabutins. Ce trésor devoit-il être caché éternellement?

Il y a une grande différence à mettre entre cette Edition et celle que l'on a furtivement faite en France *, en même-tems que celle-ci étoit sous presse. Celle-ci est complète, les Lettres sont telles que Madame de Sévigné les a écrites, on n'y a rien ajouté, on n'en a rien retranché, on n'y a rien changé. Il n'en est pas de même de l'Edition de Paris. Il faut qu'on l'ait faite sur un manuscrit copié à la hâte, et par conséquent très-défectueux. Non-seulement elle contient quarante-trois Lettres moins que celle-ci, mais même la plupart des Lettres, pour ne pas dire toutes, sont tronquées, et une partie des dates sont ou changées, ou corrompues. On rendroit cet Avertissement ennuyeux, si l'on vouloit entrer dans le détail de tous les retranchemens, et de tous les changemens qui se trouvent dans cette Edition faite à la dérobée. On peut dire que ceux qui l'ont, n'ont rien **.

* Celle qu'avoit donnée Thiriot dans la même année. *Voyez* le *Sommaire bibliographique* ci-dessus.

** Ce qui suit est un détail inutile.

PRÉFACE

De l'Édition de 1734.

Les Lettres d'une mère à sa fille, quelque parfaites qu'elles soient, paroissent destinées à demeurer dans l'oubli; et celles de Madame de Sévigné à Madame de Grignan n'auroient jamais vu le jour, si, pour l'intérêt même de sa gloire, on ne s'étoit cru obligé de lui faire à ce sujet une espèce d'infidélité après sa mort.

Un manuscrit informe de plusieurs de ses Lettres, confié d'abord à quelques personnes, pour la lecture seulement, ne tarda point à passer par les mains de différens copistes, et produisit enfin les éditions furtives qui parurent en 1726, sous ce titre : *Lettres de Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de Sévigné, à Madame la Comtesse de Grignan sa fille.* Voici une circonstance dont l'Editeur de Lahaye voulut bien se faire honneur dans son Avertissement. « C'est, dit-il, une chose très-importante pour le Public, que le présent que nous lui faisons aujourd'hui. Nous pardonnera-t-il d'avoir tant différé? Mais le manuscrit n'a pas toujours été entre nos mains; il étoit depuis long-tems dans le cabinet d'un Seigneur, à qui une personne de la famille en avoit fait présent. Ce Seigneur a bien voulu le prêter : on en a tiré une copie, et la voici. On a cru pouvoir sacrifier à l'intérêt public, des engagemens particuliers qui n'avoient rien de raisonnable ». Il est sûr que du moins on ne dira pas que l'Editeur se soit conduit selon les principes d'une morale trop rigide. Cependant le Public, attiré par le nom de Sévigné, reçut avidement les Lettres dont il s'agit, et ne parut faire d'attention qu'aux traits et aux beautés qui perçoient à travers de tous les défauts des deux Editions. Ce fut alors que les personnes de la famille

de Madame de Sévigné, justement indignées de l'usage qu'on venoit de faire, sans leur aveu, d'un bien qui leur appartenoit, se virent en quelque sorte forcées de consentir qu'on donnât un nouveau Recueil, où tous les égards dûs à la mémoire de Madame de Sévigné et au Public seroient observés (1).

(*Suit le détail des vices des Editions de* 1726.)

Comme les méprises et les fautes qu'on vient de remarquer ne peuvent guère s'attribuer qu'à la précipitation avec laquelle ont été faites les deux éditions, j'ai mieux aimé répondre plus tard à l'impatience du Public, et mériter davantage sa reconnoissance, en donnant plus de perfection à ce Recueil.

Quand tous les originaux des Lettres de Madame de Sévigné m'eurent été remis, je trouvai d'abord que ce qui en avoit paru, n'étoit rien en comparaison de ce qui restoit, et je conçus ensuite le projet d'une Edition plus ample et plus correcte. Mais il s'agissoit d'arranger ces Lettres suivant l'ordre des tems, et j'en reconnus bientôt les difficultés. Madame de Sévigné n'a jamais pris soin de marquer les dates des années (2), et il a fallu par conséquent débrouiller un tas prodigieux de Lettres, les lire plusieurs fois, et démêler enfin leurs véritables dates, à force de soins et de recherches. Cette sorte de travail étoit bien propre à décourager, si le charme qui s'y trouvoit attaché n'avoit été le plus fort.

Après avoir ainsi rétabli l'ordre naturel de ces Lettres, je me crus autorisé à supprimer quelques détails, où pure-

(1) Madame de Simiane, qui avoit hérité de ces précieuses Lettres, disoit que *dans sa famille, on vouloit avoir de l'esprit impunément*, et avoit résisté jusqu'alors à toutes les propositions qu'on lui avoit faites d'enrichir le Public des Lettres de son illustre aïeule.

(2) Madame de Sévigné s'étoit contentée de marquer exactement les quantièmes du mois, et les différens jours de la semaine.

ment domestiques, ou peu intéressans pour le Public : mais pouvois-je me servir du même droit à l'égard des sentimens de l'amour maternel qui repassoient si souvent ? Je les ai regardés comme ce qui constitue le fond du caractère de Madame de Sévigné ; et il m'a paru que les tours nobles, délicats et variés qu'elle emploie pour exprimer sa tendresse, ne lui sont pas moins propres que sa tendresse même. Il est vrai qu'on ne revient qu'avec peine de la surprise que cause cette espèce de singularité. Mais des sentimens si peu ordinaires, en sont-ils moins pris pour cela dans la nature ? Ne peut-on, sans de trop grands efforts, concevoir les traits d'une pareille sympathie ; ou plutôt n'est-ce pas un des effets de la corruption du cœur humain, de n'aimer l'excès de la sensibilité que dans la plus folle de toutes les passions ?

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT *

Qui se trouve à la tête des nouvelles Lettres publiées en 1737.

Le Public a reçu avec tant d'empressement le Recueil des Lettres de Madame de Sévigné (1), qu'en lui donnant la suite de ce Recueil, c'est moins lui faire un nouveau présent, que s'acquitter d'une dette à laquelle on se croit obligé. Mais comme il y a du danger à passer les bornes dans les choses même les plus excellentes, malgré tout ce qui existe encore des restes précieux de l'esprit et du cœur de Madame de Sévigné, ces Tomes V et VI sont les premiers qu'on s'est proposé de publier.

Je suis néanmoins très-persuadé que ces deux volumes, quelque grand qu'en puisse être le succès, ne laisseront pas de trouver des censeurs. Quoi ! encore des Lettres de Madame de Sévigné à sa fille ! Quoi ! diront-ils, n'avons-nous pas assez considéré ce phénomène de tendresse maternelle ? Mais, en vérité, est-ce là de quoi rabaisser le prix de ces Lettres, si délicatement, si agréablement écrites ? Quand on se représente une mère extrêmement tendre pour sa fille, dont elle a la douleur de se voir séparée ; quand on pense qu'elle ne trouve de soulagement à sa douleur que dans le commerce intime qu'elle entretient avec elle, on ne conçoit point que le fonds essentiel des Lettres qu'elle lui écrit, puisse ne pas être le sentiment dont elle est vivement pénétrée. Mais si dans les Lettres dont il s'agit, la répétition de ce

* Cet Avertissement est de M. le Chevalier de Perrin, ainsi que la Préface qui précède.

(1) Imprimé à Paris chez Simart, *in*-12. 4 vol. 1734.

sentiment ne plaît pas à quelques Lecteurs, par combien de beautés n'en sont-ils pas dédommagés?

Dois-je craindre de trouver des contradicteurs, en assurant que les Gens de Lettres, et même les Savans, feront leurs délices de cette lecture? Quand les ouvrages d'agrémens sont parvenus au point de la perfection, tout le monde sait le rang qu'ils tiennent parmi les Livres originaux; et je n'hésite point à dire que les Lettres de Madame de Sévigné passeront à la postérité, comme le modèle le plus achevé du style épistolaire, puisque j'ai pour garans deux Savans du premier ordre, dont l'un a dit (1) que « Madame de Sévigné méritoit une place » parmi les femmes illustres de son siècle ». Et l'autre, au sujet du Recueil de ses Lettres à sa fille, déclare (2), « qu'il en est un admirateur des plus zélés; qu'à son » gré c'est, en ce genre, un chef-d'œuvre, auquel, » ni les anciens, ni les autres nations, n'ont rien à » opposer ».

Il étoit question de mettre les Lecteurs à portée de suivre le fil d'un si aimable entretien; et je n'y pouvois parvenir, qu'en arrangeant les Lettres de Tomes V et VI selon le même ordre chronologique qui a été observé dans les premiers volumes: les mêmes difficultés s'y sont rencontrées; et j'avoue que je me serois épargné une peine qui ne sera sentie que d'un très-petit nombre de personnes, si je n'avois cru que le rétablissement de la date des années, en contribuant à l'intelligence d'une infinité de choses qui sont comme dépendantes les unes des autres, contribueroit aussi à la perfection du Recueil.

Le portrait de Madame de Grignan, qu'on a jugé à propos de mettre au frontispice du Tome V, ne manquera pas de réveiller la curiosité du Public pour les Réponses

(1) Il s'agit de Bayle. *Voyez* le *Sommaire bibliographique*.

(2) Ces paroles sont extraites d'une Lettre de M. le Président Bouhier.

de la fille à la mère. On se croit donc obligé d'avertir qu'à cet égard toutes les recherches qu'on a pu faire jusqu'à présent, ont été vaines, et ne nous laissent aucune espérance pour l'avenir *. Cependant, quoiqu'on ne puisse trop regretter la perte des Réponses de Madame de Grignan, nous aimons à croire que les Lettres de Mme. de Sévigné nous offrent de quoi nous en consoler.

Au reste, sans vouloir rappeler ici les vives inquiétudes de Madame la Marquise de Simiane, au sujet des éditions furtives des Lettres de son illustre aïeule, je ne puis dissimuler la répugnance qu'elle opposa d'abord au seul moyen qui lui restoit d'anéantir ces éditions; répugnance qui lui fait tant d'honneur, que je n'oserois en expliquer les motifs, de peur de lui déplaire. Madame de Simiane se rendit enfin aux représentations qu'on lui fit de toutes parts, et le nouveau Recueil des Lettres de Madame de Sévigné parut en 1734. Je jugeai aussitôt que, pour rendre l'Edition complète, il seroit nécessaire de continuer le Recueil; et c'est dans cette vue que j'ai entrepris de former les deux volumes qui paroissent aujourd'hui : mais en les donnant au Public, j'avois encore à combattre l'extrême délicatesse de Madame de Simiane; ensorte que, sans lui demander un dernier aveu, j'ai cru qu'il me suffiroit de redoubler tous mes soins pour éviter le plus léger reproche de sa part. Pouvois-je en effet appréhender de lui manquer le moins du monde, en faisant une chose qui doit être si agréable au Public, et en même-tems si honorable à la mémoire de Madame de Sévigné ?

* *Voyez* ce qui en est dit à la fin de l'article de Madame de Grignan, qui suivra la Notice ci-après.

AVERTISSEMENT *

De l'Edition de Paris sous le titre d'Amsterdam 1756.

Les réimpressions des Lettres de Madame de Sévigné ont été si fréquentes en France et dans les Pays étrangers, qu'une nouvelle Edition devenoit inutile, si ces Lettres n'avoient eu qu'une vogue passagère. Mais puisqu'il est certain qu'elles iront à la postérité, tout semble avoir exigé qu'on les fît reparoître avec un nouvel éclat.

Il y a déjà quelques années qu'après bien des recherches, j'eus le bonheur de recouvrer un nombre considérable de *Lettres de la Mère à sa Fille*, que je croyois, ou perdues, ou égarées. Je compris dès-lors que si on les inséroit, dans une seconde Edition, selon l'ordre chronologique, parmi celles qui ont déjà paru, ce seroit rendre un nouveau service au Public; et je sentis en même-tems que la première Edition auroit besoin d'être revue sur les originaux mêmes, si on vouloit que celle-ci acquît une nouvelle perfection. Mais combien de difficultés vinrent ensuite s'offrir à mon esprit! Il falloit débrouiller les nouvelles Lettres, en découvrir les dates; il falloit revenir sur les anciennes; il falloit accompagner les unes et les autres de quelques notes assez courtes pour ne point embarrasser le texte, mais nécessaires à la plupart des Lecteurs. En un mot, j'étois comme effrayé à la vue d'une entreprise, que j'aurois infailliblement abandonnée, si je n'avois moins consulté mes forces que mon zèle pour la mémoire de Madame de Sévigné.

Les fonctions d'un Editeur ne sont pas toujours aussi

* Cet Avertissement, (jusqu'à ces mots : *On a joint à cette nouvelle Édition*) est copié littéralement de l'Édition de 1754.

bornées qu'on le pense ordinairement. Jaloux d'un ouvrage posthume qu'il publie, il doit se représenter sans cesse ce qu'auroit fait l'Auteur lui-même, si celui-ci avoit eu le tems d'y mettre la dernière main: Il est vrai que l'Editeur n'a jamais le droit de mêler quelque chose du sien dans l'ouvrage d'un autre : mais lui contestera-t-on la liberté de supprimer ce qui ne lui paroît point également propre à voir le jour? Or, comme il s'agit de faire un choix, et que ce choix dépend de l'intelligence et du goût de l'Editeur, je conviendrai sans peine qu'il n'a manqué à la gloire de Madame de Sévigné qu'un Pélisson, pour lui rendre, après sa mort, les mêmes services qu'il rendit autrefois à Sarrazin, et que, de nos jours, l'Abbé Massieu a rendu à un Académicien de ses amis. Les admirables Préfaces de MM. Pélisson et Massieu peuvent elles seules dédommager le Public de n'avoir pas reçu des mains mêmes de Sarrazin et de Tourreil les excellentes productions qu'ils ont laissées. Mais, persuadé qu'on ne me soupçonnera pas de la sotte vanité de croire avoir réussi comme ces deux illustres Editeurs, je me contenterai de dire que j'ai du moins tâché de suppléer, par une application longue et assidue, à tout ce qui me manque d'ailleurs.

Si Madame de Sévigné avoit prévu que ses Lettres seroient un jour imprimées, il est à présumer qu'elle y auroit mis, et plus d'art, et plus de soin. Mais est-il bien sûr qu'elle fût arrivée au point de perfection que l'on remarque dans ses Lettres, si, en les écrivant, elle ne s'étoit entièrement livrée à son naturel? Son style est d'autant plus épistolaire, qu'il est plus souvent négligé, et qu'elle n'a peut-être jamais songé à écrire une belle Lettre. Mais que ne fait-on point, même sans y penser, avec du génie, de l'esprit, et une imagination fertile et riante? Tout s'embellit sous la plume de Madame de Sévigné; tout y prend de la vie et de la couleur; et,

jusqu'à ses pensées les plus brillantes, il ne lui échappe rien qui ne semble être amené par un sentiment fin et délicat; ensorte que son esprit ne marche, pour ainsi dire, qu'à la suite de son cœur. Mais c'est trop m'arrêter sur un sujet au-dessous duquel je ne pourrois que demeurer, et je me hâte de rendre compte de la conduite que j'ai tenue dans cette seconde Edition.

Toutes les Lettres nouvelles sont marquées en haut d'*un astérique* +; mais lorsque dans les anciennes il y a quelque article nouveau d'inséré, et qu'il est tant soit peu intéressant, l'*astérique* est placé selon le besoin, ou au commencement, ou dans le corps de la Lettre, et l'article est continué jusqu'au premier *alinea*. Si, au contraire, l'article est nouveau, il ne sera marqué d'*aucun astérique*. Mais pourquoi, dira-t-on, tant de choses nouvelles dans quelques-unes des Lettres qu'on a déjà vues? C'est qu'elles avoient été imprimées sur des copies imparfaites, et que les originaux m'en sont revenus dans la suite. Quant aux notes, les anciennes ont été presque toutes, ou changées, ou refondues, et le nombre en est d'ailleurs très-augmenté dans cette édition; de sorte que le Lecteur s'appercevra sans peine que rien n'a été oublié de ce qui pouvoit servir à l'intelligence des endroits qui avoient besoin d'éclaircissement. Ce n'est pas que je croie n'avoir rien laissé à désirer là-dessus; car outre plusieurs traits, dont la clef ne se pouvoit trouver que dans les Réponses de Madame de Grignan (1), j'avouerai qu'il y en a d'autres à l'explication desquels j'ai renoncé, lorsqu'il m'a paru que, pour les entendre, il falloit avoir vécu dans la société de Madame de Sévigné. Mais à l'égard des choses ou des faits qui étoient de nature à

(1) On est persuadé que les Lettres de la fille à la mère n'existent plus, et qu'en 1734, c'est-à-dire, lorsque les quatre premiers Tomes des Lettres de Madame de Sévigné parurent, celles de Madame de Grignan furent sacrifiées à un scrupule de dévotion.

s'expliquer les uns par les autres, j'ai eu soin, autant qu'il m'a été possible, de renvoyer aux différentes pages où il en est fait mention.

Il me reste encore un mot à dire au sujet de la révision exacte que j'ai faite des Lettres anciennes sur les originaux. Elle étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle m'a mis en état de restituer non-seulement bien des endroits qui avoient été supprimés, et d'en supprimer d'autres que j'ai jugés moins dignes de l'impression, mais aussi de corriger des fautes même essentielles qui s'étoient glissées jusque dans l'édition de Paris en six volumes, et que les différentes réimpressions avoient encore multipliées, au point que le texte en étoit souvent défiguré. Qu'il me soit donc permis d'assurer que cette seconde édition augmentée pourra se faire estimer encore du côté même de la correction. Je ne serois pas surpris néanmoins qu'elle déplût autant que la précédente à l'Auteur de certain Dictionnaire (1), qui semble n'y avoir compris les Lettres de Madame de Sévigné, qu'afin de les envelopper dans le discrédit où il s'est flatté de faire tomber un si grand nombre de nos meilleurs Livres de morale et de piété. Mais que peuvent les efforts d'un tel adversaire? Il est à peu près aussi avancé que le seroit quiconque auroit entrepris de prouver sérieusement que la lumière est moins désirable que les ténèbres.

On a joint à cette nouvelle édition le Recueil du choix de Lettres qui a paru, il y a quelques années, en un seul volume *in*-12. Cet ouvrage fut donné pour servir de supplément à l'édition en 8 volumes qui venoit de paroître.

Ce Recueil contient *cent vingt-trois Lettres*, qui, quoiqu'elles ne soient pas toutes de Madame de Sevigné, ont pourtant un tel rapport aux siennes, qu'elles n'en peuvent être divisées.

(1) *Voyez* le *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, page 57, tome II.

En effet, elles sont écrites, pour la plupart, dans le même tems, et par les mêmes personnes avec lesquelles Madame de Sévigné étoit liée d'une amitié particulière, et y servent comme de réponses. On y trouve même, comme dans l'édition en 8 volumes, plusieurs Anecdotes sur l'Histoire de Louis XIV, et on y reconnoît que c'est le même style.

Plusieurs personnes ayant souhaité de trouver ce dernier Ouvrage incorporé dans le premier, c'est pour satisfaire à leurs justes et louables désirs, qu'on donne aujourd'hui une nouvelle Edition de ces Lettres si estimées, et que l'on regarde à présent comme *immortelles*, dans laquelle ces nouvelles Lettres sont rangées par ordre chronologique, et sans cependant multiplier le nombre des volumes; ensorte que cette édition est beaucoup supérieure aux précédentes, non-seulement par cette augmentation considérable et très-intéressante, mais encore par sa beauté et par son exactitude.

NOTICE

Sur la Vie et sur la Personne de Madame DE SÉVIGNÉ, *suivie de plusieurs articles sur ses principaux amis.*

PAR L'ÉDITEUR.

Il n'est point de gloire plus contestée que celle des femmes, sans doute parce qu'on est trop peu d'accord sur l'excellence propre de ce sexe, sur sa vraie destination, et qu'à son égard, les hommes qui pensent, forment comme deux partis opposés. Les uns voudroient que cette aimable moitié du genre humain renfermât dans l'ombre de la vie privée et domestique, l'exercice de ses talens particuliers, et même cet esprit, si exquis et si actif qu'il soit, dont la nature l'a favorisée. Ils n'hésitent point à bannir les femmes de presque tout le domaine des arts et des sciences, et, comme si la gloire ne pouvoit que ternir la pudeur, ils renvoient durement au fuseau celles qui, bien ou mal, s'émancipent à manier la plume ou la lyre; espèce de philosophie, que peut-être on n'eût point honorée de ce nom, si elle n'avoit eu pour oracle Rousseau, le plus philosophe des orateurs, et le plus orateur des philosophes. Mais d'autres ont pensé que la femme n'étant pas seulement la femelle de l'homme, ou sa nourrice, ou sa servante, son esprit et son âme entrent dans la communauté aussi bien que ses charmes ou sa dextérité propre, et qu'ainsi, lorsqu'avec ses vertus, elle apporte un surcroît de dot en talens et en lumières, l'époux seroit mal reçu à s'en plaindre, d'autant que ces biens ne périssent point avec elle, et deviennent pour ses enfans l'héritage le plus assuré. Toutes les femmes, dussent-elles (ce qui n'est pas) porter les noms d'épouses et de mères, la société entière est intéressée au développement complet de tous les êtres qui la composent : et si, jusqu'à présent, les femmes n'ont point enfanté de grands systèmes, produit une *Iliade*, conçu *Mérope* ou *le Tartuffe*, élevé de superbes basiliques, ou égalé le pinceau de Raphaël, encore ne sauroit-on nier que les arts ne leur doivent des progrès et des chefs-d'œuvres. Qu'importe même l'abus que

quelques-unes auront fait de leur génie, ou les ridicules que d'autres se donneront? Foibles raisons pour empêcher tout un sexe de soutenir avec l'autre une concurrence de mérite qui remplit le vœu de la nature, en faisant les délices de la société! Ainsi, de tous les tems, ont parlé les vrais Sages, à commencer par Socrate, et à finir par Voltaire.

On aime à observer que MADAME DE SÉVIGNÉ, par un rare avantage, doit réunir en sa faveur les partisans de ces opinions contraires. Nous la louerons impunément, et devant ceux qui proscrivent les talens des femmes, et devant ceux qui aiment leur esprit autant que leur beauté; devant les uns, parce qu'ils ne peuvent lui reprocher d'être une femme auteur, d'avoir écrit pour être lue par eux, et que, si elle est devenue célèbre, on peut, à la rigueur, dire que ce ne fut point sa faute; devant les autres, parce qu'elle nous a, soit volontairement, soit à son insu, laissé un livre, le modèle de son genre, et que son triomphe est en même tems celui de son sexe et celui de leur doctrine libérale.

Qui donc pourroit nous blâmer d'accumuler ici tout ce qui paroît propre à faire valoir cette femme que toutes les littératures du monde envient à la nôtre?

D'ailleurs, la Notice qu'on va lui consacrer ne sera ni un panégyrique, ni une histoire. Le panégyrique se trouve déjà fait dans les divers morceaux qui suivront celui-ci. A l'égard d'une histoire, elle peut convenir pour des personnages qui ont influé sur de grands événemens publics, ou du moins sur les progrès d'un art ou d'une science. Les détails biographiques tirent alors de l'utilité générale un intérêt qui fait agréer les soins, même minutieux, dont on satisfait la curiosité publique. Mais il n'en est pas ainsi de notre Sévigné. Quoique le hasard de la naissance l'eût placée dans les degrés supérieurs de la société, comme elle n'avoit point la fantaisie de gouverner ceux qui gouvernoient tous les autres, difficilement trouverions-nous à faire quelque excursion dans les circonstances politiques de son tems, ou même dans les aventures secrètes des Cours: et pareillement, quoiqu'il s'agisse d'un écrivain vraiment original, on ne voit pas comment ses études, ses succès ou ses fautes fourniroient quelques hors-d'œuvres de rhétorique, de critique ou de grammaire. Il faudroit donc lui appliquer ce qu'on a dit des nations:

heureuses celles qui prêtent peu à l'histoire! Et, sans doute, ici la stérilité du sujet n'est point à son désavantage.

En effet, la liaison est si étroite entre le talent de Madame de Sévigné et son caractère, que sa personne nous intéresse autant que ses écrits même. On voudroit savoir de son sort, de toutes ses relations, plus que n'en disent ses Lettres; même les particularités qui s'y trouvent éparses, on aimeroit à les voir comme resserrées dans un seul foyer. A cet égard, ce qu'on a publié remplit trop peu les désirs du Lecteur *; et c'est en quoi pourtant l'art n'exige pas qu'on lui laisse quelque chose à désirer. Essayons de le satisfaire.

Marie de Rabutin-Chantal naquit le 5 février 1626 de Celse-Bénigne de Rabutin, Baron de Chantal, de la branche aînée de la maison de Rabutin, et de Marie de Coulanges, d'une famille de robe qui n'étoit guère moins illustre. Elle n'avoit qu'un an et demi, lorsque les Anglois, pour secourir la Rochelle et les Protestans de France, firent une descente dans l'île de Rhé. M. de Chantal s'y opposoit, à la tête d'un corps de Gentilshommes volontaires. L'artillerie de la flotte ennemie qui protégeoit le débarquement, foudroya les François. Leur chef resta sur la place avec une grande partie des siens (1). On a écrit qu'il fut tué de la main même de Cromwell (2). Les historiens ont loué la vaillance de Chantal; mais ses exploits lui avoient valu plus de gloire que de faveur. Ce qu'on en lira dans les lettres de sa fille, montre assez qu'il fut moins courtisan que guerrier (3), et que son langage fier et caustique n'avoit pu descendre au ton que les grands Seigneurs François commençoient à prendre devant le terrible et habile Richelieu.

Il paroît que peu de tems après, Mademoiselle de Rabutin perdit sa mère; car, dès l'année 1636, l'orpheline avoit pour tuteur son grand-père maternel, M. de Coulanges (4): il mourut

* Bayle a écrit dans ses *Lettres*, « Je voudrois bien savoir quelque chose de » cette Dame; je la mettrois dans mon *Dictionnaire* ». Chauffepied a essayé d'y suppléer dans le sien; mais malgré les nombreuses citations qui la surchargent, sa notice est aussi incomplète qu'elle est sèche et peu intéressante.

(1) *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, livre XXIV.

(2) *Gregorio Leti.*

(3) *Voyez* la Lettre 328, tome III, et la Lettre 713, tome VI.

(4) *Mémoires de Bussy*, tome I, page 16, Édition *in*-4°. Paris 1696.

dans cette même année. De ce moment, son oncle Christophe de Coulanges, Abbé de Livry, lui servit de père; et l'on ne doute pas que ce ne fût un bonheur pour elle, lorsqu'on la voit, dans la suite, remettre d'elle-même son veuvage sous la protection de ce bon oncle, lorsqu'on l'entend en quelque sorte déplorer, cinquante ans après, sa mort, avec les expressions les plus filiales.

Le nom de Chantal rappelle une femme célèbre dans un genre très-différent; c'est celle que les Papes ont placée sur les autels. La jeune Rabutin étoit petite-fille d'une sainte, d'une fondatrice, genre d'illustration qu'apparemment les moralistes n'interdisent point aux femmes. Mais la bienheureuse Chantal en avoit sans doute assez du rôle de mère de l'Eglise, et de mère de quelques centaines de Visitandines (1); car elle se dispensa complètement des devoirs d'aïeule. On ne voit pas qu'elle eût pris aucun souci de l'orpheline, enfant de son fils. Madame de Sévigné ne tint d'elle qu'une sorte de fraternité héréditaire avec les Sœurs de Sainte-Marie, qu'on la voit visiter partout où elle s'arrête, à Paris, à Moulins, à Valence, en Bretagne, en Provence, etc. Le Lecteur jugera s'il faut regretter qu'elle n'ait point reçu de cette grand'mère une éducation qui peut-être l'eût rendue plus dévote, mais qui n'eût pas, je crois, rendu ses Lettres plus agréables.

L'enfance, ainsi que la première jeunesse de Madame de Sévigné, ne sont point connues. Nous savons assez bien quels étoient ses principes sur l'éducation des jeunes filles; mais nous n'avons point de détails sur la sienne. Si on jugeoit de la manière dont les femmes de son ordre étoient alors élevées, par l'influence qu'elles prirent sur les affaires et sur la société, il faudroit croire que rien ne manquoit à leur *bonne nourriture*, pour parler comme on faisoit alors. Mademoiselle de Rabutin quitta peu ses parens, et ceux-ci étoient des personnes instruites. Elle nous dit qu'elle fut élevée avec son cousin Coulanges; et ce cousin l'avoit été très-bien. Elle dit encore qu'elle avoit été élevée à la Cour (2): or, cette Cour étoit moins celle

(1) La Baronne de Chantal, en 1610, sous la direction de Saint François de Sales, avoit commencé à fonder l'Institut des Religieuses de la Visitation. (*Mémoires de d'Avrigny.*)

(2) Lettre 638.

de Louis XIII que celle de Richelieu, qui, tout tyran qu'il étoit, avoit de l'esprit et aimoit à en trouver même chez les femmes. Je ne dirai point que les connoissances qui brillent dans ses Lettres donnent la mesure de son éducation; car j'entrevois qu'elle sut la continuer elle-même, comme il arrive aux esprits bien faits. Ségrais nous apprend que Mme. de la Fayette s'étoit assez tard avisée d'étudier la langue latine : son amie apparemment ne s'y étoit pas prise plutôt. Ce qu'elle dit de l'italien indique qu'elle l'apprit d'elle-même, aidée par Ménage ou par Chapelain, tous deux très-assidus chez elle. Sans doute ce fut assez tard qu'elle acquit plusieurs sortes d'instructions; car s'il y eut une époque où l'enthousiasme du savoir s'étoit emparé des femmes, ce n'étoit pas le tems de son entrée dans le monde. Quoi qu'il en soit, son éducation soignée se voit par ses premières Lettres; il y règne un goût de style qu'on n'atteint pas sans beaucoup d'exercice et de culture.

Un portrait exact de sa personne sentiroit le roman et seroit déplacé; mais pourtant on peut se représenter la jeune Rabutin, comme une femme vraiment jolie, ayant plus de physionomie que de beauté, et des traits plus expressifs qu'imposans, une taille aisée, une stature plus grande que petite, une riche chevelure blonde, une santé brillante, une rare fraîcheur, un teint éclatant, des yeux dont la vivacité animoit encore son langage et la prestesse de tous ses mouvemens; une jolie voix, autant de musique qu'on en savoit alors, enfin une danse brillante pour le tems. Voilà l'idée qu'en donnent ou ses portraits, ou ses amis, ou elle-même. Et sans doute son nez un peu carré, dont elle se moque, et ses paupières bigarrées, dont Bussy parle trop, ne pouvoient gâter un tel ensemble, autant que ses dix-huit ans l'embellissoient, lorsqu'en 1644 elle épousa Henri Marquis DE SÉVIGNÉ, d'une ancienne maison de la Bretagne. Avec cet apanage de mérite et d'attraits, elle joignit une dot de cent mille écus, qui, à cette epoque, ne valoient guère moins de sept cent mille francs (1). M. de Sévigné, qui étoit riche aussi, tenoit de plus à la maison de Retz. L'Archevêque et le Coadjuteur de Paris étoient ses proches parens, tandis que sa femme étoit la nièce du Grand-

(1) Le marc d'argent valoit alors 26 livres 10 sous; et l'on sait qu'outre cette différence, celle du prix des denrées doit y être en partie ajoutée.

Prieur du Temple, le Commandeur de Rabutin, jouissant de plus de cent mille livres de rente, dont il faisoit meilleure part au monde qu'à l'Eglise (1). M. de Sévigné ou Sévigny (car il paroît qu'alors on prononçoit (2) ce nom ainsi), aimoit le plaisir et la dépense. Il avoit, sinon le goût et l'esprit, qui distinguèrent son fils, du moins toute la gaîté, la légèreté et l'insouciance qui marquèrent la jeunesse de ce dernier. Bussy n'est pas seul à le peindre ainsi. Un pamphlet curieux du poëte Charleval nous le donne comme un rieur et un homme à quolibets (3). On voit que la belle héritière Bourguignone n'eut point à dissimuler son enjouement devant cet enjoué Breton, et qu'il ne tint qu'à elle d'avoir une maison très-agréable.

Dire que les premières années de ce mariage furent heureuses, ce n'est point abuser des conjectures, c'est seulement saisir l'esprit des premières Lettres de ce Recueil. Au surplus, les fruits en furent tardifs. Le premier fut un fils, Charles de Sévigné, né en mars 1647 (4). Sa sœur le suivit de près. Il paroît que Madame de Sévigné n'eut point d'autre enfant, et ne connut pas le chagrin d'une perte qu'elle eût sentie plus vivement que toute autre.

La parenté des Sévignés avec le fameux Coadjuteur de Retz les lioit à la Fronde. Le Marquis ne paroît pas pourtant y avoir joué un rôle aussi actif que son oncle Renaud, Chevalier de Sévigné. Quoique celui-ci soit mort en odeur de sainteté à Port-Royal, on le voit, en 1649, pendant le siége de Paris, négocier, avec la Cour, au nom du Coadjuteur (5), et, qui plus est, se faire battre à la tête d'un régiment levé aux frais du

(1) *Mémoires de Bussy*, *in*-4°.

(2) On le trouve écrit ainsi dans les *Mémoires de Joly*, dans les *Amours des Gaules*, dans le *Ménagiana* de *Segraisiana*, etc. Ce n'étoit point erreur, comme l'a cru le dernier Éditeur; c'étoit usage ancien, ou façon de dire provinciale. C'est ainsi que Madame de Maintenon signoit souvent d'*Aubigny*, et pourtant elle savoit bien son nom.

(3) Ce pamphlet a pour titre: *Retraite du Duc de Longueville.* C'est une Satire des Frondeurs; où règne le meilleur goût de plaisanterie. On le trouve dans le recueil A.

(4) *Voyez* la première Lettre de ce Recueil.

(5) *Mémoires de Retz*, Amsterdam, 1718, tome I, page 195. *Mémoires de Joly*, Rotterdam, 1718, tome I, page 52.

Prélat, sous le nom de *Régiment de Corinthe;* mésaventure qui fut appelée, comme on sait, *la première aux Corinthiens* (1).

Madame de Sévigné fut elle-même une frondeuse assez zélée, qui s'égayoit contre le Mazarin d'aussi bon cœur qu'un autre. Je l'infère d'un mot de Bussy, d'autant moins suspect qu'il s'adresse à elle-même (2). L'esprit de parti germe aisément dans une imagination comme la sienne ; et l'esprit de famille entraîne volontiers les personnes de son ordre. De plus, elle vivoit dans une grande intimité avec la Duchesse de Châtillon (3), qui pleuroit alors son mari tué en combattant pour la Fronde (4). Elle l'appeloit sa sœur ; et comme souvent les femmes pleurent d'imitation, il n'est pas rare qu'elles se passionnent et haïssent de compagnie.

Mais elle-même alors ne manquoit pas de motifs personnels de mauvaise humeur. S'il est vrai, comme on le soutenoit dans ces Thèses d'amour, mises en vogue par la galanterie pédantesque du Cardinal de Richelieu, qu'une belle préfère de voir celui qu'elle aime mort, à le voir infidèle, M. de Sévigné ne négligeoit rien pour mettre son épouse en état de disputer de douleurs avec Madame de Châtillon (5). C'est vers ce tems qu'après nombre d'infidélités obscures et passagères, il finit par la sacrifier avec plus d'éclat à une femme trop digne de cette rivalité par ses charmes, à la célèbre Ninon de l'Enclos, qui, née pour le bonheur de tout ce qu'il y avoit alors de plus aimable, sembla destinée à tourmenter la seule Sévigné pendant presque toute sa vie. Qu'à côté d'une épouse sacrifiée, il se trouve un séducteur qui l'excite aux représailles, rien de plus simple ; Il n'est pas si commun de la voir repousser ce genre de séduc-

(1) *Le Courrier burlesque de la guerre de Paris*, espèce de Journal en vers, parle de cette retraite, comme ayant été bien faite et bien entendue devant une troupe supérieure en nombre.

(2) *Voyez* la Lettre 6 de ce Recueil.

(3) *Voyez* la Lettre du 3 Février 1695.

(4) Combat de Charenton. Le Grand-Condé versa des larmes à la nouvelle de sa mort, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût montré beaucoup de cruauté dans cette occasion. Dans un sonnet fait sur cette mort, la douleur de Madame de Châtillon est comparée à celle d'*Artemise*.

(5) *Voyez* les *Amours des Gaules*, tome I, dans quelques éditions, le nom de *Sévigné* ou *Sévigny* est déguisé sous celui de *Chenneville* ou *Senneville*.

tion. Mais la femme qui prend un amant par la seule raison qu'un mari la néglige, montre trop au premier le besoin qu'elle a de lui : elle n'offre qu'un dépit, et elle demande un secours ; deux choses dont l'une est peu flatteuse pour l'amant, et l'autre humiliante pour la maîtresse. Madame de Sévigné vit tout cela, malgré sa jeunesse et à travers ses ressentimens. L'esprit, quoi qu'on en dise, sert beaucoup la vertu *. Bussy, son cousin, beau, brave, plein de talens, confident de son mari, s'étoit fait le sien ; et c'étoit lui-même qui, en dénonçant l'injure, offroit la vengeance. Il fut écarté avec une fermeté calme et sans le fracas de la pruderie. De quelque agrément malin qu'il assaisonne son récit, ses épigrammes ne nuisent pas plus à sa Cousine, que ses vanteries ne le servent lui-même. Il a beau faire une plaisanterie de son double abus de confiance, de l'indiscrétion qui couronna sa manœuvre, et de toute la suite de cette aventure, ses malices sentent trop le dépit de la fatuité humiliée ; le rôle de sa Cousine est trop beau, le sien trop indélicat. Un mauvais procédé ne peut fournir un bon conte qu'entre personnages du même caractère.

Madame de Sévigné avoit alors vingt-quatre ans, car ceci se passa (la date est certaine) dans la première moitié de l'année 1650. Quelques mois après, elle fut mise à une épreuve bien plus pénible. Elle perdit son mari, et par une mort sanglante. Il fut tué dans un duel. La cause de ce combat est ignorée : nulle apparence que la jalousie (1) eût mis l'épée à la main de M. de Sévigné. Bussy n'eût pas manqué d'en parler. Un élève de Ninon avoit plutôt le défaut contraire, celui de l'indifférence, toujours douloureuse pour une femme sensible. Mais à quoi bon s'inquiéter des motifs d'un duel, dans ces tems-là ? Souvent les combattans eux-mêmes pouvoient à peine le dire.

Quiconque a lu Madame de Sévigné, croira sans peine ce qu'on rapporte de sa violente douleur. Mais comme elle dit

* Quand Madame de Sévigné dans une de ses Lettres dit que Ninon avoit *gâté* son mari, elle confirme assez le récit des *Amours des Gaules*, ouvrage qui d'ailleurs contient des scandales plutôt que des fausseté's, au moins dans tout ce qui n'est pas ajouté au libelle de Bussy. On n'a donc pas hésité à s'en servir.

(1) Je ne sais où M. de Vauxcelles avoit pris cette supposition que tous les faits repoussent. Il est beaucoup plus probable que Madame de Sévigné elle-même étoit jalouse. *Voyez* la Lettre 654, tome V.

elle-

elle-même, en parlant de l'Abbé de Coulanges, *il m'a tirée de l'abîme où j'étois à la mort de M. de Sévigné*, on comprend qu'il lui fallut se priver bientôt du soulagement des larmes pour remplir ses devoirs nouveaux, celui de suivre l'éducation de deux enfans en bas âge, et celui de réparer l'affreux délabrement de leur fortune. Le succès avec lequel cette veuve de vingt-cinq ans satisfit à cette double tâche, se montre dans mille détails intéressans de ses Lettres.

Son bon sens, sa droiture naturelle, et une fierté bien entendue, lui donnoient le goût de l'économie : les conseils de son oncle lui en donnèrent l'intelligence. Son esprit, malgré l'habitude de sacrifier aux Grâces, ne répugnoit point aux affaires. Elle savoit fort bien vendre ou louer des terres, presser des fermiers, diriger des ouvriers, etc. Elle ne laissoit pas à sa beauté seule le soin de solliciter ses procès. Ménage raconte qu'un jour, tout en recommandant, avec beaucoup d'aisance, une affaire au Président de Bellièvre, elle s'aperçut qu'elle s'embarrassoit dans les termes : *Au moins, Monsieur*, dit-elle, *je sais bien l'air, mais j'oublie les paroles.*

A l'égard de l'éducation, non-seulement le mérite de son fils et de sa fille, ainsi que leurs vertus, donnent la mesure de sa capacité en ce genre ; mais il seroit facile de tirer de ses Lettres une suite de maximes sur ce sujet, et l'on verroit que loin de tenir aux fausses méthodes accréditées dans son tems (1), elle avoit deviné plusieurs des perfectionnemens, dont le nôtre s'enorgueillit avec assez de justice.

Je ne vois guère d'autres indices de ce qu'elle devint durant les trois premières années de son veuvage. Mais, dans l'hiver de 1654, je la retrouve dans la plus brillante société de Paris et de la Cour, avec tous les succès de l'esprit et de la beauté. Je la vois fréquenter assidûment les cercles de Madame de Montausier. Depuis son mariage, celle-ci attiroit chez elle cette foule d'hommes à talens et de connoisseurs, ou au moins prétendant à ce renom, qui faisoit de l'hôtel de Rambouillet une maison, à quelques ridicules près, très-agréable, et même très-utile, puisqu'on lui doit d'avoir appris aux gens du monde à estimer les lettres, tandis que les gens de lettres y puisoient la

(1) Lettre 411, tome III. Elle regrette d'avoir mis sa fille au couvent suivant l'usage du tems.

connoissance du monde, et cette partie du bon goût que la nature et la lecture même ne donnent pas.

C'est là que, parmi ceux qui prétendirent plaire à celle qui plaisoit à tous, on distingue le Prince de Conti, frère du Grand-Condé (1). Il avoit dans l'esprit les grâces insinuantes qui manquoient à son aîné. Il annonça un dessein prémédité d'attaquer le cœur de Madame de Sévigné ; mais, sans doute, le mariage de ce Prince, qui se fit l'hiver suivant, ne permit pas qu'il donnât suite à ses galans projets.

Dans ce même tems, une semblable entreprise fut tentée beaucoup plus sérieusement par un personnage qui n'étoit guère moins redoutable, le célèbre et malheureux Fouquet. Il y avoit à peine un an qu'il étoit Surintendant des Finances, et ses galanteries moins publiques et moins multipliées qu'elles ne le furent par la suite, n'avoient rien encore de trop alarmant pour une femme délicate et jalouse de sa réputation. On sait de plus, que l'esprit ne lui manquoit pas plus que le crédit et la magnificence pour réussir. Il échoua pourtant, non sans regret, ni faute de persévérance ; car il lui fallut plus d'un an pour perdre l'espoir et se résigner à cette innocente amitié, qui pouvoit seule plaire à la sage veuve. Rarement les refus finissent par-là avec un homme gâté par toutes les sortes de faveurs ; l'ascendant de la vertu ne rend pas tout-à-fait raison de ce triomphe. On aimeroit à savoir les expédiens mis en œuvre par Madame de Sévigné, pour consoler l'orgueil qu'elle avoit rebuté. Il semble que son grand art fut sa gaîté et sa candeur. Le peu d'importance qu'elle mettoit à ses rigueurs, instruisit celui qui en souffroit à les traiter plus légèrement. Ne paroissant pas voir ses prétentions, elle les lui faisoit oublier. L'amour-propre est comme les enfans qui tombent sans pleurer, pourvu qu'on ne les regarde pas.

Au nombre de ses adorateurs, on remarqua encore un homme de lettres, un homme de Cour, et un autre homme qui étoit l'un et l'autre.

L'Abbé Ménage est le premier. Ce n'étoit pas simple galanterie poétique, comme on pourroit le supposer sur le madrigal italien qu'il composa pour elle. Ce qu'il répondit aux reproches

(1) *Lettres de Bussy. Voyez* la huitième de ce Recueil.

qu'elle lui faisoit, de ne lui avoir point écrit, annonce un penchant sérieux. *J'avois fait une lettre*, dit-il, *mais je l'ai trouvée trop passionnée pour vous l'envoyer.* Il alla la voir en Bretagne. Il raconte lui-même que faisant ce voyage avec Madame de Lavardin, il lui disoit des douceurs et lui prenoit les mains pour les baiser, sur quoi cette Dame lui dit : « Je vois » bien que vous recordez pour Madame de Sévigné ». Ménage souffroit impatiemment les badinages qu'elle se permettoit sur cette belle passion. Un jour qu'il faisoit quelques façons pour aller avec elle dans son carrosse, elle le menaça plaisamment de le reconduire jusque dans sa chambre. Il montra beaucoup d'humeur de se voir traité comme sans conséquence ; et quand Bussy publia cette anecdote, il décocha contre lui une épigramme latine. Car, suivant le goût du tems, le bon Ménage aimoit à mordre en langue savante, comme à soupirer en langue étrangère.

Le courtisan auteur qui fut son rival, est moins connu par ses écrits que par sa longue intimité avec Madame de Maintenon, dont il avoit fait en quelque sorte l'éducation, et qu'il voulut épouser à deux époques bien différentes, celle de sa grande misère et celle de sa grande fortune ; celle où elle devint veuve d'un poëte nécessiteux et paralytique, et celle où un beau et puissant Monarque lui offroit sa main. Cet homme étoit le Chevalier de Méré. Ménage, en lui dédiant un livre, parle ainsi de leur ancienne concurrence près de Madame de Sévigné : « Je souffrois volontiers qu'elle vous aimât plus que » moi, parce que je vous aimois aussi plus que moi-même. » Mais on sent bien ce qu'il faut rabattre de ce style de dédicace. De plus, le mélange de la galanterie chevaleresque avec le goût du bel-esprit avoit établi dans la société l'usage de certains amours avoués, dont quelques assiduités et beaucoup d'écritures faisoient tous les frais ; commerce purement spirituel, qui valoit mieux que le Sigisbéat italien, mais qui lui ressembloit. Il ne faut pas voir autre chose dans la liaison de Madame de Sévigné avec le Chevalier de Méré. C'étoit d'ailleurs l'esprit le plus opposé au sien qu'elle eût pu rencontrer, même dans la société des *Précieuses*. Ce Méré a beaucoup écrit sur l'éloquence : on lui attribue l'invention du mot de *bonne compagnie*, dans le sens abusif qu'on lui donne si souvent. Mais sa

prétention aux tournures et aux phrases du bel air ne lui inspire guère qu'un langage guindé et des affectations du plus mauvais goût. Madame de Sévigné ne le rappelle dans ses Lettres, qu'avec une sorte de rancune contre son *chien* de style ; ce qui rend plus que douteux le succès des hommages qu'il lui avoit consacrés *.

Enfin, le Comte du Lude passa aussi pour lui avoir parlé d'amour. Mais avec toute l'envie qu'avoit Bussy de mettre sa Cousine sur sa liste des femmes galantes, il ne trouve rien à dire sur cette liaison. Les Lettres de Madame de Sévigné ne montrent dans ce prétendu amant qu'un ami agréable et solide**. On distingue que M. du Lude, homme d'esprit, cité pour ses bons mots, recherchoit, avec empressement, l'entretien d'une personne qui ne laissoit mourir aucune étincelle. On nous la peint, elle se représente elle-même, amoureuse des propos ingénieux, prompte à saisir et enjoliver le premier texte qui s'offroit, s'embrâsant à la moindre amorce, et rendant mille traits pour un à quiconque éveilloit son imagination. Elle portoit même à l'excès cette disposition charmante. Mais apparemment M. du Lude préféroit cet excès, (et qui ne seroit de son goût?) au défaut contraire, à la stérilité de certains esprits dédaigneux ou jaloux, qui laissent tomber toute saillie, faute de savoir y répondre. Ces gens aimeroient mieux sécher d'ennui que de laisser croire qu'on a pu leur plaire. Ils font si bien que tous ceux qui pourroient se rendre aimables renoncent à en prendre l'inutile peine. Ainsi se perd l'habitude des conversations agréables, ce genre de plaisir où triomphe l'esprit français, et qu'on n'a guère trouvé qu'en France, au moins avec toutes ses variétés.

Madame de Sévigné, si étrangère à la coquetterie, ne connut-elle jamais l'amour? Dans ces Lettres, écrites avec tant

* Il s'appeloit *Georges Brossin*, d'une maison ancienne du Poitou. Il avoit bien servi dans la marine. Il mourut en 1690. Il étoit né au commencement du siècle, et avoit vingt ans plus que Madame de Sévigné. Voici un exemple singulier de cette pédanterie qu'il prenoit pour goût et pour délicatesse. Il prétend dans un de ses traités qu'Alexandre, en appelant la Reine de Perse sa captive, *ma mère*, avoit manqué à la politesse, parce que c'étoit lui rappeler qu'elle n'étoit plus jeune, chose qui déplaît fort aux Dames.

** Lettre 441 de Madame de Grignan, tome IV.

d'abandon, et, comme elle dit elle-même, d'*impétuosité*, ne laisse-t-elle rien échapper de l'histoire secrète de son cœur? Voilà ce que demande un lecteur sentimental, tandis que le scrutateur malin des vertus des femmes voudra savoir à quel point la sienne eut à combattre, et si la nature n'en avoit pas tout l'honneur. Ces recherches ne seroient pas plus oiseuses que celles qui ont coûté tant de veilles à des Biographes érudits. Mais laissons quelque chose à deviner au lecteur. Ce qu'il y a de constant, c'est que la médisance même n'a pu prêter la moindre foiblesse à Madame de Sévigné, espèce de phénomène dans ces tems de la régence et de la guerre civile, où tout étoit amour, où les illusions du cœur et la fougue des sens sembloient n'être que les moindres raisons d'aimer, où l'ambition, l'ardeur de briller, de primer, et l'esprit de faction, entrainoient les meilleures têtes et les âmes les plus timorées, où des intrigues très-peu nobles tenoient à des amours moins romanesques encore, où de belles femmes prenoient un amant pour leur parti, souvent plus que pour leur plaisir; enfin, où presque tous les acteurs de cette folle scène étoient les parens, les amis, les familiers de notre jeune veuve.

Mais, de même qu'il s'offrit des amans, des maris se proposèrent aussi pour Madame de Sévigné; et ce fut en vain. Elle n'avoit pas été une épouse heureuse; elle étoit veuve, riche et de plus mère passionnée: cultivant avec succès l'estime publique, son esprit, ses amis et ses enfans, elle ne voulut point d'autre bonheur. Le sien pourtant ne fut pas sans mélange. Elle souffrit dans ses amitiés; elle vit sa réputation attaquée.

La prison, le bannissement et généralement les disgrâces bien méritées du Cardinal de Retz, furent son premier chagrin. Elle ne vit jamais en lui que son génie, un homme très-aimable, qui l'apprécioit mieux que tout autre, et sur l'élévation duquel elle avoit fondé le sort d'une partie de sa famille et les espérances de l'autre. Les *Mémoires* du Cardinal nous apprennent que son évasion du château de Nantes fut favorisée principalement par le Chevalier de Sévigné. Elle rappelle, dans une de ses Lettres, la situation pénible où la mirent ces événemens, dans le cours de l'année 1653 et des suivantes (1).

(1) Lettre 501.

Cependant un autre ami lui causa des peines plus sensibles. Les hommes les plus vains sont aussi les plus exigeans. Le refus de je ne sais quel service, qui, sans doute, ne dépendoit point d'elle, la brouilla tout-à-coup avec son cousin Bussy*. Souvent il lui avoit reproché de se trop *amuser après la vertu. Pourquoi*, disoit-il, *vous donner tant de peines pour une réputation qu'un médisant peut vous enlever?* Il fut lui-même ce dangereux médisant. Dans son ressentiment, il composa contre elle cet article dont on a parlé, où il ne respecte la vraisemblance que pour mieux nuire, où, à défaut de vices, il lui suppose des ridicules, où il fait de son caractère une sorte de paradoxe moral, prétendant qu'une conduite intacte ait caché un cœur assez impur, et qu'elle ait eu au moins le goût de toutes les sottises qu'elle n'a point faites. Quoique le faux de ce portrait perce dans ses contradictions, nul doute que, grâce à la malignité ordinaire du public, il n'ait fait alors plus d'impression qu'aujourd'hui, et qu'il n'ait cruellement blessé un cœur né pour aimer tout de la vertu, même la gloire qui la suit. La plaie saigna long-tems; les cœurs sensibles gardent l'impression du mal comme celle du bien; c'est le sens de ce mot ingénieux : *la vengeance est la reconnoissance des injures*. Madame de Sévigné ne se vengea point; elle pardonna même à Bussy, mais avec peine, et non peut-être sans restriction. De fréquentes réminiscences de l'injure s'échappent dans ce qu'elle lui écrit. Il y manque au moins cette fleur de confiance qu'on respire en quelque sorte dans tout ce qu'elle dit à ses autres amis, et c'est le seul côté par où cette partie de sa correspondance a pu paroître moins digne d'elle.

A cette affliction succéda le revers qui précipita l'infortuné Fouquet du faîte de la puissance dans une prison perpétuelle. Ici elle dépeint elle-même ses anxiétés dans ces Lettres, où

* Le service demandé par Bussy à sa Cousine n'étoit pas un prêt, comme on seroit d'abord tenté de le croire; car il avoue lui-même que dans une autre occasion, elle l'avoit aidé généreusement. Mais la partie des *Amours des Gaules* où il l'attaque, écrite en 1659, et une Lettre d'Août 1657, la 17e. de notre Édition, montrent que la rupture entre eux se fit entre ces deux époques. Or, c'est justement dans ce tems que M. Fouquet se montroit fort mécontent de lui; d'où je présume que le bon office que lui refusa sa Cousine tenoit à quelque intrigue pour le faire rentrer en grâce près du Surintendant.

elle se place à côté de La Fontaine, par son cœur comme par son style. Que pourroit-on y ajouter? Cependant ces lettres ne parlent que du procès, et le procès ne commença que trois ans après que Fouquet eut été arrêté. La foudre qui le frappa avoit surpris ses amis, comme lui-même, dans toutes les illusions de sa fortune. Madame de Sévigné en fut presque atteinte, et elle eut sujet de craindre pour elle-même. Le Surintendant ressembloit, par son caractère comme par ses talens, à un Ministre que nous avons vu de nos jours, aussi brillant, aussi prodigue, traiter légèrement toutes les affaires, et ne négliger aucun plaisir. L'aimable veuve s'étoit engagée dans une correspondance d'esprit et de badinage amical; confiance innocente et bien naturelle, envers celui qui lui avoit donné la meilleure preuve d'une sorte d'estime que d'ordinaire l'homme puissant et libéral ne garde pas plus pour un sexe que pour l'autre. On sut bientôt que dans les papiers de Fouquet, se trouvoient des lettres qui compromettoient beaucoup de femmes connues à la Cour. Celles de Madame de Sévigné ne pouvoient lui faire tort. Le Secrétaire d'Etat le Tellier les avoit, dans ce même tems, déclarées *les plus honnêtes du monde*; mais il se pouvoit que sa franche gaîté eût traité, selon leur mérite, certaines choses et certaines personnes; et il y a des tems où des railleries passent pour des complots. Une lettre de Bussy fait voir que ses appréhensions furent assez fortes pour qu'elle crût devoir quelque tems se retirer dans une campagne éloignée (1). La cabale qui avoit renversé Fouquet vouloit qu'on le crût soutenu par un parti puissant. Dans ces cas-là, on fait porter les premiers coups sur tout ce qui se présente : c'est la marche ordinaire dans les révolutions des Cours comme dans les autres. On y connoît également l'usage des vengeances particulières : deux réflexions qu'il faut mettre à côté des alarmes et des précautions de

(1) *Mémoires de Bussy*, *in*-4°. tome II, page 207. C'est à lui-même que le Tellier rendit ce témoignage favorable. *Voyez* dans le Recueil de ses Lettres celle du 8 Juin 1668. Il exagère ce qu'il avoit fait pour sa Cousine, quoique brouillé avec elle, lors de la chûte de Fouquet. Il ajoute : *véritablement vous n'étiez pas en prison; mais vous étiez en S.* . . . . Ce qui veut dire ou la terre de *Sévigné* près de Rennes, ou peut-être Sully. Madame de Sully, depuis Duchesse de Verneuil, étoit amie de Madame de Sévigné. Dans la Lettre 437 elle dit qu'elle avoit passé dans cette terre sa belle jeunesse.

Madame de Sévigné, pour expliquer ce qu'elles sembloient avoir d'excessif.

Il faut bien, en effet, qu'elle n'ait point été réellement compromise, puisque bientôt nous la voyons paroître avec éclat au milieu de cette Cour, que Louis XIV commençoit à rendre si brillante. Les fêtes de Versailles, des années 1664 et 1665, ne périront point dans la mémoire des hommes, leur composition ingénieuse et leur élégante magnificence les ayant rendu dignes de ce pinceau historique, dont Voltaire immortalise tout ce qu'il touche (1). Madame de Sévigné, quoique faite pour orner ce grand théâtre de ses propres charmes, ne s'y produisoit plus que pour jouir des succès de sa fille, qui, dans la première fleur de sa beauté, pleine d'esprit et de talens, fut présentée en 1663. Mademoiselle de Sévigné eut un rôle dans ces Ballets, où le Roi lui-même dansoit devant une Cour nombreuse. Elle y représentoit une bergère. Voici les vers que fit pour elle Benserade « qui avoit (dit Voltaire) un talent » singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisoit » toujours des allusions délicates et piquantes aux caractères » des personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la » Fable qu'on représentoit, ou aux passions qui animoient » la Cour ».

Déjà cette beauté fait craindre sa puissance,
Et pour nous mettre en butte à d'extrêmes dangers,
Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
A distinguer les loups d'avecque les bergers.

Dans le Ballet de 1664, Mademoiselle de Sévigné figuroit un Amour déguisé en nymphe maritime, et le Poëte lui disoit :

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu
Amour, c'est comme si, pour n'être pas connu,
Avec une innocence extrême
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos yeux et votre air engageant,
Et de même que vous, sourit en égorgeant;
Enfin, qui fit l'un a fait l'autre,
Et jusques à sa mère, elle est comme la vôtre.

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. 25.

Enfin, sous le personnage d'Omphale, elle inspira ce madrigal, où sa mère est encore célébrée avec elle :

Blondins accoutumés à faire des conquêtes,
Devant ce jeune objet si charmant et si doux,
Tout grands héros que vous êtes,
Il ne faut pas laisser pourtant de filer doux.
L'ingrate foule aux pieds Hercule et sa massue.
Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue.
Elle verroit mourir le plus fidèle amant,
Faute de l'assister d'un regard seulement,
Injuste procédé, sotte façon de faire
Que la pucelle tient de Madame sa mère,
Et que la bonne Dame au courage inhumain,
Se lassant aussi peu d'être belle que sage,
Encore tous les jours applique à son usage,
Au détriment du genre humain.

Il n'est pas, je crois, superflu d'observer que c'est dans ce même tems que Madame de Sévigné agissoit et s'intéressoit avec tant de chaleur pour Fouquet. L'air et les succès de la Cour ne faisoient point sur elle leur ordinaire effet, celui d'inspirer l'oubli des malheureux.

Dans le même tems, d'autres amis en disgrâce éprouvoient aussi sa fidélité. Les Jansénistes résistoient alors à la Cour, au Clergé, aux Parlemens, au Pape même. Quelques lignes, condamnées par celui-ci, étoient-elles ou n'étoient-elles pas dans Jansénius ? En les lui imputant, personne ne s'étoit avisé de citer l'endroit du livre. Voltaire s'en étonne, comme si cela seul eût tranché la question. Mais la Bulle du Pape étoit sous les yeux de tout le monde, et on n'en étoit pas plus d'accord sur cette autre question ; si la Bulle faisoit Jansénius auteur de ces lignes. Apparemment Jansénius même n'en eût pas été cru. Madame de Sévigné ne s'intéressoit guère à ces choses qu'à cause des personnes. Mais ses rapports avec Port-Royal étoient intimes. C'est une particularité peu importante, il est vrai, mais encore moins connue, qu'elle avoit posé la première pierre d'une aile de cette maison, construite aux dépens de son oncle, le Chevalier de Sévigné, qui s'y étoit retiré. Celui-ci fut sans doute tourmenté par les suites du Formulaire. D'ailleurs, ce qu'il y avoit de plus illustre parmi ces

illustres solitaires, la famille Arnauld étoit alors en exil. On verra combien son amitié étoit affectée de leurs chagrins.

Bientôt l'établissement de ses enfans, et sur-tout le mariage de sa fille, devinrent son unique sollicitude. Celle-ci avoit à peine vingt ans; et un événement qui devoit troubler son bonheur, sembloit trop tardif à cette mère désintéressée Elle-même pourtant avoit repoussé plus d'une occasion. Elle voyoit bien peu de gendres pour une telle fille. Elle peint agréablement son industrie à faire naître les difficultés pour écarter tel aspirant, dont elle auguroit mal. L'affaire très-avancée manqua deux fois. Deux Provençaux très-distingués, MM. de Caderousse et de Merinville recherchèrent Mademoiselle de Sévigné. Le mauvais succès du premier fut pour elle une bonne fortune, à juger par les Mémoires du tems. Enfin, le 29 Janvier 1669, elle fut mariée à un autre Provençal, au Comte de Grignan. La suite des Lettres fait assez connoître le caractère de cet époux et le succès de cette union.

Madame de Sévigné commença peu après l'établissement de son fils, en lui achetant une charge militaire. C'étoit pour elle deux grands sacrifices de fortune à la fois : mais elle paroît si peu s'en apercevoir, qu'on se feroit scrupule d'en relever le léger mérite.

« Madame de Sévigné s'étoit flattée qu'en faisant le mariage » de sa fille avec un homme de la Cour, elle passeroit sa vie » avec elle. Mais à quelque tems de là, M. de Grignan, qui » étoit Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, » reçut l'ordre de s'y rendre ; et dans la suite, il y commanda » presque toujours dans l'absence du Duc de Vendôme, qui en » étoit Gouverneur (1). » Alors commença pour Madame de Sévigné un second veuvage, plus pénible peut-être que le premier; je parle des absences de sa fille, auxquelles nous devons les Lettres de la mère. Ces intervalles, qu'elle regardoit comme son mauvais tems, sont devenus les bons momens de la postérité : nous jouissons de ses privations, et dès qu'elle rentre en jouissance, nous sommes privés à notre tour : tellement qu'on se surprend à regretter que, pour nos plaisirs, elle n'ait pas

(1) Tiré de l'ancienne Préface par M. de Perrin.

été plus souvent et plus long-tems affligée par cette séparation (1).

Quoi qu'il en soit, depuis cette époque la vie de Madame de Sévigné est dans les Lettres qu'on va lire. Quelques voyages, la perte de plusieurs amis, les campagnes, les dangers, les espérances, les légers écarts et le mariage de son fils, sur-tout les diverses fortunes de sa fille, enfin quelques accidens de sa propre santé, forment les seuls événemens de cette vie. Aussi pauvre de faits que riche de sentimens, elle ne fourniroit qu'un récit aride, au lieu que sa plume sait en vivifier les plus petits détails. Il me suffit d'avoir éclairé l'avant-scène jusqu'ici inconnue de ce Drame intéressant; que l'Héroïne parle désormais elle-même.

Il reste pourtant quelques particularités que ses Lettres seules ne fournissent pas, ou qui ne s'y laissent qu'à peine deviner, par des rapprochemens minutieux.

Le mariage de M. de Sévigné, en 1684, par les sacrifices que fit cette généreuse mère, la mit dans une sorte de gêne et de malaise. On entrevoit qu'alors, soit pour améliorer sa fortune,

(1) Voici ces alternatives de réunion et de séparation, dans leur suite chronologique.

1671 — *Février* — Madame de Grignan va en Provence. Madame de Sévigné passe une partie de cette année en Bretagne.

1672 — *Juillet.* — Départ de la mère pour la Provence, où elle reste environ 15 mois.

1674 — *Mars.* — Madame de Grignan est à Paris, et y reste jusqu'en Mai 1675.

1675 — 1676. — Ces deux Dames restent séparées, Madame de Sévigné se trouvant à Paris, en Bretagne, à Vichy ou à Livry.

1677. — Madame de Grignan passe quelques mois de cet hiver à Paris, et retourne en Provence au mois de Juin. Sa mère va à Vichy. A la fin d'Octobre, la mère et la fille se réunissent encore à Paris.

1678 — 1679. — Elles ne se séparent qu'en Septembre.

1680. — Voyage de Madame de Sévigné en Bretagne. En Novembre sa fille la rejoint à Paris, et y reste environ huit ans, jusqu'en Octobre 1688. Madame de Sévigné passe treize mois des années 1684 et 1685 en Bretagne, et deux mois aux eaux de Bourbon. Le reste de ce tems, elles ne se quittent point.

1689 — 1690. — Après seize mois de séjour en Bretagne, Madame de Sévigné part des Rochers pour se rendre directement à Grignan, où elle arrive en Septembre. De ce moment, la mère et la fille ne sont plus séparées.

soit pour d'autres motifs, ses amis et sa fille même formèrent sur elle divers projets; qu'il fut question de lui procurer une place à la Cour, et même qu'on lui parla de se remarier*, ce qu'elle repoussa comme une folie peu attrayante.

Ce fut un de ses avantages de conserver très-tard ses agrémens extérieurs. Lorsque Bussy lui appliquoit ces vers burlesques, que Benserade adresse à la Lune :

Et toujours fraîche et toujours blonde,
Vous vous maintenez par le monde.

elle avoit quarante-six ans, et plus de cinquante-deux quand Madame de Scudéry écrivoit à ce même Bussy : « Je rencontrai » l'autre jour Mme. de Sévigné que je trouvai encore belle (1). » De là ce nom de *Mère-beauté*, que lui donnoit Coulanges. Sa constitution étoit saine, et elle la gouvernoit avec beaucoup de jugement. Pendant quelque temps, on la crut menacée d'apoplexie (2), et on l'envoya aux Eaux. Ces alarmes ne durèrent point. En trente ans, on ne lui voit d'autre maladie qu'un rhumatisme.

Elle sentit donc peu ce que la condition des femmes a de plus dur, ce passage brusque des jeunes années à l'âge contraire, dont la nature les avertit par des signes aussi douloureux que certains, et dont la société n'est guère propre à les consoler. Mais c'est pour celles qui ont fondé leur bonheur sur le succès de leurs charmes, pour les femmes galantes ou coquettes, que cette crise est le plus pénible. Heureuse toute sa vie, par des affections naturelles et pures, Madame de Sévigné s'aperçut moins des ravages du tems; et ce n'étoit point pour elle que son ami la Rochefoucault avoit dit que *l'enfer des femmes est la vieillesse*.

Quand la mort l'enleva, à l'âge de soixante-dix ans, sa maladie, fruit des inquiétudes et des fatigues que lui causoit depuis six mois celle de sa fille, la surprit, et ne s'étoit annoncée par aucun symptôme. Elle fut courte. Madame de Sévigné, dans ses derniers momens, montra une tête aussi forte que son

* Lettres 733 et 736. C'étoit avec un Duc de Luynes, à ce qu'il paroît.

(1) *Recueil des Lettres de Bussy* pour l'année 1678. *Voyez* dans le grand *Dictionnaire des Précieuses* par Saumaise, son portrait sous le nom de *Sophronie*.

(2) Lettre 512 de cette Édition.

cœur étoit irréprochable (1). Plusieurs Lettres nous représentent la douleur de ses amis. On ne voit point, sans être ému, quelles furent l'amertume de leurs plaintes et la durée de leurs regrets. Madame de Sévigné eut sa sépulture dans l'Eglise Collégiale de Grignan. Il y a environ vingt-cinq ans que le Maréchal de Muy, auquel appartenoit alors cette terre, avoit fait exhumer et déposer son cercueil dans un cénotaphe élevé au milieu de cette même Eglise. C'est ce tombeau qui, comme on l'a écrit, fut violé à l'époque où la recherche des plombs, et généralement les besoins publics, ont servi de prétexte à bien d'autres attentats.

Sans prétendre empiéter sur le droit des panégyristes, toute observation capable de faire sentir ce qu'avoit de plus rare le mérite de Mme. de Sévigné, semble appartenir à cette Notice. J'insisterai d'abord sur cette remarque, qu'elle n'avoit reçu aucune teinte des travers de son tems ni de sa société; à quoi se reconnoissent sur-tout un esprit juste et une âme ferme et délicate.

Pendant la minorité de Louis XIV, jetée au milieu des intrigues politiques de tant d'hommes et de femmes illustres, vous ne lui voyez pas une lueur de coquetterie, pas une velléité d'ambition.

Qu'importe qu'on l'inscrive au nombre des Dames *précieuses*, que sa *ruelle* ait été l'une des plus vantées (2), qu'elle ait vécu parmi les beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet, qu'elle les ait admirés peut-être, elle n'eut garde de les imiter. Les Romans des la Calprenède et des Scudéry l'avoient charmée; mais son style ne se ressent point de ce goût étrange. A tout âge, elle écrivit avec le même naturel. Plus instruite que la plupart des femmes de son cercle, aucune ne fut moins pédante; et, chose remarquable, quoique alors toute femme d'esprit ne manquât pas de s'essayer dans quelques compositions littéraires, Madame de Sévigné n'a pas laissé une page qu'elle eût écrite à dessein, écrite pour le public, écrite par l'envie de bien écrire. Si elle parle des livres qu'elle veut faire sur l'*ingratitude* ou sur l'*amitié*, ce sont de purs badinages. Elle n'affecta rien; elle n'aima rien par imitation.

(1) *Voyez* la Lettre de M. de Grignan, son gendre.

(2) *Dictionnaire de Saumaise.* Il cite vingt de ces rendez-vous de conversation. La maison de Madame de Sévigné est du nombre.

Port-Royal, ses Docteurs et leurs partisans ont tous ses vœux ; mais cette prédilection ne va jamais jusqu'à l'enthousiasme. Tout en plaignant ces pauvres frères persécutés, elle rioit la première de leurs préventions, de leurs contradictions, de leurs fraudes pieuses, et se montroit peu digne du sot honneur qu'on lui a fait de l'enregistrer dans le Catalogue des Auteurs Jansénistes (1). Aussi, qu'avoit-elle adopté de leurs opinions ? rien que la partie philosophique : encore la suivoit-elle par sentiment plus que par choix. Leur morale austère, vrai stoïcisme, subjugue son esprit, au lieu que la Doctrine équivoque et vacillante de leurs adversaires, l'inquiète et la fatigue. Le libre arbitre et ces expédiens subtils, par lesquels on élude les difficultés qu'il fait naître, tourmentent son imagination. Trop pénétrante pour échapper aux doutes, trop sincère pour se les dissimuler, elle aime mieux se reposer dans le système simple et commode d'une Providence qui fait tout, qui nous fait tout faire, qui est le mobile et la limite de tout, qui fournit une réponse à tout, dont la volonté agit sans cesse pour un *mieux* connu ou inconnu. Ses incertitudes même, en une matière à jamais incertaine, montrent la rectitude et l'indépendance de son jugement. Etrange jansénisme que le sien ! Voyez son regret plaisant de ne pouvoir devenir dévote (2). Elle se moque de toutes les superstitions populaires. Les processions, les châsses, le chapelet, même les jours de jeûne, lui fournissent des bons mots et de jolis contes. Elle ne semble pas trop convaincue de la nécessité de la confession ; l'éternité des peines lui répugne à croire. Elle met sur l'autel de sa Chapelle l'inscription presque hérétique, Soli Deo. Elle en dit tant, qu'un Auteur calviniste paroît tenté de la placer sur la liste des siens (3).

Enfin, à l'époque où la conversion de Louis XIV devint comme un signal pour quiconque avoit des rapports avec la Cour, où les plus habiles, ainsi que les plus vertueux se paroient uniformément des dehors de la bigotterie, on ne la vit pas suivre le train commun, ni son langage devenir moins libre ; comme elle n'avoit point pris d'amant dans ses jeunes années, elle n'eut point de Directeur dans sa vieillesse. Sa gaîté de soixante ans est la même que celle de vingt-cinq. Sa vie,

(1) Lettre 496. (2) Lettre 493. (3) Chauffepied, *Dictionnaire.*

en effet, n'étoit pas de celles dont on fait pénitence. Elle avoit peu à regretter, et rien à expier.

C'est là du moins en partie ce que vouloit exprimer celui qui a si bien qualifié Madame de Sévigné de *femme extraordinaire*. Son caractère, en effet, ne fut pas moins original que son talent; et l'accord de ces deux sortes de singularité en avoient fait le composé le plus rare.

Mais c'est pour cela même qu'en général elle a été mal jugée, et a trouvé plus de censeurs qu'on ne devroit le croire. Le premier tort de la plupart d'entre eux, est celui qui fait tant de fausses réputations, le penchant à tirer de petits faits des conséquences graves, à juger d'une vie entière sur tel moment, à mettre sur le compte du caractère des traits qui ne sortent que de l'imagination. Une personne vive et spirituelle ne peint souvent, dans ce qu'elle écrit, que son impression passagère, tandis que le caractère se compose des habitudes de l'âme.

Par exemple, la concurrence du jeune Racine avec le vieux Corneille a-t-elle allumé une de ces petites guerres d'opinion, dont l'effet ordinaire est que chacun outre son sentiment. Madame de Sévigné écrit dans la chaleur du démêlé : et voilà le premier jet de sa plume traduit en hérésie littéraire : voilà son goût à jamais décrié ! comme si un jugement hasardé prouvoit un défaut de jugement (1) !

Ailleurs on critique l'espèce d'enthousiasme qu'elle témoigne à son cousin Bussy, sur sa généalogie des Rabutins, sur les bons Mayeuls ses ancêtres, qui étoient déjà de grands Seigneurs au douzième siècle. Mais lisez ce qu'elle écrit à sa fille sur le même sujet (2); vous n'y trouvez que le pur bon sens, réduisant à leur juste valeur les avantages d'une haute naissance. Peu de personnes alors raisonnoient aussi bien sur ce point. Mais un parent très-orgueilleux, un auteur très-vain lui consacre un bel article de son livre et le lui dédie; ne faut-il pas rendre compliment pour compliment? J'en dirois autant de ses fréquentes exclamations sur la beauté du nom de Grignan, sur ce *Royal château*, sur la vieille grandeur des Adhémars. Ces

(1) Ceux qui liront ci-après un fragment de M. Suard, dans lequel il défend le goût de Sévigné contre Voltaire même, approuveront ma brièveté sur cet article.

(2) Lettre 735.

passages alloient à l'adresse de son gendre, dont elle caressoit le foible par des motifs qui n'avoient rien que de pur. Tout cela n'empêche pas qu'elle n'écrive à sa fille avec autant de précision que de justesse : *c'est une chose si peu noble que d'être glorieux !* et voilà ses véritables sentimens !

Ainsi, quand l'éloge de Louis XIV vient à tout propos sous sa plume et pour des choses peu louables, ne voyez-vous pas que souvent ces phrases ne sont là que des précautions oratoires, et comme les passe-ports des lettres dont on savoit que le secret étoit peu respecté.

Le reproche qu'on lui fait d'un fol engouement pour la Cour, n'est pas moins irréfléchi. Madame de Sévigné arrive de Versailles ; elle y a été accueillie, cajolée, ne fût-ce que parce qu'elle y vient rarement, et que le bon air de ce pays est d'agacer une femme spirituelle, pour en tirer des saillies dont on saura se faire valoir en bon lieu. Elle-même revient contente de tout le monde, comme tout le monde est charmé d'elle. En ce moment, elle écrit à sa fille; elle peint à la hâte sa première sensation. Sa plume, toujours teinte de poésie, exagère encore ce qu'elle a éprouvé. Eh bien ! l'esprit froid qui la lit prend tout cela au sérieux. « Petitesse, dit-on, vanité bourgeoise ! » Et, pourtant, qui a jamais mieux jugé les misères de la vie des Cours? Vous tireriez de ses Lettres un très-beau supplément au chapitre de la Bruyère *. Quoi de plus fort que ce trait sur Madame de Richelieu, cette aigle des Dames d'honneur, si sublime dans les minuties de l'étiquette ? « La recherche de la » vérité n'épuise pas tant une pauvre cervelle que tous les com- » plimens et les riens dont celle-là est remplie. »

Mais voici un grief plus sérieux. Quelques plaisanteries d'un ton leste, quelques mots trop crus, semés dans de nombreux volumes, ont effarouché certains connoisseurs, au point qu'ils doutent presque que Madame de Sévigné eût été d'assez bonne compagnie pour eux. Il faut les rassurer

Les langues s'épurent lentement. La société qui se forma dans les vingt premières années du règne de Louis XIV, admit encore long-tems des familiarités d'expression, qu'elle a depuis proscrites. Comme il restoit plus d'originalité dans les carac-

* Lettres 446 et 447.

tères,

tères, le discours, et sur-tout le badinage, conservoit une franchise qui ne fuyoit pas le mot propre autant que depuis on l'a évité. Le succès d'une plaisanterie dépendoit moins du choix des termes. Quand Molière mettoit sur la scène certains mots, aujourd'hui exclus de la langue polie, il ne sacrifioit pas tant qu'on l'a cru au goût du parterre; il y en avoit plus d'un pour les loges. Qu'on pense aux succès de Scarron, qu'on lise même l'ingénieux Voiture, et l'on jugera de ce qu'on appeloit alors délicatesse et bon ton. Que de saillies admirées, que de mots même de Madame de Cornuel, si bien accueillis du grand monde, seroient trouvés malséans dans la bouche d'une femme comme elle! La plupart des chansons de Coulanges ne seroient plus d'une gaîté assez fine. Les premiers personnages du tems, soit en dignité, soit en élégance, se permettoient des badinages qui nous paroîtroient de mauvais goût.

Entre autres exemples, je citerai le mot *C*.... Pourquoi s'étonneroit-on de le rencontrer sous la plume amicale et confiante de Madame de Sévigné, quand on le voit employé comme un mot ordinaire dans les Mémoires du Cardinal de Retz, destinés à la postérité, et sur-tout lorsqu'on lit ce qui se passa au cercle même du Roi, à l'occasion de Madame Loiseau. C'étoit une Bourgeoise riche et connue par ses réparties originales. Le Roi la voyant fort près de sa société dit à la Duchesse de.... de lui faire quelque question. Cette Dame demande à la Loiseau quel oiseau est le plus sujet à être C...? Celle-ci répond: C'est un Duc, Madame (1). Il faut avouer que cette facétie réussiroit mal de nos jours dans des coteries beaucoup moins imposantes (2), et que Madame de Sévigné badine plus finement et plus décemment.

(1) *Ménagiana*, tome II. Madame Cornuel disoit d'un mari qui accusoit sa femme d'adultère: « Il ne prend pas garde que le parlement ne croit pas » plus aux c.... qu'aux sorciers ».

(2) Encore une anecdote non moins étrange, quoique du tems le plus brillant de la Cour de Louis XIV, de 1685. C'est Madame de Coligny qui la mande à son père. « M. de Roquelaure raccommodant sa perruque devant un » miroir, dans la chambre de Madame la Dauphine, le Duc de la Ferté lui fit » les cornes par derrière. Roquelaure s'en étant aperçu, vint à la Duchesse » d'Arpajon, Dame d'honneur, et lui dit que M. de la Ferté avoit eu l'inso- » lence de montrer tout ce qu'il portoit dans la chambre de la Princesse et » devant ses Filles (d'honneur). La Duchesse fort en colère alla savoir des

S'il est un tort de sa plume qu'on ne puisse nier, c'est un peu de médisance. Et pourquoi le nieroit-on ? Elle nous confie elle-même que son Confesseur lui refusoit l'absolution à cause de sa haine pour certain Evêque. Elle s'applique gaîment le mot de Montaigne sur la Cour : *Vengeons-nous à en médire.* Il est encore vrai qu'elle n'auroit pu, comme Fontenelle, se vanter à la fin de sa vie *de n'avoir jamais jeté le plus petit ridicule sur la plus petite vertu.* De très-bonnes personnes, le serviable d'Hacqueville, par exemple, M. de la Garde, même le bon oncle Coulanges, avec sa régularité minutieuse, sont raillés par elle sans trop de scrupule. Mais quoi ! qu'y a-t-il de commun entre Fontenelle et Sévigné ? On sait bien qu'il étoit tout raison ; elle au contraire fut presque toute instinct. Si ce n'est là un éloge, c'est au moins une excuse. Après tout, le monde qui aime tant la médisance ne donne que trop de raisons de médire. Voilà comment je la justifierois sur cet article, et je me garderois bien de supposer, comme l'a fait un critique trop raffiné, que cette mère aveugle ne se permettoit certaines malices que pour flatter la malignité de sa fille. Et pourquoi l'absoudre d'une partie du péché ? A voir le plaisir qu'elle y prend, je trouve peu d'apparence qu'elle voulût en rien céder à autrui.

Mais si Madame de Sévigné profite quelquefois des occasions de rire aux dépens du prochain, du moins elle ne les cherche pas ; sur-tout à l'égard de ses amis, elle s'interdit ce genre de gaîté. Son imagination si prompte, sa plume si précipitée, ne l'entraîne jamais. Leur propre malice même n'éveille pas la sienne ; elle ne les abandonne jamais les uns aux autres. Elle fait taire les turlupinades de Coulanges contre Madame de Marbœuf. Elle soutient contre son fils Madame de la Fayette. Sa fille même n'a pas le privilége de faire chanceler sa bienveillance contre qui que ce soit qu'elle ait trouvé selon son cœur. Aussi pendant cinquante ans ne la voit-on pas perdre un seul ami, si ce n'est par la mort ; preuve bien rare d'un cœur aussi

» filles comment cela s'étoit passé ; elles lui dirent la chose ; et puis de rire ».

Le *Supplément aux Œuvres de Bussy*, livre peu commun, où je trouve ce trait, en offre un autre du même tems, mais si vilain, quoique public et du fait de trois grandes Dames, que je n'oserois le transcrire. Les Curieux le chercheront à la page 199 du premier volume.

solide que délicat et sensible. Ses Lettres n'ont rien d'un esprit caustique : ce n'est pas non plus le caractère des bons mots qu'on cite d'elle, et dont il faut rapporter ici quelques-uns.

La Comtesse Colonne et la Duchesse de Mazarin, fuyant toutes deux leurs maris, passèrent en Provence et vinrent à Grignan, portant avec elles leurs diamans, mais si négligées, que le soir Madame de Sévigné crut devoir leur faire présent d'une douzaine de chemises, en leur disant : *Vous êtes comme des héroïnes de roman ; force pierreries, point de linge.*

Elle étoit à l'église, on chantoit le credo : *Ah ! que cela est faux*, s'écria-t-elle ; et puis se reprenant, *je parle de la voix et non de ce qu'elle chante.*

Ménage disant qu'il étoit enrhumé, Madame de Sévigné répondit : « Je la suis aussi. » L'honnête grammairien se mit à lui prouver qu'il falloit dire *je le suis*. « Comme il vous plaira, » reprit-elle; mais, pour moi, je croirois avoir de la barbe, si » je parlois ainsi. » Aussi dans ses Lettres manque-t-elle quelquefois à cette règle.

Quelqu'un lui exageroit les belles qualités et l'esprit de Pélisson. Elle dit : « Pour moi, je ne vois que sa laideur : qu'on » me le dédouble donc. »

Telle étoit la personne à qui nous devons ce livre, qui s'est fait sans qu'on y pensât ni elle ni d'autres, qui n'est devenu un livre, que par une sorte de bonne fortune de la langue et de la nation française.

On a trouvé des rapports entre Madame de Sévigné et Montaigne; et, en effet, on pourroit lui appliquer ce que j'ai lu, inscrit par une femme, sur la première page des *Essais*. « L'au- » teur qui sait le moins ce qu'il va dire, et qui sait le mieux » ce qu'il dit. »

On l'a comparée à Cicéron, dont les Lettres sont les meilleures que l'antiquité nous ait laissées, et qui de plus aimoit passionnément sa fille. On auroit pu la comparer aussi à une Dame Romaine, qui s'étoit rendue célèbre par le style de ses lettres autant que par sa chasteté et par son amour maternel, Cornélie, mère des Gracques (1). Enfin, on trouve aussi quelques points de ressemblance entre La Fontaine et Sévigné. Mais

(1) Cicéron cité par Middleton.

ces parallèles la louent mieux qu'il ne la représentent. Ce qu'ils prouvent, c'est que chacun se plaît à voir en elle la physionomie de l'auteur qu'il préfère.

Il est bon de remarquer encore, à l'honneur de ses contemporains, qu'encore qu'ils fussent loin de penser qu'elle dût devenir un auteur, ils ont pourtant apprécié son talent.

On lisoit ses Lettres au milieu des cercles les plus renommés pour le bon goût. Madame de Coulanges les prêtoit à ces trois sœurs, qui ont rendu célèbre l'esprit des Mortemars. L'Abbé Têtu en faisoit sa cour à l'Abbesse de Fontevrauld. Il s'en est perdu beaucoup dans cette circulation. Bussy-Rabutin en enrichissoit les Mémoires qu'il faisoit lire au Roi, pour regagner ses bonnes grâces; et la modestie de Madame de Sévigné en étoit toute alarmée. Madame de Maisons, distinguée alors par son esprit, et à qui, vers l'année 1690, Bussy avoit communiqué les Lettres de sa Cousine, veut absolument les copier. Quand Bouhours publia ses *Entretiens*, Corbinelli écrivit à Bussy: « Pourquoi donc aller chercher tant de passages de Balzac et » de Voiture? il eût mieux trouvé dans vos Lettres et dans » celles de votre Cousine, s'il vouloit des exemples *de la justesse, de la délicatesse et de la noble simplicité des pensées.* »

Aussi, dès qu'on eut imprimé quelques-unes de ces Lettres, auteurs et gens du monde, tous furent d'accord à les regarder comme des modèles précieux. Du tems de la vogue de Balzac, chacun avoit voulu faire de belles Lettres. On tâchoit de les faire jolies, quand Voiture fut à la mode. Mais depuis qu'on lit celles de Sévigné, on n'essaie pas de contrefaire son style; on écrit une Lettre comme on peut, et c'est ainsi qu'il faut l'écrire.

SUITE DE LA NOTICE.

Madame DE GRIGNAN.

Un jour que le célèbre Mignard peignoit sa fille : « Que faites-» vous? (lui dit un ami) — Moi ! rien ; l'amour-propre fait » tout, et je le laisse faire ». Tels sont peut-être les portraits flatteurs que Madame de Sévigné nous a laissés de sa fille chérie. Elle nous l'avoueroit elle-même. Mais de ce qu'il entre un peu d'amour-propre dans son amour maternel, croiroit-elle pour cela l'en aimer moins? Non, sans doute ; et sur-tout elle trouveroit fort étrange qu'on s'en prévalût pour nier le mérite et les charmes peu communs de Madame de Grignan, aussi dans leur tems personne n'en eut-il la pensée. Ce n'est que de nos jours qu'on s'est cru mieux informé. On a dit, on a écrit que la mère et la fille ne s'aimoient pas d'une franche amitié. On a sur-tout dénigré Madame de Grignan ; on lui prête toutes sortes de défauts ; on ne l'aime point : on la hait presque.

Ce n'est pas peu, sans doute, pour bien goûter les Lettres de Madame de Sévigné, de savoir si l'objet de sa tendresse passionnée en étoit digne et y répondoit. Sur quoi donc se fondent ces préventions? il y a peu de faits ; et ce peu ne permet point de telles conjectures.

C'est toujours un grand tort d'être très-vanté et peu connu : c'est celui de Madame de Grignan, et il est moins en elle qu'en nous-mêmes, trop prompts à nous cabrer contre l'admiration qui nous est commandée. Nous disons, comme le paysan d'Athènes, *je suis las de l'entendre louer*. Ce qu'elle craignoit de l'amitié enthousiaste de sa mère qu'elle ne lui valût des ennemis et des ridicules, elle l'éprouve de la postérité, plus injuste même que ses contemporains, car ceux-ci la connurent du moins ; au lieu qu'on peut impunément s'inscrire en faux contre son mérite, aujourd'hui qu'on n'a presque rien d'elle-même qui la montre telle qu'elle fut. Il reste pourtant des points constans à son avantage ; je me plais à les réunir.

Ses portraits donnent l'idée d'une beauté remarquable et sur-tout intéressante ; et l'empressement de ses amis, pour en

tirer des copies, montre qu'ils n'étoient point flattés. Des vers prouvent peu ; mais ceux de Benserade, comme hommage public, sont un témoignage assez fort. *Cette beauté brûlera le monde :* ce fut, quand elle parut à la Cour, l'expression du Marquis de Tréville, si distingué par la justesse et l'énergie de son langage. « Rien de si aimable et de si assorti que son esprit » et sa personne ». C'étoit la louange exquise que lui donnoit Madame Scarron ; aussi voit-on qu'elle aima elle-même sa propre beauté, au point de lui sacrifier une partie de sa santé ; elle craignit un moment que trop d'embonpoint ne lui ôtât ces grâces sveltes qui en avoient fait une danseuse brillante : elle eut recours à des moyens peu salubres pour conserver sa taille aux dépens de sa poitrine *.

Comme les Lettres de sa mère sont semées de traits brillans, cités des siennes même, on ne s'avisera pas de nier qu'elle ne fût très-spirituelle, mais on trouve du moins à mordre sur son genre d'esprit ; car les billets qui restent d'elle, quoique d'un tour élégant et noble, étant adressés à des indifférens, ne peignent ni son esprit, ni son caractère. Cependant, à juger par quelques-unes, et notamment par celle qui s'adresse à Mme. de Simiane, on sera forcé d'avouer que de toutes les plumes qui ont orné ce Recueil, la sienne est la plus digne de soutenir la comparaison avec celle de sa mère.

A l'égard de son instruction, peu de femmes en eurent une plus solide et plus variée. Mais c'est de ce mérite même qu'on lui fait un crime. Elle savoit un peu le latin ; elle écrivoit et parloit bien la langue italienne ; sur-tout elle avoit appris la philosophie de Descartes : tout ce qu'avoient d'inacessible sa physique et sa métaphysique, alors nouvelles, avoit été franchi par sa pénétration : elle en comprenoit ce qui pouvoit se comprendre, et croyoit en saisir l'ensemble. De tout cela, on a conclu qu'elle devoit être pédante. Par sa position, par les Lettres de sa mère, on voit clairement qu'elle ne fit du cartésianisme que l'amusement de quelques entretiens avec des amis, qui l'étudioient aussi, sans nulle prétention. Du reste, où trouveroit-on en elle les allures et l'affiche du bel-esprit ? Ce n'est pas dans des bouts-rimés, des chansons de société, dans quelques

* Tome IV, Lettres 487-493. *Voyez* aussi la Lettre du 18 Février 1689.

vers imités de Pétrarque, dont on badine avec elle. Outre ses correspondances, plus multipliées encore que celles de sa mère, les devoirs de sa place, les soins domestiques, même certaines habitudes paresseuses, remplissoient toute sa vie : je ne lui vois guère le tems de jouer ce rôle de femme savante qu'on lui attribue, et je ne pense pas, quoi qu'on en dise, qu'elle ait fourni un seul trait à Molière.

Personne n'a nié qu'elle ne fut très-sage ; il falloit dire plus : elle mérita le nom de femme vertueuse. M. de Grignan eut des torts avec elle. Il se ruinoit par ostentation, pour jouer en Provence le grand Seigneur et le Vice-Roi. Son épouse déploya une force d'esprit et une habileté singulière à soutenir ses dépenses, à mettre un peu d'ordre dans ses excès, à retarder la chûte de l'édifice qu'il ne cessoit d'ébranler, à fournir *aux fantaisies ruineuses qui*, comme le dit Mme. de Sévigné, *servoient chez lui par quartier ;* elle s'immola pour lui, quand il eut consommé ses propres moyens ; elle donnoit sa signature, et s'obligeoit partout, et cela contre l'avis de ses plus solides amis. Elle se condamna à la retraite et à toute sorte de privations pour réparer un mal qui ne venoit point d'elle ; et pourtant cet époux n'étoit ni beau, ni jeune, ni très-aimable : il n'étoit pas même fidèle. On voit qu'il lui donna de fréquens motifs de jalousie, et qu'elle en souffrit d'autant plus qu'elle se cachoit à elle-même la cause de ses peines.

Parlons de son cœur. Nombre de personnes prétendues sentimentales n'y voient qu'indifférence, sécheresse, froideur. Mais tout ce qu'on en lit, montre le contraire. *Elle seroit parfaite, si elle n'étoit trop sensible :* ce sont les propres termes de Madame de la Fayette, aussi éloignée de l'enthousiasme que de la flatterie. Elle se passionnoit, s'inquiétoit, se tourmentoit, se livroit à la mélancolie *. Il n'est bruit que des *Dragons* dont elle s'environnoit. Sa mère revient sans cesse à lui prouver qu'elle n'est point malheureuse, à la reconcilier avec la vie. Comme elle peint à cette mère le besoin qu'elle a de son amitié ! « Vous êtes pour moi, comme la santé, le plaisir des autres » plaisirs ** », expression dont Madame de Sévigné auroit pu

* Tome IV, Lettre 493.

** Lettre de l'année 1684.

lui envier l'heureuse énergie. Comment reconnoître cette aridité de cœur qu'on lui suppose, dans la confiance sans bornes avec laquelle elle épanchoit tous ses soucis dans le sein maternel? « Voyez, lui dit son frère, comme vous avez voulu agir pour » moi, contre vos intérêts * ». Il y eut une époque où sa mère éprouva une sorte de pénurie : Madame de Grignan fut la première à venir à son secours. Que lui manque-t-il donc pour rentrer en grâce avec ceux aux yeux desquels le mérite de la sensibilité tient lieu de tous les autres?

Quant au préjugé assez répandu, que ces deux femmes intéressantes ne pouvoient vivre ensemble, il faut d'abord répondre par un fait : c'est que sur les 27 années qui s'écoulèrent du mariage de Madame de Grignan à la mort de Madame de Sévigné, elles ne furent séparées que pendant moins de sept ans : encore voit-on que d'un côté la vieillesse de l'Abbé de Coulanges, et de l'autre les refus de M. de Grignan empêchèrent plusieurs fois la mère et la fille de se réunir.

— Mais, dites-vous, il s'éleva des nuages dans cette amitié : Madame de Sévigné souffrit, et se plaignit souvent. — Au lieu d'explications toujours contestables, je répondrai par des citations; je rapprocherai les passages qui montrent le mieux la différence des deux caractères, et les causes de ces désharmonies momentanées. Ces textes parlent; que le lecteur les commente.

Lettre du 9 Février 1671. — Vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire. . . . .

Du 18. — Méchante, pourquoi me cachez-vous de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie. Mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ?. . . .

Du 11 *Mars.* — Vous êtes bien plaisante de montrer mes Lettres. Où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez?

Du 15 *Avril.* — Je vous avoue une autre chose; c'est que je crois que vous m'aimez.

Du 26 *Mai.* — N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié; il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses, et je veux croire plutôt que le tems est venu

* Tome IV, Lettre 496.

qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque *vous voulez bien* les nommer ainsi....

Ailleurs. — Je vous prie, ne donnons point à l'absence l'honneur d'avoir rétabli une parfaite intelligence entre nous, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi....

Du 12 *Juillet.* — Je songé au tems où je vous voyois à toute heure..... Je regrette de ne vous avoir pas assez vue et d'avoir eu dans certains momens des *politiques* qui m'ont ôté ce plaisir...

Du 30 *Octobre* 1673, *au retour de Grignan.* — Si mes délicatesses et les mesures injustes que je prends sur moi ont donné quelques désagrémens à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause....

Du 14 *Juin* 1677. — Je saute aux nues quand on vient me dire; vous vous faites mourir toutes deux; il faut vous séparer: vraiment, voilà un beau remède..... Je n'ai jamais vu tant d'injustices qu'on m'en a fait dans ces derniers tems: ce n'est pas pour vous; au contraire, je ne suis que trop contente de votre cœur; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez....

Du 30 *Juin suivant.* — Vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir, m'ont fait consentir à cette douleur. C'étoit un crime pour moi que d'être en peine de votre santé. Je vous voyois périr devant mes yeux, et il ne m'étoit pas permis de répandre une larme..... (et la suite.)

Du 18 *Septembre* 1679. — Ah! ma très-chère, que voulez-vous me dire de pénitence et de pardon? Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable; et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse me désarme et me guérit en un moment..... Si votre cœur étoit un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste...

Janvier 1680. — Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur; votre cœur et votre âme sont trop parfaits pour laisser voir ces légères ombres.

On citeroit bien d'autres passages semblables: ils nous montreroient ces deux belles âmes également empressées à s'accuser, et chacune animée du soin délicat d'atténuer les torts de l'autre en exagérant les siens propres. Ajoutons ici ce petit reproche

de Madame de la Fayette à son amie : « Vos défiances composent » votre unique défaut ». Nous voilà en état de prononcer sur cette amitié célèbre. Il est évident que le sentiment prenoit dans ces deux âmes des nuances différentes, soit de leurs qualités de mère et de fille, soit de leur caractère propre. Si l'une étoit trop peu expansive, l'autre, peut-être, l'étoit beaucoup trop. Les réticences de celle-là avoient l'air de la froideur, tandis que l'impétuosité ombrageuse et les empressemens inquiets de celle-ci ressembloient quelquefois à une espèce de tyrannie *. Madame de Grignan devint malade ; ce qu'il y avoit d'opposé entre son humeur et la passion de sa mère, en parut plus sensible. Mais ces principes d'irritation se calmèrent ; l'une perdit ses défiances, l'autre se montra plus confiante ; en sorte que, dans les seize dernières années de la vie de Madame de Sévigné, on n'aperçoit entre elles aucune trace des premiers mal-entendus. Après tout, ceux qui ont cru qu'elles ne s'aimoient pas, parce qu'elles se plaignoient quelquefois l'une de l'autre, ne connoissent rien en amour ni même en amitié.

Apparemment aussi, les Lettres de Madame de Grignan à sa mère la justifieroient encore mieux ; par malheur, elles sont perdues, et à ce qu'il paroît, sans retour. L'Éditeur de 1754 nous apprend qu'elles furent brûlées en 1734, et sacrifiées à *un scrupule de dévotion*. Ces termes remarquables m'ont fait faire quelques recherches. Je trouve en effet des raisons de présumer qu'elle pensoit sur certaines matières plus librement qu'il n'étoit alors permis de le faire, ou d'usage de l'avouer. *Son père* Descartes lui avoit appris à douter, et à ne recevoir pour vrai que ce qu'elle avoit reconnu pour tel par un usage bien entendu de sa raison. Sa mère lui parle souvent de sa *conversion* comme d'une chose difficile et éloignée **. Elle lui écrit en 1680*** : « Vous parlez si sagement des plaisirs, que la philo» sophie chrétienne n'en sait pas davantage ». Il faut croire que

* *Voyez* la Lettre 646, tome V.

** *Voyez* tome IV, Lettre 447 et 449. Sa mère l'accuse de s'exprimer sur le libre arbitre et sur la grâce, comme les semi-Pélagiens ; tome V, Lettres 641 et 647.

*** Tome V, Lettre 641. *Voyez* aussi la Lettre 456, tome IV, au sujet de Madame de Schomberg.

l'autre philosophie dominoit dans sa correspondance. Les âmes timorées l'en regretteront moins ; mais les bons esprits penseront qu'il est douteux qu'elle nous eût pervertis, et certain qu'elle nous intéresseroit beaucoup.

Madame de Grignan mourut le 13 août 1705, âgée d'environ cinquante-sept ans, peut-être de douleur d'avoir perdu l'année précédente son fils, que la petite-vérole lui enleva, et en qui s'éteignit le nom et la maison de Grignan.

SUITE DE LA NOTICE.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Que de chagrins on a quand on aime avec attention ! ce n'étoit pas à sa fille seule que pensoit Madame de Sévigné, quand elle trouvoit cette expression heureuse. Elle fut aussi pour son fils une mère très-tendre, son cœur étoit fait pour suffire à tout; peut-être en est-ce une assez bonne preuve que l'amitié du frère pour sa sœur. Mais d'ailleurs quel signe plus certain que cette constante indulgence qu'elle eut pour sa jeunesse ! Comme elle sent ses torts quand il est absent, et comme elle les oublie quand elle le voit ! La légèreté de son caractère lui donna en effet plus d'un tort. Il étoit homme à offenser souvent une amitié délicate; mais sa mère se résignoit à le chérir tel qu'il étoit. « Il me montre (dit-elle) beaucoup de tendresse » à sa mode »; et ailleurs, « Je crois son amitié bonne, pourvu » qu'on la connoisse pour ce qu'il en sait. Peut-on lui en » demander davantage ? ».

C'est une singularité de M. de Sévigné d'avoir réuni, autant que qui que ce fût, les diverses sortes de mérite et d'agrémens qui réussissent le plus dans le monde, et d'en avoir tiré moins de parti que personne. Il avoit une figure agréable; il étoit blond comme sa mère et sa sœur; il étoit très-vif et grand rieur. Ses lettres ayant tout l'air d'une conversation, on peut juger par elles de l'ingénieuse gaîté de ses discours. Il avoit un talent particulier pour bien lire, sur-tout les pièces de théâtre; il cultivoit les lettres jusqu'à l'érudition : son goût étoit pur et sévère. Formé par Boileau et Racine, qui furent ses amis, il adoroit les anciens. On le voit se passionner pour Virgile. Il juge mieux que sa mère le style trop vanté des écrivains de Port-Royal; il ne veut point que l'on compare Nicole à Pascal; il reproche à sa sœur de s'être accoutumée aux *choses fines et distilées;* il la persiffle sur son habileté en métaphysique.

La société avoit complété son excellente éducation. Ce qu'elle ajoute de grâce et de politesse à une heureuse nature, il l'avoit

trouvé chez Ninon de l'Enclos. A cinquante-six ans, elle séduisit celui dont elle avoit enflammé le père à trente quatre, et c'est le moment de remarquer qu'on vit encore, vingt-ans après, son amitié recherchée par le jeune Marquis de Grignan * : elle captiva ainsi les trois générations dans la même famille; ce qui paroissoit alors moins singulier qu'aujourd'hui, tant elle avoit conservé sa considération à l'égal de sa beauté. Ne jugeons point, en effet, cette rare personne par les préventions de Madame de Sévigné; elles n'étoient partagées par aucun de ses amis. Ce n'est pas seulement les Coulanges, les la Sablière que nous voyons jusqu'à sa mort entretenir avec Ninon le commerce le plus intime; mais ce qu'en pensoit Madame de Maintenon, est frappant, et cela dans le tems même où elle commençoit à s'emparer par les scrupules d'un Roi, qui jusqu'alors n'avoit été subjugué que par les voluptés. Elle écrit à Ninon en 1679 : « Continuez à donner de bons conseils à M. d'Aubigné (son » frère); il a bien besoin des leçons de Léontium ». Ce disciple en profita mal, à juger par le portrait qu'en a fait la Bruyère sous le nom de Théodecte.

Comme homme de guerre, M. de Sévigné étoit aussi distingué que comme homme du monde. Il avoit fait ses premières armes contre les Turcs, s'étant joint à l'expédition que les Ducs de Beaufort et de Navailles entreprirent pour secourir l'île de Candie : c'est peut-être la dernière fois que des guerriers François aient d'eux-mêmes quitté leur pays, dans le seul dessein de tuer des infidèles. M. de Sévigné fut du petit nombre de ceux qui revinrent de cette espèce de croisade. Pendant les six années de la guerre contre la Hollande, il suivit l'armée du Maréchal de Luxembourg; il échappa aux dangers de sa glorieuse retraite. Il étoit au sanglant combat de Senef, où sa troupe resta long-tems foudroyée par une artillerie formidable, ce que Bussy appeloit *passer par les armes*. Au siège d'Aire en 1676, il fit des actions de bravoure très-périlleuses. Enfin, son intrépidité avoit été singulièrement remarquée par le Prince d'Orange dans l'attaque meurtrière que les François repoussèrent avec tant de gloire, après la paix signée en 1678; et de toutes ces occasions, M. de Sévigné étoit sorti sain et sauf.

* Lettre du 19 Janvier 1689.

Mais il ne fut heureux qu'à la guerre : sa valeur et son zèle ne lui obtinrent aucun avancement. Il eut beau s'établir à la Cour, dépenser beaucoup de tems et d'argent en assiduités auprès du Dauphin, jouer gros jeu sans plaisir, avoir sans l'aimer une grande Dame, divertir tout le monde sans s'amuser lui-même, faire remarquer son amabilité comme il avoit signalé sa bravoure : il lui manquoit les premières qualités du courtisan, la patience des refus et la patience de l'ennui. Jamais il ne sut prendre ces habitudes de souplesse, et ces dehors de soumission dont beaucoup d'hommes estimables à d'autres égards, lui donnoient l'exemple, et qu'un de ses amis appeloit *les lâchetés des gens de cœur.* Au surplus, quand on voit que cette famille, hommes ou femmes, resta presque toujours privée des récompenses et des places, on est tenté de croire que Louis XIV étoit prévenu contre elle. Les souvenirs de la Fronde, la parenté et l'amitié du Cardinal de Retz, les liaisons avec Fouquet, l'attachement au Jansénisme sur-tout, nuisirent toujours au nom de Sévigné.

Quoi qu'il en soit, M. de Sévigné se rebuta promptement; il quitta la Cour ; il renonça au service militaire; il vendit sa charge; il prit une femme, et la choisit dans sa province pour s'y fixer irrévocablement. Dès ce moment, à peine aspira-t-il à augmenter sa considération du titre temporaire de Député des Etats de Bretagne; c'étoit, comme on sait, une sorte de représentant, qui, dans l'intervalle d'une session à l'autre, gérait les affaires de la province, et les suivoit à la Cour. Cette ambition, si modérée qu'elle fût, ne lui réussit pas mieux que ses premières vues, mais par des circonstances toutes fortuites, et dont il ne pouvoit accuser ni lui-même, ni personne; aussi, dès ce moment, convaincu que pour être bien, il ne falloit plus penser à être mieux, il se contenta de sa position.

L'épouse de M. de Sévigné étoit aimable et sage; ils vivoient très-unis; beaucoup d'aisance, des amis, et leurs esprits très-cultivés, sembloient suffire pour leur bonheur. Mais ils n'eurent point d'enfans ; faute de cette jouissance, il faut un autre aliment à certaines âmes. Madame de Sévigné dit quelque part qu'elle craint pour un de ses amis, *la glu du faubourg Saint-Jacques*, quartier de Paris où s'étoient réunies beaucoup de personnes livrées à la haute dévotion : ce fut son fils même qui

se prit à cette glu. Son goût de sainteté commença dès la première année de son mariage. De retour à Paris, il voulut habiter une maison de ce faubourg *; mais c'étoit sur-tout par condescendance pour son épouse qu'il se jettoit dans cette retraite. Il paroît qu'il étoit loin de l'égaler en détachement des sentimens humains, en amour des choses célestes, et des perfections théologiques. L'élève de Ninon ne fut qu'un demi-saint; et sans doute sa dévotion fut très-souvent distraite par les Muses. On verra dans le dernier volume avec quel succès il soutint un débat littéraire très-intéressant.

M. de Sévigné mourut en 1713, au même âge que sa mère, à 70 ans. Il paroît que ce nom, comme celui de Grignan, est éteint depuis long-tems.

* Lettre de Madame de Coulanges, 1703, la 1094 de cette Édition.

SUITE DE LA NOTICE.

Madame DE LA FAYETTE.

La Notice bien écrite qu'un nouvel Editeur a mis à la tête des *Œuvres de Madame de la Fayette*, la fait assez connoître comme auteur ; mais sur sa personne et sur l'amie de Mme. de Sévigné, on a laissé à glaner des faits et des remarques qui ne paroissent pas privés d'intérêt.

La Comtesse de la Fayette (Marie-Madeleine Pioche de la Vergne), étoit née en 1633 ; elle avoit donc sept à huit ans moins que son amie. Leur liaison datoit de fort loin ; et ce qui méritoit d'être noté, il y avoit une sorte de parenté entre elles. Madame de la Vergne, sa mère, s'étoit mariée en secondes noces avec ce même Chevalier de Sévigné, dont il a été parlé ci-dessus, et qui étoit l'oncle de Madame de Sévigné.

Le Cardinal de Retz fait un portrait peu avantageux de Madame de la Vergne, en racontant comment, pour lui complaire, il se chargea de lui faciliter quelques entretiens avec une jeune beauté, qui depuis se fit, sous le nom de la Comtesse d'Olonne, un renom très-scandaleux ; il est vrai qu'alors elle passoit pour sage, et que le prélat hypocrite couvroit ses vues des prétextes les plus édifians ; mais il étoit si bien connu, et sur-tout de cette Dame, qu'il étoit difficile qu'elle y crût de bonne foi. Les Mémoires de Retz nous apprennent aussi que Madame d'Olonne étoit alors l'amie intime de Mademoiselle de la Vergne. Ainsi, lorsque Madame de la Fayette peignit avec tant de charmes des passions vertueuses et des amours purs, ce n'est pas dans les mœurs du tems, ni même de sa société, qu'elle en trouva les modèles : elle ne puisoit que dans son cœur ou du moins dans son imagination. Sa sagesse, en effet, fut irréprochable ; il faut s'en rapporter à ce même Cardinal de Retz qui tenta de la séduire, ou du moins d'éveiller sa coquetterie, et qui avoue qu'elle le dédaigna. A la vérité, comme s'il craignoit qu'on ne crût trop aisément à la vertu, il impute son mauvais succès aux justes préventions qu'avoient armées contre lui les parens

parens de Mademoiselle de la Vergne : elle étoit alors dans sa vingtième année, *fort jolie et fort aimable* ; ce sont les propres termes du Cardinal.

Deux ans après, elle fut mariée à M. de la Fayette. Il faut croire qu'elle devint veuve peu d'années après ; et apparemment c'est de son veuvage que date son goût pour l'étude et pour la littérature. On voit par une lettre de Madame de Sévigné * que ce fut en 1659 que son amie, sous le nom d'un inconnu, lui adressa ce portrait ingénieux, où l'ombre légère de quelques défauts donne aux louanges tant de relief et les rend si persuasives. Ce petit morceau n'est pas d'une plume qui s'essaie.

Elle avoit été étroitement liée avec Madame de Rambouillet, et *elle en avoit beaucoup appris ;* c'est l'expression de Segrais. Mais d'après l'idée qu'il nous donne de cette Dame, c'est dans la science du monde qu'elle pouvoit donner des leçons. Madame de la Fayette s'étoit aussi rendue habile en affaires ; on ambitionnoit son suffrage ; on craignoit son improbation (1) ; elle avoit du crédit, et ses amis se trouvoient bien de la consulter sur leurs démarches les plus importantes. Les Lettres de Sévigné le témoignent assez.

Pour son éducation littéraire, elle la dut à Segrais, à Ménage, au Père Rapin, à Huet, et sur-tout au Duc de la Rochefoucauld. M. Anger, dans la Notice dont j'ai parlé, dit que leur amitié dura vingt-cinq ans. Je ne sais dans quelle source il a puisé une date si positive ; mais elle a un inconvénient dont il ne s'est peut-être pas aperçu : c'est que la Rochefoucauld étant mort en 1680, sa liaison avec Madame de la Fayette, suivant ce calcul, se trouveroit de la même époque que son mariage de l'an 1655 ; et comme cette amitié, entre une belle femme et un homme accoutumé du moins à se faire aimer, avoit très-probablement commencé par de l'amour, on sent que cette date contrarie un peu l'idée qu'on se fait de la délicatesse de Madame de la Fayette. M. de la Rochefoucauld

* Tome III, Lettre 363.

(1) Lettre du 25 Septembre 1689. On y voit que l'Archevêque d'Aix (*Cosnac*) avoit grande peur de lui déplaire. C'étoit pourtant, d'après les *Mémoires de Choisy* et les notes qu'on trouvera plus loin, le personnage le moins facile à se laisser en imposer.

d'ailleurs n'étant rentré en France que vers la fin de 1653, ayant passé depuis plusieurs années dans ses terres, ne dut pas être à Paris en 1655. De plus, je le vois jusqu'en 1659 en liaison d'intrigues avec la Duchesse de Châtillon, femme avare, audacieuse et perfide; et Madame de la Fayette, n'eût-elle fait que le retirer de ce mauvais commerce, elle fut en droit de dire qu'elle avoit réformé son cœur.

C'est ce qu'elle disoit, en effet, de cet illustre ami : *Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur*; deux phrases qui veulent être expliquées. Par la première, j'entends que la Rochefoucauld lui apprit à se servir de son esprit, à l'appliquer au genre qui lui convenoit; et par la seconde, qu'elle l'amena à faire quelques exceptions au mépris que lui avoit inspiré pour les femmes, et pour la société entière, le jeu des factions, la vie des Cours, tant de cabales, de complots, et de trahisons dont il avoit été témoin, confident ou victime.

Au surplus, la cure qu'elle se flattoit d'avoir opérée sur ce cœur perverti, n'étoit pas aussi complète qu'elle s'en flattoit. Je trouve dans les Lettres de Madame de Sévigné un passage qui donne beaucoup à penser. Celle-ci va voir son amie quelques jours après la mort de la Rochefoucauld : « Elle étoit (dit-elle) » toute en larmes. Il lui étoit tombé sous la main de l'écriture » de M. de la Rochefoucauld, dont elle fut surprise et affligée ». Comment entendre ces deux derniers mots, si ce n'est d'une femme qui découvre que celui qu'elle regrette n'avoit pas pour elle tous les sentimens qu'elle étoit en droit d'en attendre? Cependant, pour être un peu désabusée, elle n'en fut pas plutôt consolée; elle le regretta mort, comme elle l'eût aimé vivant, malgré ses injustices.

Tout le monde sait que cette façon de parler, être *vraie*, fut une louange créée exprès pour elle. La Rochefoucauld, économe de paroles en conversation, comme la plume à la main, avoit ainsi abrégé ces mots de Segrais, *qu'elle aimoit le vrai en toutes choses*. De l'aveu du même Segrais, cette bonne qualité lui faisoit souvent tort. Sa sincérité fit dire à quelqu'un qu'elle étoit *sèche*; peut-être ne se tenoit-elle pas assez en garde contre cet air exigeant et impérieux, qu'une franchise peu ménagée nous donne vis-à-vis de nos amis. Une lettre de Madame de

Maintenon autorise ce soupçon * : il faut avouer qu'il est confirmé par les Mémoires de Gourville. Son récit, quoiqu'il porte une empreinte de ressentiment personnel, inspire quelque confiance par les détails qu'il donne. Il n'est pas moins remarquable que M. de Sévigné et Madame de Grignan refusent, à l'amie de leur mère, les bonnes qualités qu'on lui attribuoit, même sa véracité tant célébrée **. A la vérité, Madame de Sévigné, invariable dans ses attachemens, semble ignorer les préventions de ses enfans : mais pourtant il est telle de ses expressions qui jette, presque à son insu, quelque défaveur sur Madame de la Fayette. Ainsi, quand elle dit, en parlant *du faubourg* : « Je » suis aimée autant qu'on y peut aimer » ; on sent que l'une de ces âmes n'étoit pas au niveau de l'autre. Ici elle peint une femme qui, sous des prétextes futiles, évite de visiter une amie malade ***. Ailleurs, elle parle d'une personne qui cherche des raisons pour se dispenser de pleurer la mort d'une ancienne amie ****; et, quoiqu'elle ne nomme point, il est aisé de voir que ces traits portent sur Madame de la Fayette ; et ils sont même d'autant plus forts, que le reproche ne fait qu'y transpirer en quelque sorte, et part d'un chagrin qui se confie plutôt que d'une malice qui se satisfait.

Ces remarques déplairont peut-être : on les trouvera bien opposées à ces tendresses généreuses, à ces caractères héroïques qui ornent les Romans de Madame de la Fayette. Mais, quoi ! elle-même n'affecta jamais rien de romanesque : on peut en juger par ses Lettres qui ressemblent si peu à ses livres. Soyons vrais comme elle ; traitons-là en personnage historique qu'on représente et qu'on n'embellit pas.

Je noterai encore comme une singularité, que Madame de Sévigné ne parle jamais du talent littéraire, ni des ouvrages de son amie. On ne voit pas qu'elle ait été dans le secret de *Zaïde*, ni de la *Princesse de Clèves*, ni consultée sur des sujets où son goût et son imagination pouvoient fournir des idées heureuses. Bien des gens sauront mauvais gré à Madame de la Fayette de tant de réserve pour sa plus ancienne amie.

* Cette Lettre est de l'année 1684.

** Tome III, Lettre 576.

*** Tome IV, page 119.

**** Tome IV, Lettre 506, sur la mort de Madame de Guénégaud.

Le nouvel Editeur, qui a cité plusieurs de ses dits remarquables, en a oublié deux qui méritent d'être conservés. Voici le premier :

« Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il » ait, se met au-dessous de son esprit ». Il semble que la Rochefoucauld lui ait cédé ce trait-là ; mais sans doute il lui en dut plus d'un semblable (1).

L'autre plus piquant est rapporté par Ménage. Madame de la Fayette étoit dans sa trentième année ; elle ne vouloit ni déclarer son âge, ni le cacher ; elle disoit : *Je compte encore par vingt :* elle se donnoit ainsi la grâce de son sexe en feignant une dissimulation qui lui est ordinaire, et le mérite de la raison en indiquant ce qu'elle paroissoit dissimuler.

(1) Huet dit, en effet, qu'elle eut une bonne part aux *Maximes*. Cette pensée d'ailleurs ressemble à celle de Gracian : *Celui qui se vante médit de meilleur ami qu'il ait.*

SUITE DE LA NOTICE.

Monsieur et Madame DE COULANGES.

PHILIPPE-EMMANUEL DE COULANGES, le proche parent et le plus ancien ami de Madame de Sévigné, étoit né à Paris vers l'année 1631. Sa famille, illustre dans la robe, le destina à suivre la même carrière. Il fut d'abord Conseiller au Parlement. Son naturel insouciant et jovial surmontoit la gravité de ses fonctions. Un trait comique montre de quel air il traitoit les procès remis à son examen : il rapportoit aux Enquêtes du Palais l'affaire d'une mare d'eau que se disputoient deux paysans, dont l'un s'appeloit Grappin ; il s'aperçut qu'il s'embarrassoit, soit dans les détails du point de fait, soit dans les difficultés du point de droit, et qu'il confondoit tout ; le voilà qui interrompt brusquement son oraison, en disant : *Pardon, Messieurs, je me noie dans la mare à Grappin ; je suis votre serviteur.* Il en resta là, et l'on prétend que depuis il ne se chargea d'aucun rapport : apparemment M. de Coulanges ne mettoit pas plus de sérieux aux affaires publiques qu'à celles des particuliers. Il étoit entré aux Enquêtes dans le tems où les jeunes frondeurs, qui peuploient ces Chambres, signaloient leur effervescence. Sans doute il fit comme les autres ; mais il n'y joua aucun rôle, à moins que son talent pour les vaudevilles ne se soit exercé dès-lors dans les *Mazarinades*, dont le plus grand nombre est anonyme. Il est sûr qu'il s'annonça de très-bonne heure comme homme de plaisir, bon convive, chansonnier fécond et habile aux impromptu, conteur plaisant, connoisseur en bonne chère comme en bons mots, égayant tout le monde, sans dessein, par sa seule gaîté, et n'amusant autrui qu'autant qu'il s'amusoit lui-même. Il eut de bonne heure le goût des livres, puisqu'on voit qu'il en prêtoit à Madame Scarron, dont il avoit distingué le mérite sérieux, même à côté de son burlesque époux. Un voyage qu'il fit en Italie, à la suite du Duc de Chaulnes, lors de sa première ambassade, lui avoit aussi donné le tact et l'amour des beaux-arts. Il avoit un cabinet de tableaux qui étoient bien choisis, s'il faut en croire l'admiration de sa Cousine.

Plus propre à dépenser son bien qu'à l'augmenter, il s'étoit donné encore en se mariant un plus grand besoin de fortune; il est vrai que l'alliance qu'il fit sembloit lui en ouvrir les voies. Mademoiselle de Bagnols, fille d'un Intendant de Lyon, et proche parente de deux Ministres d'Etat; le Tellier, depuis Chancelier, et son fils Louvois. La charge de Maître des Requêtes, dont M. de Coulanges étoit pourvu, le rendoit susceptible de plusieurs sortes de places. Il étoit, ainsi que sa femme, connu et chéri de toute la Cour; mais il avoit beau plaire à tout le monde, il ne réussit à rien. La Cour n'eut pour lui que des caresses, et garda ses faveurs pour d'autres. Il sembloit que tant de grands personnages, qui jouissoient de son enjouement, craignissent qu'en l'enrichissant, comme le savetier de la Fable, on ne fît cesser ses chansons, et ne voulussent pas lui donner de quoi tenir table chez lui, de peur qu'il ne vînt plus souper chez eux. Lui-même renonça de bonne heure à toute espérance d'avancement. Il éprouva de la part du Chancelier, son parent, une sorte de passe-droit; et dans son dépit, il vendit sa charge *. Ce fut, à ce qu'il paroît, contre l'avis de tous ses amis; mais à leurs bonnes raisons, il répondoit par d'autres qui n'étoient pas mauvaises. Le Comte de Bussy-Rabutin étoit à la tête de ses censeurs. Ces débats lui firent faire une chanson en dialogue, qui mérite d'être rapportée.

AIR : *Or nous dites, Marie.* . . . . .

BUSSY. Or nous dites, Coulanges,
Magistrat sans pareil,
Par quel destin étrange
Quittez-vous le Conseil ?

COULANGES. Lisez, lisez l'histoire;
Vous verrez qu'avant nous,
Les héros, las de gloire,
Alloient planter des choux.

BUSSY. Le bel exemple à suivre
Que Dioclétien !
Est-ce ainsi qu'il faut vivre ?
Il n'étoit pas chrétien.

* Tome III, page 267.

COULANGES. Charles-quint qu'on admire,
En a bien fait autant.
Quitta-t-il pas l'Empire
Pour être plus content?

BUSSY. Oui, mais dans la retraite
Savez-vous ce qu'il fit?
Chagrin dans sa chambrette,
Souvent s'en repentit.

COULANGES. La savante Christine
Ne s'en repentit pas;
Et de cette héroïne
Je veux suivre les pas.

BUSSY. Mais d'Azolin * dans Rome
Ignorez-vous les bruits,
Et que ce galant homme
Sut charmer ses ennuis?

COULANGES. Du feu Roi de Pologne **
Monsieur, que dites-vous?
Tranquille et sans vergogne
Il vécut parmi nous.

***

BUSSY. Oui, mais son inconstance,
Moine, Roi, Cardinal,
Le fit venir en France
Mourir à l'hôpital.

COULANGES. Le Diable vous emporte,
Monsieur, et vos raisons!
Je vivrai de la sorte,
Et ferai des chansons.

Il en fit en effet, et plus qu'on n'eût dû en publier sans doute; mais quelques-unes sont restées dans la mémoire des gens de goût. Les plus mauvaises même ne le sont que par leur simplicité, et jamais par l'affectation. On aimoit mieux alors un manque de trait qu'un abus des pointes : c'étoit la mode du vrai, même dans le vaudeville. Tous les Recueils ont conservé ce couplet, où la plus utile des vérités s'offre sous la plus simple

* Le Cardinal Azolini.

** Jean Casimir avoit en effet été Jésuite et Cardinal, avant de monter sur le trône de Pologne, qu'il quitta par ennui, en 1670. Il se retira à Paris, où on lui donna l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour vivre. Il fréquentoit beaucoup la maison de Ninon de l'Enclos.

des images, et que Coulanges avoit quelque mérite à faire retentir aux oreilles des fastueux courtisans de Louis XIV.

AIR : *De Joconde.*

D'Adam nous sommes tous enfans;
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin
L'autre l'après-dinée.

Un assez grand nombre de lettres de M. de Coulanges, semées dans cette Collection, et que leur naturel et leur gaîté font lire avec plaisir, quoique moins ingénieuses et moins purement écrites que celles de sa Cousine, nous le montrent passant sa vie hors de sa maison, chez des grands Seigneurs qui lui faisoient, en échange de son enjouement, partager leur opulence; aussi disoit-il : *Je suis né pour le superflu, et jamais pour le nécessaire.* On aime à voir que sa gaîté naturelle ne l'empêchât point de sentir l'inconvénient de cette façon de vivre, et qu'il devoit son bonheur à une sorte de philosophie naturelle, plutôt qu'à cette apathie morale, à cette abnégation de soi-même, infirmité trop commune des hommes voluptueux. Le même sentiment se laisse voir dans cette chanson, faite pendant son second voyage de Rome, et qui finit par ces jolis vers :

Fortune, tu m'as fait querelle,
Mais tu ne m'as point maltraité.

« Il n'est pas ordinaire, dit la Bruyère, que celui qui fait » rire, se fasse estimer. » On ne peut pas dire que Coulanges fût dans le cas ordinaire; on voit au contraire qu'il obtint, comme il la mérita toujours, l'estime des honnêtes gens; mais au moins perdit-il cette partie de l'opinion, qui fait qu'on croit un homme d'esprit susceptible de choses sérieuses. J'entrevois aussi qu'une autre circonstance lui fit quelque tort; c'étoit la petitesse de sa taille, trop bien d'accord avec le tour de son esprit. A quelles idées vagues tient la faveur ou la défaveur du monde, et que de sottise cachent la plupart de ses injustices !

L'insouciance, les sentimens doux et la bonne humeur de Coulanges le conduisirent jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq

ans. Il est douteux que les grands emplois, les honneurs et l'opulence lui eussent aussi bien réussi.

Ce petit homme si jovial avoit pourtant connu le chagrin ; Madame de Sévigné parle des *couleuvres* qu'il étoit obligé d'*avaler* ; et de la façon dont elle en parle, cet article devient une transition naturelle à celui de MADAME DE COULANGES.

LORSQUE, dans la correspondance de son amie, on la trouve désignée sous ces trois noms, *la Mouche*, *la Feuille*, *la Sylphide*, on est bien autorisé à se figurer un composé précieux de légèreté, de vivacité, de grâces, de coquetterie et de malice ; et l'on ne risque pas de faire un portrait de fantaisie. A une époque et dans une société qui offroit tant de femmes spirituelles, elle fut mise au premier rang des plus séduisantes. Il me semble qu'elle eut alors plus d'éclat et de réputation que Madame de Sévigné, même pour le talent épistolaire ; et j'ose penser que la plupart de ceux qui connoissoient l'une et l'autre ne se doutoient pas de la supériorité de la première. C'étoit l'agrément de la conversation de Madame de Coulanges, qui rehaussoit encore dans l'opinion tout ce qui sortoit de sa plume. La Dauphine, avant même qu'on la lui eût présentée, la connoissoit par ses Lettres. Madame de Maintenon sur-tout la mit en réputation à la Cour. On la voit pendant quelque tems dans l'intimité et dans la confidence de la belle Fontanges. Aux représentations d'*Esther*, Madame de Maintenon, déjà Reine, veut avoir à côté d'elle cette ingénieuse admiratrice, cette amie si amusante. Quoique sans place, sans titre, sans existence en quelque sorte, elle étoit sans cesse appelée à la Cour : on vouloit l'avoir à toutes les fêtes, dans tous les voyages de plaisir, dans tous les cercles d'élite. Au contraire de l'esprit de son mari, qui n'avoit fait que le déconsidérer, le sien étoit une dignité. Expression d'autant plus juste, que cette dignité ne fut jamais une fortune pour elle.

Cet esprit étoit, à ce qu'il paroît, du genre le plus propre au grand monde ; un esprit tourné à la saillie et à la finesse, toujours soigné et ajusté, quoique naturel ; habillant, parant les moindres bagatelles ; mais voilant et déguisant l'idée sous sa parure même, aimant les équivoques, les sous-entendus, les contre-vérités, toutes les allures énigmatiques du discours,

ensorte que la flatterie sembloit s'y envelopper d'épines, tandis que la malice y perçoit sous des figures douces. Entre autres traits, celui-ci peint bien sa manière, elle veut dire à Madame de Grignan, qu'elle aspire à devenir son amie : « *Je souhaite* » *trop* (lui écrit-elle) *vos reproches pour les mériter.* »

Aussi l'Abbé Gobelin, son Directeur, disoit-il naïvement : *Chacun des péchés de cette Dame est une épigramme.* Dans la joie de la voir convalescente d'une grande maladie, Madame de Sévigné ajoute : *Les épigrammes commencent à poindre.* Cependant par ce mot, il ne faut pas entendre seulement des sarcasmes ; il se disoit alors de toute saillie, d'un trait piquant, d'une idée fine, encore aiguisée par le tour de phrase ou par la nouveauté des termes. Tels étoient ces bons mots, que l'Abbé Têtu alloit colportant dans tous les cercles, et que l'époux même de Madame de Coulanges répétoit (dit-on) jusqu'à les faire trouver moins bons.

Comme elle n'étoit pas seulement spirituelle, et qu'elle méritoit aussi le nom de jolie femme, elle ne manqua point d'adorateurs. Parmi ceux qui s'empressèrent autour d'elle, on distinguoit le bizarre et distrait Brancas, cet Abbé Têtu, dont on vient de parler, tourmenté de toutes les sortes de prétentions et d'une activité d'esprit plus remuante qu'efficace, le tendre et galant La Fare, et sur-tout un Officier-général très-estimé, son parent, le Marquis de la Trousse, dont la liaison avec Madame de Coulanges ne fut pas exempte de troubles et d'orages. En tout, il paroît qu'avec son caractère décidé, des manières vives et un peu volages, des railleries quelquefois acérées, ses meilleurs amis ne sortoient pas toujours contens d'auprès d'elle, et qu'à cet égard elle traitoit son époux tout-à-fait en ami.

Madame de Coulanges eut plus d'un point de ressemblance avec Madame de Sévigné ; mais sur-tout celui-ci, que l'âge ne fit que renforcer sa raison et améliorer son cœur. La Cour et ses vanités furent de plus en plus appréciées par elle. Elle suivit un moment cette mode de dévotion, qui étoit l'air de la Cour qu'elle fréquentoit encore ; mais elle se garda de l'affectation générale. Son commerce avec Madame de Maintenon cessa : son amitié pour Ninon fut plus durable. Des Lettres de l'une et de l'autre, des années 1696 et 1698, montrent qu'elles

se voyoient très-souvent. L'ingratitude de ses amis de Cour, la médiocrité de sa fortune, la perte de sa beauté, une santé foible, des souffrances habituelles, ne la rendirent ni triste ni méchante. Nous avons sa correspondance avec Madame de Grignan, jusqu'à l'année 1704. Il y règne une gaîté simple, douce et moins assaisonnée de malice, que celle de sa plus brillante saison. Plus elle se séparoit du monde, moins elle lui en vouloit. L'indulgence dans la vieillesse est le vrai caractère des bons esprits et des belles âmes.

SUITE DE LA NOTICE.

Monsieur DE BUSSY-RABUTIN.

ROGER DE RABUTIN, Comte de Bussy, connu par ses Mémoires et par ses Lettres, sur-tout par son *Histoire amoureuse des Gaules*, étoit né en 1622, et avoit quatre ans plus que sa Cousine. Ses premières années n'offrent que des incidens très-ordinaires, du jeu, des dettes, des plaisirs peu choisis, des amours peu sérieuses, des duels fréquens, rien de meilleur ni de pire que ce que pratiquoit tout jeune homme de sa condition et de son tems. Destiné aux armes, il avoit paru dans les camps dès l'âge de douze ans. Son père qui, à dix-huit, l'avoit envoyé à la Cour, en lui cédant le régiment dont il étoit propriétaire, lui laissa peu de tems après, par sa mort, la Lieutenance de Roi du Nivernois. Enfin à vingt-un ans, il étoit déjà marié avec une Demoiselle de Toulongeon sa Cousine. Cet avancement rapide, ce prompt établissement et cette précoce indépendance, étoient très-propres à augmenter sa vanité naturelle.

Quelque tems avant la mort de son père, une Lettre-de-cachet l'avoit tenu pendant cinq mois à la Bastille. Le mauvais état de son régiment ne fut, à l'en croire, que le prétexte d'une punition, dont la haine de Desnoyers contre son père étoit le vrai motif. On entrevoit pourtant que dès-lors le Cardinal de Richelieu avoit assez mauvaise opinion du jeune Bussy. Il connut dans la Bastille le vieux Maréchal de Bassompierre; il prit de lui, dès ce tems, l'idée d'écrire des Mémoires: peut-être en prit-il aussi le goût de ces airs caustiques et fanfarons qu'il se donna trop souvent, au préjudice de sa fortune et de sa renommée.

Jusqu'à la paix des Pyrénées, la vie de Bussy fut celle d'un homme de guerre; mais de bonne heure il sut remplir, par le commerce des Muses, les intervalles oiseux de la profession militaire. Dans une lettre en prose et en vers, adressée à Madame de Sévigné, il décrit la campagne de 1646, et sur-tout l'affaire de Mardick, où il avoit, pour la première fois, tiré

l'épée devant le Grand-Condé. Il y mêle ainsi ses propres louanges à celle du héros :

Ce fut dans cette occasion
Qu'il fit lui-même une action
Digne d'éternelle mémoire,
Et que m'ayant d'honneur comblé
Il se déchargea de la gloire
Dont il se trouvoit accablé.

Heureux tant qu'il fit son plaisir de ce talent agréable ; mais il voulut s'en faire une arme, et il s'en blessa lui-même.

Les troubles de la Régence éclatèrent. Attaché au jeune vainqueur de Rocroi, comme guerrier, comme Bourguignon, et pour les bienfaits qu'il en avoit reçus, Bussy n'avoit garde de prendre parti dans la Fronde ; au contraire, il servit très-activement dans cette foible armée, avec laquelle, en 1649, Condé sut réduire une grande Capitale. Nul doute qu'ensuite il ne jouât aussi son rôle dans cette faction de jeunes gens, qui, après avoir défendu la Cour, voulut la dominer, et qu'on appela les *Petits-maîtres*. Enfin, quand les Princes furent arrêtés, il fit la guerre au Roi dans le Berry, jusqu'à leur entière délivrance. Mais le Grand-Condé, libre, ayant recommencé cette guerre, Bussy ne différa de l'abandonner qu'autant qu'il le falloit pour faire valoir à la Cour cette défection. Il y gagna en effet le grade de Maréchal de Camp, le commandement dans le Nivernois, et depuis la charge de Mestre de Camp Général de la cavalerie ; mais il y perdit l'amitié d'un héros.

Ce fut le malheur de Bussy, et la postérité lui en fait un tort, de s'être brouillé avec les deux plus grands Capitaines du siècle. Turenne, sous lequel il servoit, eut lieu d'être offensé de l'arrogance avec laquelle il prétendit faire valoir les attributions de sa charge, qui le mettoit à la tête de la Cavalerie. Aussi, quelque tems après, s'étant fait battre, par une manœuvre mal entendue, le bon Maréchal parut s'amuser du mauvais succès de sa jactance. Bussy crut se venger par un couplet plus plat que méchant. Turenne, tout simple qu'il étoit, avoit aussi l'épigramme en main. Il usa de représailles, en disant au Roi que *M. de Bussy étoit le meilleur Officier, pour les chansons, qu'il eût dans ses troupes.*

Présomptueux, irascible et malin, Bussy qui s'étoit fait à l'armée beaucoup d'ennemis, en grossit le nombre à la Cour. Après avoir courtisé le Surintendant Fouquet, il entra dans une cabale contre lui. La princesse Palatine eut sans doute à s'en plaindre, puisqu'elle le desservit aussi. Le Cardinal Mazarin lui-même en étoit mécontent. Nul doute qu'un homme qui ménageoit peu les grands pesonnages, n'eût aliéné beaucoup d'inférieurs. Ces ressentimens commencèrent à éclater vers 1659, à l'occasion d'une partie de plaisir de quelques gens de Cour, dont étoit Bussy. La voix publique en exagéra le scandale; il eut beau la démentir par le récit qu'il publia de cette aventure, la Cour s'en prévalut pour l'exiler.

La partie de son *Histoire amoureuse*, où il place Madame de Sévigné, date de cette même année. Revenu à la Cour, il continua ses Chroniques galantes. Il faut avouer qu'alors cette Cour ne manquoit pas de beautés peu scrupuleuses. En même tems que les Précieuses spiritualisoient l'amour au Marais et à la Place-Royale, on le pratiquoit fort sensuellement au Louvre et aux Tuileries. Si les Romans de Mademoiselle de Scudéry représentoient les conversations des ruelles les plus célèbres, les historiettes de Bussy peignoient au naturel des intrigues et des scènes bien différentes. Quoiqu'on ait remarqué qu'il prête à l'une de ses héroïnes une Lettre traduite de Pétrone, il n'en faut pas conclure qu'il eût inventé ce qu'il racontoit. Mieux on connoît les personnages et les anecdotes de ce tems, plus on se persuade que, pour être revêtu d'un style romanesque, le fonds n'en est pas moins historique, et que Bussy fût coupable de médisances plutôt que de calomnies.

Un Conteur satyrique et suffisant ne se passe guère de confidens. Bussy lut ses Histoires à quiconque parut faire cas de son esprit. Il en confia même le manuscrit à une femme qui le fit copier; il circula: on l'imprima en Hollande. Soit qu'on l'eût altéré, comme il le prétend, soit qu'il fût tel que nous l'avons, de toutes parts on se récria contre lui; on demanda même sa punition au Roi. On ne l'obtint pas: sa disgrâce eut une autre cause. Dans sa jeunesse, Louis laissoit le champ assez libre à la satire, pourvu que son nom fût épargné. Mais Bussy s'avisa de faire, sur les amours du Roi avec Mademoiselle de la Vallière, ce couplet:

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va. . . . . alleluia !

Cette sottise lui valut un an de Bastille, seize d'exil, la perte de sa charge, et celle de tout ce qu'il y avoit de réel dans ses présomptueuses espérances.

En citant ceci comme le véritable crime de Bussy envers le Roi, on a pu le croire trop puni ; mais c'est faute de connoître une circonstance peu répandue ; savoir, que ces trois versiculets sembleut avoir tenu à une grande intrigue. C'étoit le tems où plus d'une noirceur avoit été tramée contre cette modeste et tendre la Vallière, par une ligue de femmes jalouses et de courtisans ambitieux. Un fragment qui manque aux Editions ordinaires de ses Mémoires, nous apprend que Bussy étoit des amis de cette Montalais, Fille d'honneur de Madame Henriette, l'âme de la cabale dont il s'agit (1). Elle avoit, d'accord avec M. de Vardes, combiné une nouvelle machination fort étrange, dans laquelle on avoit besoin de quelqu'un qui jouât l'amoureux de la Reine-mère ; et c'étoit Bussy qu'elle prétendoit charger de ce rôle. Quoiqu'il n'eût répondu que par un éclat de rire à cette proposition bizarre, celui qui reçoit de telles confidences est bien suspect d'en être digne ; et il est probable que ces trames, toutes ténébreuses qu'elles étoient, ayant percé jusqu'au Roi ; ce Prince étoit fondé à juger M. de Bussy-Rabutin dangereux autrement que par sa langue et par sa plume.

La disgrâce de Bussy ne ruina pas seulement sa fortune, elle blessa son cœur. *Né pour la satire et pour l'amour*, comme il l'a dit lui-même, il avoit réussi dans l'un comme dans l'autre ; il devint malheureux par tous les deux. En même tems que son maître l'avoit puni, sa maîtresse l'avoit abandonné (2). Aussi du fond de la Bourgogne, décochoit-il contre la belle autant d'épigrammes qu'il adressoit au Roi de flatteries suppliantes. Quelques-unes de ces épigrammes sont ingénieuses. Il décora son portrait de cette légende ambiguë : « La » plus belle femme de son tems, mais moins fameuse par sa

(1) *Voyez* les *Mémoires de la Fayette.*
(2) La Marquise de Montglas attachée à Mademoiselle de Montpensier.

» beauté que par l'usage qu'elle en fit. » Ce n'est pas moi, disoit-il, c'est le lecteur qui fait l'épigramme. Il fit aussi peindre une balance, dont le côté vide emportoit l'autre, quoique chargé du buste de l'infidèle, avec ces mots, *levior auræ*, plus légère que l'air.

Quant au Roi, on a dit avec raison que Bussy lui témoignoit un amour auquel personne ne pouvoit croire; je n'en juge pourtant pas ainsi par la plaisanterie, assez juste, qu'il fit à l'occasion de cette hyperbole de Boileau :

Je t'attends dans deux mois au bord de l'Hellespont.

Bussy écrivit au bout du vers, *Tarare-pompon*. On pouvoit bien trouver cela sans haïr le Roi. Mais il a laissé échapper ses vrais sentimens dans plusieurs lettres écrites à des amis de sa Province, et qui ne risquoient pas d'être ouvertes; lettres de mêmes dates que celles où il prodiguoit au Roi ses adorations outrées. Il y en a où il ne le désigne que par le sobriquet de *Sa Hautesse*. Ovide, auquel on a comparé Bussy, flattoit aussi Auguste du fond de son exil; mais il ne le déchiroit pas dans le même tems.

Bussy étoit de ceux que les revers enveniment loin de les adoucir. On ne doit pas s'en fier à ses Lettres, qu'il écrivoit pour le public, et dont le Recueil a été purgé après sa mort (1). Nombre de faits, notoirement postérieurs à sa disgrâce, prouvent qu'une partie de son *Histoire amoureuse* est née dans les ennuis de son exil, et cette partie n'est pas la moins scandaleuse. Il fit dans ce même tems d'autres satires qu'on cite. Telle est une *Carte géographique de la Cour*. Il avoit pris pour devise, ces mots : *Sponte favos, ægrè spicula*. Mais c'étoit pour elle-même que cette abeille gardoit son miel; elle n'avoit guère qu'un aiguillon pour les autres.

On a dit qu'il eut le projet de faire une réponse aux *Lettres Provinciales*. Ce ne fut sans doute qu'une bravade, ou peut-être une démonstration de zèle pour les Jésuites qu'il courtisa, et qui le ménagèrent. Rapin et Bouhours furent ses amis.

Il faut compter pour rien ses vers foibles et négligés. Sa prose

(1) Par sa fille et par le P. Bouhours, son Éditeur. C'est des fragmens qui en avoient été écartés, qu'a été formé beaucoup plus tard le *Supplément* que j'ai cité plusieurs fois.

est

est jugée par ce mot de Voltaire : « Il écrivit avec pureté. » Ses Mémoires n'ont rien de curieux, si ce n'est quelques détails militaires ; encore faut-il s'en défier, les faits y étant accommodés au gré des préventions de Louis XIV, qui devoit les lire. La justesse, la correction, les tours élégans et polis n'empêchent pas qu'on ne reproche à ses Lettres une manière froide et gênée, et des sujets pauvres. Un petit nombre offre des pensées ingénieuses bien rendues : ne cherchez l'éloquence dans aucune ; n'y cherchez pas même le goût, qui n'est point une qualité négative, et qui ne sauroit compatir avec tant de sécheresse. Ceux qui l'ont appelé le *Pétrone Français*, ont eu en vue la licence de son style plutôt que ses grâces.

Ce qui manquoit sur-tout à Bussy, c'est l'instruction. Il dit en un endroit qu'il n'a rien lu d'Horace, et ailleurs, qu'il a lu tout Tacite. Je crois si bien le premier aveu, que je doute beaucoup du second.

Quoique son talent d'écrivain fût très-digne d'une place à l'Académie, il semble pourtant qu'il craignit de n'y paroître admis qu'à titre d'homme de lettres. Car son discours de réception commençoit par cette phrase de Capitan : *Si j'étois encore à la tête de la Cavalerie.....* Il est à remarquer que ce début parut alors plus singulier que ridicule.

Rappelé à la Cour en 1682, Bussy s'en éloigna bientôt de lui-même, s'apercevant, d'un côté, qu'il n'avoit plus les grâces propres à y réussir ; et de l'autre, que le Roi ne le verroit jamais avec faveur. Le mariage de sa fille (1), qu'il voulut rompre, le procès odieux qu'il soutint ainsi qu'elle, et les passions violentes qui l'agitèrent dans ce tems, empoisonnèrent sa vie, et peut-être en abrégèrent le cours. Il mourut en 1693, âgé de 71 ans.

Bussy-Rabutin fait tant de bruit de la noblesse de son origine, qu'il faut bien dire qu'en ce point comme en d'autres, il eut le malheur que personne ne voulût arriver à la hauteur de ses prétentions. Les cinq ou six siècles d'ancienne qu'il donnoit à je ne sais quel Mayeul, premier auteur des Rabutins, n'ont

(1) Louise de Rabutin, Marquise de Coligny, depuis Madame de la Rivière, femme pleine d'esprit, dont le talent épistolaire fut alors remarqué, et qui a écrit la Vie de Saint François de Sales. *Voyez* sur ce procès les notes de la Lettre 696 de cette Collection.

pas paru suffisamment prouvés aux connoisseurs (1). On lui reproche même d'avoir omis à dessein dans son Histoire généalogique, un certain François de Rabutin, dont tout le tort étoit de s'être mis aux gages d'un Duc de Nevers. Il est vrai qu'en revanche, il a fait sonner très-haut l'illustration de son autre cousin, Jean-Louis de Bussy-Rabutin, celui qui, ayant été Page de deux Princesses, fut obligé de sortir de France pour avoir plu à l'une, finit par épouser l'autre (2), fut fait Prince en Allemagne, se signala contre les Turcs, dans les armées de l'Empereur, et dont les aventures ont fourni la matière d'un Roman intitulé, l'*Heureux Page*. Au surplus, ce nom et cette maison paroissent éteints, comme ceux de Grignan et de Sévigné.

Tel étoit ce Bussy, dont on va lire plusieurs Lettres, et dont la vie est très-propre à nous corriger de la vanité. Car la sienne ne lui valut que des chagrins et des humiliations.

(1) *Lettres de M. de la Rivière*, dont l'Éditeur étoit un Littérateur très-savant de Dijon. *Voyez* aussi *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

(2) La première étoit la Princesse de Condé. (*Voyez* le *Supplément de Bussy*) la seconde étoit une Princesse de Hohenzollern.

SUITE DE LA NOTICE.

Monsieur DE CORBINELLI.

De tous les amis de Madame de Sévigné, aucun ne figure plus souvent dans ses Lettres que son cher Corbinelli. Quand nous lisons les vives effusions de cette amitié, notre première pensée est d'envier cet homme ; la seconde, de juger qu'il en est peu d'aussi intéressans. On voudroit le bien connoître. Quel étoit-il ? étranger, sans emploi, sans fortune, sans illustration, même sans renommée, point intrigant, point flatteur, comment fut-il toujours estimé, toujours recherché des Grands ? Comment la société s'empressa-t-elle vers lui, à l'âge même où elle fuit d'ordinaire ceux qu'elle a le plus goûtés. Propre à tout, il n'obtint rien ; studieux, riche d'idées et de connoissances, il n'écrivit que des compilations ; avec une âme sensible, il paroît avoir eu peu de passions ; nullement religieux, il s'occupoit beaucoup de religion : toujours plaint de ses amis, il n'en fut pas moins heureux, et souvent malade, il vécut un siècle.

On n'a point assez de détails sur sa vie pour expliquer cet assemblage, je ne dirai pas de contradictions, mais de circonstances opposées. Voici néanmoins plusieurs faits omis dans les Biographies, où il a obtenu un court article. Ils résoudront peut-être une partie de ces problèmes.

Raphaël Corbinelli étoit petit-fils de l'un de ces Italiens qui vinrent en France lors du mariage de Henri II avec Catherine de Médicis, et qui, en y répandant le goût des beaux-arts et l'élégance des manières, reparèrent en partie les maux dont on accusa leur politique et leurs vices. Jacques Corbinelli son aïeul avoit été Précepteur du Duc d'Anjou, depuis Henri III. On prétend qu'il rendit de grands services à Henri IV, pendant le siége de Paris. Quant à son père, il n'est connu que pour avoir été attaché au Maréchal d'Ancre, et apparemment l'un de ces Gentilshommes, que ce Favori, qui s'égaloit en tout aux plus grands Seigneurs, soudoyoit pour l'escorter sans cesse,

et qu'il appeloit, mêlant, suivant le goût de son pays, la bouffonnerie à l'ostentation, *i mei C....ni di mila lire.*

Le Maréchal ayant été assassiné par ordre du Roi, en 1617, et notre Corbinelli étant né vers l'année 1615, on voit que sa ruine suivit de près sa naissance : il paroît que son éducation n'en fut pas moins soignée, mais qu'il fut destiné d'abord aux armes. Jeune encore, de hautes espérances l'avoient conduit à Rome : originaire de Florence, ainsi que les Barberins, qui y gouvernoient l'Eglise et leur oncle le Pape Urbain VIII, ceux-ci l'y avoient appelé, comme un petit parent très-digne d'être avoué. Ce Pontife, ami des lettres et bon poète, devoit le goûter; et la mort seule avoit pu l'empêcher de faire la fortune de Corbinelli. On ne trouve aucune autre trace de ce qu'il fit jusqu'à l'âge de trente-six ans, qu'il s'attacha au Comte de Bussy-Rabutin. Ce dernier, Commandant pour le Roi dans le Nivernois, chargé d'y lever des troupes et d'y tenir en échec le parti des Princes, envoya plusieurs fois Corbinelli, comme son agent, à la Cour et près du Cardinal Mazarin. Ses dépêches montrent la connoissance des affaires et des hommes, de la dextérité sans astuce, et de la souplesse sans abjection. Ce genre de services avança peu sa fortune : Bussy le fit Commandant d'un petit fort, dignité dont il se moquoit : il eût voulu être Commissaire des guerres, et n'y put réussir.

Il y a lieu de croire que c'est vers ce tems qu'il connut Madame de Sévigné, et qu'il dut à Bussy même cette bonne fortune. Voici ce qu'en dit le *Dictionnaire des Précieuses*, publié en 1661 : « *Corbulon* (c'est le nom qu'on lui donne) est illustre » pour avoir fait le portrait de *Sophronie* (1), où il a parfaite» ment réussi, et pour être son lecteur.... Il a l'esprit fin et » beaucoup de douceur; il aime fort la musique, etc.... ». Quelques-uns, sans doute, seront tentés de soupçonner dans leur liaison plus que de l'amitié; mais ce seroit une pure supposition qu'aucun fait n'autorise, que dément même la lecture la plus curieusement suivie de tout ce qui les touche l'une et l'autre dans cette grande Collection.

(1) On a vu que ce nom est celui sous lequel Madame de Sévigné est désignée dans le *Dictionnaire* de Saumaise, suivant la clef qui s'y trouve jointe.

Des mémoires secrets (1) nous apprennent qu'il fit, peu de tems après, une connoissance beaucoup moins heureuse; c'étoit celle de l'intrigante Montalais, dont il a été parlé plus haut. L'amant de cette Demoiselle, un M. de Malicorne, étoit lié d'amitié avec Corbinelli : dans cette société, remplie d'esprit et de malice, Corbinelli devint le confident de plus d'une intrigue, et particulièrement de celles auxquelles donna lieu le commerce de Lettres où MADAME (*Henriette d'Angleterre*) s'étoit laissée engager avec le Comte de Guiche. Comme je trouve que, vers ce tems, il avoit été un moment arrêté, et que peu après je le vois se rendre en Languedoc près du Marquis de Vardes, que le Roi y tenoit en exil (*); je ne sais si son malheur date de l'expulsion de la Montalais, ou si l'amitié de Vardes les avoit mis tous deux en société de disgrâce.

Cette époque fatale pour sa fortune, il sut la tourner au profit de son esprit et de sa raison; il fortifia l'une, et enrichit l'autre par des études nouvelles et approfondies des belles-lettres et des sciences. Nous apprenons de Fontenelle que, dans ce même tems (1665), le savant Regis, élève de Rohaut, vint à Toulouse, et que M. de Vardes, ayant entendu ses leçons sur la philosophie de Descartes, prit chez lui et garda long-tems cet habile maître. Quoiqu'il fût très-capable de le bien entendre, sans doute Corbinelli en profita beaucoup mieux que lui; et lorsque, quelques années après, Madame de Sévigné vint voir sa fille en Provence, elle la trouva s'amusant, avec cet ami de son enfance, à démontrer comment le feu n'est point chaud, comment les couleurs ne sont pas dans les objets, et

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

(1) Supplément aux *Œuvres de Bussy* déjà cité.

* Vardes étoit l'amant de la Comtesse de Soissons et une espèce de Favori du Roi qu'il n'en avoit pas moins trompé. D'accord avec M. de Guiche, il avoit fabriqué une fausse lettre du Roi d'Espagne à la Reine de France sa fille, pour l'instruire des infidélités de Louis; et lorsque ce Prince l'eut chargé lui-même de découvrir les auteurs de cette manœuvre, il s'étoit joué indignement de sa confiance. (*Siècle de Louis XIV. — Mémoires de la Fayette.*)

Ce Marquis de Vardes étoit fils d'un second lit de cette Comtesse de Moret qui eut de Henri IV un bâtard de ce nom, dont les aventures sont curieuses. M. de Vardes avoit hérité des grands biens de la Maréchale de Guébriant, laquelle s'étoit fait le partisan de sa Province. Il étoit donc très-riche.

Corbinelli avoit, dans le même tems, fait avec M. de Vardes une étude suivie des Auteurs latins (1); il aimoit à méditer séparément leurs pensées. Il publia un livre intitulé : *les Historiens réduits en maximes;* il avoit fait un semblable travail sur tous les ouvrages de Cicéron; il avoit choisi cent des *Maximes de la Rochefoucault* pour les commenter. Il relisoit sur-tout Horace; on le voit par plusieurs des lettres dont nous avons enrichi notre Collection. Il se vit même, pour un passage de ce Poète, en démêlé avec Boileau, comme M. de Sévigné le fut avec Dacier, et apparemment vers le même tems; car il étoit aussi l'un des habitués du cercle savant de M. de Lamoignon (2).

Il s'agissoit de ces vers de l'*Art poétique :*

Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. — (47. 48.)

Horace a-t-il voulu dire qu'une savante alliance des mots rend *connu* celui qui est *nouveau;* ou bien, qu'elle rend *nouvelle* une expression déjà *connue?* Corbinelli soutenoit ce dernier sentiment; Boileau défendoit l'autre, et Dacier l'a suivi. Il est certain qu'il ne faut pas juger des vers latins par notre poésie, qui ne reçoit guères les mots nouvellement créés : c'étoit le contraire chez les anciens. « Les Poètes (dit Cicéron (3)) prennent plus souvent que nous la liberté d'inventer des mots (4) ». Peut-être Boileau et Dacier s'appuyoient de ce passage; mais néanmoins plus d'un interprète, et notamment Batteux, ont adopté la leçon de Corbinelli : et c'est beaucoup pour l'homme du monde d'avoir balancé l'autorité des maîtres.

On verra dans ses lettres qu'il se livra pendant quelque tems à l'étude des lois; mais que la méthode philosophique qu'il y portoit, lui découvrit trop tôt les vices de la jurisprudence. Il la rejeta avec dégoût : cet esprit juste et pénétrant s'étoit lassé bientôt de recevoir tant de notions confuses et contradictoires; ce qu'on lui enseignoit ne servoit qu'à lui donner l'envie de refaire la science.

(1) Lettres de Bussy.

(2) *Voyez* l'*Avertissement*, page xx du tome VIII de cette Édition.

(3) *De oratore.*

(4) La poésie angloise, et sur-tout la poésie allemande ont le même privilége, duquel rien peut-être n'a plus contribué à nous priver que l'abus qu'en firent Ronsard et ses imitateurs. Ainsi toujours la liberté périt par ses excès.

Il paroît qu'il avoit traité la Religion comme les Lois : en l'apprenant, il s'en étoit fait une pour soi-même ; c'est le droit, et de plus le penchant naturel de tout homme qui pense : aussi ses amis sont-ils embarrassés à expliquer ses singularités. Plongé dans l'étude des Mystiques, enfermé dans un cercle de Quiétistes, il ne veut pourtant pas qu'on le croie autre chose que philosophe. De ses deux amies, la mère convient qu'il n'y a de pris chez lui que *les dehors de la place ;* et la fille l'appelle *le mystique du diable.* Il faut avouer que dans un tems où dominoient les bigots et les persécuteurs, un philosophe ne pouvoit guère mieux se choisir un refuge que dans le quiétisme, genre de dévotion bien commode, s'il est vrai, comme le dit quelque part M. de Sévigné, que sa mysticité ne lui permettoit pas même d'aller à la messe.

Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Madame de Sévigné nous apprend que Corbinelli s'étoit mis à convertir des Seigneurs Huguenots qui l'avoient pris pour Directeur ; il faut croire que c'étoit par des argumens autres que ceux de Bourdaloue, et qu'il ne perdoit pas son tems à décider entre Genève et Rome : mais apparemment il commençoit par leur montrer que Dieu est tout, et que le reste pourroit bien n'être qu'une pure forme, qui méritoit peu qu'on se ruinât pour la maintenir, plutôt que telle ou telle autre. Au surplus, cette sorte de conversion valoit toujours bien celles que faisoient alors les barbares Dragonnades.

La situation peu aisée dans laquelle Corbinelli resta toute sa vie, s'expliqueroit assez peut-être par son indifférence pour la fortune, que lui-même peint si vivement par ces mots : « Moi » qui n'irois pas, à cheval, chercher une couronne à une demi» lieue ». Cependant il y eut aussi de la faute du sort ; il en éprouva, plus que qui que ce soit, les piquantes contrariétés : sans cesse à la veille du bien-être, il le vit toujours fuir devant lui. Le Pape Urbain VIII, son parent, étoit mort au moment qu'il commençoit à l'aimer, et se préparoit à le reconnoître. Allié pareillement de la maison de Gondi, qui étoit de la Toscane, son amabilité et son mauvais sort touchent le Cardinal de Retz, qui se décide à lui faire une forte pension ; mais il n'a que le tems d'en payer une année d'avance, et meurt six mois après. Le riche et magnifique Marquis de Vardes, qui se prétend

son ami, qui l'appelle son maître, dont il partage la disgrâce, soulage les chagrins et fait les affaires pendant vingt ans, vivant ne lui donne rien, et meurt encore sans lui laisser une obole. Madame de Thianges, sœur de la toute-puissante Montespan, se vantoit de l'aimer, et ne fait pas plus que les autres pour lui. *Son mérite lui porte malheur*, disoit Madame de la Fayette; elle savoit bien aussi qu'il le rendoit heureux et aimable, plus que n'eût fait la richesse.

On aime à reconnoître qu'un homme d'un esprit si liant et d'une société si douce, eut un caractère ferme et courageux : aussi devons-nous rapporter ici, quoiqu'elle se trouve ailleurs, sa réponse au Lieutenant de police d'Argenson. La Cour eut le vent que, dans un souper clandestin, il avoit été tenu des propos satiriques et fait des plaisanteries très-irrévérentes contre le Roi et Madame de Maintenon : la Duchesse de Bourbon, le Prince de Conti, et les ingénieux libertins du Temple, s'étoient donné ce passe-tems : le Roi voulut en savoir les détails; on crut pouvoir les tirer de Corbinelli, qui avoit été l'un des convives. Soit par égard pour ses infirmités, son grand âge et son mérite, soit pour mieux l'amadouer, d'Argenson lui fait une visite. — Où avez-vous soupé (lui dit-il) un tel jour? — Je ne crois pas m'en souvenir, répond le vieillard. — Connoissez-vous tels et tels Princes? — Je l'ai oublié. — N'avez-vous pas soupé avec eux? — Je ne m'en souviens pas du tout. — Il semble qu'un homme comme vous devroit se rappeler ces choses-là... — Oui, Monsieur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas un homme comme moi. — Ce fut tout ce qu'on en put tirer.

Corbinelli mourut en 1716, âgé de plus de cent ans. A juger par un trait qu'on en a rapporté, il conserva jusqu'à la fin l'agrément d'esprit et l'égalité d'âme qui le distinguoient. Dans ces derniers jours, un de ses amis s'avisa de lui trouver mauvais visage : *Il est bien question*, reprit-il, *de mauvais visage; c'est beaucoup à cent ans d'en avoir un.*

Entre plusieurs correspondances particulières de Madame de Sévigné (1), dont les gens de goût déploreront toujours la perte,

(1) Celles qu'elle avoit avec son fils, avec le Cardinal de Retz, avec d'Hacqueville, avec Madame de la Fayette, etc. paroissent tout-à-fait perdues.

celle qu'elle eut pendant nombre d'années avec Corbinelli est la plus regrettable, puisqu'elle n'eut pour *aucun homme* autant de cette confiance, de cette sympathie de cœur et d'esprit qui font le charme d'un commerce épistolaire.

CHOIX D'ÉLOGES
DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

ÉLOGES EN VERS.

VERS SUR MADAME DE SÉVIGNÉ,
DÉGUISÉE EN RELIGIEUSE *.

Il suffit de la voir, aussitôt on l'adore ;
Tout s'embellit de ses appas.
Les fleurs à son aspect la prenant pour l'Aurore
S'épanouissent sous ses pas :
Son regard adoucit le cœur le plus farouche.
Voir Sévigné, c'est voir le ciel.
L'éloquence en riant, s'écoule de sa bouche
Ainsi qu'un pur rayon de miel.
Un soir que Sévigné, sous une simple guimpe,
Parut à la Cour de Louis,
On crut que la beauté descendoit de l'Olympe
Pour se changer en fleur de lys.
A son aspect, l'Amour, bénissant son étoile,
Sourit de voir sa mère, et soudain l'aborda ;
Mais Sévigné, qu'Amour toujours épouvanta,
Sur ses beaux yeux laissa tomber son voile,
Et l'Amour étonné, crut alors voir Vesta.

* On ignore de qui sont ces vers, qui nous ont été remis par un amateur des Lettres. La manière en est bonne et ressemble à celle de Benserade. Ils datent sans doute de la jeunesse de Madame de Sévigné, et doivent avoir été faits vers l'année 1660, le tems où elle parut le plus souvent à la Cour, avant d'y présenter sa fille. Les déguisemens et les mascarades y étoient fort à la mode ; et cette mode dura pendant tout le règne de Louis XIV, comme on le voit par les Lettres même de Madame de Sévigné.

MADRIGALE.

GIANTO DI BELLA DONNA.

Ah! del regno d'amor prodigio tristo!
Sparger lagrime amare
Que' dolci lumi ho visto;
Là trà le Grazie assiso
Solea scherzare il Riso.
Spargeañ di pianto que' bei occhi un mare.
Ma pur co'raggi ardenti
Spargean fiamme cocenti;
A quel fatale ardore
Tosto m'accese il core.
O misera mia vita!
Occhi, lumi immortali,
Deh! qual per i miei mali
Posso sperare aita?
Se nubilosi ardete,
Sereni che farete?

N. B. Ce Madrigal de Ménage fait pour Madame de Sévigné qui pleuroit, est une imitation de celui du Guarini.

Occhi, stelle mortali,
Mini tri de' mi i mali,
Se chiusi m'uccidete,
Aperti che farete?

LETTRE

De SAINT-PAVIN à Madame DE SÉVIGNÉ.

PARIS vous demande justice;
Vous l'avez quitté par caprice :
A quoi bon de tant façonner ?
Marquise, il y faut retourner.
L'hiver approche, et la campagne,
Mais sur-tout celle de Bretagne,
N'est pas un aimable séjour
Pour une Dame de la Cour.
Qui vous retient ? Est-ce paresse ?
Est-ce chagrin ? Est-ce finesse ?
Ou plutôt quelque métayer
Devenu trop lent à payer ?
De vous revoir l'on meurt d'envie ;
On languit ici, l'on s'ennuie :
Et les Plaisirs déconcertés
Vous y cherchent de tous côtés :
Votre absence les désespère ;
Sans vous ils n'oseroient nous plaire.
Si vous étiez ici, demain
La Cour quitteroit Saint-Germain ;
Et les Jeux, les Ris et les Grâces
Qui marchent toujours sur vos traces,
Y rendroient l'Amour désormais
Plus galant qu'il ne fut jamais.
Ce discours fait à des coquettes,
Leur passeroit pour des fleurettes.
Pour vous, jugez-en autrement ;
Je suis ami sans être amant :
Ceux qui me donnent plus de gloire,
Ont quelquefois peine à le croire.

* Cette Lettre peut être datée au plutôt de l'année 1664, et au plus tard de 1668. *Voyez* ci-après plusieurs notes sur Saint-Pavin.

Lorsque je pris congé de vous,
Notre adieu me fit des jaloux :
Il fut si touchant et si tendre,
Que mes yeux forcés de se rendre,
Vous parlèrent de bonne foi ;
Vous fûtes moins sage que moi,
Et c'étoit gâter notre affaire.
Notre commerce est un mystère,
Qu'il ne faut pas trop expliquer.
Mais à propos, sans vous choquer,
Peut-on vous demander, Marquise,
Si quelque Breton par surprise
N'auroit point touché votre cœur ?
Auriez-vous bien changé d'humeur
Jusqu'à vous montrer complaisante
A leur manière peu galante ?
Non, vous aimez les beaux-esprits,
Vous n'aurez eu que du mépris
Pour ces buveurs à rouge trogne ;
Un perclus vaut bien un ivrogne.
Laissons en repos les Bretons,
Et revenons à nos moutons.
Le bruit court que *votre étourdie* *
Qui depuis long-tems étudie
L'espagnol et l'italien,
Jusques ici n'y comprend rien !
Est-elle toujours mal bâtie,
Sans jugement, sans modestie ?
Consolez-vous de tout cela,
Quoique tard l'esprit lui viendra.
Force gens disent qu'à son âge
Vous n'en aviez pas davantage
Et toutefois jusques ici
Vous avez assez réussi.
Il faut quitter ce badinage ;
Votre fille est le seul ouvrage

* Ce vers et ceux qui le suivent sont autant de contre-vérités qui représentent Mademoiselle de Sévigné comme réunissant toutes les vertus à toutes les grâces.

Que la nature ait achevé ;
Dans les autres elle a rêvé.
Aussi la terre est trop petite
Pour y trouver qui la mérite,
Et la belle, qui le sait bien,
Méprise tout et ne veut rien.
C'est assez pour cet ordinaire,
Et trop peut-être pour vous plaire :
S'il est vrai, gardez le secret,
Et donnez ma Lettre à Loret.
Je crois qu'en Bretagne on ignore
S'il est mort ou s'il vit encore :
Ménagez bien mon intérêt,
Si par hasard elle vous plaît :
Ma veine encore assez féconde
Vous en promet une seconde,
Où d'un style moins réservé,
Ni trop bas, ni trop relevé,
J'espère vous faire connoître
Si je sais faire un coup de maître,
Et le tout pour vous divertir :
Mais aussi songez à partir.
La réponse la plus touchante
Ne sauroit payer mon attente :
Tout le plaisir est à se voir,
Les sens se peuvent émouvoir :
Tel est vieux et n'ose paroître,
Qui vous voyant ne croit plus l'être.
Travaillez donc à revenir,
Pour mieux dire, à me rajeunir.
Ce seroit une chose rare
Qu'on me montrât comme Lazare
Ressuscité par votre main :
Ma foi, la foire Saint-Germain
Me vaudroit bien quelque pistole :
Tout beau, Muse, tu deviens folle.

PORTRAIT DE SÉVIGNE *.

*Épître à Madame ****, à l'occasion d'un Eloge oratoire.*

Oui, Thémire, je plains l'Auteur dont l'art stérile
Gâte un sujet charmant à force de beau style.
La phrase académique, avec son air d'apprêt,
De ce génie heureux déguise le portrait.
Quoi ! j'irois, Sévigné, pour former ta guirlande,
Aux parterres de la Hollande
Demander leur trésor factice et sans odeurs !
Non, des champs, des jardins mêlant toutes les fleurs,
J'en couvre ta statue : ainsi trouvoient leurs places
Dans ton Recueil si séduisant
Le pathétique avec les Grâces
Et le sublime et le plaisant.

Oui, s'il faut un Panégyrique,
J'en veux un moins pompeux, Thémire ; et sans puiser
Aux sources de la Rhétorique,
Près de vous, avec vous je veux le composer.
D'une femme spirituelle
Le tête-à-tête inspire ; on relit son modèle :
Vingt traits de feu vont se croiser,
Sortis d'une seule étincelle.
Point de plan savamment tissu ;
L'imagination nous porte sur son aîle ;
Ce qu'on dit, on l'écrit, et tout est bien reçu,
Sentiment, raison, bagatelle,
Tours naïfs, propos fins, grands traits, simple aperçu...
C'est peindre Sévigné d'un goût qui la rappelle.
Si nous plaisons, du moins comme elle,
Nous ne plairons qu'à notre insu.

(*) Ce morceau, qui est de l'Éditeur, a déjà été publié dans la *Décade Philosophique*. Mais on y a fait depuis des corrections essentielles.

Je

Je crois voir son ombre légère,
Accueillant d'un souris cet éloge du cœur,
Repousser le pédant qui la loue en Auteur,
Elle qui ne fut qu'une mère !
Sans sa fille en effet qu'eût produit son talent,
Ce talent qui du cœur s'échappe innocemment,
Comme un instinct involontaire ?
Tantôt livrée au monde et tantôt solitaire,
Elle écrit, mais pour l'amitié,
Mais pour elle, ou du moins pour une autre elle-même,
Sans effort, comme on parle, ou plutôt comme on aime.
Elle n'a point rayé, relu, recopié ;
En courant, sa plume hardie
Rencontroit la perfection :
Sa Lettre la plus belle est le premier brouillon
Du sentiment et du génie.

Si quelquefois son enjoûment
Semble affecter l'éclat d'un style moins vulgaire,
Et jette à pleines mains le sel et l'agrément,
Cet art même est un sentiment ;
Moins tendre et moins aimante, elle eût moins voulu plaire.
En vain de froids censeurs à tant d'éclat surpris,
Diront que sa tendresse est trop ingénieuse.
Pauvres gens ! c'est vouloir Rubens sans coloris,
Et le printems sans fleurs, et l'automne sans fruits.
Ne peut-on être tendre à moins d'être ennuyeuse ?....
Car enfin qu'est-ce que l'esprit ?
La nature (Pope l'a dit)
Habillée à son avantage.
Ce mot peint Sévigné ; briller est son partage.
Le sentiment d'un sot s'exprime sottement,
L'Esprit malgré lui-même embellit ce qu'il sent.
Quoi qu'elle touche, il faut que tout brille par elle.
Ce style étincelant, ces traits vifs et pressés,
Toujours inattendus sans être déplacés,
C'est là sa langue naturelle ;
Qui lui croit trop d'esprit n'en eut jamais assés.

Songez que l'amour maternelle
Fait le fond de tous ses tableaux.

Je vous aime. . . . aimez-moi. . . . lit-on à chaque page.
Mais comme cet amour nuance son langage !
Ces mots tant répétés semblent toujours nouveaux.
Un cœur intarissable épuise en vain l'image ;
Le talent plus fécond partout la rajeunit.
Cent Lettres ont passé ; le volume finit :
Je cours à l'autre. . . . Eh bien ! mêmes tendres saillies,
Même torrent d'aimables vœux,
D'épanchemens flatteurs, d'élans affectueux,
De conseils caressans, de douces gronderies ! . . . .
Ici j'entends la mère, et là c'est une sœur ;
Plus loin, je reconnois le calme d'une amie,
Ailleurs d'un amant même elle a toute l'ardeur.
La couleur de ses feux à chaque instant varie.

Mais lorsqu'elle interrompt ces redites du cœur,
Voyez comme son goût marie
Tous les contrastes tour à tour ;
Quelle riante broderie,
Elle étend sur ce fond d'amour !
Ses intérêts, son alentour,
Ses goûts de Jansénisme et de Philosophie,
Les riens qui sont tout dans la vie,
Le petit scandale du jour,
Les bons mots de sa cotterie,
Et le *dessous de carte* à la ville, à la Cour,
Tout s'anime et ressort en sa libre peinture,
Tout respire la vie et l'air de la nature.
Trop souvent, il est vrai, pour nous
Le trait le plus piquant est une énigme obscure :
Lecteur, vous vous plaignez ; eh ! pensoit-elle à vous ?
En semant ses fleurs éphémères,
Sur chaque ligne qu'elle écrit,
Elle n'a pas plus dans l'esprit
La postérité que ses pères.

Ce qui fait nos plaisirs, faisoit ses plus beaux jours ;
Comme on voit Piccini, seul avec son génie,
Lui-même s'enivrer de sa douce harmonie,
Ou comme un rossignol chante pour les bois sourds,

Sans voir le passant qui l'écoute.
Elle ignoroit, heureux destin !
Que le feuillet volant échappé de sa main,
En suivant de Grignan la route,
De l'immortalité prenoit le grand chemin.
D'autres l'avoient trouvé sans doute ;
Mais tous au moins l'avoient cherché :
La Fontaine lui-même a su ce qu'il en coûte.
Sévigné de la gloire eut seule bon marché :
Seule, du trésor de sa fille
Elle a fait un trésor public,
Et dédié, comme Wandick,
Aux siècles à venir des portraits de famille.

Tel parut du bon goût ce modèle nouveau.
Le monde, en la lisant, reconnut la nature
Et ces charmes du vrai tant vantés par Boileau.
On rougit de Balzac, on dédaigna Voiture.
Elle est la Muse enfin d'un genre plein d'attrait.

Direz-vous que notre âge a perdu son secret !
Non ; et je sais telle rivale
De ses immortels agrémens,
Qui ne l'imite pas, mais peut-être l'égale.
J'en atteste et Thémire et ses billets charmans.
Je vous l'ai dit cent fois, la grâce épistolaire
Est un talent de femme, un des mille arts de plaire,
Que sème en se jouant l'écharpe de Cypris.
Plus d'une Sévigné brille encor dans Paris.
Il en est que l'amour inspire ;
D'autres, sans l'amitié, n'auroient jamais écrit.
Lequel vaut mieux, belle Thémire ?
Ne me demandez pas ce qu'en croit mon esprit,
Je risque trop à vous le dire.

ÉLOGES EN PROSE.

LETTRE

De Madame la Marquise DE SIMIANE *à M.* DE BUSSY-RABUTIN *.

CE n'est point ici une Lettre, mon cher Cousin, ne la lisez pas sur ce pied-là; à Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie : regardez plutôt ceci, si vous voulez, comme une Préface; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle-ci.

Il n'est pourtant point question d'*un Auteur à genoux dans une humble Préface.* Je ne m'attends qu'à des remercîmens. Vous sâvez, mon cher Cousin, ou si c'est à un Lecteur indifférent à qui je parle, il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses Lettres tombassent en d'auties mains que les siennes. Son style négligé et sans liaison est cependant si agréable, si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde qui en feront la lecture.

Un agrément qui seroit à désirer à ces Lettres, c'est la clef de mille choses qui s'étoient dites ou passées entr'elles, ou devant elles. Je ne l'ai point trouvée. Cependant un

* Cette Lettre, qui se trouve dans la première Édition donnée en 1726, nous a paru mieux placée parmi les Éloges, qu'entre les différentes Préfaces.

Lecteur intelligent et attentif remédie à tout cela, et y trouve du sens de reste pour s'en contenter.

Comme ces Lettres n'étoient écrites que pour ces deux aimables personnes, elles ne déguisoient par aucun chiffre, ni par aucun nom emprunté, ce qu'elles vouloient s'apprendre; et comme elles ne trouvoient dans toutes les actions du Roi que de la grandeur et de la justice, elles en parloient en toute liberté, sans craindre que leurs Lettres fussent interceptées.

Quoique le style de ces Lettres soit d'un tour aisé, naturel et simple en apparence, il ne laisse pas d'être assez figuré pour exiger du Lecteur bien de l'attention.

Ces Lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raisonnemens si justes et si sensés, avec tant d'art et d'agrémens, que leur lecture ne peut être que très-utile aux jeunes personnes, et même à tout le monde.

Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher Cousin, et qui doit rester sous le secret, parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie, et j'y ai bien du regret. Cependant voici quelques Lettres que je vous ai tirées, et dont j'espère que la lecture vous donnera bien du plaisir. En ce cas, je plaindrai si peu les veilles que j'y ai employées, que je continuerai à vous en chercher d'autres. Mais si j'étois assez heureuse pour y pouvoir joindre les Réponses de ma mère, n'en seriez-vous pas bien content, mon cher Cousin? et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à désirer?

PORTRAIT

De Madame DE SÉVIGNÉ, *par Madame* DE LA FAYETTE, *sous le nom d'un inconnu* *

Tous ceux qui se mêlent de peindre les belles, se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul mot de leurs défauts. Pour moi, Madame, grâce au privilége d'*inconnu* dont je jouis auprès de vous, je m'en vais vous peindre tout hardiment, et vous dire vos vérités bien à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand plaisir, si, après vous avoir reproché mille défauts, je me voyois cet hiver aussi bien reçu de vous, que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous importuner de louanges. Je ne veux point vous en accabler, ni m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans; que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit assez : mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable, quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre. Sachez donc, Madame, si, par hasard, vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme, et vous

* Ce Portrait date de l'année 1659. *Voyez* Lettre 363 de notre Édition. Madame de Sévigné avoit 33 ans.

sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux ; et que quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entendre, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris. Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je fais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs : vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissemens, et les divertissemens augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin, la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse vous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à Madame de la Fayette. Ah, Madame ! s'il y avoit quelqu'un au monde d'assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne du trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit de souffrir seul toutes les disgrâces à quoi l'amour peut soumettre tous ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués par cet esprit galant que

les Dieux vous ont donné! Votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne peut se mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne pas le montrer toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligeroit de cacher. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été; et par un air libre et doux, qui est dans toutes vos actions, les plus simples complimens de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous, s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des grâces du Ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités, qui jusqu'ici lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes; car je romprois le dessein que j'ai fait de ne pas vous accabler de louanges; et de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous, et dignes de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être (1).

(1) Allusion aux derniers vers de la pompe funèbre de Voiture, par Sarrazin.

SUR LES LETTRES DE SÉVIGNÉ,

Par LA HARPE.

Si le plus grand éloge d'un ouvrage, c'est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que Madame de Sévigné? C'est le livre de toutes les heures; à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Madame de Sévigné. Quel livre plus précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit sans vous demander d'attention? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien; ce qui est un grand charme pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'une Cour et d'un siècle qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à la lecture de Madame de Sévigné. Mais la Cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont des objets très-curieux et très-piquans, et Madame de Motteville ennuie.

Madame de Sévigné raconte supérieurement : les plus parfaits modèles de narration se trouvent dans ses Lettres. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions : c'est qu'elle est toujours affectée de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyoit, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Elle paroît avoir eu une imagination très-active et très-mobile qui l'attachoit successivement à tous les objets. Dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus belle oraison funèbre de ce grand homme, et sur-tout la plus touchante. Jamais il n'a été si bien loué, ni si bien regretté;

jamais on n'a rendu sa mémoire plus chère et plus respectable. Pourquoi ? ce n'est pas seulement parce que tout est vrai et senti ; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : Ecoutez-moi, je vais louer ; écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut : et lorsque l'Orateur nous y a forcés, il a fait son métier ; on met sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Mais celui qui s'entretient familièrement avec moi, me fait bien plus d'impression : il n'a point de mission à remplir ; son âme parle à la mienne, et s'il est véritablement affecté, il se rend maître de moi, et me communique tout ce qu'il sent.

Ceux qui aiment à réfléchir, peuvent tirer un autre avantage des Lettres de Madame de Sévigné : c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son tems, les opinions qui régnoient, ce qu'étoit le nom de Louis XIV, ce qu'étoit sa Cour, ce qu'étoit alors le mot de la Cour, ce qu'étoit la dévotion, ce qu'étoit un Prédicateur de Versailles, ce qu'étoit le Confesseur du Roi, la Chaise, chez qui Luxembourg accusé alloit faire une retraite. Ce mélange de foiblesses, de religion et d'agrémens, qui caractérisoit les femmes les plus célèbres ; cette délicatesse d'esprit, qui, dans les Courtisans, se mêloit à l'excès de l'adulation ; ce ton de Chevalerie et d'héroïsme qui n'excluoit pas le talent de l'intrigue, et fait pour plaire à un Prince, dont la grandeur avoit une teinte romanesque ; enfin, dans tous les genres, ces caractères de supériorité qui appartiennent à l'époque des grands talens et des grands succès, et qui en imposent à la dernière postérité : voilà ce qu'on trouve dans les Lettres de Madame de Sévigné. Il n'y a point de livre qui donne plus à réfléchir à ceux qui observent la différence d'un siècle à un autre. C'est ce même avantage qui rend les Lettres de Cicéron à Atticus si précieuses : en les lisant, on connoît mieux

César et Pompée, que par tous les monumens historiques. Cicéron nous instruit d'autant mieux, qu'il ne croyoit pas nous instruire : ses Lettres sont des confidences faites à un ami ; nous en avons surpris le secret. Elles ont un bien plus grand mérite que celui de l'esprit ; l'esprit, au contraire, est tout le mérite des Lettres de Pline. Une recommandation, une invitation, sont pour lui des ouvrages ; il écrit tous ses billets sous les yeux de la postérité.

Il est bien étrange que les Lettres de Voiture y soient parvenues : il est vrai qu'elle s'en occupe peu, il n'y a guère de recueils plus insipides. Sa réputation peut cependant s'expliquer : c'étoit le faux bel-esprit qui succédoit au pédantisme, et c'étoit un degré par lequel il falloit passer pour arriver au naturel et au bon goût. Telle est en tout la marche de l'esprit humain ; il ne trouve le bon sens qu'après avoir épuisé les sottises.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ,

Par M. SUARD.

QU'EST-CE qui caractérise essentiellement le style épistolaire? Il est embarrassant de répondre à cette question. Le style épistolaire est celui qui convient à la personne qui écrit et aux choses qu'elle écrit. Le Cardinal d'Ossat ne peut pas écrire comme Ninon; et Cicéron n'écrit pas sur le meurtre de César du même ton dont il raconte le souper qu'il a donné en impromptu à César. On pourroit appliquer le même principe au style de l'Histoire, de la Fable, etc. Le style de Tacite n'a rien de commun avec celui de Tite-Live, ni le style de La Fontaine avec celui de Phèdre.

A quoi servent ces distinctions de genres et de tons qu'on est parvenu à introduire dans la Littérature? On veut tout réduire en classes et en genres : on prend pour le terme de la perfection dans chaque genre, le point où s'est arrêté l'Ecrivain qui a été le plus loin, et l'on semble prescrire pour modèle la manière qu'il a prise. Cet esprit critique, qui distingue particulièrement notre nation, a servi, il est vrai, à répandre un goût plus sain et plus agréable, mais a contribué en même-tems à gêner l'essor des talens et à rétrécir la carrière des arts. Heureusement le génie ne se laisse pas garotter par ces petites règles que la pedanterie, la médiocrité, la fureur de juger ont inventées et s'efforcent de maintenir. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil : en se réveillant,

il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenoient pour des cables.

Revenons au style épistolaire. Rien ne se ressemble moins que le style épistolaire de Cicéron et celui de Pline, que le style de Madame de Sévigné et celui de M. de Voltaire. Lequel faut-il imiter? Ni l'un ni l'autre, si l'on veut être quelque chose; car on n'a véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit, modifié par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Les Lettres n'ont pour objet que de communiquer ses pensées et ses sentimens à des personnes absentes; elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse. C'est une conversation par écrit : aussi le ton des Lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire, que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style. La rapidité de la parole fait passer une infinité de négligences, que l'esprit a le tems de rejeter lorsqu'on écrit, même avec rapidité; et d'ailleurs l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute.

Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style épistolaire; la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction, y est insupportable.

La Philosophie, la Politique, les Arts, les Anecdotes et les bons Mots, tout peut entrer dans les Lettres; mais avec l'air d'abandon, d'aisance et de premier mouvement, qui caractérise la conversation des gens d'esprit.

Quel est celui qui écrit le mieux? Celui qui a plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaîté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.

Mais pourquoi l'homme le plus spirituel, le plus animé et le plus gai dans la conversation, est-il souvent froid, sec et commun dans ses lettres? C'est qu'il y a des hommes que la société excite, et d'autres qu'elle déconcerte. Le

mouvement de la société est une espèce d'ivresse, qui donne à l'esprit des uns plus de ressort et d'activité, qui trouble et engourdit l'esprit des autres. Les premiers restent froids lorsqu'ils sont dans leur cabinet, la plume à la main; ceux-ci y retrouvent l'exercice plus libre de toutes leurs facultés.

On conçoit aisément que les femmes qui ont de l'esprit et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes même qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate: leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement; il est plus *prime-sautier*, comme dit Montaigne: renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières; elles prennent plus d'intérêt à tous les petits événemens qui occupent ou amusent ce qu'on appelle le monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer; la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs, sert à aiguiser leur esprit, et leur inspire, sur certains objets, des tournures plus fines et plus délicates; enfin, leurs pensées participent moins de la réflexion, leurs opinions tiennent plus à leurs sentimens, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment: de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers, sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots, neuves et piquantes sans être recherchées; ces vues fines et souvent profondes, qui ont l'air de l'inspiration; enfin, ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, plus habitués à penser et à écrire,

mettent tout naturellement et comme malgré eux, dans leurs idées, une méthode qui y donne trop l'air de la réflexion, et dans leur style une correction incompatible avec cette grâce négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

D'ordinaire, a dit, je crois, Voltaire, les savans écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence.

Les Lettres de Balzac et de Voiture, qui ont eu tant de succès dans le siècle dernier, sont oubliées aujourd'hui; parce que l'amour du bel-esprit est moins vif, le goût plus formé, et l'art d'écrire mieux connu. Il est resté de ce siècle immortel des Lettres de deux femmes, qui vivront autant que notre langue : tout le monde a lu les Lettres de Madame de Maintenon, et l'on ne peut se lasser de relire celles de Madame de Sévigné! Mais quelle différence entre ces deux femmes célèbres! Les Lettres de la première sont pleines d'esprit et de raison : le style en est élégant et naturel; mais le ton en est sérieux et uniforme. Quelle grâce, au contraire! quelle variété! quelle vivacité dans celles de Mme. de Sévigné!

Ce qui la distingue particulièrement, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une rapidité extrême différens genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Cette mobilité d'âme est ce qui fait le talent des Poètes, sur-tout des Poètes dramatiques, qui sont obligés de revêtir presqu'en même-tems des caractères très-divers, et de se pénétrer des sentimens les plus opposés, lorsqu'ils ont à faire parler dans la même scène l'homme passionné et l'homme tranquille, l'homme vertueux et le scélérat, Néron et Burrhus, Mahomet et Zopire, etc.

On a dit que Madame de Sévigné étoit une caillette :

cela peut être, si l'on entend simplement par caillette une femme sans cesse occupée de tous les mouvemens de la société, de tous les mots qui échappent, de tous les événemens qui s'y succèdent; qui saisit tous les ridicules, recueille toutes les médisances; qui conte avec la même vivacité une sottise plaisante et la mort d'un grand homme, le succès d'un sermon et le gain d'une bataille. Mais comment peut-on donner le nom de *caillette* à une femme du meilleur ton, très-instruite, pleine d'esprit, de grâces, de gaîté et d'imagination, admirée et recherchée des hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV?

Le mérite de son style est bien difficile à sentir pour un étranger; il tient au progrès qu'a fait la société en France, où elle a créé un langage qui n'est bien connu que des personnes qui ont vécu quelque tems dans la bonne compagnie. Les finesses de ce langage consistent particulièrement dans un grand nombre de termes, qui, étant un peu détournés de leur sens primitif, expriment des idées accessoires dont les nuances se sentent plutôt qu'elles ne se définissent. Il y a une infinité d'expressions et de tournures qui reviennent sans cesse dans nos conversations, et qui n'ont point d'équivalent dans les autres langues. Les mots *sentiment* et *galanterie*, qui expriment des idées bien distinctes pour un François, ne peuvent se traduire ni en latin, ni en italien, ni en anglais. Il faut qu'un étranger soit fort avancé dans la connoissance de notre langue, pour être en état de sentir le charme des Lettres de Madame de Sévigné et celui des Fables de La Fontaine.

Le Comte de la Rivière, parent de Madame de Sévigné, et de qui on a un Recueil de Lettres en deux volumes, dit quelque part: *Quand on a lu une Lettre de Madame de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une*

une de moins à lire. Ce mot vaut mieux que le reste du Recueil.

Ce qui ajoute un grand prix aux Lettres de Madame de Sévigné, c'est une foule de traits qui nous peignent cette Cour brillante de Louis XIV. On aime à se trouver, pour ainsi dire, en société avec les plus grands personnages de ce beau règne, qui, malgré les censures d'une philosophie sèche et sévère, a toujours un éclat et un air de grandeur qui attache et qui impose. Je ne crois pas que notre siècle ait jamais le même attrait pour nos descendans. *Ce qui me dégoûte de l'histoire*, disoit une femme de beaucoup d'esprit, *c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour.* Ce mot est spirituel, mais ne doit pas être pris à la lettre. L'Histoire des Intrigues du Vatican ne doit pas nous dégoûter de celle de la République Romaine.

M. de Voltaire n'a pas rendu justice à Madame de Sévigné, dans sa Notice des Ecrivains du siècle de Louis XIV. « C'est dommage, dit-il, qu'elle manque » absolument de goût, qu'elle ne sache pas rendre justice » à Racine, qu'elle égale l'Oraison funèbre prononcée » par Mascaron au grand chef-d'œuvre de Fléchier ». Il est vrai qu'elle a écrit qu'on se dégoûteroit de Racine comme du café, et en cela elle a fait une double méprise; mais il ne faut pas toujours attribuer à un défaut de goût une faute de goût. Les gens d'esprit se trompent tous les jours dans les jugemens qu'ils portent de leurs contemporains : c'est que ce n'est pas le goût seul qui juge; les préventions personnelles, les affections, les rivalités, l'opinion publique, séduisent et égarent les meilleurs esprits. Madame de Sévigné avoit vu naître les chefs-d'œuvres de Corneille : élevée dans l'admiration de ce grand homme, son enthousiasme étoit bien légitime; mais, comme tout enthousiasme, il étoit un peu exclusif. Lorsque Racine vint apporter sur le théâtre des mœurs

plus foibles, un ton moins élevé, une grandeur moins apparente, elle crut qu'il avoit dégradé le caractère de la Tragédie, parce qu'elle comparoit Racine à Corneille, et qu'elle ne pouvoit juger de la perfection d'une tragédie que d'après celles de Corneille. *Pardonnons-lui*, disoit-elle, *de méchans vers en faveur des sublimes et divines beautés qui nous transportent : ce sont les traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi.* En se trompant ainsi, on voit que son erreur étoit sans prévention et sans humeur. Il faut bien se garder de la mettre au rang des Nevers, des Deshoulières, de cette cabale acharnée qui persécutoit Racine en protégeant Pradon. Voyez avec quelle aimable sensibilité elle parle d'une représentation d'*Esther* à St.-Cyr. « Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce. » C'est un rapport de la musique, des vers, des chants » et des personnes, si parfait, qu'on n'y souhaite rien. » On est attentif, et l'on n'a point d'autre peine que » celle de voir finir une si aimable pièce. Tout y est » simple, tout y est innocent, tout y est sublime et » touchant. Cette fidélité à l'Histoire sainte donne du » respect : tous les chants convenables aux paroles sont » d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La » mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce est » celle du goût et de l'attention ».

Quant à la comparaison de Mascaron avec Fléchier, M. de Voltaire s'est bien trompé.

L'Oraison funèbre de Mascaron parut la première, et Madame de Sévigné la trouva belle ; mais lorsqu'elle vit celle de Fléchier, elle n'hésita pas à lui donner la préférence. Lors même qu'elle se trompe, on trouve dans ses jugemens et dans ses opinions toujours de la bonne foi, et jamais de suffisance.

Il me semble que ceux mêmes qui aiment le plus cette femme extraordinaire, ne sentent pas encore assez toute

la supériorité de son esprit. Je lui trouve tous les genres d'esprit; raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité inconcevable. . . . . *

Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel; et ce naturel se fait sur-tout sentir par une négligence abandonnée qui plaît, et par une rapidité qui entraîne : On sent par tout ce qu'elle dit quelque part : *J'écrirois jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole* . . . . . **

* Suivent plusieurs citations, toutes bien choisies, mais qu'il ne conviendroit pas de répéter ici.

** Le reste de ce morceau, que l'on supprime à regret, contient ou des citations ou des remarques sur des articles que l'Éditeur a traités dans sa Notice sur Madame de Sévigné.

ÉLOGE
DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Par Madame la Présidente BRISSON, *qui a remporté le Prix à l'Académie de Marseille en l'année 1777.*

Semper honos, nomenque tuum laudesque manebunt.
VIRG. Églog. 5, v. 78.

APRÈS les honneurs qu'ont obtenus parmi nous les talens d'un grand Orateur, les vertus d'un Magistrat, le génie d'un Philosophe, les grandes actions d'un homme d'Etat, les exploits d'un Général d'armée, il est bien doux d'offrir un tribut d'admiration à un genre de mérite plus modeste et plus touchant, et de décerner la gloire à un sexe qui n'aspire souvent qu'aux hommages du cœur. Tel est le charme que j'éprouve en célébrant Madame de Sévigné.

Cette femme illustre, dont l'esprit fut presque tout entier dans sa tendresse, en exprimant les affections les plus intimes de son âme dans un commerce épistolaire, sans aspirer à la gloire, sans avoir en vue la postérité, a trouvé dans ses aimables épanchemens les titres de son immortalité. Nous voyons les effusions de sa sensibilité reproduites dans sept volumes, que nous lisons avec délices, et que nous finissons avec regret. D'où peut naître un attrait si puissant? quelle magie est capable de rendre toujours agréable et toujours nouveau un commerce épistolaire de cette nature, une correspondance dont le fond principal n'apprend rien au lecteur, et l'attache cependant toujours? Cette magie, c'est la nature même; c'est l'esprit, c'est le cœur dans leur simple négligé; c'est une belle de quinze ans, que l'Amour et les Grâces ont parée pour son réveil, et qui ne se doute pas de ses charmes.

Oui, tout ce qui vient de Madame de Sévigné est naturel et charmant; tout ce qu'on peut désirer de vif, d'enjoué, de juste, de facile, de solide, d'agréable, formoit l'esprit de cette femme célèbre : elle joignoit à ces rares qualités le cœur le plus tendre, le plus sincère, le plus éloquent qui fut jamais. Ce cœur pouvoit devenir l'écueil de sa vie; mais il ne s'ouvrit qu'à l'amitié : elle en porta le sentiment au plus haut degré; ce sentiment sublime et délicieux répandoit sur tout ce qui venoit d'elle le charme qu'elle éprouvoit elle-même.

O vous, qui étiez ses contemporains, ses amis, qui jouissiez des douceurs de son commerce, quel doux plaisir ne goûtiez-vous pas dans ces soins affectueux, cette tendre sollicitude, ces démonstrations si touchantes, si naturelles; enfin, dans ces saillies d'imagination, dans ces élans de l'esprit qui peignoient d'un trait vif et inimitable les sentimens de son cœur!

O vous, qui étiez sa fille, l'objet chéri de son amour et de ses pensées, vous avec qui elle s'abandonnoit sans réserve, et qui avez fait à sa confiance un larcin si précieux, vous seule pourriez louer dignement cette aimable mère!

Pour moi, j'emprunterai la voix de ses amis, de sa fille, de ceux avec qui elle a vécu, pour la célébrer; je ferai souvent parler Madame de Sévigné elle-même, en tirant de ses écrits tous les traits qui doivent la représenter, soit dans la société au milieu de ses amis, soit dans la solitude au sein de sa famille, et dans ses relations avec sa fille.

PREMIÈRE PARTIE.

Marie de Rabutin, d'une famille aussi distinguée par son esprit que par sa naissance, cousine du célèbre Bussy-Rabutin, perdit son père à l'âge de dix-huit mois, et fut élevée par une mère et un oncle dont elle étoit tendrement aimée. Elle reçut une éducation supérieure à celle de son siècle : des lectures vagues, une étude superficielle de l'histoire, une légère connoissance des langues formoient le plan d'éducation le plus parfait que l'on suivît en France : ce plan suffisoit néanmoins au petit nombre qui l'adoptoit; le goût de dissipation et de frivolité ne s'opposoit pas aux succès d'une méthode encore si imparfaite; et le tourbillon du monde, qui ravit aujourd'hui

le tems, la réflexion, la santé, n'ôtoit point aux femmes les momens qu'elles pouvoient donner à leurs devoirs et à l'étude. On voyoit se former dans les écoles domestiques, des épouses, des mères; et ce genre de mérite n'excluoit pas les femmes de la supériorité qu'elles surent obtenir dans plusieurs genres de littérature.

Marie de Rabutin eut besoin des ressources qu'assure la culture de l'esprit, pour supporter les peines qu'elle éprouva dans son mariage avec le Marquis de Sévigné, issu d'un sang illustre dans la Province de Bretagne. Après avoir gémi de plusieurs infidélités, que ne purent empêcher ni les grâces de la figure, ni la sensibilité du cœur, ni les égards dûs aux vertus les plus aimables, Madame de Sévigné se vit bientôt réduite à verser des larmes sur le tombeau de son époux, qui périt dans un combat singulier avant la fin de son sixième lustre.

Je vois cette épouse infortunée, veuve avec deux enfans, dans sa vingt-cinquième année, se former un plan de vie dont elle ne s'écarta jamais, et qui fit son bonheur et sa gloire. D'excellens principes de religion furent la base de sa conduite; personne ne sut mieux qu'elle y recourir dans tous les événemens de sa vie, et en tirer sa consolation dans tous les revers; mais en confiant à l'Être suprême le succès de ses entreprises, elle n'omettoit rien de ce qui pouvoit les faire réussir. Aidée des conseils de l'Abbé de Coulanges son oncle, elle mit le plus grand ordre dans l'administration de ses biens; elle y apporta cette juste attention qui est également éloignée d'une application inquiète et d'une légèreté dangereuse: elle s'y appliquoit, elle y sacrifioit son plaisir, ou plutôt elle le trouvoit dans l'accomplissement de ses devoirs: elle faisoit de longs séjours dans ses terres, pour revenir à Paris libre d'affaires et de créanciers. Sa sage économie ne l'éloignoit pas de la dépense qu'exigeoit son état: son goût étoit honorable; elle représentoit avec dignité; elle ne condamnoit que la négligence, la prodigalité, et les fantaisies ruineuses.

Après avoir établi dans sa maison la règle et l'économie, qui ont tant d'influence sur le bonheur, Madame de Sévigné donna ses soins à l'éducation de ses enfans et à leur établissement. Ils reçurent d'elle tous les secours qui pouvoient seconder un naturel heureux; ils entrèrent et parurent avec distinction dans

le monde : le Marquis de Sévigné, l'un des hommes le plus aimables et le plus recherchés de la capitale, fut également distingué par son mérite militaire. Mademoiselle de Sévigné parut avec éclat à la Cour de Louis XIV, où sa mère la présenta avant d'être mariée : son esprit, sa beauté, ses charmes furent célébrés par les Poètes les plus fameux de la nation. La mère et la fille s'attirèrent des hommages, autant par leurs agrémens que par leur vertu. Eh ! quel objet plus touchant qu'une mère aimable, jeune encore, qui ne vit, ne respire que pour sa famille, qui voit avec complaisance une fille charmante prête à la remplacer, et qui ne songe qu'à la faire valoir ? Oh ! qu'une bonne mère est intéressante, et qu'il est doux d'opposer un pareil tableau à celui qu'on nous a donné dans la comédie de la *Mère jalouse !*

Madame de Sévigné se conduisit, pour l'établissement de ses enfans, d'après les principes qui l'avoient toujours animée, c'est-à-dire, par des vues justes, une ambition noble, mais modérée, et des sacrifices proportionnés à sa fortune. Elle acheta pour son fils un emploi considérable ; elle maria sa fille au Marquis de Grignan, Lieutenant-général, homme de qualité, d'un âge mûr, et jouissant d'une réputation bien méritée. Ce mariage sembloit devoir fixer Madame de Grignan à la Cour, et c'étoit bien l'espoir de Madame de Sévigné ; mais cette fille, si tendrement chérie, fut fixée en Provence, où son mari fut nommé Commandant ; et cet éloignement, qui fit la désolation de Madame de Sévigné, fut la cause de sa célébrité, puisque nous lui devons cette correspondance où l'on trouve des narrations piquantes, des réflexions fines et judicieuses sur les événemens du tems, des détails charmans de sa vie privée, et sur-tout une inépuisable effusion de tendresse pour ses amis et pour sa fille.

Les Lettres de Madame de Sévigné sont un tableau simple et vrai, dont l'expression se prolonge, et dure une partie de la vie des acteurs qui y sont représentés. On croit vivre au milieu des gens célèbres et des amis estimables à qui elle étoit si chère, on partage les tendres soins qu'elle leur rend ; on partage son empressement pour M. de la Rochefoucauld, pour Madame de la Fayette ; on est présent à leurs soirées, à leurs conversations ; on s'alarme pour leurs santés ; on est pénétré de leur triste sépa-

ration; combien on révère une telle amitié! combien on envie les peines qu'elle cause! On voit agir d'Hacqueville; on forme des vœux pour le succès de ses soins; on estime véritablement ce personnage singulier: il peut se rencontrer dans la société quelques-uns de ses traits; mais où trouve-t-on un ami infatigable qui réunisse une parfaite intelligence avec une bonne volonté universelle?

Quelles réflexions ne fait-on pas sur M. et Madame de Coulanges, ce couple charmant qui joignoit aux grâces de l'esprit les qualités les plus désirables dans les amis! ils sont l'objet des empressemens de toute la Cour, où leur esprit, comme dit Madame de Sévigné, leur tient lieu de dignité. On voit M. de Coulanges parvenir à toute la célébrité d'un homme infiniment aimable: mais il avoit un autre but; il couroit la carrière des places et de la fortune, et ne put jamais rien obtenir.

Madame de Coulanges ressentit vivement, dans un âge avancé, la perte de sa santé et de ses charmes. Les empressemens de la société ne l'en dédommagèrent pas; ils sembloient au contraire augmenter son chagrin. Privée des seuls dédommagemens qu'elle auroit désirés, elle éprouva qu'une vie toute frivole amène bien des amertumes, et que si une femme est dans le cas d'en gémir pour elle-même, elle est bien plus forcée encore de la déplorer, quand cette frivolité est suivie du malheur et de l'inutilité de son mari.

Bussy-Rabutin, ce célèbre infortuné, fut aussi au nombre des amis de Madame de Sévigné; mais elle eut toujours plus d'amitié que de confiance, et plus de commisération que d'épanchemens pour cet homme singulier, qui se crut Courtisan, Ecrivain, homme d'Etat, et dont il seroit assez difficile d'apprécier le véritable mérite.

Un autre infortuné, plus célèbre encore, eut la plus grande part à l'amitié de Madame de Sévigné, dont l'esprit, entraîné par le cœur, put bien se faire illusion. Le Cardinal de Retz quitte le monde sur la fin d'une vie brillante et orageuse: l'éclat de cette retraite donne lieu à différentes interprétations. Madame de Sévigné n'en voit pas d'autres causes que le courage de la vertu. Son admiration pour cet ancien factieux, qui, emporté par une haine implacable contre Mazarin, étoit devenu rebelle à son Souverain légitime; l'attachement, le zèle

officieux et désintéressé de sa respectable amie redoublent dès qu'il va se séparer d'elle. Rien n'est si touchant que ses regrets ; elle s'abandonne à toute la tendresse, elle dit même à toute la foiblesse de son cœur. Le Cardinal lui témoignoit la plus sincère amitié : il chérissoit sa fille et l'admiroit ; il paroissoit s'élever à un point de courage et de vertu qui tenoit de l'héroïsme. Le moyen de résister à tant de mérite, de malheurs et d'amitié !

C'étoit toujours, ou des relations anciennes, ou l'estime, ou le goût qui régloient le choix des amis de Madame de Sévigné ; aucune vue d'ambition n'y entroit. Elle se lioit volontiers avec des malheureux ; mais elle vouloit aimer ou estimer ceux avec qui elle avoit à vivre. « Je ne suis pas entêtée de M. de Lavar-» din, écrivoit-elle, je le vois tel qu'il est ; ses plaisanteries et » ses manières ne me charment pas ; enfin, je souhaiterai plus » de charmes à ceux que j'aimerai ; mais je me contenterai » qu'ils aient autant de vertu ».

Cette simplicité de mœurs, cette facilité de caractère seront toujours d'un prix inestimable aux yeux de quiconque sait apprécier les vertus. Mais il est un mérite plus grand encore ; celui de sacrifier son goût à ses devoirs, de se familiariser si bien avec les décences de son état, qu'on y trouve son bonheur, et qu'on ne connoisse pas d'autre existence. Voilà le véritable héroïsme moral ; et la vie de Madame de Sévigné nous en fournit sans cesse des exemples. Chargée de la vieillesse de l'Abbé de Coulanges, qui lui avoit légué tous ses biens, et qui avoit ajouté à ses largesses une affection plus touchante que les bienfaits, elle sut faire le bonheur de cet oncle chéri, n'être point malheureuse avec lui, et ne ressentir ni gêne ni ennui des devoirs auxquels elle s'étoit assujettie.

Une tante à qui elle doit toutes sortes d'égards, tombe malade au moment où elle alloit pour la première fois trouver sa fille en Provence : qu'on juge du chagrin que ce contre-tems doit lui causer ; elle est nécessaire à sa tante, sa fille peut se passer d'elle : entre deux sacrifices tous deux chers à son cœur, elle fait celui qui lui coûte davantage, parce que son devoir le lui dicte, et ne part qu'après la mort de sa tante.

Un frère de M. de Grignan, tourmenté par les douleurs

aiguës de la goutte, trouve dans Madame de Sévigné les consolations les plus tendres, et les soins les plus assidus. C'est un homme de mérite; mais son humeur est difficile, ses souffrances l'aigrissent encore. Madame de Sévigné, gagnant sa confiance et son amitié, parvient à tempérer son humeur et à adoucir ses maux.

Mais ne croyons pas que le bonheur de bien vivre avec les autres fût pour elle le prix d'une complaisance aveugle, et que la douceur ne puisse se concilier avec la fermeté. Non, pour attirer les cœurs, il n'est pas nécessaire d'être foible. Madame de Sévigné avoit sa façon de penser, ses goûts, sa singularité peut-être; car ce mot ne doit pas toujours être mal interprété: elle ne se mettoit pas à la discrétion de quiconque vouloit la subjuguer. Nous voyons une description du plan de vie qu'elle s'étoit formé, et du ton aisé qu'elle avoit pris avec les importuns. « Il y a trois jours que cette femme est ici (à sa terre des » Rochers); je commence à m'y accoutumer: mais j'espère » que, n'étant pas assez habile pour être charmée de la liberté » que je prends de la quitter, d'aller voir mes ouvriers, d'é- » crire, de faire tout ce qui me plaît, elle s'en trouvera offensée. » Ainsi je me ménage les délices d'un adieu charmant, qu'il » est impossible d'avoir quand on perd une bonne compagnie ».

Aussi éloignée de cette perfide indulgence qui approuve les foiblesses, que de cette politesse timide qui dissimule les ridicules, Madame de Sévigné excelloit à corriger l'un et l'autre. Rien n'échappoit, je ne dis pas à sa censure, mais au zèle intrépide de son amitié; les petits travers de ses amis, leurs torts même étoient relevés sans déguisement; sa fille, qu'elle aimoit si éperduement, et dont elle adoroit les grandes qualités, recevoit souvent des leçons ingénieuses. « Que fait votre paresse » pendant tout ce tracas? elle vous attend dans quelques mo- » mens perdus pour vous faire souvenir d'elle, et vous dire un » mot en passant. Songez-vous, dit-elle, que je suis votre plus » ancienne amie, la fidèle compagne de vos beaux jours; que » c'est moi qui vous consolois de tous les plaisirs; qui même, » quelquefois, vous les faisois haïr: souvent votre mère trou- » bloit nos plaisirs; mais je savois bien où vous reprendre. Il » me semble que vous lui répondez un petit mot d'amitié; vous » lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan:

» mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire » davantage ».

Quel ascendant n'avoit-elle pas sur le Marquis de Sévigné son fils? Au milieu des égaremens d'une jeunesse déréglée, il venoit se jeter dans ses bras, et choisissoit pour confidente cette mère, dont la conduite et les sentimens condamnoient hautement les siens. Elle connoissoit son cœur mieux que lui-même; elle sut le ramener à la vertu. Si M. de Sévigné ne parvint pas à une fortune brillante, pour laquelle il sembloit né, et dont il s'éloigna par apathie plutôt que par raison, il fit du moins un mariage heureux : il vieillit dans la pratique de tous ses devoirs; et cette espèce de bonheur vaut bien les jouissances de l'ambition.

Faut-il être surpris que Madame de Sévigné ait triomphé des foiblesses et des passions de son fils? Elle n'avoit pas besoin d'être mère, pour exercer cet empire de la persuasion. Ses Lettres, ainsi que ses conversations, étoient remplies du sel le plus ingénieux. Si sa franchise, toute honnête qu'elle étoit, aliénoit quelques esprits, elle ne cessoit pas d'être franche; mais elle réparoit par sa douceur, le tort que lui faisoit sa sincérité. Son cœur, inaccessible à la haine et au dépit, s'ouvroit aux impressions de l'indulgence et de l'amitié. « Ne nous chargeons » pas d'une haine à soutenir, mandoit-elle à Madame de Gri- » gnan; c'est un pesant fardeau : éteignons nos ressentimens, » et prévenons ceux des autres. Admirez Madame de la Fayette : » elle vient à bout de tout, rien ne s'oppose à elle; ses enfans » ressentent tous les jours le bonheur que leur procure son » esprit conciliant ».

Un cœur si équitable et si prévenant en société, si droit et si tendre pour ses amis, étoit-il propre à nourrir des soupçons contre eux? Non, elle savoit les justifier contre les plus fortes apparences; et sa sagacité, d'accord avec son penchant, la rendoit en ce point plus clairvoyante que personne. Quel trait est plus frappant que celui du Duc de Chaulnes? et combien ne dut-elle pas s'applaudir d'avoir suspendu son jugement contre ce véritable ami, que des apparences trompeuses sembloient rendre coupable, et qui cependant n'avoit pas trahi l'amitié!

La tendresse qui l'unissoit avec ce Duc et la Duchesse son épouse, faisoit les délices de Madame de Sévigné pendant son

séjour en Bretagne ; et le charme qu'elle répandoit partout, leur rendoit sa présence infiniment chère. Rien de plus agréable, et en même tems de plus propre à dépeindre la liberté douce qui régnoit entre eux, que le récit qu'elle fait à sa fille, d'une visite de la Duchesse : « Jeudi dernier, Madame de Chaulnes entra » dans ma chambre, avec trois de ses amies, disant qu'elle ne » pouvoit être plus long-tems sans me voir, et que la Bretagne » lui pesoit sur les épaules. Elle se jeta sur mon lit ; on se met » autour d'elle ; en un moment, la voilà endormie de pure » fatigue. Nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trou- » vant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers ; nous » allons nous promener ; nous nous asseyons au fond d'un bois : » je lui fais reconter Rome et les aventures de son mariage ; » puis voilà une pluie traîtresse qui se met à nous noyer ; nous » voilà toutes à courir ; on crie, on glisse, on tombe ; on ar- » rive ; grand feu, on change de hardes, je fournis à tout : » voilà comme fut traitée la Gouvernante de Bretagne, dans » son propre Gouvernement ; puis cette pauvre femme s'en » retourna, plus fâchée, sans doute, du rôle ennuyeux qu'elle » alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici ».

On voit que Madame de Sévigné se consoloit par les plaisirs de l'esprit, de la solitude de la campagne. « J'ai apporté ici, » écrit-elle à sa fille, quantité de livres choisis ; on ne met pas » la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout » entier. J'ai toute une tablette de dévotion. Eh, quelle dévo- » tion ! Quel point de vue pour honorer notre Religion ! L'autre » est toute d'histoires admirables ; l'autre de poésies, et de nou- » velles, et de mémoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne » comprends pas pourquoi j'en sors ; il seroit digne de vous, » ma fille.

» Quand je suis seule ici, je fais mes affaires, je lis, j'écris, » je me promène. Quand j'ai compagnie, je travaille ». Elle avoit dit précédemment : « Hélène ne vient pas avec moi ; Marie » me sert assez mal ; mais ne soyez pas en peine de moi. Je » vais essayer de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être » dans la solitude. J'aimerai à connoître la docilité de mon » esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que » vous me donnez. Ce seroit une belle chose, que je ne susse » vivre qu'avec les gens qui me sont agréables. Je m'occuperai

» à payer mes dettes, à manger mes provisions; je penserai » beaucoup à vous; je lirai, j'écrirai, je marcherai, je travail- » lerai, je recevrai de vos lettres. Hélas! la vie ne se passe que » trop! On respire partout ».

Elle fait en mille endroits des récits intéressans de ses promenades champêtres. Livry, les Rochers, bois agréables, solitudes charmantes, quel plaisir elle goûtoit en vous parcourant! Vous lui rappelliez sa fille, ses amis. Elle vous cherchoit par besoin de se les représenter; vous étiez dépositaires de ses regrets, de ses larmes, de ces émotions si chères à son cœur; vous lui rendiez quelquefois son enjouement; ses pensées les plus agréables sont sorties souvent du fond de vos déserts; enfin, vous lui présentiez son âme, son cœur, et cet aspect étoit doux pour elle. Qu'il est aisé d'être heureux avec des mœurs simples, et qu'il est doux de trouver son bonheur dans l'amour de ses devoirs, dans l'étude, dans le travail! Sexe aimable, qui passez votre vie dans une dissipation qu'on appelle le plaisir, et qui émoussez votre sensibilité en épuisant tous les amusemens frivoles, ignorez-vous qu'il est une joie douce et recueillie, qui satisfait toujours l'âme, et ne la dégoûte jamais, la joie de s'estimer soi-même? Ah! si jamais vous vous renfermiez dans un cercle de distractions futiles ou d'opinions bizarres, vous perdriez vos plus beaux droits, et votre empire seroit détruit. Aspirez au beau privilége de fixer à la fois les mœurs, les usages, les goûts; mais fuyez, fuyez ces opinions bizarres, cet esprit de système, cette chaleur de parti, qui, en vous plaçant hors de votre sphère, vous transporte dans un tourbillon où vous ne pouvez démêler l'erreur, et où la vérité même a un air farouche qui épouvante les Grâces.

En louant Madame de Sévigné, il m'est permis, sans doute, de la proposer pour modèle aux femmes qui veulent cultiver leur esprit. Elle aima la littérature; mais elle se borna aux écrits qu'elle pouvoit apprécier. Elle se passionna pour les chefs-d'œuvres de son siècle; mais son admiration ne fut jamais aux ordres d'aucun parti; tous les événemens de son tems, le mérite des gens en place, celui des ouvrages nouveaux, enfin tout ce qui attiroit l'attention publique, étoit jugé dans ses Lettres; mais quelle prudence, quelle défiance de ses lumières, dans les jugemens qu'elle porte! Eh, qu'aviez-vous à craindre, femme

illustre? La postérité a consacré presque tous vos jugemens; et ce n'est pas dans des écrits faits à loisir, ni dans des dissertations méditées, que l'on trouve ces traits précieux de goût et de discernement que l'on admire en vous; c'est dans des Lettres écrites du premier trait de plume, et qui n'étoient jamais ni étudiées ni relues; dans des narrations où l'esprit, l'imagination, la plume avoient le plus libre essor, et n'étoient interrompus que par les élans d'un cœur tendre, ou par les regrets amers que lui causoit l'absence de sa fille. Il est bien tems de réunir, dans cet Éloge, ces deux cœurs trop long-tems séparés; et le nom seul de Madame de Grignan m'indique de nouveaux rapports et de nouveaux titres de gloire pour Madame de Sévigné.

SECONDE PARTIE.

S'il est un genre d'écrire où le travail et l'art puissent gâter la nature; et s'il en est un dont le style soit plus imparfait à mesure qu'il est plus recherché, c'est le genre épistolaire. Les plus grands Auteurs ne fournissent, en ce point, que de foibles modèles; l'habitude d'écrire pour la postérité, donne aux choses les plus simples un air étudié qui les dépare. On admire tout ce qui sort de la plume de ces hommes célèbres; mais on voudroit trouver l'éloquence ailleurs que dans leurs Lettres.

Je vois briller dans Voiture l'esprit et la délicatesse; mais je regrette ces naïvetés heureuses qui exciteroient mon admiration sans l'avertir; je ne lui pardonne pas tous les efforts qu'il fait pour écrire avec tant d'harmonie; il auroit bien pu m'intéresser sans tourmenter son style.

Je trouve Fléchier toujours Orateur, jusque dans ses Lettres les plus familières; et je me dégoûte aussitôt d'un Ecrivain qui me parle avec tant d'apprêt.

Je vois dans les Lettres de Racine, de la grâce, de la délicatesse, de l'enjouement.

L'inimitable de La Fontaine enrichit encore tous ses dons, par une naïveté qui lui est propre; mais il semble néanmoins, que ni l'un ni l'autre n'ait trouvé la perfection du style épistolaire. Ils avoient trop l'habitude d'être Auteurs dans un genre où il ne faut jamais le paroître.

Il étoit réservé à Madame de Sévigné de créer un style ignoré

jusqu'à elle, et de nous montrer de nouvelles grâces, plus piquantes que les autres, et presque inimitables.

Une autre femme a obtenu de la célébrité dans la même carrière, c'est Madame de Maintenon. Tout ce qu'on peut rassembler d'esprit, de justesse, de délicatesse, de connoissance du monde, est répandu dans ses Lettres; mais le rang qu'elle occupoit à la Cour de Louis XIV, la rendoit circonspecte, réservée, méfiante; mais elle écrivoit, comme on l'a observé avant moi, sous la dictée de la postérité; mais l'amertume dont son cœur étoit inondé au milieu de la Cour et des honneurs, faisoit fuir l'enjouement et les grâces. Il falloit une liberté douce, une vie tranquille, un esprit calme; il falloit enfin le naturel heureux et la position singulière de Madame de Sévigné, pour mettre dans un aussi beau jour cette imagination brillante et enjouée. Il falloit un objet d'affection tel que Madame de Griguan, pour produire ces élans du cœur, ces expressions de tendresse, si fortes et si touchantes; cet aimable abandon, enfin, qui fait le charme le plus puissant de ses Lettres.

Qu'on juge du peu d'importance qu'elle y attachoit, par cet aimable reproche qu'elle fait à sa fille. « Quand je vous écris » des Lettres courtes, vous croyez que je suis malade; quand » je vous en écris de longues, vous craignez que je ne le de- » vienne; tranquillisez-vous. Quand je commence une Lettre, » j'ignore si elle sera longue ou courte; j'écris tout ce qui » plaît, et tant qu'il plaît à mon esprit et à ma plume; il m'est » impossible d'avoir d'autre règle, et je m'en trouve bien ».

C'est à cette aimable indépendance que nous devons tant de traits précieux dans tous les genres; c'est cette plume légère et vagabonde, qui a produit des badinages si ingénieux, des traits d'éloquence si sublimes, des maximes de morale si excellentes.

Ici, je rougirois de louer Madame de Sévigné par des lieux communs, qui deviennent cependant des hommages mérités. Quand on parle de cette femme célèbre, ce n'est pas au Panégyriste à exprimer son admiration par des hyperboles exagérées, il lui suffit de raconter ses jouissances, et d'indiquer tour-à-tour les divers tableaux qui l'ont frappé.

Quel abandon, quel enjouement dans ce badinage, d'autant plus piquant, qu'il paroît d'abord sérieux et presque tragique! « J'avois envie de réduire à moitié les Lettres que j'écris à

» d'Hacqueville, afin de n'avoir qu'une médiocre part à l'as-
» sassinat que nous commettons tous en l'accablant de nos
» affaires ; mais il me mande que cela ne suffira pas à son ami-
» tié. Puisque le régime que je lui avois prescrit ne lui convient
» pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui rends la
» liberté de son écritoire ; si ce n'est moi qui le tue, ce sera un
» autre ».

Eh, qui n'est agréablement touché de ce mélange d'indulgence et d'ironie qu'emploie Madame de Sévigné, pour peindre à sa fille le détail de ses journées en Bretagne ! Jamais la Philosophie n'a su mieux allier la finesse qui saisit les ridicules, avec cette raison saine qui excuse les travers en faveur de la bonhommie. « Je reçus hier toute la Bretagne ; je fus ensuite à la comé-
» die ; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six
» larmes ; c'étoit assez pour une troupe de campagne. Le soir
» on soupa, et puis le bal : au reste, ne croyez pas que votre
» santé ne soit pas bue ; cette obligation n'est pas grande ; mais
» telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne.
» Quarante Gentilshommes avoient dîné ensemble, et avoient
» bu ensemble quarante santés ; nous dînons à part : ceux-ci
» me parlent de vous ; et nous rions un peu de notre prochain.
» Il est plaisant ici le prochain, sur-tout quand on a dîné ».

Une lecture qu'elle fait par hasard, vient naturellement embellir ses récits ; et la morale qu'elle en tire, s'applique de même à tout ce qu'elle veut dire. « Je poursuis cette lecture de Nicole,
» que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune
» leçon contre la pluie, mais j'en attends ; car j'y trouve tout,
» et le tems est épouvantable. Cependant la conformité à la
» volonté de Dieu pourroit seule me suffire, si je ne voulois un
» remède spécifique ».

Son imagination, toujours brillante dans les sujets les plus arides, prend un nouvel éclat, lorsque l'objet de ses descriptions est susceptible de la richesse de ses couleurs. Elle a déployé tout son talent pour cette poésie descriptive, en peignant cette même ville, où nous nous disputons aujourd'hui l'honneur de la célébrer elle-même. « Je suis ravie de la beauté de Marseille ;
» et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les mon-
» tagnes, est une chose étonnante. Une foule de Chevaliers
» vinrent voir M. de Grignan : des noms connus, des aventu-
» riers,

» riers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, » de romans, d'embarquement, d'aventures, de chaines, de » fers, d'esclaves, de servitude, de captivité : moi qui aime les » Romans, je suis transportée; il y a cent mille âmes au moins : » de vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai » pas le loisir de compter ».

On aime à mettre en opposition avec ce charmant tableau, la peinture qu'elle fait dans le même genre, de cette noce brillante de Mademoiselle de Louvois, où l'on découvre un but moral, si bien indiqué, et cependant à peine aperçu par le commun des lecteurs; je veux dire de l'empressement de la bassesse, qui prodigue les hommages au crédit. « J'ai été à cette noce de » Mademoiselle de Louvois; que vous dirai-je? Magnificence, » illuminations, toute la France, habits rebattus et rebrochés » d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de » carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculemens » et gens roués, enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes » sans réponses, les complimens sans savoir ce qu'on dit, les » civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans » les queues : au milieu de tout cela, il est sorti quelques ques- » tions de votre santé; à quoi ne m'étant pas pressée de répondre, » ceux qui les faisoient sont demeurés dans l'ignorance, et » vraisemblablement dans l'indifférence de ce qui en est. O » vanité des vanités ! »

Cette plume si légère, et cependant si profonde, sous cette apparence de légèreté, traçoit, avec la même simplicité, les événemens les plus dignes de la haute éloquence. Un homme, qui, au jugement de nos ennemis même, honoroit la nature humaine, est enlevé à la France; Turenne meurt la veille d'un combat, et nous devons regretter à jamais que ce héros n'ait pas vécu vingt-quatre heures de plus. La Cour est consternée, le peuple verse des larmes sur son tombeau, la nation choisit les plus illustres orateurs pour interprètes de la douleur publique, et les Temples retentissent pendant plusieurs jours des éloges que la Patrie et la Religion doivent à sa mémoire.

Immortels orateurs du siècle de Louis XIV, je lis avec attendrissement les discours que vous avez consacrés à la gloire de Turenne, j'applaudis à vos succès, et je suis loin de vous refuser l'admiration que vous doivent tous les âges. Mais peut-être

n'avez-vous pas assez approfondi le caractère de cet homme, qui fut si grand par sa vertu ; peut-être l'apprêt de vos louanges diminue l'intérêt que je goûterois dans un plus simple récit ; peut-être l'art dépare trop des éloges que l'effusion du cœur pouvoit seule élever à la hauteur d'un si beau sujet. Qu'il me soit permis, sans oublier vos chefs-d'œuvres, d'avouer que Madame de Sévigné vous a pour le moins égalés. Quel orateur écrivit jamais rien de plus éloquent et de plus sublime ? « La » nouvelle de la mort de M. de Turenne arriva lundi à Ver- » sailles ; le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte » du plus grand Capitaine, et du plus honnête homme du » monde : toute la Cour en fut en larmes ; on étoit prêt d'aller » se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais homme » n'a été regretté si sincèrement.... Tout Paris et tout le peuple » étoit dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parloit, s'at- » troupoit pour regretter ce héros. Dès le moment de cette » perte, M. de Louvois proposa au Roi de le remplacer, en » faisant huit Généraux au lieu d'un.... Jamais homme n'a été » si prêt d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'ai- » moit, et plus on le regrette. Les soldats poussoient des cris » qui s'entendoient de deux lieues. Ils crioient qu'on les ménât » au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur Général, » de leur père, de leur protecteur ; qu'avec lui ils ne craignoient » rien. Ils crioient qu'on les laissât faire, et qu'on les menât au » combat.... Ne croyez pas que son souvenir soit jamais fini » dans ce pays-ci ; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraînera » pas une telle mémoire ».

J'aime à copier ces traits échapés à Madame de Sévigné, dans la plénitude de son affection ; c'est la plus belle manière de la louer. Mais si les orateurs doivent envier la simplicité touchante d'un pareil récit, quel Poète dramatique ne sera jaloux de cette scène si pathétique décrite par Madame de Sévigné, pour annoncer à sa fille la mort de M. de Longueville ? Tous les secrets de l'art sont devinés par la nature, et le sentiment y déploie sa sublimité. « Mademoiselle de Vertus étoit retournée à Port- » Royal : on est allé la chercher avec M. Arnauld, pour dire » cette terrible nouvelle à Madame de Longueville. Mademoi- » selle de Vertus n'avoit qu'à se montrer ; ce retour précipité » marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle

» parut : ah ! Mademoiselle, comment se porte mon frère ? Sa » pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa » blessure, il y a eu un combat — Et mon fils ? On ne lui » répondit rien. Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher en- » fant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point » de parole pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils ! est-il » mort sur-le-champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah, » mon Dieu, quel sacrifice ! Et tout ce que la plus vive dou- » leur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouis- » semens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et » par des larmes amères, et par des élans vers le Ciel, et par » des plaintes tendres et pitoyables ; elle a tout éprouvé ». Cette mère qui demande, au premier bruit d'un combat, des nouvelles de son frère, et dont la pensée n'ose aller plus loin ; cette mère tendre, qui craint de s'informer aussitôt de son fils, dont la conservation lui est plus précieuse que celle de son propre frère, laisse bien loin, dans ce morceau, Andromaque et Clytemnestre, et toutes ces mères sensibles, dont le seul nom fait tant d'honneur au cœur humain.

Tous les sentimens de son cœur étoient peints dans ses Lettres. Cette âme, où les grandes choses s'imprimoient si fortement, et où l'expression répondoit à l'image ; cette âme étoit pleine de fermeté pour soutenir les maux. Quelle tranquillité au milieu des douleurs ! Quelle facilité à en parler, à en badiner même ! « J'ai commencé aujourd'hui la douche, c'est une bonne répé- » tition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu » souterrain ; derrière un rideau se met quelqu'un qui vous » soutient le courage pendant une demi-heure. C'étoit pour » moi un Médecin de Gannat, qui a de l'esprit et qui connoît le » monde ; il me parloit donc pendant que j'étois au supplice. » Représentez-vous un jet d'eau bouillante contre quelqu'une » des parties du corps ; on met d'abord l'alarme partout, pour » mettre en mouvement tous les esprits ; puis on s'attache aux » jointures qui ont été affligées ; mais quand on vient à la nu- » que du col, c'est une sorte de feu et de supplice qui ne peut » se comprendre ; c'est là cependant le nœud de l'affaire ; et l'on » souffre tout, et l'on n'est pas brûlé. Enfin, je ferai cette vie » pendant sept ou huit jours ; c'est principalement pour finir » cet adieu que l'on m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la

» raison; je vais renouveller un bail de vie et de santé; vous » pourrez encore m'appeler votre *bellissima madre* ».

Vous appeler belle ? Ah, mère incomparable ! c'étoit la moindre de vos prérogatives. La bonté, l'indulgence, la douceur, tous les charmes d'une vertu généreuse se découvrent dans vos Lettres. « Vous savez que je ne puis souffrir que les » vieilles gens disent, je suis trop vieux pour me corriger; » je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire, je suis trop » jeune: la jeunesse est si aimable, qu'il faudroit l'adorer, si » l'âme et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps. Mais quand » on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se corriger, et re» gagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des » agréables. »

Ses Lettres présentent mille pensées détachées, mille maximes dignes de la Rochefoucauld et de la Bruyère. « On aime » tant à parler de soi, qu'on ne se lasse pas des tête-à-têtes pen» dant des années entières avec un amant, et voilà pourquoi » les dévotes aiment à être avec leur Confesseur; c'est le plai» sir de parler de soi, quand on devroit en dire du mal. »

Dans un autre endroit : « Vous avez trop d'esprit pour ne » pas voir que les citations sont quelquefois agréables et néces» saires; je crois qu'il n'y a rien qu'il faille bannir entièrement » de la conversation; le jugement et les occasions doivent y » faire entrer tour à tour ce qui est le plus à propos ». Personne ne savoit mieux qu'elle orner de traits agréables ce qu'elle disoit ou ce qu'elle écrivoit; un passage de la Fable, un vers de Comédie viennent se placer à chaque instant sous sa plume; son érudition, qui étoit bien loin de la pédanterie, lui faisoit trouver sans cesse des allusions plaisantes. « Bien des gens, » écrit-elle à sa fille, en voyant l'opéra de *Proserpine*, ont » pensé à vous et à moi; je ne vous l'ai pas dit, parce qu'en » me faisant Cérès, et vous Proserpine, tout aussitôt voilà » M. de Grignan devenu Pluton; et j'ai eu peur qu'il ne me » fasse répondre vingt mille fois par son chœur de musique : » *Une mère vaut-elle un époux?* C'est cela que j'ai voulu éviter; » car pour le vers qui est devant celui-là : *Pluton aime mieux* » *que Cérès*, je n'en eusse pas été embarrassée ».

Le mérite de Madame de Sévigné étoit presque universel. Tout ce qui venoit de cette femme célèbre portoit l'empreinte

de son esprit. Une imagination vive, brillante, sage, des connoissances étendues, un discernement juste, un goût exquis, tout ce qu'on peut désirer d'aimable et d'estimable rassemblé dans ses Ecrits. On pourroit m'objecter quelques erreurs de goût dans lesquelles cette femme célèbre est tombée. Peut-être donna-t-elle à Corneille une préférence trop marquée sur Racine ; elle crut voir dans la postérité la même prédilection, et n'admit pas même entre eux l'égalité fondée sur un mérite d'un genre différent.

Il faut avouer qu'une âme inaccessible à l'amour, ne peut sentir qu'en partie les beautés de Racine : cette finesse de galanterie, ce sublime des passions, ce délire du cœur, toute cette magie de sentiment perd infiniment de son prix, quand on a le bonheur ou le malheur de n'avoir jamais éprouvé le combat des passions ; c'est l'obstination d'un étranger, qui ne peut sentir le génie d'une langue différente de la sienne ; et Boileau, le grand Boileau lui-même n'eut-il pas besoin d'excuse dans ses jugemens ? Il ne connut pas assez le mérite du Tasse, il ne sentit pas les grâces de Quinault : ces erreurs de goût ne peuvent nuire ni au célèbre Satirique, ni à l'admiratrice trop passionnée de Corneille. Laissons donc à Madame de Sévigné toute sa gloire ; ne diminuons rien de nos hommages : admirons son esprit, encore plus son cœur ; rien n'est si sublime que sa tendresse ; ce sont des expressions mille fois répétées, toujours intéressantes et toujours nouvelles ; c'est une éloquence intarissable. Que tout ce qui tient au sentiment fait une douce et vive impression ! Que l'on y sent bien les charmes de l'amitié ! On y voit cette ingénieuse et active tendresse, qui est la vraie façon d'aimer, parce qu'elle est dépouillée de l'amour de soi-même, et qu'elle ne s'occupe que du bonheur des autres. N'appelons vrais amis que ceux qui rapportant tout à l'objet de leur affection, ne cherchent que son utilité et son bonheur. Ce sentiment constant et animé les éclaire sur le véritable intérêt de ce qu'ils aiment, et leur fait sacrifier souvent leurs goûts les plus chers : ingénieux à chercher les moyens d'obliger, ardens à les suivre, si la faculté leur manque, ils inviteut, ils exhortent, ils sollicitent ; et s'ils sont condamnés à l'inaction, quelle expression ne donnent-ils pas à leurs regrets, à leurs souhaits ?

Voilà ceux qui font le bonheur de ce qu'ils aiment ; et c'est ainsi qu'aimoit Madame de Sévigné. « Je trouve, dit-elle, » qu'il y a mille choses à dire, mille conduites à tenir, pour » empêcher que ceux que nous aimons n'en sentent le contre- » coup. Je trouve qu'il y a une infinité de rencontres où nous » les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir leurs pei- » nes, si nous avions autant de vues et de pensées qu'on doit » en avoir pour tout ce qui tient au cœur ; enfin, je ferois voir » qu'il y a cent façons de témoigner son amitié sans la dire, » ou de dire par ses actions qu'on n'a pas d'amitié lorsque » la bouche assure le contraire ».

Madame de Grignan parut d'abord ne pas sentir tout le prix d'une pareille tendresse. Son cœur étoit conduit par son esprit. Cette façon d'aimer est infiniment précieuse, quand l'esprit est excellent : mais où trouve-t-on un esprit qui soit toujours tel qu'il doit être ? Les inquiétudes, la mauvaise santé, mille autres causes y portent l'altération.

Madame de Sévigné admiroit dans sa fille ce courage, cette étendue, cette justesse d'esprit qui se joignoient à une sensibilité extrême ; elle admiroit cette éloquence qui exprimoit et peignoit si bien ses idées, et ce charme dans la figure et dans la taille qui la rendoient un objet ravissant : toutes ces qualités brillantes transportoient Madame de Sévigné ; elle leur rendoit hommage ; et la différence de caractère n'étoit pour la mère qu'un sujet d'exalter sa fille : mais cette différence de caractère produisit d'abord un effet contraire sur l'esprit de Madame de Grignan. Déplorons l'injustice des personnes les plus aimables, qui n'apprécient souvent le mérite des autres que par le leur, et qui renferment en eux-mêmes des mécontentemens qui seroient promptement effacés, s'ils étoient éclaircis. Quelqu'aimable que fût Madame de Grignan, il paroit qu'on eut à lui reprocher quelques caprices, des inattentions, des inégalités qui diminuoient l'attrait de son commerce. C'est ce que donne à entendre un passage de Madame de Sévigné, où elle peint à sa fille son propre caractère. « Vous êtes bien injuste, » ma très-chère, dans le jugement que vous faites de vous. » Vous dites que d'abord on vous croit assez aimable, et qu'en » vous connoissant davantage on ne vous aime plus. C'est » précisément le contraire : d'abord on vous craint ; vous

» avez un air dédaigneux ; on n'espère pas pouvoir être de » vos amis : mais quand on vous connoit, il est impossible » qu'on ne s'attache entièrement à vous. Si quelqu'un paroît » vous quitter, c'est parce qu'on vous aime, et qu'on est au » désespoir de n'être pas aimé autant qu'on le voudroit. J'ai » entendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on trouve dans » votre amitié, et retomber sur le peu de mérite qui fait qu'on » n'a pu conserver un tel bonheur ; ainsi chacun s'en prend à » soi de ce léger refroidissement : et comme il n'y a point de » plaintes ni de sujets véritables, je crois qu'il n'y auroit qu'à » causer ensemble et s'éclaircir pour se retrouver bons amis. »

Après de longues absences, le moment où la mère et la fille pouvoient se réunir étoit désiré long-tems ; il arrivoit enfin, mais un nuage s'élevoit et troubloit le bonheur de Mme. de Sévigné. Ce chagrin, qui étoit ressenti vivement par elle, a produit plusieurs Lettres où elle fait apercevoir à sa fille ses torts et ses erreurs d'une façon si touchante, que Madame de Grignan, pénétrée jusqu'au fond de l'âme, n'eut à l'avenir pour cette charmante mère, que les sentimens qu'elle méritoit. Complaisances mutuelles, soins empressés, confiance entière, reconnoissance parfaite, c'est l'intelligence de deux cœurs qui se sentent besoin l'un de l'autre, et le bonheur d'être unis. « Je » reçois vos Lettres, marque-t-elle à sa fille, comme vous avez » reçu ma bague. Je fonds en larmes en les lisant : il me semble » que mon cœur veuille se fendre par la moitié. On croiroit » que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelqu'acci- » dent, et ce n'est rien de tout cela. Vous m'aimez, ma chère » enfant, vous me le dites d'une manière que je ne puis sou- » tenir sans des pleurs en abondance. Vous vous amusez à » penser à moi, à en parler ; vous aimez à m'écrire vos senti- » mens, à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, » ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de » ceux qui savent aimer comme je fais. Soyez assurée que je » pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appel- » lent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudroit avoir pour » Dieu, si l'on faisoit son devoir. Rien ne me donne de dis- » traction. Je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui » s'éloigne de moi ; j'ai peur qu'il ne me verse. Les pluies » qu'il fait depuis trois jours, me mettent au désespoir. Le

» Rhône me fait une peur étrange ; j'ai toujours une carte de-
» vant les yeux : on me dit tantôt mille horreurs de cette
» montagne de Tarare ; que je la hais ! Je n'ai pas sur le cœur
» de m'être amusée depuis votre départ. On ne me trouve
» guère avancée, de ne pouvoir encore recevoir de vos Lettres
» sans pleurer. Je ne le puis, ma fille ; mais ne souhaitez pas
» que je le puisse. Aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses :
» pour moi je les aime mieux que les sentimens de Sénèque et
» d'Epictète. Vous m'êtes toutes choses, ma chère enfant, je
» ne connois que vous. »

Elle dit dans un autre endroit : « J'ai une santé au-dessus
» de toutes les craintes ; je vivrai pour vous aimer ; et j'aban-
» donne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire, à
» toute la joie et à toute la douleur, à tous les agrémens et à
» toutes les mortelles inquiétudes que cette passion peut me
» donner. Ah ! mon enfant, je voudrois bien vous voir un
» peu, vous embrasser, vous entendre, vous voir passer,
» si c'est trop demander que le reste. Cela fait plaisir d'avoir
» un ami comme d'Haqueville, à qui rien de bon, rien de
» solide ne manque. Si vous nous aviez défendu de parler de
» vous ensemble, nous serions bien embarrassés ; car cette con-
» versation nous est si naturelle, que nous y tombons insensi-
» blement. C'est un penchant si doux, qu'on y revient sans
» peine ; et quand, après en avoir bien parlé, nous nous dé-
» tournons un moment, je prends la parole d'un bon ton,
» et je lui dis : mais disons donc un pauvre mot de ma fille Il
» me semble que depuis votre départ je suis toute nue ; on
» m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable : je n'ose
» plus voir le monde ; et quoi qu'on ait fait pour m'y mettre,
» j'ai passé ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant
» faire autrement. Peu de gens sont dignes de comprendre
» ce que je sens. »

Joindre un cœur aussi tendre, à tant d'autres belles qualités, c'est assurément la manière d'être la plus respectable ; mais dira-t-on qu'elle est la plus sûre pour le bonheur ? Hélas ! non. L'expérience nous montre le contraire ; et Madame de Sévigné en est la preuve évidente. Elle aimoit si tendrement, elle étoit si sensible, elle s'affectoit si vivement de ce qui touchoit ses amis, que si sa gaîté naturelle n'eût servi de contre-

poids aux peines de son cœur, les absences de sa fille, de ses amis, leur éloignement, leurs disgrâces, tout auroit précipité au tombeau cette victime de l'amitié.

Les émotions les plus fortes ont des attraits pour un cœur tendre, et l'agitation qu'elles y causent est plus douce que pénible. Mais l'état difficile et cruel, c'est l'inquiétude pour ceux qu'on aime : c'est un danger long et continu pour leur vie, pour leur santé. Ce genre de peine fut le plus fatal à Madame de Sévigné ; elle trouva la fin de sa vie dans six mois d'inquiétude pour celle de Madame de Grignan.

Il falloit donc que vous fussiez victime de votre amour, ô mère tendre ! et que votre fille, en revenant à la vie, eût la douleur de vous pleurer pour toujours ! Si votre renommée n'eût dépendu que de vos soins, votre nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli. Vous avez vécu sans prétendre, sans penser à la gloire. Mais votre fille a mieux connu que vous votre mérite et le goût de la postérité. Elle a trahi votre secret, en nous transmettant vos Lettres, et sans son heureuse indiscrétion, elle auroit joui seule des titres de votre immortalité. Mais tant qu'il y aura des cœurs sensibles, des amis vrais, des Lecteurs dignes de sentir la nature, vos Lettres seront les délices des cœurs tendres, et le désespoir des meilleurs Ecrivains.

TABLE PARTICULIÈRE

Des morceaux de Littérature, Lettres ou Fragmens inédits et peu connus, dont on a enrichi cette nouvelle Edition, indépendamment des Notes nouvelles qui servent d'éclaircissement aux LETTRES DE SÉVIGNÉ.

Avec l'indication du Tome où se trouvent ces diverses Additions.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.
PLAN de cette EDITION.
SOMMAIRE Bibliographique.
CHOIX des PRÉFACES des anciennes Editions.
NOTICE sur la Vie et la Personne de Madame DE SÉVIGNÉ.
ARTICLES DIVERS servant de suite à la Notice.
1. MADAME DE GRIGNAN.
2. M. DE SÉVIGNÉ LE FILS.
3. MADAME DE LA FAYETTE.
4. M. ET MADAME DE COULANGES.
5. M. DE BUSSY-RABUTIN.
6. M. DE CORBINELLI.

CHOIX des ELOGES en vers et en prose.

ÉLOGES EN VERS.

Vers de Madame DE SÉVIGNÉ déguisée en Religieuse.
Madrigal italien, par Ménage.
Lettre en vers, par Saint-Pavin.
Portrait DE SÉVIGNÉ en vers, par l'EDITEUR.

ÉLOGES EN PROSE.

Lettre de Madame de Simiane.
Portrait, par Madame de la Fayette.
Sur les LETTRES DE SÉVIGNÉ, par La Harpe.
Sur le Stile épistolaire, par M. Suard.
Eloge de Madame DE SÉVIGNÉ par Madame la Présidente Brisson, Ouvrage couronné par l'Académie de Marseille.

LETTRES NOUVELLES.

I. 17. 29. 34. 38. 40.

TOME II.

Lettres — 172. 184. 204. 205. 216. 247. 290.

TOME III.

Lettres — 293. 321. 328. 347.

TOME IV.

Lettres — 438. 439. 458. 502. 514. 533. 536. 539. 540. 541. 543. 545. 549. 551. 552. 553.

TOME V.

Lettres — 639. 681. 685.

TOME VI.

Lettres — 738. 743. 744. 748. (*bis*) 749. 764. 766. 768. 778. 781. 782. 808. 833. 835.

TOME VII.

Lettres — 866. 880 (*bis*) 910. 962. 963.

TOME VIII.

Lettres — 1005. 1006. (*bis*) 1007.
NOTICE sur Madame DE SIMIANE.
FRAGMENS LITTÉRAIRES de M. de Sévigné, de Madame de Grignan et de Madame de Simiane.
DISSERTATION sur HORACE, par M. DE SÉVIGNÉ.
Avertissement.
Premier Factum.
Second Contredit
Troisième Contredit.
AVERTISSEMENT sur le Fragment qui suit.
RÉSUMÉ du système de Fénélon sur l'AMOUR DE DIEU, par Madame DE GRIGNAN.
VERS de Madame d'Ussé.
RÉPONSE de Madame DE SIMIANE.
LETTRES en prose et en vers du Chevalier DE L'AUBEPIN.
RÉPONSE en prose et en vers de Madame DE SIMIANE.
TABLE générale et raisonnée des matières contenues dans la Collection des LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, à sa fille et à ses amis.
OPUSCULES de Madame DE SIMIANE.

LETTRE INÉDITE
DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

SUPPLÉMENT survenu à la fin de l'Impression.

AUX ÉDITEURS.

Paris, le 9 Vendémiaire, an XIV.

Je m'empresse, Messieurs, de faire part à vos Lecteurs de ma bonne fortune, en vous communiquant deux lettres, qui n'étoient pas connues et n'ont pas été imprimées; l'une de Madame de Chaulnes à Madame de Sévigné, du 7 Septembre 1695; l'autre de Madame de Sévigné à son fils, du 20 Septembre 1695.

Ces lettres, en original, viennent de m'être adressées, de Rennes, par M. le Préfet du Département d'Ille-et-Villaine. C'est le fruit des recherches qu'il a bien voulu faire, à ma prière, dans cette Terre des Rochers, qui appartenoit, comme on sait, à Madame de Sévigné, et dont il est souvent question dans ses lettres. Je remercie ce digne Administrateur et tous ceux qui ont mis le même zèle à seconder mes vues, pour la gloire de Madame de Sévigné.

La lettre de Madame de Chaulnes a sur-tout pour objet de grandes plaintes, de la part de cette Dame, sur ce que M. de Sévigné ne sortoit pas de chez l'Intendant de Rennes, et sur ce qu'il négligeoit, disoit-on, le Premier-Président et le Procureur-Général du Parlement de Bretagne. Madame de Chaulnes attachoit beaucoup d'importance à cet article. « Il me paroît, dit-elle, » que cela n'est pas d'un homme de la qualité de M. votre fils, de se mettre » toujours à la suite d'un Intendant ».

On voit, dans la lettre de Madame de Sévigné, comment elle crut devoir prendre d'abord la défense de son fils, et l'exhorter en outre à se justifier lui-même, ce qu'il fit avec succès, comme il paroît par une lettre de Madame de Chaulnes, du 10 Octobre 1695, insérée dans votre édition, tome VIII, page 190.

Le reste de la lettre de Madame de Chaulnes ne présente plus d'intérêt; mais celle de Madame de Sévigné mérite d'être lue toute entière, parce qu'on y retrouve l'effusion naïve de la tendresse maternelle, qui étoit le fond de son âme, et qui ajoute un si grand charme au charme de son style *. Aussi,

* Cette tendresse respectable auroit dû protéger la mémoire de Madame de Sévigné contre les jugemens trop sévères ou trop légers de beaucoup de gens du monde, parmi lesquels je suis fâché de trouver M. de Nivernois. Il a fait un dialogue entre Pline-le-jeune et Madame de Sévigné, dans lequel il se trouve une allusion très-maligne à une prétendue intrigue de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan avec le Chevalier d'Adhémar. (*Œuvres de Mancini-Nivernois*, tome III, page 206.) Ce dialogue est fort ingénieux; mais Madame de Sévigné y est bien maltraitée.

Messieurs, quoique vous m'ayez annoncé que l'impression étoit terminée, je vous engage à faire un carton de quelques pages, pour y insérer cette pièce inédite. Ce petit supplément ne peut qu'accroître encore le prix singulier de votre édition, et concourir à la distinguer spécialement de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour.

La lettre de Madame de Sévigné pourra causer des regrets aux Lecteurs, parce qu'elle donne lieu de penser que nous avons perdu un grand nombre de lettres de cette femme célèbre. M. le Préfet de Rennes m'a mandé qu'avant 1789, il y avoit encore beaucoup de ces lettres, que l'on conservoit soigneusement aux Rochers; ce monument, si précieux pour notre littérature, a été détruit pendant la révolution.

Il n'existe plus aux Rochers d'autres traces du séjour de cette famille, que le portrait en grand de Madame de Sévigné, peint par Mignard, et celui de Madame de Grignan, par un autre maître. Ce sont deux tableaux d'un grand prix, par leur sujet, et par leur faire. On voit dans le portrait de Madame de Sévigné combien elle avoit d'agrément et d'esprit dans la figure, et l'on n'est pas surpris qu'elle ait inspiré, dans sa jeunesse, le charmant madrigal que Montreuil lui adressa pour racheter un gage dans un jeu de société.

Pour Madame de Sévigné, jouant à Colin-Maillard.

De toutes les façons vous avez droit de plaire;
Mais sur-tout vous savez nous charmer en ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère.

Je ne peux mieux finir ma lettre que par cette jolie pièce, digne de trouver place dans votre édition. Je vous salue sincèrement.

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU.)

LETTRE INÉDITE (1).

Madame DE SÉVIGNÉ *à son Fils, aux Rochers.*

De Grignan, le mardi 20 Septembre 1695.

RÉPONSE au 7.

VOUS voilà donc à nos pauvres Rochers, mes chers enfans ! et vous y trouvez une douceur et une tranquillité exempte de tous devoirs et de toute fatigue, qui fait respirer notre chère petite Marquise *. Mon Dieu, que vous me peignez bien son état et son extrême délicatesse ? j'en suis sensiblement touchée, et j'entre si tendrement dans toutes vos pensées, que j'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux. Il faut espérer que vous n'aurez, dans toutes vos peines, que le mérite de les souffrir avec résignation et soumission ; mais si Dieu en jugeoit autrement, c'est alors que toutes les choses *impromises* arriveroient d'une autre façon ; mais je veux croire que cette chère personne, bien conservée, durera autant que les autres ; nous en avons mille exemples. Mademoiselle de la Trousse n'a-t-elle pas eu toute sorte de maux ? En attendant, mon cher enfant, j'entre avec une tendresse infinie dans tous vos sentimens, mais du fond de mon cœur. Vous me faites justice quand vous me dites que vous craignez de m'attendrir, en me contant l'état de

(1) Si cette lettre étoit arrivée à tems, elle auroit été placée dans cette édition sous le numéro 1056, tome VIII, pag. 186.

* Femme de M. de Sévigné.

votre âme ; n'en doutez pas, et que je n'y sois infiniment sensible. J'espère que cette réponse vous trouvera dans un état plus tranquille et plus heureux. Vous me paroissez loin de penser à Paris pour notre Marquise. Vous ne voyez que Bourbon pour le printems. Conduisez-moi toujours dans tous vos desseins et ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous touche.

Rendez-moi compte d'une lettre du 25 d'août et du 30. Il y avoit aussi un billet pour Galois, que je priois M. Branjon de payer. Répondez-moi sur cet article. Il est marié, le bon Branjon ; il m'écrit, sur ce sujet, une fort jolie lettre. Mandez-moi si ce mariage est aussi bon qu'il me le dit. C'est une parente de tout le Parlement et de M. d'Arouys. Expliquez-moi cela, mon enfant. Je vous adressois aussi une lettre pour notre Abbé Charryer. Il sera bien fâché de ne vous plus trouver ; et M. de Toulon ! vous dites fort bien sur ce bœuf, c'est à lui à le dompter, et à vous à demeurer ferme comme vous êtes. Renvoyez la lettre de l'Abbé à Quimperlé.

Pour la santé de votre pauvre sœur *, elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang, elle est passée ; mais elle ne s'en remet point, elle est toujours changée à n'être pas reconnoissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture ; et cela vient du mauvais état de son foie, dont vous savez qu'il y a

* Madame de Grignan.

long-tems qu'elle se plaint. Ce mal est si capital que, pour moi, j'en suis dans une véritable peine. On pourroit faire quelques remèdes à ce foie; mais ils sont contraires à la perte de sang, qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais effet de cette partie affligée. Ainsi ces deux maux, dont les remèdes sont contraires, font un état qui fait beaucoup de pitié. On espère que le tems rétablira ce désordre : je le souhaite, et si ce bonheur arrive, nous irons promptement à Paris. Voilà le point où nous en sommes, et qu'il faut démêler, et dont je vous instruirai très-fidèlement.

Cette langueur fait aussi qu'on ne parle point encore du retour des guerriers. Cependant je ne doute pas que l'affaire ne se fasse, elle est trop engagée; mais ce sera sans joie, et même si nous allions à Paris, on partiroit deux jours après, pour éviter l'air d'une nôce et les visites dont on ne veut recevoir aucune, *chat échaudé, etc.*

Pour les chagrins de M. de St.-Amant, dont il a fait grand bruit à Paris, ils étoient fondés sur ce que ma fille ayant véritablement prouvé, par des mémoires qu'elle nous a fait voir à tous, qu'elle avoit payé à son fils neuf mille francs, sur dix qu'elle lui a promis, et ne lui en ayant par conséquent envoyé que mille, M. de St.-Amant a dit qu'on le trompoit, qu'on vouloit tout prendre sur lui, et qu'il ne donneroit plus rien du tout, ayant donné les quinze mille francs du bien de sa fille, qu'il a payés à Paris en fonds, et dont il a les

terres qu'on lui a données et délaissées ici) et que c'étoit à M. le Marquis à chercher son secours de ce côté-là. Vous jugez bien que quand *ce côté-là* a payé, cela peut jeter quelques petits chagrins; mais cela s'est passé. M. de St.-Amant a songé, en lui-même, qu'il ne lui seroit pas bon d'être brouillé avec ma fille. Ainsi, il est venu ici, plus doux qu'un mouton, ne demandant qu'à plaire et à ramener sa fille à Paris, ce qu'il a fait, quoiqu'en bonne justice elle dût nous attendre; mais l'avantage d'être logée, avec son mari, dans cette belle maison de M. de St.-Amant, d'y être bien meublée, bien nourrie pour rien, a fait consentir sans balancer à la laisser aller jouir de tous ces avantages; mais ce n'a pas été sans larmes que nous l'avons vue partir; car elle est fort aimable, et elle étoit si fondue en pleurs, en nous disant adieu, qu'il ne sembloit pas que ce fût elle qui partît, pour aller commencer une vie agréable, au milieu de l'abondance. Elle avoit pris beaucoup de goût à notre société. Elle partit le premier de ce mois avec son père.

Croyez, mon fils, qu'aucun Grignan n'a dessein de vous faire des finesses, que vous êtes aimé de tous, et que si cette bagatelle avoit été une chose sérieuse, on auroit été persuadé que vous y auriez pris bien de l'intérêt, comme vous avez toujours fait.

M. de Grignan est encore à Marseille; nous l'attendons bientôt, car la mer est libre, et l'Amiral

Russel, qu'on ne voit plus, lui donnera la liberté de venir ici.

Je ferai chercher les deux petits écrits, dont vous me parlez. Je me fie fort à votre goût. Pour ces lettres à M. de la Trape, ce sont des livres qu'on ne sauroit envoyer, quoique manuscrits. Je vous les ferai lire à Paris, où j'espère toujours vous voir : car je sens mille fois plus l'amitié que j'ai pour vous, que vous ne sentez celle que vous avez pour moi. C'est l'ordre, et je ne m'en plains pas.

Voilà une lettre de Madame de Chaulnes, que je vous envoie entière, par confiance en votre sagesse. Vous vous justifierez des choses où vous savez bien ce qu'il faut répondre, et vous ne ferez point d'attention à celles qui vous pourroient fâcher. Pour moi, j'ai dit ce que j'avois à dire, mais en attendant que vous me répondissiez vous-même sur ce que je ne savois pas; et j'ai ajouté que je vous manderois ce que cette Duchesse me mandoit. Ecrivez-lui donc tout bonnement comme ayant su de moi ce quelle écrit de vous. Après tout, vous devez conserver cette liaison; ils vous aiment, et vous ont fait plaisir; il ne faut pas blesser la reconnoissance. J'ai dit que vous étiez obligé à l'Intendant. Mais je vous dis à vous, *mon enfant*, cette amitié ne peut-elle compatir avec vos anciens commerces, et du Premier-Président, et du Procureur-Général? Faut-il rompre avec ses vieux amis, quand on veut ménager un Intendant ?

M. de Pommereuil n'exigeoit point cette conduite. J'ai dit aussi qu'il vous falloit entendre, et qu'il étoit impossible que vous n'eussiez pas fait des complimens au Procureur-Général, sur le mariage de sa fille. Enfin, mon enfant, défendez-vous, et me dites ce que vous aurez dit, afin que je vous soutienne.

Ceci est pour mon bon Président : J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Président, elle est aimable comme tout ce que vous écrivez.

Je suis étonnée que Dupuis ne vous réponde point, je crains qu'il ne soit malade.

Vous voilà trop heureux d'avoir mon fils et notre Marquise. Gouvernez-la bien ; divertissez-la ; amusez-la ; enfin, mettez-la dans du coton, et nous conservez cette chère et précieuse personne. Ayez soin de me faire savoir de ses nouvelles ; j'y prends un sensible intérêt.

Mon fils me fait les complimens de Pilois * et des ouvriers qui ont fini le labyrinthe. Je les reçois, et je les aime, et les remercie. Je leur donnerois de quoi boire, si j'étois là.

Ma fille, et votre idole, vous aiment fort ; mais moi par-dessus tout. Adieu mon bon Président ; mon fils vous fera part de ma lettre. J'embrasse votre tourterelle.

N. B. Au dos de cette lettre, de onze pages, sont écrits ces mots, de la main du Marquis de Sévigné : *De ma mère, le 20 Septembre* 1695.

* Jardinier des Rochers.

RÉFLEXIONS

Sur les LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, *par M.* DE VAUXCELLES.

LES Lettres de Mme. de Sévigné furent célèbres dès son vivant, mais celles de quelques autres l'étoient aussi ; par exemple, celles de sa Cousine Mme. de Coulanges (1). Le vrai goût du style épistolaire s'étoit alors développé en France. Il faut avouer que les plus parfaits modèles en furent donnés par les femmes, et qu'elles laissèrent bien loin derrière elles les modèles qu'on leur avoit vantés, et Voiture et Balzac (2). Ce genre sur-tout veut du naturel, et c'étoit à elles qu'il appartenoit de le perfectionner. Un homme dans ce même tems parut y exceller, c'étoit encore un parent de Madame de Sévigné, le fameux

(1) Lorsqu'on présenta Madame de Coulanges à la Dauphine en 1680, cette Princesse lui parla de l'agrément de ses lettres. Elle en avoit lu quelques-unes en Allemagne.

(2) Je ne perdrai pas le tems à parler de ces deux hommes ; ils sont jugés partout, et les gens du monde ne les lisent plus. Mais les gens de lettres, qui doivent lire tout et observer quels ont été les progrès de la perfection, peuvent remarquer que ces deux hommes ne furent ni sans influence, ni sans utilité. On se détrompa bientôt de l'enflure de Balzac, et l'on conserva sa noblesse. Le style des dépêches politiques acquit de la dignité. Ce mérite fut remarqué par Louis XIV dans Pompone (ami de Madame de Sévigné), et c'est à quoi il dut son élévation. Quant à Voiture, il régna plus long-tems; les esprits les plus graves s'en occupèrent, et j'en ai vu un exemplaire chargé des notes du savant Huet. Son nom étoit devenu une espèce de proverbe, et quand on vouloit louer un badinage ingénieux, on le comparoit à celui de Voiture. Son succès fut trop grand, et ce fut peut-être un bonheur, car sa chûte en a été plus complète. On s'aperçut que l'esprit des Cotins et le ton de l'hôtel de Rambouillet, qui avoit pensé tout perdre, n'étoit que l'imitation des défauts de cet écrivain, l'esprit naturel reprit ses droits. Il faut avouer que Molière aida puissamment à décréditer l'affectation et le faux goût. Mais les exemples du vrai style épistolaire furent donnés par des Dames illustres dont on a conservé les lettres. Madame de Sévigné, Madame de Coulanges, Madame de Villars, Madame de Maintenon, virent dans leur jeunesse régner dans les lettres la folie du bel-esprit; on ne voit dans les leurs qu'un langage plein de raison et d'élégance.

Bussy-Rabutin, écrivain très-pur en même tems qu'un médisant détestable : d'abord détracteur de sa Cousine, puis son admirateur sincère. Il imprima le premier Recueil où se trouvent les lettres de cette Dame mêlées aux siennes. Elles ont entre elles quelque air de famille. Bussy brille par cette aisance de tournure, et cette pureté d'expression dont Bouhours l'a si constamment loué : mais il est vain, mais son orgueil y paroît écrasé, et non pas éteint par les humiliations qu'il s'étoit attirées. On est fatigué de le voir si long-tems à genoux devant Louis XIV, et à-peu-près consolé de ce qu'il n'obtient point grâce. Sa Cousine, au contraire, est bonne, naturelle ; elle lui a pardonné. Mais je ne sais pourquoi on soupçonne qu'elle n'a pu oublier la vieille injure. Soit parce qu'il fut un méchant, soit parce qu'il est toujours bel-esprit et se pavane dans son langage d'*homme de la Cour*, elle paroît moins parfaitement à l'aise avec lui. Ses lettres ne tombent point de sa tête toutes faites comme les autres, et elle ne peut pas dire de celles-là : *mon papier*, *mon encre*, *ma plume*, *tout vole* ; elle les fait et les compose, et Bayle a raison de remarquer qu'elles ont quelque chose de moins parfait. On n'y voit pas, par exemple, cet abandon de gaîté avec lequel elle instruit M. de Coulanges des événemens du jour, et l'entretient de chansons, de voyages, de châteaux, de bonne chère, et de toutes les distractions auxquelles il laissoit emporter sa vie. Dira-t-on que c'est le malheur de Bussy qui lui pèse, non ; mais c'est la joie continue de Coulanges qui se communique à elle. Je vois par les lettres que ce Cousin-là reçoit, comme par celles qu'il écrit, qu'il étoit très-aimable, solide en amitié, quoique frivole en ses goûts, qu'il a dû jouir de tout et ne parvenir à rien de grand ; et c'est ce qui arriva. Ses lettres sont amusantes (1) ; mais il paroît qu'il savoit goûter celles de sa Cousine, qu'il les lisoit avec plaisir pour lui-même et avec charme pour les autres. Madame de Sévigné le loue vingt fois de ce petit talent ; elle se

(1) Les chansons qu'il y a mêlées n'y ajoutent aucun prix, et ce ne sont pas ses plus jolies. Voltaire n'a pas dédaigné de citer quelques couplets de ce rimeur facile et gai : sa mémoire a survécu assez long-tems, non-seulement au règne de Louis XIV, mais à la Régence. Aujourd'hui il est absolument publié, et sans Madame de Sévigné qui parleroit de Coulanges ?

divertit quand il assure qu'il est très-jeune à soixante ans, et *qu'il coupe sur on a commis quelque grosse erreur de date dans son acte de baptême.*

Sa femme, plus habile, et dont les grâces sont plus nobles, sans atteindre toutefois jusqu'à celles de Madame de Sévigné, sa femme, dis-je, étoit amie de Madame de Maintenon, et l'amie préférée, dont cette grave favorite aimoit à s'accompagner et à se parer dans les jours solemnels consacrés à la gloire de l'esprit et du mérite, aux représentations saintement théâtrales de Saint-Cyr, ou bien à l'arrivée d'une jeune Princesse à qui il falloit montrer ce que la Cour avoit de plus estimable et la société de plus exquis. Dans ces occasions, Madame de Coulanges étoit toujours appelée et distinguée. Il faut même avouer qu'elle l'étoit plus particulièrement que Madame de Sévigné, soit que celle-ci, aux yeux de la sage dispensatrice des petits honneurs, parût avoir moins besoin d'appui, soit qu'elle ressentit pour Madame de Coulanges un goût plus décidé. Cette opinion paroît la plus probable. On croit apercevoir dans les lettres de ces deux Dames que cette dernière, avec beaucoup d'agrémens et un caractère propre à attirer et à fixer la considération, avoit apparemment cette attention suivie, et cette habileté de tous les instans et de tous les détails qui invite les personnes puissantes à marquer la faveur. Elle étoit plus guidée par la pensée de son projet, Madame de Sévigné par son émotion présente. Celle-ci avoit plus de ces qualités qu'on abandonne à leurs succès naturels, et au secours desquels on n'est point tenté de venir. Elle avoit certainement un esprit plus fertile et plus divers, plus vif, plus livré à sa propre course, et ne s'assujétissant point à la marche des autres. De tels avantages conduisent à être libre dans la société, mais non pas y être favorisée et distinguée autant qu'on seroit bien aise de l'être. De vieilles traditions de la bonne compagnie qui sont venues jusqu'à nous, assurent que dans la société de l'hôtel de Chaulnes et dans celle du célèbre Duc de la Rochefoucauld, et de Madame de la Fayette, Madame de Sévigné portoit une telle habitude de sécurité, d'abandon, d'aimable insouciance, qu'en de certains momens elle se faisoit oublier et paroissoit presque nulle. On l'en aimoit davantage ensuite, quand son imagination, venant à s'éveiller,

retrouvoit toute sa vivacité, sa fécondité, son éloquence. Son âme alors se rendoit présente et embellissoit sa personne. Le brillant de son esprit, suivant Madame de la Fayette, lui donnoit alors un tel éclat, que *quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est certain que le sien* (1) *éblouissoit les yeux.*

« Vous êtes sensible, lui disoit-elle aussi, à la gloire et à » l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs. Vous » paroissez née pour eux, la joie est le véritable état de votre » âme.... » Elle ajoute encore : « Il y a des gens qui vous soup- » çonnent de ne pas montrer votre cœur tel qu'il est; mais, » au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui » ne vous soit honorable, que même vous y laissez voir quelque- » fois ce que la prudence vous obligeroit de cacher. » On seroit fâché qu'elle eût supprimé ce trait du portrait de son amie ; il accrédite les autres, et montre parfaitement ce qu'étoit Madame de Sévigné au milieu de ces sociétés exquises, qu'on peut appeler la fleur du siècle le plus brillant. Je me figure entre l'auteur des *Maximes* et celle de *Zaïde*, et avec leurs amis les plus choisis, une personne qui ne se doute pas que la postérité recevra d'elle un livre, non moins renommé que les leurs, et cent fois plus relu, mais qui ne sera un livre que parce qu'elle ne songera jamais à en faire un ; un livre dans un genre où un seul homme, de la plus haute éloquence parmi les anciens a excellé (2), (peut-être moins qu'elle) ; un livre qui fera le

(1) L'action de l'âme triomphe de l'irrégularité des traits, elle met de l'accord au milieu de la confusion, et de la vie, où il n'y avoit que de l'immobilité, comme la lumière s'empare d'un nuage, et le rend transparent et léger: la laideur de Pélisson disparoissoit quand il parloit, et Le Kain, dans certains rôles, obtenoit ce cri des femmes : *Ah ! qu'il est beau !* Mais cet effet provient tout entier de l'intelligence, de l'émotion intérieure, et non des efforts qu'on y substitue. Ce qui est de commande est toujours faux ; ce que la nature donne est sûr de plaire, et la beauté même en est embellie. J'adopte donc la remarque de Madame de la Fayette sur son amie, quoique je n'en approuve pas l'expression, qui est un peu hyperbolique et précieuse, ce qui ne lui est pas ordinaire.

(2) On se doute que je parle de Cicéron. Ses Lettres sont sans contredit les premières entre celles des hommes d'État, des gens du monde, des hommes de Lettres. Son âme s'y peint sans cesse toute entière, et très-diversement agitée par les événemens de son siècle. C'est un très-grand homme au moins en charm-

charme de tous les lecteurs et le désespoir d'aucun ; le modèle le plus varié et le plus attrayant, dont ils désireront le plus d'approcher, et dont ils n'approcheront que par un extrême bonheur et jamais par effort. Voilà le livre inespéré, imprévu parmi toute cette société si spirituelle, qui en formera un jour les annales, et perpétuera les souvenirs de tant de dignité, de politesse et de grâce. L'auteur, dis-je, sera cette femme si paisible, et tout ensemble si vive, tour-à-tour recueillie dans son âme et y vivant de sa propre joie et de ses douces pensées maternelles, et en sortant au moindre mot qui l'invite, et se communiquant toute entière avec une fertilité d'imagination, une variété de grâces qui contraste avec la finesse concise de la Rochefoucauld, et avec l'élégance réservée de Madame de la Fayette. Ces personnes réunies forment un modèle presque idéal de la conversation la plus parfaite. Si quelque jour nous revenons à savoir jouir de notre esprit et des véritables délices de ce qui s'appeloit si justement alors la bonne compagnie, on ne les retrouvera que dans des assortimens semblables de plusieurs esprits raisonnables, divers entre eux, mais qui se plaisent et marient leurs pensées, comme d'habiles musiciens leurs dissonances et leurs accords. Tel est le souvenir qu'ont laissé les sociétés de ce beau siècle, si riche en hommes supérieurs, si abondant en femmes aimables ; et ce que l'on reconnoissoit alors pour l'esprit et le ton françois, est celui que voudra imiter toute nation curieuse de la gloire et des plaisirs les plus nobles (1).

d'une scène très-inquiétante. Madame de Sévigné, au contraire, est entourée de tout le bonheur d'un beau règne, et son âme s'épanche au milieu des félicités ; mais cette âme n'est pas moins noble et moins sensible que celle de l'immortel Consul : son partage est la grâce toujours diverse et toujours vraie, comme celui de Cicéron est l'urbanité romaine et la philosophie ; sa lecture a moins d'intérêt pour les lecteurs instruits, et plus de charme pour tous, surtout pour les Français.

(1) La société se perfectionna alors beaucoup plus en France qu'elle n'avoit fait dans le midi de l'Europe, et nous laissâmes très en arrière les Italiens et les Espagnols, de qui nous avions beaucoup emprunté. Quand le Nord voulut se polir, il nous imita. L'Angleterre en donna l'exemple sous Charles II, et continua jusque sous la Reine Anne. Les plus beaux esprits d'Angleterre estimoient alors beaucoup les nôtres. L'Allemagne mêla l'idée des différens modèles, et voulut à la fois imiter les Anglois et nous : mais Frédéric-le-

Il faut avouer que cette perfection d'agrément ne s'étoit pas encore répandue loin de la Cour et de quelques sociétés de Paris ; les trois quarts de cette capitale étoient condamnés à végéter avec le sobriquet de *Bourgeois*, qu'on opposoit au titre de *Cavalier*, à une distance énorme de celui d'*homme de la Cour;* et l'on ne peut s'empêcher de rire de la compassion du Jésuite Bouhours pour tout ce qui est *bourgeois*, et de sa vénération pour *les gens de qualité.* Le nom de *Provincial*, bien pire encore, enveloppoit tout ce qui n'habitoit pas la capitale ou quelque *royal château*, (comme disoit Coulanges) de ceux qu'il fréquentoit ; et désignoit inévitablement le mauvais goût et les manières ridicules. Or, si les gens de la Cour se préservoient du commerce des bourgeois à Paris, il falloit bien qu'ils rencontrassent les provinciaux dans leurs terres. Malheur aux délicats : leurs yeux et leurs oreilles avoient beaucoup à souffrir. On s'aperçoit dans les Lettres de Madame de Sévigné que la province la tiroit de sa position naturelle et ordinaire, mais que sa gaîté et les occupations l'y soutenoient, et que sans se dérober, ni choquer, ni s'ennuyer ou se plaindre, elle se contentoit de rire toute seule et doucement *du prochain.* Car, disoit-elle : *Il est drôle quelquefois le prochain en Bretagne, sur-tout quand il a dîné.* Je ne vois pas positivement du mépris, mais seulement de la gaîté dans ce qu'elle raconte des passepieds bretons, et du menuet, qui brouilla Mademoiselle de Kerborgne avec une autre Demoiselle en Ker, et des carrossées de *Madames* qui lui pleuvent, et des cavalcades de campagnards. Il n'y a que l'insupportable Mademoiselle du Plessis que ses railleries poursuivent sans miséricorde, peut-être parce qu'elle est affectée et même hypocrite ; peut-être aussi, et plus probablement encore, parce qu'elle déplaisoit à Madame de Grignan, péché impardonnable auprès de Madame de Sévigné. Les haines, très-féminines de la fille, passoient tout entières dans le cœur de la mère. De là quelques endroits dans ses lettres détonnent fortement avec la lecture assidue de

Grand nous préféra toujours. Il est aisé de prouver que tous les pas que l'Europe a fait depuis cent ans vers la politesse des écrits et des mœurs, ont été faits à la suite des sujets de Louis XIV, que quelques fous appellent ses esclaves.

Nicole, et *la charité*, et la générosité naturelle, et même la bonne grâce et l'usage du monde, qui veulent qu'on soit très-retenu dans ses aversions. Elle ne l'est pas toujours assez, je l'avoue; mais s'il faut en dire ma pensée, je m'en prends à Madame de Grignan. Il me semble que c'est pour son compte et pour la divertir que ces traits de malice, un peu acérés, se trouvent sous la plume de sa mère, au milieu de tant d'amour et de grâces, parmi toutes ces effusions d'une âme *satisfaite* (pour me servir de l'heureuse expression de Gresset). Je ne sais pourquoi j'ai éprouvé, dès ma première jeunesse, dans cet âge où les jugemens sont si purs, parce qu'ils sont ceux de l'instinct, j'ai éprouvé, dis-je, cent fois qu'après avoir lu les Lettres de Madame de Sévigné je l'aimois beaucoup, et qu'au contraire j'aimois très-peu cette fille qu'elle adore et idolâtre. Je soupçonnois celle-ci d'être altière, guindée dans les hauteurs de son esprit cartésien et dans les priviléges d'une Commandante de Provence, abaissant sans pitié et désirant qu'on n'épargne point tout ce qui a rencontré sa défaveur. C'est sous ces traits que s'offroit à moi Madame de Grignan, et j'en demande pardon à sa mère, cette idée n'a pu s'effacer entièrement de mon esprit, quoique d'une part je n'aie lu contre elle aucune accusation contemporaine et positive, et que de l'autre je voie de quels éloges sa mère l'a comblée pendant tant d'années. De tels éloges donnés par une telle mère, dans plusieurs volumes de Lettres, ne peuvent être ni une longue bêtise, ni une effronterie maladroite. Je consens qu'ils soient aussi mérités que sincères; je trouve même dans quelques lettres qui sont restées de cette Dame un ton spirituel et noble. Mais enfin, quand je vois les innombrables lettres de sa mère, je remarque avec peine pour Madame de Grignan qu'elle est la seule avec qui Madame de Sévigné descende à se montrer médisante. Je me suis dit: Elle l'est donc en sa faveur, et par une molle complaisance elle partage les passions de sa fille, comme elle partageoit les accidens de sa santé; et de même qu'elle disoit: *J'ai mal à la poitrine de ma fille*, elle auroit pu dire: La haine de ma fille m'envenime un peu souvent contre Mademoiselle du Plessis et contre Madame de Marans, et contre l'Evêque de Marseille, et contre quelques autres en petit nombre. Elle a quelquefois

ailleurs des traits de malice, mais ceux-là peuvent s'appeler du badinage ; ils lui échappent, elle ne les enfonce point. Par exemple, quand elle peint Roquette, l'Evêque d'Autun, prononçant l'Oraison funebre de Madame de Longueville *avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable*, elle ajoute : *Ce n'étoit point Tartuffe, ce n'étoit point un Patelin, c'étoit un Prélat de conséquence*.... Peut-on dire plus clairement et plus gaiment que ce n'étoit point là son habitude, et qu'il passoit pour un patelin et un tartuffe. Le souvenir de Tartuffe lui fournit ailleurs une autre plaisanterie qui m'étonna plus quand je la retrouvai. C'est sur le grand Bossuet lui-même, quand on lui donna l'Abbaye de Rebais ; elle soupire et dit : *le pauvre homme !* comme M. Orgon quand il s'attendrit sur le bon souper qu'a fait Tartuffe. Soupçonnoit-elle ce grand homme, qui tonnoit si haut contre les vanités, de ne pas dédaigner la vanité des bonnes Abbayes ? Je dirai ici, en laissant courir ma plume aussi librement et aussi vaguement que ces lettres, que Bossuet et Madame de Sévigné naquirent à un an de distance, tous deux en Bourgogne. Cette Province, fertile en grands hommes, s'honorera toujours principalement de ces deux mérites, qu'on ne peut appeler comparables et égaux ; mais chacun unique et parfait en son genre. Qui mieux que l'un a déployé toute la force et la magnificence qui peut accompagner la parole ? Mais voyez comme l'autre a donné à son style tous les mouvemens qui peuvent exprimer la grâce. Je dirai plus, elle est quelquefois sublime ; par exemple, au sujet de la mort de Louvois et et dans les louanges de Turenne, comme Bossuet, en retraçant certains souvenirs de ses héros, est plein de tendresse et d'une parfaite élégance. Il me semble que quiconque est sensible à l'éloquence ne peut prononcer le nom de Bossuet qu'avec une sorte d'étonnement respectueux, mais que celui de Sévigné sera toujours répété avec charme.

Quand on l'a lue on la parcourt, et quand on l'a parcourue bien des fois, on se laisse aller à la relire toute entière. J'ai vu des personnes d'un goût exquis, qui, par méthode ou par attrait, ne laissoient passer aucune année sans se raviver par cette lecture ; c'est qu'elle leur avoit donné chaque fois un

plaisir et nulle peine. On aime à y revoir le mouvement d'un grand siècle pendant ses quarante plus belles années, et une foule de personnages mémorables; mais il me semble que c'est sur-tout Madame de Sévigné qu'on veut retrouver, parce qu'on s'est attaché à elle, et qu'on se plaît au milieu des objets ou des personnes qui l'occupent ou qui l'amusent. On la suit au milieu des grands, parmi ses amis, quelquefois dans la pratique des devoirs affectueux envers ses proches; de tems en tems au sein de la dévotion; au jubilé qu'elle voudroit faire faire à Corbinelli, mais celui-ci prétend qu'il *n'est pas assez préparé*; aux sermons de Bossuet, qui sont *des combats à outrance*, ou *un Bourdaloue*, qui est pour elle le premier des prédicateurs, *le Grand Pan*; ou par complaisance dans l'auditoire de quelque Abbé de Cour, qui a fait *le plus beau jeune sermon qu'on puisse entendre*. Cette dévotion ne laisse pas de tenir de la place parmi ses affections. Elle s'est sur-tout si bien pénétrée du dogme de la Providence, que *c'est son dogme, sa Providence*, qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort touchée de ce qui contrarie la tendresse de son cœur et provoque sa disposition aux larmes. « Avec toute ma belle Providence, que *je comprends si bien*; je ne laisse pas d'être toujours affligée de » ces arrangemens au-delà de toute raison. » N'importe, elle y revient sans cesse, et je plains celui qui l'en blâmeroit; car ce moyen réussit à calmer son âme et la rasseoir, et la mène tout droit à un résultat que n'atteignent pas toujours les efforts de la philosophie. J'aime à voir *beaucoup de Providence* dans les pensées d'une âme sensible, et laisse la triste doctrine de la nécessité aux têtes orgueilleuses qui veulent faire les fières. Si on demande quelle est la pensée habituelle de Madame de Sévigné, toutefois après sa fille, je dirai c'est la Providence. Cette pensée *la tire d'affaire*, et lui fait *voir clair dans la vie*, sans prétendre y expliquer tant de choses inexplicables pour nous, qui, comme elle dit, ne voyons point *le dessous des cartes*. Souvent elle s'en exprime dans les termes d'une adoration respectueuse: une fois elle s'écrie avec une apparence de dépit plaisant: *Oh Providence! faites donc comme vous l'entendez; vous êtes la maîtresse!* Elle voit bien que tout est réglé quoique imprévu, et que les détails seront toujours

des mystères, quoique le principe soit l'évidence même. Ainsi raisonna toute sa vie Madame de Sévigné ; et soit que cela elle ait été excellemment philosophe, comme c'est mon avis, ou tout le contraire, comme il plaira à d'autres de le dire, j'affirme qu'elle en a été plus heureuse, et j'ajoute qu'elle en a été plus aimable. Tout homme sensé souhaitera que toute femme qui l'intéresse, puisant ainsi à la source des affections abondantes et réglées, mette son cœur plein d'émotions sous la protection de cette doctrine, qui subvient à tout dans la vie, et donne les conseils nécessaires à la prospérité, et de douces consolations au malheur. La sensibilité des femmes m'émerveille toujours, et je suis assez porté à croire avec nos pères les Gaulois, qu'il y a en elles *quelque chose de céleste.* Il leur sied donc d'entretenir une sorte de communication avec le ciel. Je le dis aux femmes, et je le dis à ceux qui ont eu quelque participation de leurs dons admirables, aux âmes tendres, aux imaginations que le beau enflamme, qui ne vivent que pour être émues, émouvoir et plaire, la pensée religieuse est si grande, si touchante, si vive, qu'elle leur convient excellemment, que leur talent en sera enrichi, et qu'elles laisseront bien en arrière les âmes sèches et dures qui la rejettent ; qu'ils s'empressent donc de se pénétrer de ce sentiment, et se souviennent de ce bel adage des anciens : Muses, chantez d'abord Jupiter, qui remplit tout de sa présence : *Ab Jove principium Musæ, Jovis omnia plena.*

Je dirai quelque chose d'une opinion qu'elle mêla à ses affections religieuses ; elle auroit dû se borner au sentiment, personne ne fut plus heureuse à l'exprimer ; et on voit par quelques lettres où elle analyse à sa fille des traités dogmatiques de S. Augustin, que la discussion profonde n'étoit point son fait. L'opinion dont je parle porte à la rigueur, mais elle ne rendit Madame de Sévigné ni rigoureuse ni dure, et n'influa que sur ses discours. Il est vrai qu'elle y revient souvent, et parle beaucoup des livres *de ces Messieurs ;* c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal, et c'est pour cela qu'un Jésuite l'a placée dans un *Dictionnaire des livres jansénistes*, et que les Jansénistes, de leur côté, ont fait un *Sevigniana*, ou Recueil de tout ce qu'il leur plaît dans ses Lettres, avec des notes qui sont le plus souvent

un nécrologe de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la mauvaise fortune d'occuper si fort ces deux partis de théologiens; mais pourquoi célèbre-t-elle si souvent ce Port-Royal? je vais le dire.

Cette fameuse solitude étoit devenue le centre et la capitale d'une secte, mais il en sortoit avec des livres de parti, d'autres qui ont perfectionné l'esprit humain; et parmi ces livres de parti même, il y en avoit un que Boileau préféroit *aux anciens et aux modernes :* ce sont *les Provinciales*. Ce jugement n'étoit au fond qu'une hyperbole plaisante, par laquelle le satirique s'amusa dans une conversation à dérouter un Jésuite. Mais enfin *les Provinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en enfanta jamais le génie polémique; et ce chef-d'œuvre n'est pas le seul que la postérité doit à ces solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obligations que leur a la langue françoise et l'art du raisonnement, et même la géométrie. Il faut se souvenir que presque tout ce qui a excellé dans ce beau siècle les appeloit ses maîtres. Ils avoient mis la gloire en commun; chacun pour son compte avoit renoncé au *je*, et au *moi*, et quand il parloit de lui il se cachoit sous la modeste particule *on* (1). C'est pour cela qu'en parlant de leurs ouvrages, on disoit les livres de *ces Messieurs*.

Ces hommes habiles, et protégés par leurs talens et leur austérité, soulevoient fortement l'opinion, et plus d'un Lecteur ne

(1) C'est chez eux qu'elle prit tant de faveur. *On* avoit l'air, par cet innocent artifice, de s'éclipser dans la foule, de se compter pour rien. Mais il y avoit dans cette humilité apparente une grande prudence, un calcul très-habile de l'amour-propre. *On* se sauvoit des inconvéniens et de l'espèce de responsabilité qu'entraîne le pronom personnel. *On* échappoit au blâme de la vanité, et *on* espéroit bien retrouver son compte avec la gloire. De là ces déguisemens de faux noms, sous lesquels *on* étoit toujours deviné. Le public apprenoit tôt ou tard qui étoit *le Provincial*, *et Wandroek*, *et le Prieur de Beuil*, *et le Sr. de Roydumont*. Arnauld étoit presque le seul qui mit toujours son vrai nom à la tête de ses écrits; (il ne craignoit pas d'en répondre). Les autres prenoient un masque, ou se tenoient derrière les rangs. Le public incertain pendant quelque tems, hésitoit pour s'expliquer; il craignoit que ce faux nom ne cachât par hasard un grand homme. Cet *on* pouvoit convenir à toute une foule, et chaque Janséniste avoit derrière lui tout Port-Royal. Par ce moyen, *On* étoit respecté et *ces Messieurs* acquéroient en toute humilité un grand renom.

sait pas tout ce qu'ils auroient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique qui ne l'ignore pas, et qui, dans un ouvrage récent (1), vante assez maladroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV en avoit précisément la même idée, et il regardoit la faveur publique qui réclamoit pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompoit peut-être pas entièrement; car l'esprit d'opposition qui s'étoit manifesté alors en France ne s'y étoit pas éteint, il n'étoit qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du Gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer tout-à-fait les pensées; et toutes les fois qu'elle s'exerçoit, elle rencontroit l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi l'infortune de Fouquet, condamné par des juges de Cour, fut déplorée par des gens de lettres et par Madame de Sévigné. Ainsi les rigueurs contre les partisans de Port-Royal furent désapprouvées par cette même Madame de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyoient dans ces solitaires que les adversaires des Jésuites et les défenseurs de la saine morale. Ce Monarque absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de pouvoir, il encourut le blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à éteindre une hérésie. On lui soutenoit que cette hérésie étoit un fantôme. Que pouvoit-il de plus? Tout le siècle se portoit vers ces opinions accréditées par l'éloquence et par la plaisanterie, (qui a encore plus de pouvoir sur les François). Le grand Louis étoit enveloppé, sans le savoir, par le Jansénisme (2), comme ses successeurs, dans notre siècle, l'ont été par la philosophie, et l'opinion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la vaincre.

Qu'on ne dise pas ici qu'à propos d'une femme, auteur de quelques lettres, je parle de toute la nation, et me livre à une peinture vaste et tout-à-fait historique; outre que cette peinture

(1) *Voyez* la brochure intitulée : *Les Ruines de Port-Royal* en 1801, par Gr. . .

(2) *Voyez* dans Rulhières une foule de détails curieux sur l'adresse avec laquelle les Jansénistes, dans l'affaire des Protestans, firent prévaloir souvent leur avis, dans le Conseil du Roi, sur celui des Jésuites et des Prélats dits *Molinistes*.

la peut-être le mérite de l'instruction, le Lecteur voudra bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs étant presque toujours celles de notre tems, une personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait connoître ses contemporains. Il faut donc dire que Madame de Sévigné étoit entraînée par les siens, et que ceux-ci l'étoient par quelques hommes adroits, constans, parés de modestie et désintéressés de toute importance apparente, mais non pas de la gloire et de l'ambition d'influer, qui agissoient du fond d'une solitude de vierges, et remuoient secrètement toute la France par le souvenir de la discipline antique des Chrétiens, et l'attrait d'une morale austère. Je demanderai, avec J. J. Rousseau, qui peut bien se répondre que, s'il eût vécu du tems d'Arnauld, de Pascal, de tous ces hommes d'un caractère si grave, et d'un talent si divers, il n'eût pas été le panégyriste de Port-Royal, comme Despréaux, comme Racine, comme une foule de savans magistrats et d'hommes vertueux, comme Madame de Sévigné enfin, qui, libre de toute passion, excepté du plus extrême amour maternel, vouloit être femme de bien, en même-tems que femme aimable. Elle étoit conduite à imiter tant de gens d'esprit, par les suites même de son éducation, et par celles de ces premières liaisons importantes. Son éducation, dis-je, avoit dû être très-dévote. Petite-fille d'une Sainte canonisée, de Madame de Chantal, elle avoit environ quinze ans quand celle-ci mourut, et elle avoit pu voir combien elle étoit vénérée, combien le renom de la piété étoit alors une gloire extrême. Or ce renom ayant passé dans la fantaisie du monde, des disciples de S. François de Sales, qui avoit formé Madame de Chantal, à ceux de l'Abbé de Saint-Cyran, l'oracle de Port-Royal, et de la famille Arnauld, Madame de Sévigné se mit avec le Public à admirer passionnément cette famille, et désireuse dès l'enfance de *marcher à la lumière des Saints*, elle crut l'avoir trouvée là, et prit de la dévotion des Arnauld tout ce qui pouvoit s'allier avec les qualités de son esprit, très-douces, un peu mondaines et fort aimables. Elle s'étoit attachée sur-tout à M. de Pomponne, et en avoit reçu les conseils utiles à son veuvage et à la tutelle de ses enfans. De là son commerce d'amitié et de confiance avec d'autres magistrats, avec Fouquet le magnifique, le Mécène des grands artistes

et des meilleurs poètes, qui s'entouroit de tout ce qui brilloit en France par les talens ou par les grâces. Je ne parlerai point de quelques autres liaisons de circonstances, de ces *beaux esprits* qui commencèrent à lui faire une réputation (toutefois à leur manière); de ce Ménage, par exemple, qui estropie son nom, et l'appelle toujours Madame de Séviguy. Un certain Saumaize la célébra aussi dans son *Dictionnaire des Précieuses*. C'est ainsi qu'on désignoit encore les femmes les plus spirituelles de ce tems-là. Plusieurs étoient fort estimables; mais Madame de Sévigné vaut mieux qu'elles, comme elles valent mieux que celles dont Molière a immortalisé le ridicule dans sa comédie.

Tels sont les premiers rapports qu'elle eut dans le monde avant qu'on la vît fréquenter beaucoup la Cour; elle le fit par goût peut-être pour ces grandeurs, alors si attirantes et si admirées, et sur-tout pour l'intérêt de ses enfans; son plan de vie parut alors fixé invariablement; elle s'étoit fort bien conduite avec un mari fort léger; elle avoit sauvé son veuvage, sinon de toute témérité de la médisance, car il faut bien se souvenir de celles de Bussy, du moins de toute censure des gens de bien; elle avoit gouverné sa tutelle avec autant de zèle que de prudence; sa figure conserva long-tems un grand charme, et elle ne fut point de celles dont la beauté se retire quand l'esprit arrive; et quant à son esprit, il me semble qu'il acheva de se développer quand elle fut liée intimement avec ceux qui en avoient autant qu'elle. Je doute beaucoup qu'elle écrivît aussi bien dans sa jeunesse qu'elle le fit dans la suite, et il y a une grande distance de ses lettres à Pomponne, pendant le procès de Fouquet, à celles qui, cinq ou six ans après, échappoient chaque jour de sa plume. Cette plume devint la plus facile, la plus infatigable, la plus soutenue, la plus simple, la plus brillante, la plus variée, la plus semblable à elle-même, dont on ait jamais recueilli les Lettres. Mais, dans chaque page de ses Lettres, ne voyez-vous pas tout son caractère? il est solide, aimable, constant et commode. Il me semble que tout ce qui lui déplaît me déplairoit beaucoup, et qu'elle me fait aimer tout ce qu'elle aime, excepté sa fille, que je consens seulement à estimer, à admirer même, comme il est dû à toute Dame qui est belle et philosophe, qui s'est faite *la fille de Descartes*, don-

l'esprit, *au premier rang entre les premiers*, à ce que dit Ma[illegible]mère, *n'estime ni Virgile ni Homère*, à ce que dit son frère, et qui disserte sur l'*indéfectibilité de la matière et les négations non conversibles*. Cette femme-là cesse alors d'être femme, ce qui est un grand tort. Sa mère n'a jamais celui-là, dût M. de Fontenelle la traiter de *caillette*, comme on a dit de lui :

C'est le pédant le plus joli du monde.

Si vous la trouvez par fois un peu Janséniste, vous paroît-elle austère? et si vous êtes austère vous-même, et que vous lui reprochiez trop d'agrémens et de gaîté, convenez que du moins, par quelques retours de dévotion, cet excès d'agrément est *légèrement sanctifié*. Ce n'est point une fondatrice et une sainte comme sa grand'mère; mais, à cet égard même, elle soutient un peu noblesse, elle est dévote en désirs comme mondaine par nature, et le tout mérite indulgence en ce monde, où l'on vaut rarement cela!

Sa destinée, dans sa vie, n'eut rien de très-singulier, et elle parut s'y laisser aller, sans la forcer, comme il arrive à d'autres, par quelque passion vive, ou par quelque grand travail. Elle fut distinguée sans paroître la première en rien, sans influer sur aucune opinion, ni sur aucun événement. Elle procura un établissement considérable à sa fille; et son fils, très-aimable, dont tous les goûts, après quelques égaremens assez vulgaires, tournèrent en sagesse et en repos, n'obtint qu'un avancement très-ordinaire. L'envie ne fut point trop avertie d'inquiéter cette femme heureuse. On ne savoit pas, et encore une fois, elle ignoroit elle-même que son nom alloit à la gloire, à une gloire principale et neuve chez les femmes, qu'elle seroit non-seulement auteur, mais auteur célèbre, le modèle vanté et presque unique du genre le plus exquis, le plus nécessaire à l'amitié, qui renouvelle le mieux les affections de chaque jour; que son nom deviendroit un proverbe pour louer toute femme dont les lettres sont lues avec plaisir : *Elle écrit comme Madame de Sévigné*. (Ce proverbe, disons-le en passant, s'applique, comme tous les autres, souvent mal à propos, mais non pas toujours.) Quoi qu'il en soit, elle s'est trouvée à la fin dans la bibliothèque nécessaire et de choix de chaque homme de goût, de chaque

famille où l'on connoit tant soit peu les plaisirs de l'esprit. Cette bibliothèque de choix est dans toute bonne maison, ce qu'étoit dans celle des anciens le *Sacrarium Domûs*, la *Chapelle domestique*, où parmi les images des grands dieux, quelque divinité familière et favorite recevoit un culte plus confiant, plus assidu. Ainsi, parmi les œuvres immortelles des grands talens et des plus hauts génies, sont placées, avec prédilection, les Lettres de Sévigné; elles n'y font point ombrage aux grands poètes, aux puissans orateurs, aux imposans moralistes. Nicole même, dans les bibliothèques où il est encore, sourit, je crois, de se voir auprès d'elle; mais elle est plus visitée et plus relue que les poètes et les orateurs, et sur-tout que les moralistes. D'ailleurs, tous ces noms éminens impriment le respect; ceux d'entre eux qu'on chérit le plus, ne sont pas ceux qui nous désespèrent le moins, et envers qui l'émulation semble plus infructueuse. Qui aime-t-on mieux que La Fontaine? personne n'osera tenter d'être aussi bon homme. Mais Madame de Sévigné a un mélange de négligence et de soin, quelque chose qui, s'élevant toujours au-dessus de la simplicité, ne sort pas du naturel, toute bonne mère désirera que sa fille atteigne ce point-là: elle lui dira, écrivez ainsi, et vous serez chère à vos amis. J'ai vu quelquefois que ce vœu des mères n'étoit pas tout-à-fait trompé, que les essais de très-jeunes personnes étoient fort heureux. Les mères et leurs enfans s'en aimoient davantage. Ah! Madame de Sévigné leur sera toujours chère, et brillera dans leur cabinet de livres.

C'est ce qu'on a remarqué mille fois, et presque toujours fort bien, (et je ne connois que feue Madame Necker à qui Madame de Sévigné n'ait pas communiqué de la grâce en parlant d'elle). Un homme d'un esprit délicat et juste, en a sur-tout écrit un fort joli chapitre, après lequel je m'étonne d'avoir encore quelque chose à dire (1); mais son but et le mien sont un peu différens. Il ne veut que lui confirmer l'éloge d'avoir excellé dans le style épistolaire. J'examine de plus pourquoi il lui fut donné d'y

(1) C'est M. Suard, dans un morceau qu'il a mis à la tête d'un petit recueil des endroits les plus remarquables de Madame de Sévigné. On a employé ce morceau dans la nouvelle *Encyclopédie*, à l'article ÉPISTOLAIRE.

exceller. Il prouve un fait très-vrai, dont j'essaie de développer les causes; c'est pour cela que j'ai précédemment observé son siècle, sa position, ses amis, certaines opinions qui ont plus occupé son esprit. Tout cela influe sur les qualités du style; mais c'est sur-tout le caractère qui les crée, et c'est pour cela que le Lecteur aimera peut-être que celui de Madame de Sévigné lui soit bien présenté.

J'examinerai d'abord si ce fut une femme passionnée. On fait aujourd'hui beaucoup de bruit de ce mot, et l'on répète quelquefois, bien au long, que les passions *poussent merveilleusement les voiles* de notre esprit. Il est rare, à mon avis, qu'elles le fassent bien aborder, et le plus souvent elles causent son naufrage. Il en est une sur-tout dont on recherche curieusement et quelquefois assez ridiculement l'influence, sur-tout dans les écrivains. Boileau, dit-on, ne fut point agité de celle-là, et on remarque, en souriant, qu'il ne fut point sensible. Certes, il le fut beaucoup aux beautés poétiques, et c'est pour cela que le sensible Racine le reconnut pour juge. Ainsi le plus sensible des hommes soumit avec succès son talent à l'homme qui l'étoit le moins; et il seroit assez bizarre que *la passion* lui ayant été si nécessaire pour produire ses chefs-d'œuvres, son ami n'en ait eu nul besoin pour lui indiquer la perfection. Boileau prononçoit sur cette passion, comme Racine sur l'ambition d'Agrippine sans la ressentir, et celui-ci dut beaucoup plus à Euripide, à Virgile, à Port-Royal même et à la Bible, qu'à quelques ardeurs passagères que lui inspirèrent des femmes. Quelle passion, je vous prie, dominoit La Fontaine, qui dit si bien de lui-même: *Je suis chose légère?* Chaque vent, pour foible qu'il fût, l'emmenoit tour-à-tour, et il chanta presque aussi bien Psyché que Jean-Lapin et le saint-homme de Chat. Je ne finirois point de dénombrer tous les vrais talens qui, sans être soutenus dans leur vol par aucune passion personnelle, ont excellé à peindre les passions, ainsi que tous les autres effets de la nature. Pourquoi donc, de notre tems, les a-t-on louées, recommandées, exagérées avec un si violent enthousiasme? Je le dirai avec le calme et avec l'inflexibilité d'un moraliste; c'étoit pour s'y livrer, et souvent pour les feindre; tout amant a voulu être le jeune Werther, toute femme effrénée Héloïse; et d'au-

tres, qui n'étoient rien de cela, que prétendoient-ils? Que pensez-vous de ce petit vieillard foible et septuagénaire de l'abbé Raynal, qui, dans son *Voyage philosophique*, insère des pages *brûlantes*, et se donne les airs du plus déraisonnable jeune homme? Mais ne nous écartons point de Madame de Sévigné.

Je me rappelle un endroit de ses Lettres, le seul, je crois, où elle parle des passions. Ce n'est point en forme de raisonnement profond ni subtil, c'est une image vive qu'elle suit. Elle avoit vu couper des vipères pour faire des bouillons à Madame de la Fayette. « On coupe la tête et la queue à cette vipère, on l'ouvre » on l'écorche, et toujours elle remue; une heure, deux heures, » on la voit toujours remuer : nous comparâmes cette quantité » d'esprits si difficiles à apaiser à de vieilles passions.... que » ne leur fait-on pas? On dit des injures, des rudesses, des » cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, des rages, » et toujours elles remuent, on ne sauroit en voir la fin; on » croit que quand on leur arrache le cœur c'en est fait, et qu'on » n'en entendra plus parler; point du tout, elles sont encore » en vie, elles remuent encore ». Voilà comme Madame de Sévigné sait traiter un sujet philosophique. Je connois de gros livres sur les passions, qui sont tout bouffis de mérite, bien roides de savoir, bien *atournés d'éloquence*, comme dit Montaigne, d'où on ne tireroit pas dix lignes aussi brillantes et aussi sensées. Et voyez comme elle est éloignée de la prétention d'avoir dit une chose rare : « Je ne sais pas si cette *sottise* vous » plaira comme à nous, mais nous étions en train de la trouver » plaisante ».

Il y a dans ce même Recueil une ligne de Madame de Coulanges, qui est remarquable, et peut-être trop gaie : *Je fais peu de cas des passions, sur-tout depuis qu'elles ne sont plus à mon usage.* Il falloit, pour qu'elle se permît cette plaisanterie, qu'aucun souvenir du passé ne la troublât, et pour suivre la comparaison de son amie, *que rien ne remuât* dans son cœur, ni dans sa conscience. Il n'y a qu'une très-honnête femme qui puisse risquer ce mot, parce qu'elle n'a pas à rougir; ou Ninon, par une raison contraire, qui est qu'elle ne rougit pas. Ninon s'étoit déclarée homme, et l'on assure qu'elle étoit un très-honnête homme. Mais ce n'est peut-être pas là ce que de nos jours

on a le plus vanté en elle; c'est le libertinage de ses principes qui lui a valu le titre de femme philosophe. A la bonne heure, mais cette philosophe elle-même seroit surprise, et peut-être divertie de voir tout le chemin qu'a fait parmi nous la philosophie des passions, tout cet emportement de sublime, et ces âmes agitées, tourmentées, bouleversées par la *sensibilité*, ces vrais volcans d'amour, et sur-tout les *progrès* que cette folie fait faire au génie et aux mœurs. Ce sont les miracles de notre tems, et le siècle de Louis XIV est pour *la perfectibilité* et *la mélancolie* à cent siècles du nôtre. O Ninon! ô Molière que vous ririez! O Précieuses, que vous n'étiez rien en comparaison de nos Dames sublimes!

Que faisoit-on donc alors du cœur humain, de l'analyse de ses passions et de leur influence? on essayoit d'en faire à peu près ce qu'on en fait aujourd'hui, des livres, des romans, dont on lisoit ce qu'on pouvoit; et on pouvoit beaucoup en ce genre, et beaucoup de belles étoient ce que Madame de Sévigné appelle des *dévoreuses* de livres. On dévoroit *le grand Alcamène*, *Cyrus* et *Cléopâtre*. C'étoient des douze volumes, des lectures à n'en pas finir. Là étoit déposée, avec toute la gloire de l'héroïsme et des beaux exploits, toute la science de la galanterie, toute l'histoire et *la description du pays de Tendre*. Les confesseurs étoient bien empêchés pour détourner de ces imaginations mondaines, et les bons bourgeois, comme le Chrysale de Molière, se plaignoient que cela faisoit négliger à leurs femmes le soin du ménage. Il faut avouer que c'est là le côté ridicule de ces beaux tems. Mais enfin ces livres pénétroient partout, et jusqu'à Port-Royal, moyennant un éloge que Mademoiselle Scudéri fit des solitaires. Racine dit *qu'on voulut voir le tome*. Dirai-je que Madame de Sévigné lutta contre le torrent? non, je m'écarterois de la vérité. Elle avoit déjà quarante-cinq ans lorsqu'elle écrivoit à sa fille (qui détestoit les romans): « Je n'ose vous dire » que je suis revenue à Cléopâtre, à ce la Calprenède, et que » par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette » lecture me divertit encore; cela est épouvantable: mais vous » savez que je ne m'accommode guère de toutes les pruderies » qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus » aimer ces livres-là ne m'est pas encore arrivée, je me laisse

» divertir sous prétexte de mon fils qui m'a mise en train ». Voilà un aveu ingénu, et je ne reproche à Madame de Sévigné que de n'avoir pas été guérie du goût de ces longs romans par ceux de son amie Madame de la Fayette.

Heureusement elle la lisoit aussi et la goûtoit bien davantage. Elle aimoit à la faire goûter aux autres, et elle trace quelque part un tableau plaisant de la lecture qu'elle en fit faire à Livry, à quelques gens bien graves, à de bons chanoines qui n'avoient que faire aux délicatesses de *la Princesse de Clèves* et de M. de Guise; ils en étoient ravis. C'est, je crois, le seul endroit de ses Lettres où elle rappelle que son amie est auteur. Madame de la Fayette apparemment n'exigeoit pas qu'on s'en souvînt sans cesse. (Cela ne se passeroit pas de même de nos jours, et on rend des hommages plus fréquens à *une Dame qui a peint les passions*). Elle paroît se souvenir davantage du Duc de la Rochefoucauld; elle avoit été frappée de sa manière, de ce talent qu'il a de renfermer dans une courte phrase une pensée brillante et profonde. Elle l'imite quelquefois par une sorte de jeu, et lorsqu'elle croit avoir réussi, elle écrit en riant au bout de sa phrase, MAXIME, en gros caractère. Du reste, en lui empruntant sa concision piquante, elle lui laisse ses idées particulières, ce qu'on peut appeler son système sur l'homme (1), dont on n'aperçoit aucune trace dans tout ce qu'elle écrit.

Elle écrivoit chaque jour; la lecture n'est que sa seconde ressource, et personne n'a plus profité qu'elle de l'invention des

(1) Je ne m'étendrai point sur ce système. Il se réduit à une seule pensée développée en cent manières, et cette pensée est que l'amour-propre agit continuellement dans notre âme. Il étoit facile d'en abuser, et on l'a fait. Je renvoye là-dessus à ce qu'a très-bien dit M. de La Harpe, en jugeant la Rochefoucauld. Il ne fut que loué dans son tems. Le bon La Fontaine en fit éclater son admiration. Cent ans après Helvétius en prit son texte pour prêcher l'intérêt personnel. Je n'ajouterai qu'un mot. Cette manière concise n'est pas toujours la vraie précision philosophique; il est plus facile de ranger par numéros des *maximes et pensées* qui n'ont de différent que l'expression et la tournure, que de développer une suite d'idées qui diffèrent et qui se lient. Leur ensemble forme une vue complète de l'objet, et des pensées détachées ne donnent que celles de quelques dissections. La Rochefoucauld a anatomisé le cœur humain, le grand talent est de le peindre. En suivant son système on a acquis de la subtilité et perdu de la vérité et de l'éloquence.

postes,

postes, du plaisir d'épancher au loin son cœur en faveur des absens. Que l'arrivée ou le départ des courriers sont des époques présentes à sa tête! Qu'elle leur sait de gré de porter ses Lettres! Qu'elle les remercie plaisamment! Comme elle s'impatiente contre eux! C'est sa première occupation; la lecture vient ensuite et la promenade, sans oublier l'audience des fermiers qui apportent de grandes requêtes, avec de petits à-comptes *dans plusieurs petits sacs où il y a bien trente francs.* Elle entend fort bien les affaires, et à la fin mieux que son bon oncle qui les entendoit si bien. Elle sait à merveilles ce que c'est qu'économie et dépense, et en donne de bonnes leçons à son fils, qui ne les écoutoit guère pendant que *sa jeunesse lui faisoit du bruit*, et qu'il lui escamotoit étourdiment quelque petite coupe de bois assez bonne. Mais elle le gagna peu à peu, tout en recevant *quelques pilaines confidences*, qu'elle rend ensuite à sa fille; car que peut-elle lui taire? (On a dit qu'elle les répétoit avec décence, je me contenterois de dire avec grâce). Elle réussit enfin avec ce fils. Après avoir été aimable et brillant, un Guidon de Gendarmerie, qui n'étoit *point du tout Guidon le Sauvage*, il finit par être raisonnable, exemplaire même, et de plus un homme de goût qui eut raison contre un savant, en disputant sur un passage d'Horace.

On a remarqué qu'elle excelle aux petits récits; celui, par exemple, d'un Evêque chasseur. « Nous étions hier dans l'ave-» nue, Saint-Aubin et moi : il lisoit, je l'écoutois, et je » regardois le petit pays doux que vous connoissez : je vous » souhaitois l'air que je respirois. Nous avions entendu un cor » dans le fond de cette forêt; tout d'un coup nous entendons » passer comme une personne au travers des arbres; c'étoit un » grand chien courant. *Qu'est-ce que c'est*, dit Saint-Aubin, » *c'est*, lui dis-je, *un des aumôniers de M. de Senlis.* La-dessus » sa rate s'est épanouie d'un rire extravagant; et voilà la plus » grande aventure qui puisse nous arriver en ce pays, etc. ».

Et celui de la colique de Madame de Brissac : « Elle étoit au » lit, belle et coiffée, à coiffer tout le monde. Je voudrois que » vous eussiez vu ce qu'elle faisoit de ses douleurs, et l'usage » qu'elle faisoit de ses yeux, et des cris, et des bras, et des » mains qui traînoient sur sa couverture, et la compassion

» qu'elle vouloit qu'on eût ; et les témoins, et moi aussi cha-
» marrée de tendresse et d'admiration, admirant en effet cette
» pièce, et la trouvant si belle que mon attention a dû paroître
» du saisissement, dont je crois qu'on me saura fort bon gré ».
Et la noce de Mademoiselle de Louvois : « J'ai été à cette noce.
» Que vous dirai-je? Magnificence, illumination, toute la
» France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasier
» de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue,
» flambeaux allumés, reculemens et gens roués ; enfin le tour-
» billon, la dissipation, les demandes sans réponses, les com-
» plimens sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à
» qui on parle, les pieds entortillés dans les queues ; du milieu
» de tout cela, il sortoit quelques questions de votre santé, à
» quoi ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les
» faisoient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence
» de ce qui en est. *O, vanité des vanités !* » La morale fait plaisir d'arriver au milieu de tout ce fracas, et tout d'un coup un autre souvenir lui vient, moral aussi. « Cette belle petite
» de Mouchi a la petite-vérole, on pourroit encore dire, *O,*
» *vanités !* etc. » Le passage est fréquent chez elle, de la vivacité qui s'amuse des objets, à la réflexion qui les approfondit utilement. Elle est légère dans le sens où ce mot devient un éloge et signifie *agréable* et *facile*. Quel esprit sut jamais voltiger avec plus de grâce, et mieux enlever la fleur d'un sujet? Que dis-je? elle lui enlève toutes ses fleurs, pas une ne lui échappe ; elle en fait un faisceau, un buisson, une confusion charmante (on vient de le voir pour cette noce). Quand elle se met à remarquer, elle n'omet rien, elle ne finit pas et elle n'est jamais longue ; c'est un rare privilège. Et ailleurs, quelquefois tout de suite, voyez comme cette imagination si vive se pose, se recueille, se pénètre d'un sentiment tendre et douloureux, quitte à endurer le reproche de sa fille sur sa *disposition à pleurer*. Ah ! ne sait-elle pas assez égayer et amuser? Si une chose offre un mot plaisant, il se présente d'abord à elle, elle le fait même servir quelquefois à exprimer un sentiment touchant : « Nous
» arrivâmes à Rennes... Cette bonne Marbeuf vouloit m'avaler,
» et me loger, et me retenir ; je ne voulus ni souper, ni coucher
» chez elle ». Ce mot *avaler* choque-t-il, et n'y voit-on pas

l'amitié franche, l'hospitalité empressée qui se jette sur l'arrivant comme sur une proie? Ne la trouvez-vous pas touchée de l'amitié? elle sait en jouir, elle sait l'exercer. Elle veut quelque part *en faire un traité*, mais un traité ne sortira jamais de ces mains-là, à moins qu'on ne veuille en chercher un dans ses Lettres; on l'y trouveroit. Elle est attentive, zélée, compatissante, égale, elle porte dans le commerce un esprit de suite, et en même-tems plein de variété et de ressources. Elle ne va pas toujours *en bavardinage* (se distraire chez Madame de Lavardin), on la voit auprès de ceux qui ont besoin d'elle, du bon Abbé de Coulanges dont elle soigne bien la vieillesse, du Duc de la Rochefoucauld quand il a la goutte, ou qu'il pleure un fils; de sa vieille tante qui n'achève point de mourir; du solitaire Saint-Aubin à son faubourg Saint-Jacques, où elle va recueillir de l'édification pour la rendre ensuite à Tréville, qui lui dit: « C'est » ainsi qu'on meurt dans ce quartier-là ». De là elle revient écrire à sa fille, et c'est là sur-tout qu'elle a toutes les jouissances, toutes les douleurs, toute la prévoyance, tous les souvenirs, toutes les familiarités, toute la noblesse, et les douces rêveries, et les élévations imprévues, les grands traits de pensée et tous les genres d'esprit à propos; elle n'en cherche aucun, ils viennent tous aider sa plume et la hâter sans que jamais elle se fatigue.

Je suis bien de l'avis de celui qui a écrit: « Il me semble que » ceux mêmes qui aiment le plus cette femme *extraordinaire*, » ne sentent pas encore assez toute la supériorité de son esprit ». Au sien elle joint souvent celui des autres, et quelquefois l'embellit. On trouve chez elle les plus heureuses applications du Tasse, celle, par exemple, au sujet de la veuve de maître Paul qui veut épouser le garçon jardinier de Livry. « Son grand » benêt d'amant ne l'aime guère, il trouve Marie, la fille de » Madame Paul, bien jolie, bien douce: ma fille, cela ne vaut » rien, je vous le dis franchement; je vous aurois fait cacher » si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait » tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, » *in rozzi petti, tutte le fiamme, tutte le furie d'amor.* Rap» pelez-vous ces petits Amours du prologue d'*Aminte*, qui se » cachent et qui demeurent dans les forêts: je crois pour son

» honneur que celui-là visoit à Marie ; mais le plus juste s'a-
» buse, il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable....
» J'en suis occupée et j'emmène Marie, pour l'empêcher de
» couper l'herbe sous le pied de sa mère. Ces pauvres mères ! »
On ne peut voir un sujet plus commun et un plus joli tableau.
Le plus juste s'abuse et *ces pauvres mères*, sont des traits charmans.

Elle se souvient de Plutarque, lorsqu'elle dit de sa vieillesse ; « Je ne connois plus les plaisirs ; j'ai beau frapper du pied, » rien ne sort qu'une vie triste et uniforme ». C'est clairement le Pompée de Plutarque, qui croit qu'en frappant du pied, en quelque région que ce soit de l'Italie, il en fera sortir des légions guerrières et obéissantes.

Je trouve qu'elle rappelle et surpasse de beaucoup ces vers de Malherbe souvent cités :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
Nous avons beau prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Malherbe est sententieux, elle est dramatique ; elle met Louvois aux prises avec la mort, il la conjure, elle est inexorable, et dépêche le dialogue. « Encore quelque tems, je voudrois » humilier le Duc de Savoie, écraser le Prince d'Orange. Mon » Dieu, encore un moment !... Non, vous n'aurez pas un » moment, pas un seul moment ! » Quel non, et comme il retentit ! Madame de Sévigné paroît terrible comme la mort.

Dans un autre endroit, elle est sublime comme le peintre qui voila le visage d'un père, au moment où sa fille va mourir. Elle représente Madame de Longueville au moment où l'on vient pour lui apprendre que son fils a été tué. « Comment se » porte mon frère ? *Sa pensée n'osa pas aller plus loin* ». C'est bien le cas de répéter, ces pauvres mères ! sa pensée n'ose avancer ; mais on la pousse, et vous l'allez voir dans l'abîme. « Votre » frère se porte bien de sa blessure, il y a eu un combat. Et » mon fils ? on ne lui répond rien. Ah ! mon fils, mon cher » enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point » de paroles pour vous répondre — Ah, mon cher fils ! est-il

» mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? O, » mon Dieu! quel sacrifice! Et là-dessus elle tombe sur son lit, » et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des con- » vulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, » et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des » élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, » *elle a tout éprouvé*». (Et Madame de Sévigné a tout ressenti.) Elle continue: « Elle voit certaines gens.... elle n'a aucun repos; » sa santé est déjà très-mauvaise et visiblement altérée; pour » moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse » vivre après une telle perte ». Voilà un funeste souhait, mais certes la personne qui le forme a une âme bien sensible.

Pour nous reposer nous-même de ce récit déchirant, j'observerai que Madame de Sévigné n'a jamais parlé indifféremment des souffrances de personne. Je ne vois que deux maladies dont elle ait plaisanté, la colique de Madame de Brissac qui n'étoit pas inquiétante, et son propre rhumatisme qui fut une maladie très-sérieuse et très-longue. Mais revenons au parti que son esprit tire de celui des autres, et ne parlons plus de son goût pour La Fontaine, et de quelque rapport qu'elle a avec lui.

Ne rejetez pas si loin ces livres de La Fontaine, écrivoit-elle à sa fille, qui apparemment les rejetoit fort loin (je l'observe en passant); l'esprit du bon homme avoit plu à l'hôtel de la Rochefoucauld, on apprenoit de ses fables par cœur, on les citoit dans les Lettres; on étoit *ravi* de son talent, et l'on craignoit seulement qu'il n'eût la simplicité d'en sortir, parce que *la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique*. Tel étoit le succès du Fabuliste en 1671, date de la lettre que je cite, et l'on ne concevra jamais comment Boileau, qui ne publia son *Art poétique* que trois ans après, n'y parle ni de la Fable, ni de La Fontaine. Ce silence étoit-il ordonné par le vindicatif Colbert, encore irrité après dix ans de la noble élégie sur Fouquet, ou par les amis des mœurs sévères qui désapprouvoient justement ses contes? Madame de Sévigné écouta la Rochefoucauld, moraliste moins difficile, ou plutôt elle n'écouta que son goût exquis pour le naturel. On s'étonneroit que ces deux esprits n'eussent pas sympathisé, malgré toutes leurs différences. L'un *qui vécut sans nul penseement*, et tout livré à

la nature, si bête, comme a fort bien dit Fontenelle, qu'il ne savoit pas combien il avoit d'esprit; l'autre absolument façonnée par les grâces, par l'ambition, la dévotion, les affaires, arrangeant tout cela dans l'emportement du monde, au milieu de toutes ses distractions, ses occupations, son mouvement. Tous deux furent dirigés uniquement par leur génie, et poussés à écrire, l'un dans le langage des Muses, elle dans celui de l'amitié. Ils produisirent chacun leur fruit, comme des arbres; il porta des fables, et fut appelé *un Fablier*, elle des lettres, et on n'a d'elle que des lettres. Il ne faut point faire de ce parallèle un jeu d'esprit prolongé; mais le goût pourroit observer des ressemblances fréquentes dans le mouvement des deux esprits. Je n'en citerai qu'un exemple. C'est cette espèce d'élégie sur une coupe dans ses bois de Buron, d'où son fils avoit tiré un petit profit, très-reprochable, de quatre mille francs, qui fondirent bientôt dans ses mains : car c'étoit *un creuset* que ses mains, *un abîme de je ne sais pas quoi.* Elle est aussi piquée qu'elle le doit être, et elle va se plaindre; mais écoutez sa plainte.

« Ma fille, il faut que vous essuyez tout ceci. Toutes ces » dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui » ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis » depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçoient par leurs funestes » cris le malheur de tous les hommes; tout cela me fit hier des » plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-» on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, » comme celui où étoit Clorinde. Ce lieu étoit *un luogo d'in-*» *canto* s'il en fut jamais. Je revins donc toute triste; le souper » que me donna le Premier-Président ne fut point capable de » me réjouir. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce Pre-» mier-Président ». Et puis la voilà dans un autre récit fort agréable. Il me semble que La Fontaine eût fort bien versifié tout cela, mais qu'il ne l'eût pas mieux inventé. N'avez-vous pas envie de crier : O, la méchante mère qui écoute la médisance de tous ces corbeaux et ces chouettes, et qui ne veut pas souper gaîment?

Elle se rendit moins vite au mérite de Racine; et combien ne lui a-t-on pas reproché ce mot, *Racine passera!* M. de Voltaire,

à ce sujet, me paroît beaucoup trop sévère, et j'aime la réponse qu'on lui a faite, qu'*il ne faut pas toujours attribuer au défaut du goût, une faute contre le goût.* Celle-là étoit échappée à Madame de Sevigné; ne peut-on pas dire qu'elle la répara à Saint-Cyr quand elle y vit *Esther*? Il est vrai qu'elle la vit *avec le Roi*, avec Madame de Maintenon, qu'elle fut *bien placée*, qu'*on voulut savoir son sentiment*, que l'admiration lui étoit prescrite en quelque sorte par ceux qui la lui demandoient, et par politique même elle eût pu être infidèle à ses *vieilles admirations* pour les vers *transportans* de Corneille. (On voit que je parle son langage.) Cependant elle paroît s'exprimer avec sincérité en disant d'*Esther* : « C'est un rapport de la musique, » des vers, des chants et des personnes, si parfait qu'on n'y » souhaite rien... la mesure de l'approbation qu'on y donne est » celle de l'attention et du goût ». Hélas ! l'attention est rare ; le goût n'est presque jamais que la première impression qu'on reçut dans sa jeunesse ; peu de personnes le perfectionnent et l'assurent par un continuel exercice, et encore s'égarent-elles quelquefois. Sa jeunesse avoit été comme enchantée par Corneille : plus âgée que Louis XIV de douze ans, elle avoit d'abord vécu avec ceux qui les premiers applaudirent au *Cid* et aux *Horaces*. La Cour, où son esprit s'étoit développé, étoit proprement celle de la Reine-mère ; ce fut celle de Madame qui encouragea Racine ; et sa première admiration, ces premiers transports d'un jeune esprit, qui croit sentir et qui sent en effet tout ce qu'a senti un bon écrivain, tout cela avoit été enlevé par le grand poëte, prédécesseur du poëte parfait. D'autres préventions encore se mêloient à celle de sa jeunesse. Elle haïssoit dans Racine l'actrice favorite de ce poëte, une des folles passions de M. de Sévigné son fils. Racine ne lui paroissoit que *le poëte de la Champmêlé* ; la Champmêlé étoit *la muse de Racine*, et l'inspiration devoit le quitter avec la jeunesse. Elle le dit ainsi dans quelque lettre. Que de misère se mêle aux jugemens des meilleurs esprits ! Qui d'entre eux ne fut quelquefois injuste ! Fontenelle plus qu'elle encore méconnut l'excellence de ce même Racine ; cinquante ans après elle, il luttoit encore misérablement contre cette gloire qui déplaisoit, non à son orgueil poétique ou littéraire, mais à son orgueil de famille, et

seulement parce que son oncle, le grand Corneille, lui sembloit détrôné. Et que dirai-je de Voltaire lui-même? Voltaire le digne, le continuel, le passionné admirateur de Racine, ne se dément-il pas dans sa vieillesse, n'oublie-t-il pas tout-à-coup *ses vieilles admirations*, pour insulter le chef-d'œuvre de ce grand homme? Pourquoi parle-t-il mal d'*Athalie? Est-ce qu'il manque absolument de goût?* Non, certes; c'est qu'il voit Joad, et que *le Dieu des Juifs l'emporte.* »

« Ce temple l'importune et son impiété, etc.

O foiblesse! ô hommes qui croient entraîner tous les autres par leurs jugemens, où sont-ils quelquefois entraînés eux-mêmes?

Laissons les auteurs, leurs jugemens, les discussions littéraires, et donnons un dernier coup-d'œil aux qualités de cette femme illustre. Quelqu'un l'a appelée une *femme extraordinaire.* Ce nom n'est guère dû qu'à celles qui se sont distinguées par quelque singularité héroïque au-dessus de leur sexe. Elle avoit reçu du Ciel, avec une profusion rare, tous les dons ordinaires qui rendent les femmes l'ornement de la société. Elle ne dut son éclat à aucun grand talent acquis, ni à la poésie, ni à la musique, ni à la peinture, dont on s'aperçoit pourtant qu'elle pourroit parler fort bien. Elle laisse la philosophie à Madame sa fille, et seulement par courtoisie pour elle, elle admire Descartes, et écoute quelques conversations de ses zélés panégyristes. La société de la Rochefoucauld ne lui inspire pas l'ambition d'être une *penseuse* profonde. « Je vous envoie *ses Maximes*, de » sa part, corrigées et augmentées. Il y en a de divines, et à » ma honte, *il y en a que je n'entends pas; Dieu sait comme* » *vous les entendez* ». On se doute bien que cette personne qui atteint ce qui échappe à sa mère, c'est encore Madame de Grignan, et je l'en félicite. Mais je loue sa mère, et on la louera à jamais de son peu de prétentions à ces sublimités; elle a été femme, constamment femme, n'est-ce pas assez? n'est-ce pas le vœu de la nature? n'est-ce pas la borne au-delà de laquelle il n'est pas permis aux grâces de pousser leur course légère? Le terrain est trop rude, et il faut une marche plus ferme. Elles chancellent, elles font de faux pas et des chûtes, je ne dirai pas

risibles (car il faut se garder de rire), mais affligeantes; et leur philosophie est souvent la désolation de la philosophie même.

On s'est plaint de ce qu'aux excellentes qualités de Madame de Sévigné, il se mêloit non des vices, personne ne l'a dit, mais quelques petitesses blâmables, un excès de paroles et des habitudes tracassières. Des personnes d'un grand nom, et ce qui me touche davantage, d'un bon esprit, assurent que telle est la réputation de ses dernières années en Provence. Je ne contesterai rien : sa vieillesse eut peut-être des défauts qu'on ne remarque point dans les âges précédens de sa vie. Peut-être aussi dans ce pays plein de discordes, où de hauts amours-propres se choquoient, où il y avoit une noblesse antique et fière, et des autorités récentes qui ne l'étoient pas moins, un Intendant, un Parlement, une Marine, des États, un Commandant qui s'élevoit sur tout cela; ce Commandant qui étoit M. de Grignan, né dans le pays, et qui comme noble y avoit des égaux, sa femme, à la fois grande Dame et bel-esprit, qui humilioit bien du monde, peut-être dis-je que dans un tel pays, Madame de Sévigné n'aura pas assez surveillé sa franchise, et que suivant une vieille habitude, remarquée par Madame de la Fayette, de montrer *son cœur tel qu'il étoit*, elle y aura *laissé voir quelquefois ce que la prudence l'eût obligée à cacher.* D'ailleurs, Madame de Grignan n'étoit sûrement pas sans quelques querelles, Madame de Sévigné n'aura pas su les éviter et garantir son propre repos. Son amour maternel se sera accroché à toutes les épines qui croissoient autour de la fièvre Commandante. Ce n'est qu'une conjecture.

Cette ambition dont la même Madame de la Fayette l'avoit louée (car pour une amie tout est matière d'éloges, sur-tout dans un portrait), son ambition, dis-je, s'étoit principalement portée sur sa fille; elle en eut sans doute un peu pour elle-même, et elle jouissoit, presque avec toute la joie d'une tête plus foible, des petites distinctions et de l'air de faveur. Son cousin prétend qu'elle extravagua d'admiration pour Louis XIV, un jour que ce Monarque voulut danser un menuet avec elle. Il faut convenir, s'écria-t-elle, que *le Roi est un grand Prince !* — Cela doit être, reprit le malicieux Bussy, *après ce qu'il vient de faire pour vous.* Un philosophe s'indignera de voir un si grand

transport pour un bonheur si léger. Il ne me déplaît point dans une femme que la jeunesse va quitter, et il me semble qu'il faut se contenter de sourire. Je souris aussi quand elle peint ses courses à Saint-Germain ou à Versailles. Elle en revient quelquefois bien fatiguée, bien mécontente, et je vois seulement qu'on lui a peu parlé. D'autres fois, elle est dans la joie, elle a été partout, elle a suffi à tout, elle est contente d'elle-même, car le Roi lui a dit ceci, Madame de Maintenon cela; sur-tout, ma fille, on m'a parlé de vous. Niobé ou Cérès ne sont pas plus fières de leur maternité qu'elle l'est de la sienne. Et cela me rappelle qu'elle compare quelque part sa fille à Proserpine, et M. de Grignan à Pluton, qui l'a emportée en son royaume brûlant de Provence. Voilà les rêves de son ambition, voilà pourquoi elle se compare aux divinités; on ne peut pas s'effrayer sérieusement de la rencontre d'une ambition pareille. L'ambition, après tout, est une inclination de tous les hommes, et quelqu'un disoit fort bien, que *le plus petit d'entre eux, s'il descend bien avant dans son cœur, y trouvera les désirs d'un Roi.* Ce mot ingénieux est de notre contemporain l'Abbé Poule, qui s'étoit formé dans la société de Pauline, de la Pauline dont Madame de Sèvigné a immortalisé l'enfance. Elle avoit hérité de son aïeule, l'Abbé Poule a hérité d'elle, et son esprit étoit un dernier rejeton de celui de Madame de Sévigné.

Ne quittons point encore le sujet de l'ambition. Il y avoit alors beaucoup de ce sentiment dans les âmes, et l'on vouloit que les goûts eussent de nobles apparences. Les siennes sont diverses, suivant qu'elle s'occupe de dominer, ou seulement de briller et de plaire. L'ambition d'une Sévigné n'est point hautaine, fâcheuse et dévorante, comme celle d'un Louvois ou d'une Montespan. Son *moi*, comme elle dit, ne prétend pas *occuper tant de place*, seulement il en désiroit une, et même avec un peu d'inquiétude.

Ce sont ses lettres qui l'accusent, elle s'y peint toute entière, et suivant une expression heureuse d'un écrivain du tems d'Henri IV, elle ne se montre pas seulement *à mi-corps et comme de la fenêtre.* Si elle n'a pas eu, comme Montaigne, le mérite de se bien observer elle-même, elle a la franchisse de ne déguiser jamais son caractère. On verra donc dans ses Lettres

ce qu'elle pense des priviléges de sa naissance, et que la généalogie des Rabutins, que doit publier Bussy, lui paroît d'avance un livre *admirable*. Elle est beaucoup moins occupée de ses aïeuls maternels, quoique cette famille Fréniot ait fourni plus de noms à l'histoire que la maison de Rabutin. Ce qui la touche, c'est de descendre de *Mayeul qui vivoit en* 1057, *un Seigneur considérable*, et elle dit avec ingénuité, *c'est une belle source*. Dans ces mêmes Lettres on verra qu'elle tient registre de ses petits succès de Cour, comme un marchand de ses profits; que quand ce commerce devient ingrat, *elle ne s'empresse point d'aller*, et fait des avances rares et avec tiédeur; qu'elle observe les bonnes fortunes ou *les déconvenues* des autres; que telle Dame se présentoit *avec les plus bras du monde* pour donner à laver à la Princesse, mais que telle autre lui a ravi cet honneur; que sa cousine, Madame de Coulanges, dont le mari étoit *un homme de robe*, jouit d'une considération personnelle, que *son esprit est une dignité dans cette Cour;* que « par ses amies elle » se trouve naturellement *dans la privauté;* mais où cela peut-il » la mener? et quels dégoûts quand on ne peut être des promenades ni manger? cela gâte tout le reste. Elle sent vivement » cette humiliation, elle a été quatre jours à jouir de ces plaisirs » et de ces déplaisirs ». Quand on aura recueilli cent passages semblables, la malignité humaine trouvera à s'y repaître, la vraie morale y fera peu d'attention. Son jugement est sévère sur chaque action considérée à part; il est indulgent quand il faut prononcer sur l'ensemble d'un caractère où le bien domine et où les défauts sont petits. C'est l'axiôme des anciens : *Le meilleur caractère est celui que de moindres défauts entravent* (1).

Une seule passion, je l'ai dit, mais il faut le répéter et m'en expliquer avec une pleine liberté, une seule passion influa sur toute la vie de Madame de Sévigné, hélas! et décida sa mort. Cette passion est aimable, elle fut extrême, c'est à la fois l'éloge et la critique de cette mère à jamais célèbre entre celles qui ont trop cherché le bonheur dans les jouissances maternelles. On ne peut se fier à rien dans la vie, si ce n'est à la sagesse, et la sagesse se retire quand une passion trop dominante devient

(1) *Optimus ille est qui minimis urgetur vitiis.*

incapable de frein. Son amour pour sa fille fut immodéré. Que son âme tendre, que je peins avec affection, et qui m'est si présente que je crois la voir et lui soumettre *ces Réflexions*, que son âme, dis-je, me pardonne une expression austère : Oui, son amour fut immodéré. Avoit-elle donc tort de désirer la perfection de sa fille? non, il la faut vouloir, une mère est chargée de la procurer. C'est une grande dignité dont la nature l'a investie. Comment la maintiendra-t-elle? Comment conservera-t-elle l'utile autorité des avis et de l'expérience, si n'écoutant que son aveugle tendresse, elle commence par supposer cette perfection qu'on ne peut atteindre qu'après bien des années et du travail? Comment offrira-t-elle des conseils, quand elle ne voit que des éloges à donner? Cette erreur est funeste, et ce qui la rend pénible, c'est qu'il y a des momens où l'on s'en aperçoit, comme le délire désespère quand on se doute qu'on délire. On a beau rêver qu'on a fait de sa fille une personne incomparable, ses défauts, quand ils se rendent trop visibles, nous avertissent durement que nous nous sommes abusés. La faute est grande d'adorer ce qu'on ne doit qu'aimer. M. de Pomponne la lui reprochoit en style de Port-Royal, quand il lui disoit : « Vous êtes une fort jolie païenne; vous avez fait de » votre fille votre idole que vous avez placée dans votre cœur, » et à laquelle vous rapportez tous vos hommages ». Et encore : » Il paroît que Madame de Sévigné aime passionnément Ma» dame de Grignan. Savez-vous le dessous des cartes? Voulez» vous que je vous le dise? c'est qu'elle l'aime *passionnément* ». En effet, c'étoit le mot. Madame de Sévigné en sourioit, et trouvoit si naturel d'adorer sa fille. C'est à quoi se porte d'abord l'amour, il est pressé d'adorer. Qu'adore-t-il? souvent une idole à peine ébauchée, mais il se flatte de l'achever, de l'animer, car quand il entreprend il croit toujours faire un chef-d'œuvre. Elle sera belle, et tous les dieux lui feront des présens comme à Pandore; ce sera une divinité. Puis le tems s'écoule, l'expérience ne le satisfait pas, il se désole de ses mécomptes, comme un jeune peintre qui s'étoit extasié d'avance devant son tableau, et qui rougit quand il est fait, de se voir si loin d'atteindre la nature. Ainsi se désoloit-on à l'hôtel de Carnavalet, quand, après avoir préparé cette demeure pour le bonheur et pour

l'amitié, après y avoir fait ces arrangemens somptueux, commodes, que l'on décrivoit si bien, après s'être dit : Ma fille arrivera ici, j'y habiterai en paix avec ma fille, il se trouve qu'on n'y a point habité en paix, et qu'on s'est quitté mécontentes. Qu'on en éprouve de regrets, et comme on les témoigne! comme on est humble! Je parle de la mère, car elle aime plus, et je dis toujours avec elle, *ces pauvres mères!* La fille déplore ensuite ce malheur, elle demande pardon, mais on le reçoit. On est réconcilié, on dit les plus belles choses sur l'amitié, sur l'absence. On s'écrit, et avec quelle exactitude. « Ma fille, » mes lettres sont infinies, ne lisez point tout ce volume.... Ma » fille, vous m'en écrivez trop long, votre santé s'en altère; » faites écrire Montgobert, son style me plaît ». Les courriers ne cessent de porter des lettres et de représenter l'absente; mais que cette représentation est imparfaite! il faudra se rejoindre; on se rejoindra : du fond de la Bretagne on ira au fond de la Provence. Qu'arrivera-t-il en Provence? la même chose, à ce qu'on m'a assuré : cette fille si parfaite étoit souvent brouillée avec cette mère qui l'adoroit. Cela est inconcevable, mais rappelez-vous le mot de Pompone, le dessous des cartes, *c'est que Madame de Sévigné l'aime passionnément.* La faute est apparemment mutuelle. En amitié, les torts sont de celui qui aime moins, et les imprudences de celui qui aime trop. Or, les torts et les imprudences reviennent presque au même; et de là tant d'amitiés ardentes, extraordinaires, merveilleuses, qui ne subsistent que parmi les orages, ou s'y éteignent, et rappellent ce vers, souvent applicable, d'un ancien :

Je ne puis vivre avec vous ni sans vous (1).

J'ai connu, dans ma jeunesse, des personnes très-sages qui se rappeloient l'impression que fit, dans leur tems, ce Recueil des Lettres de la mère à la fille. Elles s'accordoient à dire, elle l'aime comme d'autres aiment un amant. Il y a dans ces tournures si délicates et si gracieuses, quelque chose d'imaginaire et d'excessif qui les dépare, et qui les rend sinon suspectes, du

(1) *Nec possum tecum vivere nec sine te.*

moins fatigantes. Ainsi parloient ces vieillards, et leur avis me paroît motivé; mais je ne penserai jamais comme ceux qui disent, toutes ces adulations sont de la fausseté, et elle n'aime point sa fille, car elles ne pouvoient vivre ensemble. Elle n'aime point sa fille? Eh! fait-elle jamais autre chose que l'aimer? Pour qui tous ces soins et toutes ces courses? Pour qui ces joies et ensuite ces larmes? Pour qui traverse-t-elle plusieurs fois la France? De qui s'entretient-elle dans la solitude? Que va-t-elle le plus souvent chercher à la Cour? qu'on lui parle de sa fille. Et que revient-elle dire à Paris? qu'on lui en a parlé. Un inconnu qui arrive, mais qui a vu sa fille, est un homme qu'elle accueille, un homme d'un excellent entretien. Si elle quitte ses amis de bonne heure, et rentre chez elle, c'est pour écrire à sa fille. Si elle va les joindre, c'est que cette pensée là est satisfaite. Et que mande-t-elle principalement à sa fille? qu'elle s'est occupée d'elle. Cette occupation a été une jouissance qu'elle lui communique, et dont elle veut la rendre heureuse. Voyez-vous comme elle aime tous les Grignans? c'est sa fille qu'elle aime en eux. Et le bel Abbé qui est ensuite le Coadjuteur, et le *Seigneur Corbeau*, et le Chevalier souvent goutteux qu'elle se divertit de voir bien en colère, parce qu'ayant la goutte un jour, et Coulanges ne l'ayant pas ce jour-là, celui-ci le brave en frappant impunément du pied Parle-t-elle assez de tout ce qui porte ce nom! Mais sur-tout qu'elle est occupée de ceux à qui sa fille l'a transmis, de sa Pauline en qui elle se retrouve elle-même, et du jeune Marquis de Grignan! « C'est aujourd'hui qu'il a dix-
» sept ans. Il faut ajouter à ce qui compose le commencement
» de sa vie, une fort bonne petite contusion, qui lui fait, je
» vous assure, bien de l'honneur; par la manière toute froide
» et toute reposée dont il l'a reçue. M. de Saint-Maur l'a conté
» au Roi.... Madame de la Fayette dit que ce seroit une chose
» à acheter si elle étoit à prix, etc. »

Je m'arrête pour finir de citer. Quand j'ouvre ces volumes, je m'y trouve arrêté sans cesse par quelque passage plein de grâce, ou de gaîté, ou d'amour maternel. Mais quand je pense qu'avec tout cet amour, elle passa des momens facheux, et peut-être se les attira quelquefois, alors mon esprit est frappé d'une pensée morale qui m'a quelquefois occupé, et dont je

souhaite que la méditation dédommage mes lecteurs de la longueur de mes réflexions vagabondes. Voici cette pensée :

L'affection la plus légitime a besoin de se contenir et se régler. Si elle remplit trop le cœur, il n'y suffit pas ; il ne peut porter une passion toute entière, même l'amour maternel.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 1

De Madame la Marquise DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY-RABUTIN."

Ce 15 Mars 1647.

JE vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois; avez-vous oublié qui je suis, et le rang que je tiens dans la famille? Ah vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir : si vous me fâchez, je vous réduirai au Lambel. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma santé, que si j'étois encore fille. Eh bien, je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire sucer la haine contre vous, avec le lait, et que j'en ferai encore bien d'autres, seulement pour vous faire des ennemis : vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant; le beau faiseur de filles!

Mais c'est assez vous cacher ma tendresse, mon cher cousin, le naturel l'emporte sur la politique : j'avois résolu de vous gronder sur votre paresse,

depuis le commencement jusqu'à la fin ; je me fais trop de violence, et il en faut revenir à vous dire que M. de Sévigné et moi vous aimons fort, et que nous parlons souvent du plaisir qu'il y auroit d'être avec vous.

LETTRE 2.

Du Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*"

à Valence, le 12 Avril 1647.

POUR répondre à votre lettre du 15 mars ; je vous dirai, Madame, que je m'aperçois que vous prenez une certaine habitude à me gourmander, qui a plus l'air de maîtresse que de cousine. Prenez garde à quoi vous vous engagez ; car enfin, quand je me serai une fois résolu à souffrir, je voudrai avoir les douceurs d'un amant, aussi-bien que les rudesses. Je sais que vous êtes chef des armes, et que je dois du respect à cette qualité ; mais vous abusez un peu de mes soumissions. Il est vrai que vous êtes aussi prompte à vous apaiser, qu'à vous mettre en colère, et que si vos lettres commencent par *je vous trouve un plaisant mignon*, elles finissent par *nous vous aimons, etc.*

Au reste, ma belle cousine, je ne vous régale point de la fécondité dont vous me menacez ; car depuis la loi de grâce, on n'en a pas plus d'estime pour une femme, et quelques modernes même en ont fait moins de cas. Tenez-vous-en donc, si vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire ;

c'est une action bien louable : je vous avoue que je n'ai pas eu l'esprit d'en faire autant; aussi enviai-je ce bonheur à M. de Sévigné plus que chose au monde.

LETTRE 3.

Du même à M. et Madame DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 15 Novembre 1648.

J'AI pensé d'abord écrire à chacun de vous; mais j'ai cru ensuite que cela me donneroit trop de peine, de faire ainsi des baisemains à l'un, dans la lettre de l'autre; j'ai appréhendé que l'apostille ne l'offensât; de sorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus sûre nouvelle que j'aie à vous apprendre, c'est que je me suis fort ennuyé, depuis que je ne vous ai vue : cela est assez étonnant; car enfin, je suis venu voir cette petite brune, pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre; à la vérité elle m'avoit, ce qu'on appelle, sauté aux yeux; et je ne lui avois point encore parlé : c'est une beauté surprenante, de qui la conversation guérit : on peut dire que pour l'aimer, il ne la faut voir qu'un moment; car, si on la voit davantage, on ne l'aime plus. Voilà où j'en suis. Mais j'oubliois de vous demander des nouvelles de notre cher oncle : je vous prie de l'entretenir de propos joyeux; si vous ne le faites rire à gorge déployée, quand même il devroit tousser un peu, vous me désobligerez fort.

LETTRE 4.

Du même à Madame DE SÉVIGNÉ. "

à Saint-Denis *, le 15 Février 1649.

J'AI long-tems balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemie, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je devois vous envoyer un laquais ou un trompette. Enfin, me ressouvenant de vous avoir ouï blâmer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connoissoit plus, depuis la guerre déclarée**, j'ai cru que la cause publique ne vous empêcheroit pas de lire mes lettres; et pour moi, je vous assure que, hors l'intérêt du Roi mon maître, je suis votre très-humble serviteur.

Mais parlons un peu de notre guerre, ma chère cousine, je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne nous coûte rien ici, et que nous y faisons grande chère à bon marché; avec tout cela il m'y ennuie fort; et, sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris, et que vous ne passerez que par mes mains, je ne pense pas que je ne désertasse. Mais cette vue adoucit fort mes chagrins.

* C'étoit le tems de la guerre de la Fronde. Bussy avoit suivi la Cour, et servoit dans l'armée du Prince de Condé qui assiégeoit Paris. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. 4.)

** Il s'agit de ce vers de la tragédie des *Horaces* de *P. Corneille*:

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

J'envoie ce laquais pour me rapporter de vos nouvelles, et pour me faire venir mes chevaux de carrosse, sous le nom de notre oncle le Grand-Prieur. Adieu, ma chère cousine.

LETTRE 5.

Du même à la même.

à Saint-Denis, le 25 Mars 1649.

C'EST à ce coup que je vous traite en ennemie en vous écrivant par mon trompette. La vérité est que c'est au maréchal de Lamotte à qui je l'envoie pour le prier de me renvoyer les chevaux de carrosse du Grand-Prieur de France notre oncle, que ses domestiques ont pris, comme on me les amenoit. Je ne vous prie pas de vous y employer; car c'est votre affaire aussi-bien que la mienne: mais nous jugerons, par le succès de votre entreprise, quelle considération on a pour vous dans votre parti; c'est-à-dire, que nous aurons bonne opinion de vos Généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive présentement de Brie, las comme un chien. Il y a huit jours que je ne me suis déshabillé: nous sommes vos maîtres; mais il faut avouer que ce n'est pas sans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez bientôt de fatigue, rendez-vous; ou nous allons bientôt nous rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si

le Cardinal Mazarin avoit à Paris une cousine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix seroit faite, à quelque prix que ce fût.

LETTRE 6.

Du même à la même.

A Saint-Denis, le 26 Mars 1649.

TANT pis pour ceux qui vous ont refusée, ma belle cousine; je ne sais pas si cela leur fera grand profit; mais je sais bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je suis tout consolé de la perte de mes chevaux, par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de Lamotte, Maréchal de la Ligue, si jamais il a besoin de moi, il trouvera un Chevalier peu courtois.

Mais, parlons un peu de la paix; qu'en croit-on à Paris? L'on en a ici fort méchante opinion : cela est étrange que les deux partis la souhaitent, et qu'on n'en puisse venir à bout.

Vous m'appelez insolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie. Est-ce que l'on dit à Paris que cela n'est pas vrai? Si nous en avions levé le siége, nous aurions été bien inquiets; car pour vos Généraux, ils ont eu toute la patience imaginable : nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine? comme il n'y a point de péril à courre avec vos gens, il n'y a point d'honneur à

gagner, ils ne disputent pas assez la partie; nous n'y avons point de plaisir. Qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien; il n'y a, je crois, jamais eu que cette guerre, où la Fortune n'ait point eu de part: quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, et le nombre ni l'avantage du lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle cousine! toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous apaiser.

LETTRE 7.

Du même à la même.

De Montrond *, ce 2 Juillet 1650.

JE me suis enfin déclaré; je vous l'avois bien dit, ma belle cousine, ce n'a pas été sans grande répugnance; car je sers contre mon Roi un Prince qui ne m'aime pas. Il est vrai que son état me fait pitié; je le servirai donc, pendant sa prison, comme s'il m'aimoit, et s'il en sort jamais, je le quitterai aussitôt.

Que dites-vous de ces sentimens-là, Madame, ne les trouvez-vous pas grands et nobles? Mandez-le-moi, je vous prie; au reste, écrivons-nous.

* Bussy s'étoit jeté dans le parti qui se déclara contre la Cour après l'emprisonnement du Grand-Condé et de ses frères, mais il ne tarda pas à l'abandonner. Ce fut Corbinelli qui négocia son accommodement (comme on disoit alors).

souvent, le Cardinal n'en saura rien ; et s'il venoit à le découvrir et à vous faire donner une lettre de cachet, il est beau à une femme de vingt ans d'être mêlée dans les affaires d'Etat. Pour moi je vous l'avoue, ma belle cousine, j'aimerois assez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût. Quand je songe que nous étions déjà dans des partis opposés l'année passée, et que nous y sommes encore aujourd'hui, je crois que nous jouons aux barres ; mais vous ne sortez point de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Montrond au Diable.

LETTRE 8.

Du même à la même.

à Montpellier, le 16 Juin 1654.

J'AI bien appris de vos nouvelles, Madame ; ne vous souvenez-vous point de la conversation que vous eûtes chez Madame de Montausier, avec M. le Prince de Conti, l'hiver dernier? Il m'a conté qu'il vous avoit dit quelques douceurs, qu'il vous trouvoit fort aimable, et qu'il vous en diroit deux mots cet hiver. Tenez-vous bien, ma belle cousine ; telle Dame qui n'est pas intéressée, est quelquefois ambitieuse, et qui peut refuser aux finances du Roi*, ne résiste pas toujours aux cousins de Sa Majesté.

* M. Fouquet essaya sans succès d'obtenir de Madame de Sévigné ce qu'il étoit accoutumé à se voir presque offrir par de très-grandes Dames.

De la manière dont il m'a parlé, je vois bien que je suis désigné confident; je crois que vous ne vous y opposerez pas, sachant, comme vous faites, avec quelle capacité je me suis acquitté de cette charge en d'autres rencontres. Si, après tout ce que la fortune veut vous mettre en main, je n'en suis pas plus heureux, ce ne sera que votre faute; mais vous en aurez soin assurément; car enfin, il faut bien que vous me serviez à quelque chose. Je pense que vous serez un peu embarrassée entre deux rivaux.

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au service des Princes, et que mon exemple vous en rebutera; peut-être la figure du Surintendant ne vous plaira-t-elle pas: mandez-moi de ses nouvelles, et les progrès qu'il a faits sur votre cœur depuis mon départ; à combien d'acquits patents il a mis votre liberté. Vous êtes une petite ingrate qui le payerez tôt ou tard; vous vous amusez après la vertu, comme si c'étoit une chose solide, et vous méprisez le bien, comme si vous ne pouviez jamais en manquer; nous vous verrons un jour regretter le tems que vous aurez perdu: nous vous verrons repentir d'avoir mal employé votre jeunesse, et d'avoir voulu avec tant de peine acquérir une réputation, qu'un médisant vous peut ôter, et qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

LETTRE 9.

Du même à la même.

à Figuières, le 30 Juillet 1654.

Mon Dieu, que vous avez d'esprit, ma belle cousine, que vous écrivez bien, que vous êtes adorable! Il faut avouer qu'étant aussi prudente que vous êtes, vous m'avez grande obligation que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi j'ai bien de la peine à me retenir; tantôt je condamne votre insensibilité, tantôt je l'excuse; mais je vous estime toujours: j'ai des raisons de ne vous pas déplaire; mais j'en ai de fortes de vous désobéir. Quoi, vous me flattez, ma cousine, et vous ne voulez pas que j'aie les dernières tendresses pour vous! eh bien, je ne les aurai pas: il faut vous aimer à votre mode; mais vous me répondrez un jour devant Dieu, de la violence que je me fais, et des maux qui s'ensuivront.

LETTRE 10.

Du même à la même.

Du Camp de Verges, le 17 Août 1654.

Vous me dites souvent que vous me regretteriez si j'étois mort, et je trouve si beau d'être regretté de vous, que cela me feroit souhaiter d'être en cet état, sans quelques petites raisons qui m'en empêchent encore; outre que ne vous ayant jamais

surprise en mensonge, je suis bien aise de vous croire en cette rencontre; et puis, il y a grande apparence qu'une personne qui a la larme à l'œil en parlant seulement de la perte d'un de ses amis, le pleureroit tout-à-fait, si elle l'avoit effectivement perdu. Je crois donc, ma belle cousine, que vous m'aimez, et je suis pour vous comme vous êtes pour moi, c'est-à-dire, content au dernier point de vous et de votre amitié : ce n'est pas que je demeure d'accord que votre lettre, toute franche et toute signée comme vous dites, fasse honte à tous les poulets : ces deux choses n'ont rien de commun entr'elles : il vous doit suffire que l'on approuve votre manière d'écrire à vos bons amis, sans vouloir médire des poulets, qui ne vous ont jamais rien dit. Vous êtes une ingrate, Madame, de les traiter mal, après qu'ils ont eu tant de respect pour vous : pour moi, je vous l'avoue, je suis dans l'intérêt des poulets, non pas contre vos lettres; mais je ne vois pas qu'il faille prendre de parti entr'eux; ce sont des beautés différentes : vos lettres ont leurs grâces, et les poulets les leurs; mais pour vous parler franchement, si l'on pouvoit avoir de vos poulets, on ne feroit pas tant de cas de vos lettres.

Il est vrai, Madame, que vous êtes étrangement révoltée contre les coquettes; je ne sais pas si cela vous durera jusqu'à cinquante ans : à tout hasard, je me tiendrai en haleine de beaux sentimens, pour les pousser avec vous, si vous venez à les aimer;

en attendant, je n'aurai pour vous que la plus belle amitié du monde, puisque vous ne voulez autre chose.

Je suis bien aise que vous soyez satisfaite du Surintendant, c'est une marque qu'il se met à la raison, et qu'il ne prend plus tant les choses à cœur qu'il faisoit : quand vous ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il faut bien vouloir ce que vous voulez ; on est encore trop heureux d'être de vos amis : il n'y a guère que vous dans le Royaume, qui puisse réduire un amant à se contenter d'amitié ; nous n'en voyons presque point, qui n'étant pas demeurés d'accord de s'aimer, ne soient tout-à-fait mal ensemble ; et je suis persuadé qu'il faut qu'une femme ait un mérite extraordinaire, pour faire en sorte, que le dépit d'un amant maltraité ne le porte pas à rompre avec elle.

LETTRE 11.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE [redacted].

à la Campagne, ce 26 Juin 1655.

Je me doutois bien que tôt ou tard vous me diriez adieu, et que si ce n'étoit chez moi, ce seroit du camp devant Landrecy. Comme je ne suis pas une femme de cérémonie, je me contente de celle-ci, et je n'ai pas songé à me fâcher que vous eussiez manqué à l'autre. Je m'étois déjà dis vos raisons, avant que vous me les eussiez écrites, et je suis

trop raisonnable, pour trouver étrange, que la veille d'un départ, l'on couche chez les Baigneurs *. Je suis d'une grande commodité pour la liberté publique, et pourvu que les bains ne soient pas chez moi, je suis contente; mon zèle ne me porte pas à trouver mauvais qu'il y en ait dans la ville.

Depuis que vous êtes parti, je n'ai bougé de ce beau désert où je suis; et pour vous parler franchement, je ne m'afflige point trop de vous savoir à l'armée. Je serois une indigne cousine d'un si brave cousin, si j'étois fâchée de vous voir, cette campagne, à la tête du plus beau Corps qui soit en France, et dans un poste aussi glorieux, que celui que vous tenez. Je crois que vous désavoueriez des sentimens moins nobles que ceux-là; je laisse aux *Baigneurs* d'en avoir de plus tendres et de plus foibles; chacun aime à sa mode; pour moi, je fais profession d'être brave, aussi-bien que vous: voilà les sentimens dont je veux faire parade. Il y avoit peut-être quelques Dames qui trouveroient ceci un peu romain, *et rendroient grâce aux Dieux de n'être pas Romaines*, pour conserver encore quelque chose d'humain **.

Mais là-dessus, j'ai à leur répondre, que je ne

* Bussy qu'on n'avoit pas trouvé chez lui quand Madame de Sévigné y avoit envoyé, lui avoit mandé qu'il avoit passé cette nuit-là chez les Baigneurs; expression que sa cousine n'eut garde de prendre à la lettre.

** Vers de Corneille dans les *Horaces*.

suis pas aussi tout-à-fait inhumaine, et qu'avec toute ma bravoure, je ne laisse pas de souhaiter, avec autant de passion qu'elles, que votre retour soit heureux. Je crois, mon cher cousin, que vous n'en doutez pas, et que je demande à Dieu de tout mon cœur, qu'il vous conserve. Voilà l'adieu que je vous aurois fait, et que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

LETTRE 12.

De la même au même.

à Paris, le 14 Juillet 1655.

VOULEZ-VOUS toujours faire honte à vos parens ? Ne vous lasserez-vous jamais de faire parler de vous toutes les campagnes ? Pensez-vous que nous soyons bien aises d'entendre dire, que M. de Turenne mande à la Cour, que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy * ? En vérité, c'est avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choses-là, et vous comprenez bien de quelle sorte je m'intéresse aux affronts que vous faites à votre maison. Mais je ne sais pourquoi je m'amuse à plaisanter ; car je n'en ai pas le loisir. Je vous dis donc que je suis ravie du bonheur que vous avez eu à tout ce que vous avez entrepris. Je vous ai écrit une grande lettre de la campagne, que je crains bien que vous n'ayez pas reçue ; j'aurois quelque regret qu'elle fût perdue, car elle étoit assez badine.

* Badinage ! Bussy avoit mérité les éloges de Turenne.

Je me trouvai hier chez Mme. de Montglas qui avoit reçu une de vos lettres, et Mme. de.... aussi : je croyois en avoir une ; mais je trouvai que je n'en avois point, et que vous n'avez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en suis bien aise, et je prétends avoir un de ces jours une voiture à part. Adieu, mon cousin ; le Gazetier parle de vous légèrement : bien des gens en ont été scandalisés, et moi plus que les autres ; car je prends plus d'intérêt que les autres à tout ce qui vous touche.

LETTRE 13.

De la même au même.

à Paris, le 19 Juillet 1655.

Voici la troisième fois que je vous écris depuis que vous êtes parti ; c'est assez pour vous faire voir que je n'ai rien sur le cœur contre vous. J'ai reçu l'adieu que vous m'avez fait de Landrecy, pendant que j'étois à la campagne, et je vous ai fait réponse en même tems : je vois bien que vous ne l'avez pas reçue, et j'en suis au désespoir ; car outre qu'elle étoit honnêtement tendre, c'est qu'elle étoit assez jolie, à ce qu'il me sembloit ; et comme elle vous étoit destinée, je suis bien en colère qu'un autre en ait eu le plaisir. Depuis cela, je vous ai encore écrit par un laquais que vous avez envoyé ici, lequel étoit chargé de plusieurs lettres pour de belles Dames. Je ne me suis point amusée à vous chicaner, sur ce qu'il n'y en avoit point pour moi ; et je vous fis

une petite lettre en galoppant, qui a dû vous faire connoître, quoiqu'assez mal arrangée, la sensible joie que j'ai eue de votre bonheur à vos Gardes de Landrecy, dont la nouvelle nous est venue ici le plus agréablement du monde, par des gens de la Cour, qui nous ont assuré que M. le Cardinal de Mazarin avoit dit beaucoup de bien de vous devant le Roi, lequel en avoit dit lui-même, et ensuite toute la Cour, qui avoit fort loué cette dernière action. Vous pouvez croire que ma joie n'a pas été médiocre d'entendre dire tout cela de vous; mais pour en revenir à mon conte, ce fut donc sur cela que je vous écrivis ma seconde lettre; et cinq ou six jours après, j'ai reçu celle où je vois que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre cousin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun sujet; et là-dessus on peut tirer une belle moralité; c'est qu'il ne faut jamais condamner personne sans l'entendre. Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma justification : peut-être qu'une autre auroit pu réduire les mêmes choses en moins de paroles; mais il faut que vous supportiez mes défauts, en faveur de mon amitié; chacun a son style; le mien, comme vous voyez, n'est pas laconique.

Je ne crois pas avoir jamais rien lu de plus agréable que la description que vous me faites, de l'adieu à votre maîtresse. Ce que vous me dites que l'amour est un vrai recommenceur, est tellement joli, et tellement vrai, que je suis étonnée que l'ayant pensé mille fois, je n'aie jamais eu l'esprit de le dire.

Je

Je me suis même quelquefois aperçue que l'amitié se vouloit mêler d'en faire de même, et qu'en sa manière, elle est une vraie recommenceuse. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus galant que ce que vous me dites, sur toute votre affaire, je ne me sens point tentée de vous faire une pareille confidence, sur ce qui se passe entre le Surintendant et moi; je serois au désespoir de pouvoir vous mander quelque chose d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions, et les mêmes craintes; de sorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je crois qu'il se lassera enfin, de vouloir recommencer toujours inutilement la même chose. Je ne l'ai vu que deux fois depuis six semaines, à cause d'un voyage que j'ai fait. Voilà ce que je puis vous en dire, et ce qui en est. Usez aussi bien de mon secret, que j'userai du vôtre; vous avez autant d'intérêt que moi de le cacher.

Je ne vous dis rien de l'aventure de..... *, je crois qu'elle vous aura fort diverti; pour moi, je l'ai trouvée tout-à-fait bien imaginée. Il y a une Dame, qu'on accuse d'avoir été les premiers jours demander si c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intéressé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que, présentement, il

* Il s'agit ici de M. Bartel. Le Duc de Candale, irrité de quelques propos, lui avoit fait couper par ses gens, tout un côté de cheveux et une moitié de sa moustache. Ce Bartel étant Secrétaire du Cabinet du Roi, l'action parut très-hardie et se ressentir de la licence encore récente des guerres civiles et de la Régence.

commence à sentir son mal, et à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu. Adieu, mon pauvre cousin, ce n'est point ici une jolie lettre, ni une réponse digne de la vôtre, mais on n'est pas toujours en belle humeur. Il y a huit jours que je suis malade, cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toujours bien ; car pour moi, je fais mon devoir, et je vous souhaite un heureux retour.

LETTRE 14.

Du Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*"

Du camp d'Angre, le 7 Octobre 1655.

Je suis fort aise, Madame, que vous m'assuriez que M. le Surintendant souhaite de trouver que j'ai raison, dans l'affaire qu'on a voulu me susciter avec lui. Cela ne laisse pas de me surprendre, et je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux se plaindre de Madame..... que de moi.

M. le Cardinal de Mazarin a été une seconde fois à l'armée, pour voir Condé et St.-Guilain, et pour laisser ces places en état de ne rien craindre, et de se passer de nous jusqu'au printems. Son Eminence m'a fort bien traité, et m'a fait donner mille écus, pour achever ma campagne.

Il y a deux ou trois jours, qu'en causant avec M. de Turenne, je vins à vous nommer ; il me demanda si je vous voyois ; je lui dis qu'oui, et que nous étions cousins germains, et de même maison : il me dit qu'il vous connoissoit, et qu'il avoit été

vingt fois chez vous, sans vous rencontrer ; qu'il vous estimoit fort, et que, pour marque de cela, il ne voyoit point de femmes.....

A propos de cela, Madame, je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne plus généralement estimée que vous ; vous êtes les délices du genre humain : l'antiquité vous auroit dressé des autels, et vous auriez assurément été Déesse de quelque chose. Dans notre siècle, où l'on n'est pas si prodigue d'encens, on se contente de dire, qu'il n'y a point de femme à votre âge plus vertueuse, ni plus aimable que vous. Je connois des Princes du Sang, des Princes étrangers, de grands Seigneurs, de grands Capitaines, des Ministres d'Etat, des Magistrats et des Philosophes, qui fileroient pour l'amour de vous. En pouvez-vous demander davantage ? A moins que d'en vouloir à la liberté des Cloîtres, vous ne sauriez aller plus loin.

* Il manque ici quelque chose au texte, dans toutes les éditions.

LETTRE 15.

Du même à la même.

à Noyon, le 7 Novembre 1655.

J'ATTENDS ici la venue du Messie, c'est-à-dire, les ordres du quartier d'hiver avec une fort grande impatience. Je ne m'ennuie pas trop, vu la saison. Cela soit dit sans vous offenser, Madame ; car il me semble que je devrois m'ennuyer partout où vous n'êtes pas. Je me lève tard, je me couche de

bonne heure; je vais, je viens, j'entre en colère, j'en sors, je prie Dieu, je l'offense, et comme cela, les jours ne me durent rien.

Aussitôt que j'aurai mon congé, j'irai à Compiegne faire ma cour; et si je dois servir cet hiver sur la frontière, je serai bien pressé de partir, si je ne vais pas vous dire adieu; en tout cas, je vous écrirai, Madame, et partout je vous aimerai de tout mon cœur.

Mes amitiés, je vous prie, à tous mes rivaux, fussent-ils quatre fois autant qu'ils ne sont.

LETTRE 16.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 25 Novembre 1655.

Vous faites bien l'entendu, M. le Comte; sous ombre que vous écrivez comme un petit Cicéron, vous croyez qu'il vous est permis de vous moquer des gens; à la vérité, l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je suis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit de ridicule; car, de la manière dont je vous écrivis, c'est un miracle que vous ayez pu comprendre ce que je voulois dire; et je vois bien qu'en effet, vous avez de l'esprit, ou que ma lettre est meilleure que je ne pensois: quoi qu'il en soit, je suis bien aise que vous ayez profité de l'avis que je vous donnois.

On m'a dit que vous sollicitiez de demeurer sur la frontière : comme vous savez, mon pauvre Comte, que je vous aime un peu rustaudement, je voudrois qu'on vous l'accordât; car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens, et vous ne doutez pas de la passion que j'ai pour votre fortune; ainsi, quoi qu'il puisse arriver, je serai contente. Si vous demeurez, l'amitié solide y trouvera son compte, si vous revenez, l'amitié tendre sera satisfaite.

Madame de Roquelaure est revenue tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate couture: ce qui donne une si terrible jalousie aux belles qui y sont, que par dépit on a résolu qu'elle ne seroit pas des après-soupers, qui sont gais et galans, comme vous savez. Madame de Fiennes voulut l'y faire demeurer hier; mais on comprit par la réponse de la Reine, qu'elle pouvoit s'en retourner.

Adieu, et sur-tout croyez, mon cousin, que je suis la plus fidèle amie que vous ayez au monde.

LETTRE 17.

Du Comte DE *BUSSY à Madame* DE *SÉVIGNÉ.*

Au Camp de Blecy, le 4 Août 1657.

VOTRE lettre est fort agréable, ma belle cousine; elle m'a fort réjoui. Qu'on est heureux d'avoir une bonne amie, qui ait autant d'esprit que vous! Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez. Quelque complaisance que je vous doive, Madame, vous savez que je parle assez franchement, pour

ne pas vous le dire, si je ne le croyois, et vous ne doutez pas que je ne m'y connoisse un peu, puisque j'ose bien juger des ouvrages de Chapelain, et que je censure quelquefois assez justement ses pensées et ses paroles. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite à la Marquise de.... Elle me mande que si j'aime les grands yeux et les dents blanches, elle aime de son côté les gens tendres et les amoureux transis; et que ne me trouvant pas tel, je me tienne pour éconduit : elle revient après, et sur ce que je lui mande que je la quitterai, si elle me rebute, et qu'à moins de se déguiser en Maréchale pour me surprendre, elle ne m'y rattrapera plus; elle me répond que je ne me désespère point, et me promet de se rendre, quand elle sera parvenue à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange jusqu'aux os.

J'ai gagné huit cens louis d'or depuis quatre jours; si je n'en gagne pas davantage, c'est que l'on appréhende ma fortune : je ne trouve plus de gens qui veulent jouer contre moi.

Voulez-vous savoir la vie que nous faisons, Madame? Je m'en vais vous la dire. Quand l'armée marche, nous travaillons comme des chiens; quand elle séjourne, il n'y a pas de fainéantise égale à la nôtre. Nous poussons toujours les affaires aux extrémités. On ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien, on est trois ou quatre jours sans sortir du lit; on fait fort bonne chère, ou l'on meurt de faim. Je suis, etc.

LETTRE 18.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE POMPONE.

Les Lettres qui suivent et qui concernent l'Affaire de Fouquet, ont été adressées au Marquis de Pompone, celui qui depuis fut Ministre des Affaires Étrangères.

Le procès de Fouquet n'est pas l'événement le moins curieux et le moins intéressant du règne de Louis XIV. Le projet de le perdre fut tramé avec un art si odieux, et la conduite de ses ennemis, dont plusieurs étoient ses Juges, fut si passionnée, qu'on s'intéresseroit pour lui, quand même il eût été plus coupable qu'il ne l'étoit. Accusé et arrêté comme coupable du désordre des finances, il fut condamné au bannissement pour crime d'État. Son crime étoit un projet vague de résistance et de fuite dans les pays étrangers, qu'il avoit jeté sur le papier quinze ans auparavant, dans le tems où les factions de la Fronde partageoient la France, et où il croyoit avoir à se plaindre de l'ingratitude de Mazarin. Ce projet, qu'il avoit absolument oublié, fut trouvé dans les papiers que l'on saisit chez lui.

On sait qu'on étoit parvenu à faire croire à Louis XIV que Fouquet pouvoit être à craindre. On lui donna une garde de cinquante Mousquetaires pour le conduire à la citadelle de Pignerol, le Roi ayant converti le bannissement en prison perpétuelle. On craignoit qu'il ne lui restât des appuis formidables. Il lui resta Pélisson et La Fontaine; l'un le défendit avec éloquence, et l'autre pleura ses malheurs dans une Élégie très-belle et très-touchante, où il osa même demander sa grâce au Roi.

AUJOURD'HUI lundi 17 novembre 1664, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette; il s'est assis sans façon comme l'autre fois. M. le Chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avoit déjà dit les raisons

qui l'empêchoient de prêter le serment. Là-dessus M. le Chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la Chambre; que le Roi l'avoit établie, et que les commissions avoient été vérifiées par les Compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisoit des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvoit pas justes, quand on y avoit fait réflexion.

M. le Chancelier a interrompu : Comment ! vous dites donc que le Roi abuse de sa puissance? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le Roi; mais Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste, le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le Chancelier, quoique vous ne reconnoissiez pas la Chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis, mais je n'y suis pas par ma volonté; on m'y mène; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main; peut-être pouvoit-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela M. le Chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très-bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous le mander fidèlement; je voudrois seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur, qui est à nos Dames du faubourg, a signé *; elle voit à cette heure la Communauté, et paroît fort contente.

Madame votre tante ne paroît pas en colère contre elle; je ne croyois point que ce fût celle-là qui eût fait le saut, il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigeri**, et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté; on prétend faire le procès à Gadagne; il y a des gens qui en veulent à sa tête : tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Aleth, qui a excommunié les Officiers subalternes du Roi qui ont voulu contraindre les Ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec Monsieur votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat ***.

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux point m'y abandonner, il faut que le style des relations soit court.

* Le Formulaire. *Voyez* la note, page 27, ci-après.

** Première expédition contre Alger.

*** Jésuite, Confesseur de Louis XIV.

LETTRE 19.

De la même au même.

Le jeudi 20 Novembre 1664.

MONSIEUR Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or; il a très-bien répondu. Plusieurs Juges l'ont salué; M. le Chancelier en a fait reproche, et a dit que ce n'étoit point la coutume, étant Conseiller Breton. » C'est à cause que vous êtes de Bre» tagne que vous saluez si bas M. Fouquet «. En repassant par l'arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyoit: on lui a dit que c'étoient des gens qui travailloient à un bassin de fontaine; il y est allé et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan, et lui a dit: » N'admirez-vous point de quoi je me » mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile » sur ces sortes de choses-là «. Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre; les autres disent que c'est une affectation: voilà le monde. Madame Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la Reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étoient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs désirs, se vont imaginant que la Reine prendra cette occasion pour demander au Roi la grâce de ce pauvre prisonnier; mais pour moi, qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout.

Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une Sainte que Madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles.

Aujourd'hui vingt-un, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et sucres : il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisoit, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferois tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu Madame votre tante qui m'a paru abîmée en Dieu, elle étoit à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle : la pauvre enfant s'est évanouie ce matin; elle est très-incommodée : sa tante a toujours pour elle la même douceur. Mr. de Paris lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de Formulaire * : je ne leur ai parlé ni à l'une ni à l'autre : Mr. de Paris ** l'avoit défendu. Mais voici encore une image de la prévention; nos Sœurs de Sainte-Marie m'ont dit :

* Ceci se rapporte à la condamnation des cinq propositions de Jansenius, pour laquelle le Clergé de France avoit dressé un Formulaire que les Religieuses de Port-Royal et bien d'autres refusèrent de signer ; refus qui, dans la suite, causa leur dispersion.

** L'Archevêque de Paris étoit alors le sage Péréfixe.

« Enfin, Dieu soit loué ! Dieu a touché le cœur » de cette pauvre enfant, elle s'est mise dans le » chemin de l'obéissance et du salut ». De là je vais à Port-Royal : j'y trouve un certain grand Solitaire * que vous connoissez, qui commence par me dire : « Eh bien ! ce pauvre oison a signé ; enfin » Dieu l'a abandonnée, elle a fait le saut ». Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir..... M. Fouquet est entré ce matin à la Chambre, on l'a interrogé sur les octrois ; il a été très-mal attaqué, et s'est très-bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce ne soit un endroit des plus glissans de son affaire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avoit été trop fier, il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la Chambre ; je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire, et à me prier de ne point continuer, je croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse ; mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis ; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous

* Sans doute le célèbre Docteur Arnauld d'Andilly.

espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes complimens chez vous et dans votre voisinage. La Reine est bien mieux.

LETTRE 20.

Au même.

Le lundi 24 Novembre 1664.

Si j'en croyois mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir, que vous en avez à lire mes lettres. Tous les sentimens que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte-Marie de S. Antoine, il y a deux jours; la Mère Supérieure me conta en détail quatre visites que Puis....* lui a faites depuis trois mois, et dont je suis infiniment étonnée. Il lui vint dire que le Bienheureux Evêque de Genève (*François de Sales*) lui avoit obtenu des

* Ce nom paroît altéré et doit être *Pussort*, comme on le verra plus loin.

grâces si particulières pendant la maladie qu'il a eue cet été, qu'il ne pouvoit douter de l'obligation qu'il lui avoit; qu'il la supplioit de faire prier pour lui toute la Communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu; il la pria de lui faire voir le cœur du Bienheureux. Quand il fut à la grille il se jeta à genoux, et fut plus d'un quart-d'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avoit consumé. La Mère Supérieure pleuroit de son côté : elle lui donna des reliques du Bienheureux. Il les porte incessamment. Il parut pendant ces quatre visites si touché du désir de son salut, si rebuté de la Cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la Supérieure y auroit été trompée. Elle lui parla adroitement de l'affaire de M. Fouquet; il lui répondit comme un homme qui ne regardoit que Dieu seul, qu'on ne le connoissoit point, qu'on verroit, et qu'on lui feroit justice, selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie, et si ce n'en est pas une, comment il accommode tous les pas qu'il a faits depuis ce tems avec de si belles paroles.

Voilà de ces choses qu'il faut que le tems explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures : cependant n'en parlez pas; car la Mère Supérieure

m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mère de M. Fouquet : elle me conta de quelle façon elle avoit fait donner cet emplâtre par Madame de Charost * à la Reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux ; en moins d'une heure, la Reine sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle me dit tout haut que c'étoit Madame Fouquet qui l'avoit guérie ; que c'étoit ce qu'elle avoit vuidé qui lui avoit donné les convulsions dont elle avoit pensé mourir la nuit d'auparavant. La Reine-mère en fut persuadée, et le dit au Roi, qui ne l'écouta pas. Les Médecins, sans qui on avoit mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensoient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le Roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jeter à ses pieds ; cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore une de ces choses dont il faut attendre la suite.

Ce matin M. le Chancelier a interrogé M. Fouquet ; mais sa manière a été différente ; il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par Boucherat **. Il a dit au Rapporteur de lire

* Fille de M. Fouquet.

** Boucherat, alors Maître des Requêtes, et depuis Chancelier, avoit été chargé de faire mettre les scellés chez le Surintendant. Il étoit de la Commission chargée de la poursuite du Procès.

l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé ; le Rapporteur a lu, et cette lecture a duré si long-tems, qu'il étoit dix heures et demie quand on eut fini. Il a dit : Qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet ; mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir ; de sorte qu'il étoit encore à la Bastille. On l'est donc allé querir ; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu ; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'auroit bien embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé ; mais au lieu d'être alerte, M. le Chancelier sommeilloit doucement : on se regardoit, et je pense que notre ami en auroit ri, s'il avoit osé. Enfin, il s'est remis, et a continué d'interroger : et quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, il s'est trouvé pourtant que par l'événement il aura bien dit ; car dans son malheur il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un tems infini.

Je vous écrirai tous les soirs ; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche ; elle vous rendra compte de jeudi, vendredi et samedi ; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi ; ainsi les lettres n'attendroient pas long-tems chez vous. Je vous conjure de faire mes complimens à votre Solitaire et à votre chère moitié.

moitié. Je ne vous dis rien de votre chère voisine, ce sera bientôt à moi à vous en donner des nouvelles.

LETTRE 21.

Au même.

Du jeudi 27 Novembre 1664.

On a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le Chancelier avoit bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrémités, et de l'embarrasser ; mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est bien tiré d'affaire, et n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le Chancelier a fait lire le Rapporteur, comme je vous l'ai mandé ; et malgré toute cette belle dévotion, il disoit tout le pis contre notre pauvre ami. Le Rapporteur * prenoit toujours son parti, parce que le Chancelier ne parloit que pour un côté ; enfin il a dit : Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. Le Rapporteur a dit : Ah ! Monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit ; et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté : Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre, qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait

* Ce Rapporteur étoit M. d'Ormesson, l'un des Magistrats les plus respectables de ce tems.

entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la Chambre; et en sortant, plusieurs ont fait compliment à d'Ormesson de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des Dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée *; je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan étoit auprès de lui; cinquante Mousquetaires, à trente à quarante pas derrière. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus. En s'approchant de nous pour entrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous lui connoissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie, quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché de la manière dont je vous connois. J'ai été voir votre chère voisine; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé

* C'étoit encore l'usage que les femmes sortissent en masque; usage qu'on retrouve dans les comédies de Corneille, et qui nous avoit été apporté d'Italie par les Médicis, avec beaucoup de choses plus fâcheuses. Ces masques de velours noir, auxquels succédèrent les *loups*, étoient destinés à conserver le teint.

de notre cher ami ; elle a vu Sapho * qui lui a redonné du courage. Pour moi j'irai demain en reprendre chez elle ; car de tems en tems je sens que j'ai besoin de réconfort ; ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance ; mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain, me fait mourir.

Vendredi 28 Novembre.

Dès le matin, on est entré à la Chambre. M. le Chancelier a dit qu'il falloit parler des quatre prêts ; sur quoi d'Ormesson a dit que c'étoit une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvoit rien reprocher à M. Fouquet ; qu'il l'avoit dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevoit, et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la Cour que cet article n'étoit pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé : il étoit onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le Chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avoit pas dit la veille sur les octrois ; on l'a écouté, il a dit des merveilles ; et comme le Chancelier lui disoit : « Avez-vous eu votre décharge de l'emploi de » cette somme ? » Il a dit : « Oui, Monsieur, mais ç'a

* Mademoiselle Scudéry, sœur de l'auteur connu sous ce nom par une malheureuse fécondité, femme qui avoit plus d'esprit que ses ouvrages, quoiqu'ils en montrent beaucoup.

» été conjointement avec d'autres affaires, » qu'il a marquées, et qui viendront en leur tems. Mais, a dit M. le Chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense? Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étoient destinées. Ce n'est pas assez, a dit M. le Chancelier. Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet, quand je vous donnois vos appointemens, quelquefois j'en avois la décharge un mois auparavant, et comme cette somme étoit destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. M. le Chancelier a dit: Il est vrai, je vous en avois l'obligation. M. Fouquet a dit que ce n'étoit pas pour le lui reprocher, qu'il se trouvoit heureux de le pouvoir servir dans ce tems-là; mais que les exemples lui revenoient, selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille traîner l'affaire en longueur. Puis.... a promis de faire parler l'accusé le moins qu'il pourroit. On trouve qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légèrement, et ne pas parler sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tous, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit ses raisons. Puis.... est toujours en crainte de déplaire à Petit *. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avoit parlé trop long-tems, mais qu'il n'avoit pu l'interrompre. Ch... est derrière le paravent quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre

* *Voyez* la note ci-après, page 44.

d'aller chez les Juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur, jusqu'à lundi : je voudrois que vous puissiez connoître les sentimens que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

LETTRE 22.

Au même.

Il y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le Chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le tems de répondre. M. Fouquet a dit : « Monsieur, je ne » prétends pas tirer les choses en longueur; mais » je vous supplie de me donner le loisir de vous » répondre; vous m'interrogez, et il semble que » vous ne vouliez pas écouter ma réponse; il m'est » important que je parle. Il y a plusieurs articles » qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je » réponde sur tous ceux qui sont dans mon pro- » cès ». Il a donc fallu l'entendre, contre le gré

des mal-intentionnés ; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs : on continuera de suite, et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers ; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre ; elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher Solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez : je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui ait dit : *La métamorphose de Pierrot en Tartuffe* *. Cela est si naturellement dit, que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers ; Messieurs de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au Maréchal de Grammont : M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les

* C'est le Chancelier Seguier qui s'appelloit *Pierre*.

vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le Maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux Courtisan. Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connoître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital; l'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois? Celle qui me touche le plus, n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 3 Décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin; mais si admirablement bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer.

M. Renard a dit entr'autres : « Il faut avouer que » cet homme est incomparable, il n'a jamais si bien » parlé dans le Parlement, il se possède mieux » qu'il n'a jamais fait ». C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment. Adieu, mon très-cher Monsieur, priez notre Solitaire (*Arnauld*) de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et par modestie, j'y joins Madame votre femme.

Suite de la Lettre cinquième.

Par toute la famille du malheureux, la tranquillité y règne. On dit que M. de Nesmond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir étoit de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux Juges; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avoit faite.

Mardi 5 Décembre.

M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles; tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort

faisoit des mines d'improbation et de négative, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : « Dieu » merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'ait laissé » parler tout son saoul ». Que dites-vous de ces paroles ? ne sont-elles pas d'un bon Juge ? On dit que le Chancelier est fort effrayé de l'érysipèle de M. de Nesmond qui l'a fait mourir; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentimens d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argante : *e mori come visse* *.

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat; jamais je n'ai rien vu de si agréable, ni de si obligeant : il faudroit être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres. Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense; et que j'ai une joie et une

* *Gerusalemme liberata*, canto 19, le vers est ainsi :

Moriva Argante, e tal moria qual visse.

consolation sensible de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que votre cher Solitaire en ait sa part. Je croyois bien aussi que vous instruiriez votre incomparable voisine. Vous me mandez une agréable nouvelle, en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur; il n'y en a point où je sois plus aise d'avancer : quand je veux avoir un peu de joie, je pense à elle et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires; insensiblement je m'amusois à vous parler des sentimens que j'ai pour vous et pour votre aimable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore allé sur la sellette. L'Abbé d'Effiat l'a salué en passant; il lui a dit en lui rendant le salut : « Monsieur, je » suis votre très-humble serviteur », avec cette mine riante et fixe que nous connoissons. L'Abbé d'Effiat a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvoit plus.

Aussitôt que M. Fouquet a été dans la Chambre, M. le Chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : « Monsieur, vous prîtes hier avantage de ce » que je m'étois assis; vous croyez que c'est recon- » noître la Chambre : puisque cela est, je vous » prie de trouver bon que je ne me mette pas sur » la sellette ». Sur cela M. le Chancelier a dit qu'il pouvoit donc se retirer. M. Fouquet a répondu : « Je ne prétends point par-là faire un incident » nouveau : je veux seulement, si vous le trouvez » bon, faire ma protestation ordinaire, et en pren- » dre acte, après quoi je répondrai. »

Il a été fait comme il a souhaité ; il s'est assis, et on a continué la pension des gabelles, à quoi il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a mandé une chose qui me fait frisonner. Il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une voie enchantée, bon ou mauvais, comme Dieu le lui enverra, sans préambule, afin qu'il ait le temps de recevoir la nouvelle par ceux qui viendront la lui dire ; ajoutant que pourvu qu'il ait une demi-heure pour se préparer, il est capable de recevoir sans émotion tout le pis qu'on lui puisse apprendre. Cet endroit-là me fait pleurer, et je suis assurée qu'il vous serre le cœur.

On n'est point entré aujourd'hui en la Chambre, à cause de la maladie de la Reine, qui a été à l'extrémité : elle est un peu mieux. Elle reçut hier au soir Notre Seigneur comme viatique. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le Roi et toute la Cour, avec des cierges et mille flambeaux, aller conduire et requérir le S. Sacrement. Il fut reçu avec une infinité de lumières. La Reine fit un effort pour se soulever, et le reçut avec une dévotion qui fit fondre en larmes tout le monde. Ce n'étoit pas sans peine qu'on l'avoit mise en cet état ; il n'y avoit eu que le Roi capable de lui faire entendre raison ; à tous les autres elle avoit dit qu'elle vouloit bien communier, mais non pas pour mourir : on avoit été deux heures à la résoudre.

L'extrême approbation que l'on donne aux réponses de M. Fouquet déplaît infiniment à Petit *; on croit même qu'il engagera Puis.... à faire le malade pour interrompre le cours des admirations, et avoir le loisir de prendre un peu haleine des autres mauvais succès. Je suis très-humble servante du cher Solitaire, de Madame votre femme, et de l'adorable Amalthée.

* Ce Petit est un nom convenu, qui doit signifier le Tellier ou même Colbert. Quant à Puis..., comme, d'après le sens de la phrase, il doit être un des Juges et un des contraires, il y a quelque apparence que c'est Pussort. Dans ce cas, il faudroit aussi entendre de lui tout ce qui est dit dans les Lettres précédentes.

Au surplus la conduite de Colbert et de Le Tellier, est bien caractérisée par un joli mot du Grand Turenne, lequel s'intéressoit fort à Fouquet. Quelqu'un devant lui blâmoit l'emportement de Colbert et louait la modération de Le Tellier : — *Oui*, (répondit-il) *je crois que M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, et que M. Le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas.*

LETTRE 23.

Au même.

Jeudi 4 Décembre 1664.

ENFIN, les interrogations sont finies, ce matin. M. Fouquet est entré dans la Chambre. M. le Chancelier a fait lire le projet tout du long. M. Fouquet a repris la parole le premier, et a dit : Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me

donner beaucoup de confusion. M. le Chancelier a dit : Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par-là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. Monsieur, a dit M. Fouquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me mettoit quelquefois M. le Cardinal, principalement lorsqu'après avoir contribué plus que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la Reine-mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du Roi, n'en a pas été diminuée. M. le Chancelier a dit : Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différens tems. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les tems, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du Roi; et dans ce tems-là vous étiez, Monsieur, le chef du Conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui.

M. le Chancelier a senti ce coup ; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout-à-fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses ; il a dit : Je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le Cardinal avoit connoissance, soit par mes appointemens, soit par le bien de ma femme ; et si je ne prouve ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. Enfin, cet interrogatoire a duré deux heures, où M. Fouquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colère, parce que la lecture de ce projet l'avoit extrêmement touché.

Quand il a été parti, M. le Chancelier a dit : Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. M. Poncet s'est approché de M. le Chancelier, et lui a dit : Monsieur, vous ne lui avez pas parlé des preuves qu'il y a, comme il a commencé à exécuter le projet. M. le Chancelier a répondu : Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. Là-dessus Ste. Hélène et Pussort ont dit : Tout le monde n'est pas de ce sentiment. Voilà de quoi rêver et faire des réflexions. A demain le reste.

Vendredi 5 Décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance ; sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugement. Voilà qui est donc fait : c'est à M. d'Ormesson à parler, il doit récapituler toute l'affaire ; cela durera encore toute

la semaine prochaine, c'est-à-dire, qu'entre-ci et là, ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi je ne suis pas connoissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusque là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute; et j'ai eu le plaisir en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai. Hé! Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit bonne! je la désire. Je vous assure que nous sommes tous à plaindre, j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir, que je n'en puis plus.

LETTRE 24.

Au même.

Mardi 9 Décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il me semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les tems passés; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me

flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader, qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle, si la chose ne va comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensoient être assurées; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept; depuis cela leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute cette affaire avec Madame du Plessis*; je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentimens que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous? Parce que j'espère. Voilà nos réponses. Ne sont-elles pas bien raisonnables? Je lui disois avec la plus grande vérité du monde, que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie étoit que je vous enverrois un homme à cheval à toute bride, qui vous apprendroit cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je

* Madame du Plessis Bellière, amie intime de Fouquet. C'étoit elle qu'il avoit chargée de retirer ses papiers de sa maison de Saint-Mandé. Elle n'en eut pas le tems. Elle fut d'abord exilée, puis revint. Cette femme mourut en 1705, âgée de cent ans.

vous ferois, rendroit le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi ; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart d'heure de *campos*. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'Etat. Je vous l'avois mandée comme on me l'avoit dit ; mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs Juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvoit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le Chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit-là un crime d'Etat. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'Etat. Je supplie ces Messieurs, dit-il en se tournant vers les Juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'Etat : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'Etat, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du Prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis, qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts, qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est Gouverneur, à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître, qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'Etat. Voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'Etat. M. le Chancelier ne savoit où se mettre, et tous les Juges avoient fort envie de rire.

Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurois eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit; notre cher ami y auroit beaucoup perdu. Ce matin M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire, il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours : on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des Juges qui prétendent bien s'étendre; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 *Décembre.*

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès, il a fait des merveilles; c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence, et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire; il lui a dit sur un endroit qui paroissoit fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

LETTRE 25.

Au même.

Jeudi 11 Décembre 1664.

MONSIEUR d'Ormesson a continué encore : quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit : Voilà qui est contre l'accusé. Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuves. Quoi! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux Officiers-là ? Non, a dit M. d'Ormesson. Ha ! cela ne se peut pas, a répondu Pussort. Je n'en ai rien trouvé dans le procès, a dit M. d'Ormesson. Là-dessus Pussort a dit avec emportement : Ha ! Monsieur, vous deviez le dire plutôt, voilà une lourde faute. M. d'Ormesson n'a rien répondu ; mais si Pussort lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : Monsieur, je suis Juge, et non pas dénonciateur. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous contai une fois à Fresne ? Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a découvert cela, que lorsqu'il n'y a point eu de remède. M. le Chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson ; il lui a dit qu'il ne falloit point parler du projet, et c'est par malice ; car plusieurs jugeront que c'est un grand crime, et le Chancelier voudroit bien que M. d'Ormesson n'en fît point voir les preuves, qui sont ridicules, afin de ne pas affoiblir l'idée qu'on a voulu donner.

Mais M. d'Ormesson en parlera, puisque c'est un des articles qui composent le procès. Il achevera demain. Sainte-Hélène parlera samedi. Lundi les deux Rapporteurs diront leur avis, et mardi ils s'assembleront tous dès le matin, et ne se sépareront point qu'après avoir donné un arrêt. Je suis transie quand je pense à ce jour-là. Cependant la famille a de grandes espérances. Foucault va solliciter partout, et fait voir un écrit du Roi, où on lui fait dire qu'il trouveroit fort mauvais qu'il y eût des Juges qui appuyassent leur avis sur la soustraction des papiers; que c'est lui qui les a fait prendre, qu'il n'y en a aucun qui serve à la défense de l'accusé; que ce sont des papiers qui touchent son état, et qu'il le déclare, afin qu'on ne pense pas juger là-dessus. Que dites-vous de tout ce beau procédé? N'êtes-vous point désespéré qu'on fasse la chose de cette façon à un Prince qui aimeroit la justice et la vérité, s'il les connoissoit? Il disoit l'autre jour à son lever, que Fouquet étoit un homme dangereux; voilà ce qu'on lui met dans la tête. Enfin, nos ennemis ne gardent plus aucune mesure : ils vont à présent à bride abattue; les menaces, les promesses, tout est en usage; si nous avons Dieu pour nous, nous serons les plus forts; vous aurez peut-être encore une de mes lettres; et si nous avons de bonnes nouvelles, je vous les manderai par un homme exprès à toute bride. Je ne saurois dire ce que je ferai si cela n'est pas, je ne comprends pas moi-même ce que je deviendrai. Mille complimens à notre

Solitaire et à votre chère moitié. Faites bien prier Dieu.

Samedi 13 *Décembre.*

On a voulu, après avoir bien changé et rechangé, que M. d'Ormesson dît son avis aujourd'hui, afin que le dimanche passât par-dessus, et que Sainte-Hélène recommençant lundi sur nouveaux frais, fît plus d'impression. M. d'Ormesson a donc opiné au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens au Roi. M. d'Ormesson a couronné par-là sa réputation. L'avis est un peu sévère *; mais prions Dieu qu'il soit suivi. Il est toujours beau d'aller à l'assaut le premier.

* Tout sévère qu'étoit cet avis, le Roi aggrava encore la peine. Les dilapidations de Fouquet étoient coupables. Mais le Cardinal Mazarin qui donnoit moins, prenoit beaucoup plus. Le désordre des tems et l'exemple étoient une excuse.

LETTRE 26.

Au même.

Mercredi 17 Décembre.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout étoit perdu; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avoit rapporté l'affaire et

opiné; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier, que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons aussi fortes; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paroître, et ne s'en est jamais mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désempli; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade, très-indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disoit, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet auroit la tête tranchée, à cause du crime d'Etat. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le Roi donneroit grâce, et pardonneroit; que c'étoit lui seul qui le pourroit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs Juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit sur ce crime d'Etat, qu'un certain Espagnol

nous devoit faire bien de la honte, qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon * y avoit passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que pour le punir, il n'y avoit que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avoit possédées, et qu'il avoit plusieurs parens considérables, il relâchoit à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. de Nesmond et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues, quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses, qui sont très-véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paroît depuis quatre jours: au commencement, elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand Astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. du Foin qui l'a vue avec trois ou quatre Savans. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour

* Le Connétable de Bourbon, qui, sous François Ier., alla servir Charles-Quint contre la France.

la voir aussi : elle paroît sur les trois heures ; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre ; c'est-à-dire, qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur ; il parle de potences, de roues, il choisit des arbres exprès ; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable, qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que Messieurs de B... C... et B...* (on y met Pussort (*ou Poncet*), mais je n'en suis pas si assurée) l'avoient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme ; que moyennant cela ils le feroient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la Chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions ; mais elles peuvent le dire ; et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des Juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire ?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau : il étoit malade à mourir il y a huit jours d'une colique néphrétique ; il prit plusieurs remèdes, et se fit saigner à minuit. Le

* M. de Boucherat étoit un des Commissaires ; l'autre B..., est sans doute Berrier.

lendemain à sept heures, il se fit traîner à la Chambre de Justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le Chancelier le vit pâlir, il lui dit : Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. M. le Chancelier le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Hé bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart-d'heure, et dans ce tems il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourroit passer pour un miracle, si les hommes étoient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose, on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est accablé; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier Monsieur votre père * de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas ! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je

* Arnaud d'Andilly, traducteur de l'Historien Josephe.

l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Hé! mon Dieu, vous me payez au-delà de tout ce que je fais pour vous; je vous dois du reste.

LETTRE 27.

Au même.

Vendredi 19 Décembre 1664.

Voici un jour qui nous donne de grandes espérances; mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort; jeudi Nogués, Gisaucourt, Fériol, Péraut, à la mort encore. Roquesante finit la matinée; et après avoir parlé une heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés; et tout d'un article, nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, la Baume et Catinat de l'avis de M. d'Ormesson. C'étoit à Poncet à parler; mais jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût qu'onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux, que la joie n'en est pas entière; car il faut que vous sachiez que M. N.... est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique

malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : Le Feron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Pontchartrain et le Chancelier. Il y en a plus qu'il nous en faut de bons à ce reste là.

Samedi.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez, notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Saint-Hélène. Je suis si aise, que je suis hors de moi, *.

Dimanche au soir.

Je mourois de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'a pas fait une grande diligence; il avoit dit en partant qu'il n'iroit coucher qu'à Livry. Enfin, il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu ! que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les momens qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir ! De long-tems

* Bureau de la Commission qui jugea Fouquet.

BONS.		*CONTRAIRES.*	
D'Ormesson.	La Toison.	Ste. Hélène.	Le Chancelier
Le Feron.	La Baume.	Pussort.	Pierre Seguier.
Monssy.	Verdier.	Gisancourt.	
Brillac.	Masnau.	Feriol.	
Renard.	Catinat.	Nogués.	
Bénard.	Pontchartrain.	Heraut.	
Roquesante.		Poncet.	

je ne serai remise de la joie que j'eus hier; tout de bon, elle est trop complète, j'avois trop de peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air (1), peu de momens après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le Roi a envoyé son Chevalier du Guet à Mesdames Fouquet, leur recommander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne, le Marquis et la Marquise de Charost à Ancenis, et le jeune Fouquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au Roi, qu'elle avoit soixante et douze ans, qu'elle supplioit Sa Majesté de lui donner son dernier fils, pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne seroit pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol; car le Roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme, contre toutes les règles. Mais, gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé : la mienne est augmentée, s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire : elle est curieuse. Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui, à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a mené M. Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucault tenoit son arrêt à la main. Il lui a dit : Monsieur, il faut me dire

(1) Par des signaux.

votre nom, afin que je sache à qui je parle. M. Fouquet a répondu : Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom, je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la Chambre; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. On a écrit ce qu'il disoit, et en même tems Foucault s'est couvert, et a lu l'arrêt. M. Fouquet l'a entendu découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer; ils faisoient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler; car il sembloit que c'étoit un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille, on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan; pendant qu'il y étoit, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson qui venoit de reprendre quelques papiers qui étoient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a apperçu; il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnoissance; il lui a même crié qu'il étoit son très-humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très-grande civilité, et s'en est venu, le cœur tout serré, me conter ce qu'il avoit vu.

A onze heures, il y avoit un carrosse prêt où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante Mousquetaires; il

le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé S. Marc, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a redonné un autre valet-de-chambre; si vous saviez comme cette cruauté paroît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes, Pecquet et Lavalée, c'est une chose inconcevable; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu le préserve, comme il a fait jusqu'ici : il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours sa femme. On a obenu que la mère n'iroit qu'au Parc chez sa fille qui en est Abbesse. L'Ecuyer suivra sa belle-sœur; il a déclaré qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir ailleurs. Monsieur et Madame de Charost vont toujours à Ancenis. M. Bailly, Avocat-Général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, avant le jugement du procès, qu'il devoit bien remettre la compagnie du Grand-Conseil en honneur, et qu'elle seroit déshonorée si C...., Poncet et lui alloient le même train. Cela me fâche à cause de vous : voilà une grande rigueur. *Tantane animis cœlestibus ira* * !

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses, ne sauroient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite : il y auroit bien à causer sur tout cela; mais il est impossible par

* VIRGILE. *Eneid.* liv. I.

lettres. Adieu, mon pauvre Monsieur, je ne suis pas si modeste que vous; et sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très-fort. J'ai vu aujourd'hui la comète, sa queue est d'une belle longueur. J'y mets une partie de mes espérances. Mille complimens à votre chère femme.

Mardi.

Voilà de quoi vous amuser quelques momens : assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et le fils, vous étoit un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvelée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies; et c'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en ai pas de nouvelles certaines. On a su seulement que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures ordinaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du Roi, et qu'il avoit dit à M. Fouquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien. On espère toujours des adoucissemens, je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner.

Ce n'est pas que, toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge piu di timor che di speranza (1).

Cependant je me garde bien de me décourager, il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier, il est gai et tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse être long. Assurez bien M. votre père de ma tendresse; voilà comme il faut parler, et me mander un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi bien que des couplets.

(1) *Gerusalemme liberata*, cant. 5.

LETTRE 28.

Au même.

Jeudi au soir, Janvier 1665.

Enfin, la mère, la belle-fille et le frère ont obtenu d'être ensemble; ils s'en vont à Montluçon, au fond de l'Auvergne. La mère avoit permission d'aller au Parc-aux-Dames avec sa fille; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour M. et Madame de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pecquet et Lavalée sont encore à la Bastille. Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice? On a donné un autre valet-de-chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation dans le voyage.

voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est un fort honnête homme. Dieu le veuille! ou pour mieux dire, Dieu le garde! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin tout particulier. La Forêt, son défunt écuyer, l'aborda comme il s'en alloit; il lui dit : Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection : dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons point à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Madame de Grignan, (*Angélique-Claire d'Angennes, première femme de M. de Grignan,*) est morte.

Vendredi au soir.

Il me semble, par vos beaux remercîmens, que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira; et dès qu'il y aura des vers du Pont-neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit qu'il étoit bien malade; tout le monde disoit : Quoi! déjà.... On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la Cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement, qu'il le menât toujours, en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux; mais on voit par là ce

qu'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondemens sur quoi on augmente tout ce qu'on veut. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille : en vérité, cette conduite est admirable. On recommencera la Chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilés sont arrivés présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai; car il le faut mettre jusqu'à Pignerol; et plût à Dieu que de Pignerol nous le puissions faire venir où nous voudrions bien * ! Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil? J'y pense bien souvent. Mille complimens à M. votre père. On m'a dit que Madame votre femme est ici, je l'irai voir. J'ai soupé hier avec une de nos amies, nous parlâmes de vous aller voir.

* Fouquet mourut en 1680 dans sa prison, (selon l'opinion commune.) *Voy.* le *Siècle de Louis XIV*, et la note de la Lettre du 3 Avril 1680.

LETTRE 29. "

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Forléans, ce 21 Novembre 1666.

JE fus hier à Bourbilly. * Jamais je n'ai été si surpris, ma belle cousine. Je trouvai cette maison belle; et quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me

* Cette terre appartenoit à Madame de Sévigné, de son chef.

sembla que cela venoit de votre absence. En effet, vous et Mademoiselle de Sévigné enlaidissez ce qui vous environne, et vous fites ce tour-là, il y a deux ans, à votre maison. Il n'y a rien de si vrai; et je vous donne avis que si vous la vendez jamais, vous fassiez ce marché par procureur, car votre présence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le Soleil, qu'on n'avoit pas vu depuis deux jours, commença de paroître; et lui et votre fermier firent fort bien l'honneur de la maison; celui-ci en me faisant une bonne collation, et l'autre en dorant toutes les chambres, que les Christophles et les Guis s'étoient contentés de tapisser de leurs armes. J'y étois allé en famille, qui fut aussi satisfaite de cette maison que moi. Les Rabutins vivans voyant tant d'écussons, s'estimèrent encore davantage, connoissant par-là le cas que les Rabutins morts faisoient de leur maison. Mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vîmes le bon homme Christophle à genoux, qui, après avoir mis ses armes en mille endroits et en mille manières différentes, s'en étoit fait faire un habit. Il est vrai que c'est pousser l'amour de son nom aussi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle cousine, que Christophle avoit un cachet, et que ses armes étoient sur sa vaisselle, sur les housses de ses chevaux, et sur son carrosse. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

LETTRE 30.

De Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 20 Mai 1667.

JE reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de nos Rabutins, et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, et que je croyois moi-même y arriver plutôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent que j'ai appris que vous ne viendrez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la Cour est à l'armée, et toute l'armée est à la Cour. Paris est un désert; et désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savois déjà, où si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le tems que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandres *.

* Bussy étoit exilé dans ses terres. (*Voy.* ce qui en a été dit dans la *Vie de Madame de Sévigné.*)

Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au Roi. Envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, et un labyrinthe d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : Je vous fais parc. De sorte que j'ai étendu mes promenoirs sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés. J'en fais autant à toute votre famille.

LETTRE 31

Au même.

à Paris, ce 5 Juin 1668.

Je vous ai écrit la dernière : pourquoi ne m'avez-vous pas fait de réponse? Je l'attendois, et j'ai compris à la fin que le proverbe Italien disoit vrai ;

Chi offende, non perdona.

Madame d'Assigny m'a dit qu'il vous étoit tombé une

corniche sur la tête, qui vous avoit extrêmement blessé. Si vous vous portiez bien, et que l'on osât dire de méchantes plaisanteries, je vous dirois que ce ne sont pas des diminutifs qui font du mal à la tête de la plupart des maris; ils se trouveroient bien heureux de n'être offensés que par des corniches. Mais je ne veux point dire de sottises; je veux savoir auparavant comment vous vous portez, et vous assurer que, par la même raison qui me rendoit foible quand vous aviez été saigné, j'ai senti de la douleur de celle que vous avez eue à la tête. Je ne pense pas qu'on puisse porter plus loin la force du sang.

Ma fille a pensé être mariée. Cela s'est rompu, je ne sais pourquoi. Elle vous baise les mains, et moi à toute votre famille. Ne faites-vous rien du côté de la Cour? Mandez-moi où vous en êtes.

LETTRE 32.

Au même.

à Paris, ce 26 Juillet 1668.

Je commence par vous remercier de vos lettres au Roi, mon cher cousin, elles me feroient plaisir à lire d'un inconnu : elles m'attendrissent; il me semble qu'elles devroient faire cet effet-là sur notre maître. Il est vrai qu'il ne s'appelle pas Rabutin, comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des complimens. Ce nom me paroît agréable : je suis

pourtant lasse d'en faire les honneurs. Elle est plus digne que jamais de votre estime et de votre amitié.

Je crois que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannes et le Comte de Saint-Paul. Il l'a dit à M. de Turenne, au Cardinal de Retz, à M. de la Rochefoucauld. Voyez quels personnages ! Tous ces Messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été résolue et répandue, avant que j'en susse rien. Enfin, il est parti. J'en ai pleuré amèrement, j'en suis sensiblement affligée : je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage. J'en vois tous les périls, j'en suis morte : mais enfin, je n'en ai pas été la maîtresse ; et dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. Adieu, Comte.

LETTRE 33.

Au même.

à Paris, ce 4 Septembre 1668.

LEVEZ-VOUS, Comte : je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s'est passée, c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

* Bussy et sa cousine avoient été plusieurs fois en querelle. On en a dit les raisons. Le démêlé nouveau dont elle parle ici paroît avoir été fort léger.

M. de Montausier vient d'être fait Gouverneur de M. le Dauphin.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte. Présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats singuliers. Ma fille vous fait ses complimens. L'opinion que vous avez de sa fortune nous console un peu.

LETTRE 34.

Du Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 7 septembre 1668.

RIEN n'est plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui, je le dirai partout: mais je ne comprends pas que vous parliez si bien d'un procédé. Pour moi, je crois que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui vous a appris cette langue. Ne trouvez-vous pas que c'est grand dommage que nous ayons été brouillés quelque tems ensemble, et que cependant il se soit perdu des folies que nous aurions relevées, et qui nous auroient réjoui. Car bien que nous ne soyons pas demeurés muets chacun de notre côté, il me semble que nous nous faisons valoir l'un l'autre, et que nous nous entredisons des choses que nous ne disons pas ailleurs.

LETTRE 35.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 4 Décembre 1668.

N'AVEZ-VOUS pas reçu ma lettre où je vous donnois la vie, et où je ne voulois pas vous tuer à terre? J'attendois une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé; vous vous êtes contenté de vous relever, et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnois. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui sans doute vous donnera de la joie. C'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du Royaume. C'est M. de Grignan, que vous connoissez il y a long-tems. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissemens, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous: Il paroît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'Archevêque d'Arles son oncle, son autre oncle l'Évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achevera

avant la fin de l'année. Comme je suis une Dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation. Le public paroît content, c'est beaucoup : car on est si sot que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

LETTRE 36.

Du Cardinal DE RETZ *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Commerci, le 20 Décembre 1668.

Si les intérêts de Madame de Meckelbourg (1) et de M. le Maréchal d'Albret vous sont indifférens, Madame, je solliciterai pour le Cavalier, parce que je l'aime quatre fois plus que la Dame; si vous voulez que je sollicite pour la Dame, je le ferai de très-bon cœur, parce que je vous aime quatre millions de fois mieux que le Cavalier; si vous m'ordonnez la neutralité, je la garderai : enfin, parlez, et vous serez ponctuellement obéie. Je ne suis point surpris des frayeurs de ma nièce (2); il y a long-tems que je me suis aperçu qu'elle dégénère; mais quelque grand que vous me dépeigniez son transissement sur le jour de la conclusion (3), je doute qu'il

(1) Élisabeth-Angélique de Montmorenci, veuve de Gaspard de Coligny, Duc de Châtillon, et remariée en Février 1664, à Christian-Louis, Duc de Meckelbourg. * C'étoit une très-belle femme, mais aussi fameuse par ses intrigues et par ses galanteries que par sa beauté.

(2) Mademoiselle de Sévigné, depuis Comtesse de Grignan.

(3) Il s'agissoit du mariage de Mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan, qui se fit le 29 Janvier suivant.

puisse être égal au mien sur les suites, depuis que j'ai vu par une de vos lettres, que vous n'avez, ni n'espérez guère d'éclaircissemens, et que vous vous abandonnez en quelque sorte au destin, qui est souvent très-ingrat, et reconnoît assez mal la confiance que l'on a placée en lui. Je me trouve en vérité sans comparaison plus sensible à ce qui vous regarde, vous et la petite, qu'à ce qui m'a jamais touché moi-même le plus sensiblement. Au reste, Madame, ne vous en prenez ni au Cardinal Dataire, ni à moi, de ce que l'on n'a rien fait encore pour Corbinelli. Un homme de la Daterie, en qui je me fiois, a pris mon nom pour obtenir mille grâces pour lui, et m'a trompé dans trois ou quatre chefs; s'il en a usé pour Corbinelli, comme il a fait pour d'autres, je doute que le nom de Corbinelli ait été seulement prononcé depuis ma première lettre. Il n'y a pas quinze jours que ce même homme m'écrivit une longue histoire sur cette affaire, et sur quelques autres que je lui avois recommandées, et j'ai découvert deux fausseté dans les détails qu'il me fait; ce n'est pas au sujet de Corbinelli, mais comme je vois qu'il ment sur le reste, je juge qu'il a pu encore mentir à cet égard; j'y remédierai par le premier ordinaire, et avec toute la force qu'il me sera possible; vous ne pouvez vous imaginer le chagrin que cela m'a donné.

LETTRE 37.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 7 Janvier 1669.

Il est tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponse sur la lettre où je vous donnois la vie, que j'étois en peine de vous, et craignois qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner, (comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée) je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paroissoit bonne pour ne m'avoir point fait de réponse. Cependant vous me l'aviez faite, et l'on ne peut pas avoir été mieux perdue qu'elle ne l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable; et si j'eusse souhaité la perte de quelque chose, ce n'eût jamais été celle de cette lettre-là. Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de M. de Grignan : il est vrai que c'est un très-bon et un très-honnête homme, qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage ? Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion, signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que par mon goût, vous seriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu ! que vous y tiendriez bien votre place ! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille

fois je me dis en moi-même : Bon Dieu ! quelle différence ! On parle de guerre *, et que le Roi fera la campagne. Ne vous y reverra-t-on point jouer un rôle que vous avez si bien rempli?

* Ce n'étoit qu'un bruit vague. On ne pensoit point encore à rompre la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue il n'y avoit que sept mois. Mais il s'agissoit de pacifier la querelle du Comte Palatin et du Duc de Lorraine, en forçant celui-ci à désarmer.

LETTRE 38.

Du Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 22 Janvier 1669.

JE vous fais justice comme vous me la faites, ma belle cousine. Je vous ai écrit, et vous n'avez pas reçu ma lettre, tout cela est vrai. Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué sans y songer, et je vous apprends que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eûtes donné la vie, vous baissâtes la pointe de votre épée, et je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que s'il en fût arrivé autrement, j'eusse été le premier que vous eussiez fait mourir sans dessein. Quoique vous vous serviez encore moins de vos yeux que d'une épée, il y a des gens si maladroits qu'ils se font enferrer d'eux-mêmes, et nous en savons à qui vous avez percé le cœur, sans songer quasi qu'ils fussent au monde.

LETTRE 39.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 20 Avril 1670.

JE reçois votre lettre, mon cousin; vous êtes toujours honnête et très-aimable; je ne vais guère loin chercher dans mon cœur, pour y trouver de la douceur pour vous. Je vous remercie de m'avoir r'ouvert la porte de notre commerce qui étoit tout démanché. Il nous arrive toujours des incidens, mais le fond est bon; nous en rirons quelque jour. Revenons à M. Frémiot, notre cousin; n'est-il pas trop bon ce Président, d'avoir pensé en mourant à me donner son bien, lorsque j'y pensois le moins? Je l'aimois fort, et j'y joins présentement une grande reconnoissance; de sorte que ma douleur est véritable. Cela est honteux, comme vous dites, que la Présidente survive à un tel mari. C'est tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu, je vous souhaite une patience qui triomphe de vos malheurs. Vous ne voulez pas que je vous parle de ma fille, et moi j'en veux parler. Elle est grosse, et demeure ici; son mari est en Provence.

LETTRE 40. "

"*De M.* DE CORBINELLI *au Comte de* BUSSY.

à Paris, ce 17 Mai 1670.

MADAME de Sévigné et moi, avons chacun une réponse à vous faire, et nous avons résolu de la mettre en une seule. Je vous dirai donc pour ma part, qu'une de mes plus grandes joies ici a été de songer que je m'en retournerois par chez vous.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales et politiques : nous poserons en fait les deux espèces de disgrâces dont vous parlez à Madame de Sévigné. Je suis venu ici examiner cette vérité, et je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la Cour, et sont prêts d'être comme nous *: les autres croyent être comme nous, et sont prêts d'être favoris : d'autres ne sont rien, et se ruinent courageusement à attendre un malheur décidé. Je vous conterai toute l'histoire des Petites-Maisons ; et je vous ferai voir démonstrativement, que ceux qu'on croit vous devoir plaindre, vous doivent envier. Fiez-vous en moi ; nous comptons là-dessus, en Languedoc.

Après cela, je vous dirai mille autres choses qui vous pourront rendre supportable un séjour de quelques heures. Préparez-vous donc à savoir gré au Roi de votre éloignement de la Cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

* *Voyez* la *Notice* qui le concerne.

LETTRE 41.

De Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 17 Juin 1670.

ALLONS, je le veux, Monsieur le Comte, je vous vous écrirai quand vous m'écrirez, ou quand la fantaisie m'en prendra. Je pense qu'il ne faut rien de plus réglé à des conduites aussi dégingandées que les nôtres. C'est un assez bon miracle que nos fonds soient bons, sans nous demander des dehors forts réguliers. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaisir de voir Corbinelli. Pour moi j'ai derrière, celui de l'avoir vu, dont je suis au désespoir: car, en un mot, son esprit est fait pour plaire au mien. Je n'avois rien trouvé en son absence qui me pût consoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainsi je perds ma joie et la douceur de ma vie, en le perdant. J'admire par quels enchaînemens sa destinée le porte à deux cents lieues de moi, et son intérêt m'y fait consentir contre le mien propre. Adieu, Comte, écrivons-nous, et prenons courage contre nos ennemis. Pensez-vous que je n'en aie pas, moi qui vous parle? Je fais mes complimens à toutes vos Dames. Madame de Grignan vous fait les siens de très-bonne grâce. Je ne suis pas accoutumée à la voir grosse; j'en suis scandalisée aussi bien que vous.

LETTRE

LETTRE 42.

De la même au Comte DE GRIGNAN (1).

à Paris, mercredi 25 Juin 1670.

VOUS m'avez écrit la plus aimable lettre du monde : ma réponse l'auroit suivie de plus près, sans que j'ai su que vous couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir ; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime toujours très-tendrement, et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroît très-vif de sa part : je ne crois point qu'on puisse plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et entière, avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile, mais je sais bien demander conseil, et le suivre ; et ma fille, de son côté, contribue fort à sa conservation.

J'ai mille complimens à vous faire de M. de la Rochefoucauld (2) et de son fils (3) ; ils ont reçu

(1) M. de Grignan étoit depuis peu en Provence, où le service du Roi l'avoit obligé de se rendre. Madame de Grignan étoit demeurée à Paris, à cause de sa grossesse.

(2) François, Duc de la Rochefoucauld, Auteur des *Maximes*.

(3) Le Prince de Marsillac.

tous [redacted]ôtres. Madame de la Fayette (1) vous rend [redacted]e grâces de votre souvenir, aussi-bien que ma tante (2), et mon Abbé (3) qui aime votre femme de tout son cœur : ce n'est pas peu, car si elle n'étoit pas bien raisonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un Gentilhomme de votre pays, qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire : vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frère; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet ; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à Madame Fouquet une lettre de son mari; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans ; c'est une chose un peu extraordinaire; vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères, comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas (4) est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner quand il aura besoin de

(1) Marie-Madeleine de la Vergne, Comtesse de la Fayette.

(2) Henriette de Coulanges, Marquise de la Trousse, sœur de Marie de Coulanges, mère de Madame de Sévigné.

(3) Christophe de Coulanges, oncle de Madame de Sévigné, Abbé de Notre-Dame de Livry.

(4) Charles, Comte de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, et l'un des hommes de son tems le plus distrait. C'est lui que la Bruyère a peint sous le nom de *Ménalque*.

votre service : il est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire assez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très-cher Comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

LETTRE 43.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 6 Juillet 1670.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière y a mis. Je ne l'eus pas plutôt écrite que je m'en repentis. M. de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer, mais je ne voulus pas perdre ma lettre, toute méchante qu'elle étoit, et je crus que je ne vous perdrois pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque chose de plus. Nous ne nous perdons point, de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune : après mon expérience, je pouvois bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étois de méchante humeur. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions

m'qu[illegible]e moi ensemble. Nous voilà donc raccommo[illegible]ous seriez bien heureux, si nous étions quittes : mais, bon Dieu ! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous paierai jamais ! M. de Corbinelli vous dira comme je suis ; malgré mes cheveux blancs, il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout son cœur, et je vous jure aussi que je n'aime personne plus que lui. Son esprit, son cœur et ses sentimens me plaisent au dernier point. C'est un bien que je vous dois ; sans vous je ne l'aurois jamais vu. Vous l'aurez bientôt ; vous serez bien aise de causer avec lui. Il vous dira la mort de MADAME *, et avec elle celle de toute la joie, tout l'agrément, et tous les plaisirs de la Cour. Adieu, Comte, point de rancune, ne nous tracassons plus. J'ai un peu de tort ; mais qui n'en a point en ce monde ? Je suis bien aise que vous reveniez pour ma fille. Demandez à M. de Corbinelli combien elle est jolie. Montrez-lui ma lettre, afin qu'il voie que si je fais les maux, je fais les médecines.

* Henriette, fille de Charles I, Roi d'Angleterre, petite-fille de Henri-le-Grand, Princesse chère à la France, par son esprit et par ses grâces, morte à la fleur de l'âge. Ainsi s'exprime Voltaire. Il a toujours cru sa mort naturelle, contre l'opinion de presque tous les contemporains, contre la prévention même que cette Princesse manifesta au lit de la mort : nous sommes portés à penser qu'en cela, comme en tant d'autres choses, il a montré sa profonde instruction autant que son jugement supérieur. Nous parlerons plus au long de cette mort. (*Voyez* la Lettre du premier Juillet 1676.

LETTRE 44.

Du Comte de BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Grignan, ce 10 Juillet 1670.

JE suis bien aise, ma belle cousine, que vous confessiez que vous avez eu tort. Cela me marque un bon cœur, et m'oblige de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avois pensé. La lettre que je viens de recevoir de vous, est aussi agréable que la précédente l'étoit peu. Votre retour me paroît si plaisant, que je vous permets encore de m'offenser, pourvu que vous me promettiez une pareille satisfaction : aussi bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reste. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous soyons bientôt quittes. Cependant je vous assure que la mort de MADAME m'a affligé au dernier point. Vous savez combien agréablement j'étois autrefois avec elle. Ma disgrâce m'avoit encore attiré de sa part mille amitiés que je vous conterai un jour. Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachés, ce sont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune, quand je vois que ceux qui peuvent faire enrager les autres, et qui par leur grandeur sont à couvert des représailles, ne le sont pas des coups du Ciel. Je suis tout revenu pour Madame de Grignan, et ce que m'en dira M. de Corbinelli ne peut augmenter la tendresse que j'ai pour elle, à

m[illegible]'il ne m'assurât qu'elle est brouillée avec son [illegible]ar, en ce cas-là, je l'aimerois mieux que ma vie. Adieu, ma belle cousine, ne nous tracassons plus. Quoique vous m'assuriez que nos liens s'allongent de notre race, et qu'ils ne se rompent point, ne vous y fiez pas trop, il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent; pour moi, j'aime la douceur: je suis comme le frère d'Arnolfe, tout sucre et tout miel.

LETTRE 45.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE GRIGNAN.

à Paris, mercredi 6 Août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on avoir des sentimens plus chrétiens? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille: mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres; et d'autant plus que je la vois de plus près, et qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres, au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne

thèse qui me fera lapider un jour; c'est [illegible] public n'est ni fou, ni injuste : Madame [illegible] doit en être trop contente, pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables : je me réjouis que vous soyez guéri, pour l'amour de vous, et pour l'amour d'elle. Je vous prie que si vous avez encore quelque bourrasque à espérer de votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille soit accouchée. Elle se plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle. Je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici. Rien n'étoit plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle étoit; et rien ne sera si bon pour sa santé, ni même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit après cela devenir folle et coquette, elle le seroit plus d'un an, avant qu'on pût le croire; tant elle a donné bonne opinion de sa sagesse. Je prends à témoin tous les Grignans qui sont ici, de la vérité de ce que je dis. La joie que j'en ai a bien du rapport à vous; car je vous aime de tout mon cœur, et suis ravie que la suite ait si bien justifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle; ce seroit aller sur les droits de ma fille. Je vous conjure

seul[illegible]t de croire qu'on ne peut s'intéresser plus te[illegible]que je fais à ce qui vous touche.

LETTRE 46.

Au même.

à Paris, vendredi 15 Août 1670.

Si je vous écris souvent, vous n'avez pas oublié que c'est à condition que vous ne me ferez point de réponse; et dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que M. le Commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan; et je vois, ce me semble, un fonds pour vous qui ne seroit point pour un autre. Je vois un commerce si vif entre vous et une certaine Dame, qu'il seroit ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse, vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, et ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, et que je n'en souhaiterois pas davantage. Jouissez de ce plaisir, et n'en soyez pas ingrat. S'il y a une petite place dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner, car vous en avez une très-grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié, si j'ai la dernière application pour sa santé, et si je souhaite que toute la barque arrive à bon port;

si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentimens. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville ! elle vient d'accoucher d'un garçon qui paroît avoir trois mois. Ma fille disoit tout à l'heure : Ah ! que je suis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon ; il n'en vient point deux dans une même maison. Je lui ai donné, c'est-à-dire, à ma fille, un livre pour vous ; vous le trouverez d'une extrême beauté ; il est de l'ami intime (1) de Pascal ; il ne vient rien de là que de parfait : lisez-le avec attention. Voilà aussi de très-beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille ; enfin, ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé.

(1) M. Nicole.

LETTRE 47.

Au même.

à Paris, vendredi 12 Septembre 1670.

Ce n'est point pour entretenir un commerce avec vous ; j'en ferois scrupule, sachant de quelle sorte vous êtes accablé de celui de Madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de si longues lettres : je n'ai jamais rien vu de si vif, et je crois que pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fût avec vous ; c'est à quoi vous réduit son importunité. Elle est présentement séparée de nous au coin de sa chambre, avec une petite table et une écritoire à part,

ne croyant pas que M. de Coulanges, ni moi, nous soyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au désespoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme si jalouse ni si envieuse. Elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé; et quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme et un enfant gais et gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espère que tout ira bien : il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très-cher. Je vous défens de m'écrire; mais je vous conjure de m'aimer.

M. DE COULANGES au même.

Vous avez beau dire et beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très-aise que vous soyez content de l'Intendant et de l'Intendante de Lyon (1). Ils sont charmés de vous l'un et l'autre; il n'est pas jusqu'à ma petite belle-sœur (2) qui ne nous écrive mille belles choses de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponse : souffrez seulement que, me trouvant ici quand on vous écrit, je vous assure toujours que vous n'avez point de serviteur qui vous soit plus acquis que moi.

Madame votre femme est belle comme un ange. Madame votre femme vit comme un ange; et, s'il

(1) Monsieur et Madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée étoit femme de M. de Coulanges.

(2) Mademoiselle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M. du Gué-Bagnols, Intendant de Flandres, son cousin.

plaît à Dieu, elle accouchera heureusement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puisque vous êtes content de ma belle-sœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre Province : elle est nièce de M. le Tellier, et cousine germaine de M. de Louvois.

LETTRE 48.

Au même.

à Paris, mercredi 19 Novembre 1670.

MADAME de Puisieux (1) dit que si vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut d'accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille et moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'Arsenal ; elle sentit de petites douleurs ; je voulus au retour envoyer querir Madame Robinet ; elle ne le voulut jamais. On soupa, elle mangea très-bien : M. le Coadjuteur (2) et moi, nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement ; elle s'y opposa encore d'une façon, qui nous persuadoit qu'elle n'avoit qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allois envoyer, malgré elle, querir la Robinet, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si

(1) Charlotte d'Estampes-Valançais, Marquise de Puisieux.

(2) Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, Coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

re[illegible]s, si continuelles, des cris si violens, si p[illegible]e nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avoit point de sage-femme : nous ne savions tous où nous en étions; j'étois au désespoir. Ma fille demandoit du secours et une sage-femme; c'étoit alors qu'elle la souhaitoit; ce n'étoit pas sans raison; car comme nous eûmes fait venir en diligence la sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart-d'heure après. Dans ce moment Pequet * arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinette arriva un peu étonnée; c'est qu'elle s'étoit amusée à accommoder Madame la Duchesse, pensant en avoir pour toute la nuit. D'abord, *Hélène* (1) me dit : Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au Coadjuteur; et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses, quand nous songeons que tout l'été nous avons fait *des beguins au Saint-Père* (2), et qu'après de si belles espérances, *la Signora met au monde une fille.* Je vous assure que cela rabaisse le caquet. Rien ne console que la parfaite santé de ma fille; elle n'a pas eu la fièvre de son lait. Sa fille a été baptisée, et nommée *Marie-Blanche* (3); M. le Coadjuteur pour

* Il a été parlé de ce Médecin dans les Lettres sur le procès de M. Fouquet, auquel il étoit attaché.

(1) Une des femmes de Madame de Sévigné.

(2) Voyez *le Conte de l'Ermite*, par Lafontaine.

(3) La même qui, dans la suite, fut Religieuse aux Dames de Sainte-Marie d'Aix, et y mourut âgée de soixante-deux ans.

M. d'Arles (1); et moi pour moi. Voilà [redacted]il qu'on haïroit bien pour des choses in[redacted]es; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier Président de Provence (2) est revenu exprès de Saint-Germain pour faire son compliment ici; jamais je n'ai vu de si grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore? Oserai-je le dire? Je crois que la santé de votre chère épouse vous en consolera: c'est que notre aimable Duchesse de Saint-Simon (3) a la petite-vérole si dangereusement, que l'on craint pour sa vie. Adieu, mon cher; je laisse à votre pauvre cœur à démêler tous ces divers sentimens; vous savez les miens il y a long-tems sur votre sujet. Les médisans disent que Blanche d'Adhémar ne sera pas d'une beauté surprenante; et les mêmes gens ajoutent qu'elle vous ressemble: si cela est, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

(1) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

(2) M. de Forbin d'Oppède.

(3) Diane-Henriette de Budos, Duchesse de Saint-Simon.

LETTRE 49.

Au même.

à Paris, vendredi 21 Novembre 1670.

Vous avez une lettre de votre chère femme; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire? Ce n'est aussi que pour vous dire que Madame la Duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger.

Lorsque je vous écrivis, elle avoit reçu tous ses [redacted] et l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement, vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir; elle croyoit que le petit de Noirmoutier (1) dût être aveugle; elle avoit fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident : tout d'un coup on lui vient dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux, que la fluxion avoit mis hors de la tête, y étoient rentrés heureusement, comme si de rien n'étoit : là-dessus, elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle, avant que les neuf jours soient passés. Enfin, nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle ne fût malade.

M. le Grand et le Maréchal de Bellefond courent lundi dans le bois de Boulogne, sur des chevaux vites comme des éclairs : il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

(1) Antoine-François de la Trémoille, Duc de Noirmoutier.

LETTRE 50.

Au même.

à Paris, vendredi 28 Novembre 1670.

NE parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison; elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille (1), et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connois les manières des Provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces Messieurs, on prend insensiblement leurs sentimens; et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le tems ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille. Depuis quelques jours, il est fort adouci, et pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentimens que de marquer de la défiance; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir; la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance

(1) Toussaint de Forbin-Janson, Évêque de Marseille, depuis Évêque et Comte de Beauvais, Cardinal et Grand-Aumônier de France.

en[redacted] bien faire ; on est touché de la bonne o[redacted]les autres, et on ne se résout pas facilement [redacted]a perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il seroit honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont pas de moi seule; plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez pas trompé. Votre famille en est persuadée ; nous voyons les choses de plus près que vous ; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier Président de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès, aussitôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire son compliment : on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui; il nous a parlé le plus franchement et le mieux du monde sur l'affaire que vous ferez proposer à l'assemblée (*des États de Provence :*) il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, et qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ses conseils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent ;

on trouve quelquefois que les gens qui [illegible]it ennemis, ne le sont point; on est alors fort [illegible]eux de s'être trompé ; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher Comte, je me fonde en raison, et je vous importune.

Madame de Coulanges (1) m'a mandé que vous m'aimiez. Quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence, et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour mon ***, il m'en est revenu de grands complimens. Le Roi a eu pitié de lui; il n'est plus sur les galères (2), il n'a plus de chaîne, et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le Roi de cette justice et de cette bonté.

(1) Madame de Coulanges étoit à Lyon dans ce tems-là.
(2) *Voyez* la Lettre 42, pag. 82.

LETTRE 51.

Au même.

à Paris, mercredi 3 Décembre 1670.

HÉLAS ! c'est donc à moi à vous mander la mort de Madame la Duchesse de Saint-Simon, après dix-huit jours de petite-vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité ? Enfin, elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au

d[illegible]point. Vous savez l'inclination naturelle que j'a[illegible]r elle. Si vous en avez conservé autant, vous serez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le Père Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries (1). Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que dans son tripot; il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très-cher Comte, votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

(1) C'est-à-dire, à la Cour, qui étoit alors au Palais des Tuileries.

LETTRE 52.

Au même.

à Paris, mercredi 10 Décembre 1670.

MADAME de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si long-tems. Tout ce que vous écrivez de votre fille, est admirable; je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt

dans l'état où vous me vîtes l'année passée ; i[illegible]que je vous aime bien pour vous envoyer m[illegible] un si mauvais tems. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France ! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable Duchesse. J'étois si affligée moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers (1) : ce Monsieur de Nevers si difficile à ferrer, ce Monsieur de Nevers si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins, il épouse enfin, devinez qui ? Ce n'est point Mademoiselle d'Houdancourt, ni Mademoiselle de Grancei ; c'est Mademoiselle de Thianges (2), jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Madame de Montespan en fait les noces dimanche, elle en fait comme la mère, et en reçoit les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ses charges ; de sorte que cette belle, qui n'a pas un sol, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Madame de Montespan fait des merveilles partout. Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans

(1) Philippe-Julien Mazarini-Mancini, Duc de Nevers.

(2) Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, Marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, sœur de Madame de Montespan.

des [illegible]ses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander [illegible]ag[illegible]telles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte, je vous quitte d'honorer ma grand'maternité; mais il faut m'aimer, et vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à Madame de Brissac (1), je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix est quelquefois à l'extrémité; quelquefois mieux; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite-vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Hesse, qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné : sa mère lui avoit recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris; il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource; Madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-desus *. La Cour est ici, et le Roi s'y ennuie à tel point, qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

Le Maréchal de la Ferté dit ici des choses non-pareilles; il a présenté à sa femme le Comte de Saint-Paul (2) et le *petit Bon* (3) en qualité de

(1) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de Brissac, fille de Claude, Duc de Saint-Simon, et de Diane-Henriette de Budos.

* *Voyez* ci-devant la lettre 49, pag. 94.

(2) Depuis Duc de Longueville.

(3) Le Comte de Fiesque.

jeunes gens qu'il faut présenter aux D[illegible]es. Il fit des reproches au Comte de Saint-P[illegible] avoir été si long-tems sans l'être venu voir. Le Comte a répondu qu'il étoit venu plusieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne lui eût pas dit *.

* Voyez l'*Histoire amoureuse des Gaules.*

LETTRE 53.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Paris, lundi 15 Décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue;* une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la, je vous le

donne[illegible] trois ; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bi[illegible] faut donc vous la dire. M. de Lauzun (1) épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Madame de la Valière. Point du tout, Madame. C'est donc Mademoiselle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément Mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse dimanche au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de..... Mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR (2), Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi, Mademoiselle, destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous

(1) Antoine Nompar de Caumont, Marquis de Peguilhem, depuis Duc de Lauzun.

(2) Gaston de France, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

nous dites des injures, nous trouvons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

LETTRE 54.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 19 Décembre 1670.

VOILA M. de Pompone à qui je parlois de vous avec plaisir et déplaisir. Je ne vous fais pas valoir la douleur que j'ai de l'état de votre fortune : ce seroit vouloir exercer des reconnoissances. Quand je vois des gens fort heureux, je suis au désespoir. Cela n'est pas d'une belle ame; mais le moyen aussi de souffrir des coups de tonnerre de bonheur? Je vous remercie de votre compliment sur l'accouchement de ma fille, c'en est trop pour une troisième fille de Grignan. J'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne Chevalerie, cela me fait un plaisir extrême. La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour me dédier notre généalogie, est trop aimable et trop obligeante. Il faudroit être parfaite, c'est-à-dire, n'avoir point d'amour-propre, pour n'être pas sensible à des louanges si bien assaisonnées. Elles sont même choisies, et tournées d'une manière que si l'on n'y prenoit garde, on se laisseroit aller à la douceur de croire en mériter une partie, quelque exagération qu'il

y ait. Vous devriez, mon cher cousin, avoir toujours été dans cet aveuglement, puisque je vous ai toujours aimé, et que je n'ai jamais mérité votre haine. N'en parlons plus; vous réparez trop bien le passé, et d'une manière si noble et si naturelle, que je veux bien présentement vous en devoir le reste. Adieu, Comte. C'est grand dommage que nos étoiles nous aient séparés. Nous étions bien propres à vivre dans une même ville : nous nous entendons, ce me semble, à demi-mot. Je ne me réjouis pas bien sans vous; et si je ris, cela ne passe pas le nœud de la gorge. M. de Pompone me paroît passionné pour vous. Je voudrois bien, comme dit le Maréchal de Grammont, que ce qu'il a dans la tête pour vous, pût passer dans une autre tête que je dirois bien.

LETTRE 55.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Paris, vendredi 19 Décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissemens de la Princesse, et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein

de lui donner les titres, les noms et les ornemens nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre Duchés : le premier, c'est le Comté d'Eu, qui est la première Pairie de France, et qui donne le premier rang; le Duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le Duché de Saint-Fargeau; le Duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite; il y prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiselle espéra que le Roi signeroit le contrat, comme il l'avoit dit; mais sur les sept heures du soir, la Reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisoit tort à sa réputation; ensorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le Roi lui déclara, devant M. le Prince, qu'il leur défendoit absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que meritoit une si grande chûte. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe; voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais sur-tout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous

espérons que vous en ferez autant : *E frà tanto vi bacio le mani.*

LETTRE 56.

Au même.

à Paris, mercredi 24 Décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'étoit une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changemens en si peu de tems, jamais une émotion si générale, jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection; il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix; mais les bonnes graces du Roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi; elle a bien pleuré; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

LETTRE 57.

Au même.

à Paris, mercredi 31 Décembre 1670.

J'AI reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritoit bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'acheveroit point. En effet, le jeudi le tems se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle, ayant eu avis qu'elle alloit se marier à la campagne, et que le Coadjuteur de Rheims (1) faisoit la cérémonie ; cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir ; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivoit, elle me fit entrer, elle acheva sa lettre ; et puis, comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle ; elle me dit à

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qui elle écrivoit, et pourquoi, et les beaux présens qu'elle avoit faits la veille, et le nom qu'elle avoit donné; qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, et qu'elle vouloit se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bienheureux; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnoissance de M. de Lauzun; et sur tout cela, je lui dis: « Mon Dieu, » Mademoiselle, vous voilà bien contente; mais » que n'avez-vous donc fini promptement cette » affaire dès lundi? Savez-vous bien qu'un si grand » retardement donne le tems à tout le Royaume de » parler, et que c'est tenter Dieu et le Roi, que de » vouloir conduire si loin une affaire si extraor- » dinaire? » Elle me dit que j'avois raison; mais elle étoit si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de *Polyeucte*:

Du moins on ne la peut blâmer d'un mauvais choix:
Polyeucte a du nom, et sort du sang des Rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure; il est impossible de la redire toute: mais j'avois été assurément fort agréable durant ce tems, et je le puis dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un, son cœur étoit trop plein. A dix heures, elle se donna au reste de la France qui venoit lui faire compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point.

L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit; elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appela, m'embrassa, me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? ah ! quelle cruelle prudence ! ah, la prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentimens qu'on n'a guère pour des personnes d'un si haut rang *. Ceci entre nous deux et Madame de Coulanges; car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

* On croit que Mademoiselle épousa secrètement Lauzun. Plusieurs lettres, dans les volumes suivans, donnent une suite de l'histoire de ce singulier personnage. La Bruyère l'a peint sous le nom de *Straton*, chap. 8, *de la Cour*.

LETTRE 58.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 16 Janvier 1671.

HÉLAS ! je l'ai encore, cette pauvre enfant, et quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le 10 de ce mois, comme elle l'avoit

espéré. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y auroit eu de la folie à se hasarder. Toutes les rivières sont débordées, tous les grands chemins sont noyés, toutes les ornières cachées; on peut fort bien verser dans tous les gués. Enfin, la chose est au point, que Madame de Rochefort, qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où son mari la souhaite, et où sa mère l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas se mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de sûreté, et qu'il est vrai que cet hiver est épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, et il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne passe plus aucun bateau sous les ponts; les arches du pont-neuf sont quasi comblées. Enfin, c'est une chose étrange. Je vous avoue que l'excès d'un si mauvais tems fait que je me suis opposée à son départ pendant quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage; mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette raison, quoique très-forte, ne la retiendroit pas présentement, sans le Coadjuteur, qui part avec elle, et qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt (1). Cette cérémonie se fait au Louvre; M. de Lionne est le procureur. Le Roi lui a parlé, je dis à M. le Coadjuteur, sur ce sujet. Cette affaire s'est retardée d'un jour à l'autre, et ne se fera

(1) Marie-Angélique-Henriette de Lorraine, mariée le 7 Février 1671 à Nugno-Alvarès Péréira de Mello, Duc de Cadaval en Portugal.

peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le tems qu'elle passe ici présentement; et si le Coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois disposée à faire une folie, qui est de partir sans lui. Ce seroit une chose si étrange d'aller seule, et c'est une chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-frère, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire de plus que je ne sens point le plaisir de l'avoir présentement; je sais qu'il faut qu'elle parte; ce qu'elle fait ici ne consiste qu'en devoirs et en affaires: on ne s'attache à nulle société; on ne prend aucun plaisir; on a toujours le cœur serré; on ne cesse de parler des chemins, des pluies, des histoires tragiques de ceux qui se sont hasardés. En un mot, quoique je l'aime, comme vous savez, l'état où nous sommes à présent, nous pèse et nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous suis très-obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre, et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir, puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changemens et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon très-cher Comte, je vous tue par la longueur de mes Lettres; j'espère que vous verrez le fond qui me les fait écrire.

LETTRE 59.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 25 Janvier 1671.

ENCORE une fois, je loue fort le dessein que vous avez pris de faire une petite histoire de notre maison. Je vous souhaite la continuation de votre philosophie, et à moi celle de votre amitié. Elle ne sauroit périr, quoi que nous puissions faire : elle est d'une bonne trempe, et le fond en tient à nos os. Ma fille vous fait mille complimens et mille adieux, elle s'en va au diantre en Provence; je suis inconsolable de cette séparation. J'embrasse mes chères nièces.

LETTRE 60.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 6 Février 1671.

MA douleur seroit bien médiocre, si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant et toujours mourant : il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur et l'âme; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de Madame du Housset, on me fit du feu; *Agnès* me gardoit sans me parler, c'étoit notre marché; j'y passai jusqu'à

jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter; toutes mes pensées me faisoient mourir; j'écrivis à M. de Grignan; vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle étoit seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle étoit comme je la pouvois désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avois d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* (1). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Madame de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre ou j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Madame de la Troche (2)

(1) Madame de Marans, sœur de Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur et favorite de *Madame* (Henriette d'Angleterre.)

* On sait que *Mellusine* est le nom d'une Magicienne qui joue un grand rôle dans les romans de Chevalerie.

(2) N. . . . . de Varennes, veuve du Marquis de la Troche, de la Maison de Savonière en Anjou. Elle avoit un fils Maréchal-de-Camp, qui fut tué le 18 Septembre 1691 au combat de Leuze: c'étoit un Officier d'un très-grand mérite.

à l'Arsenal. Le soir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports; et ce soir j'acheverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre seroit pleine de complimens, si je voulois.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez Madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande; et j'ai su par Madame de la Fayette qu'elle et M. de la Rochefoucauld eurent hier une conversation avec *Mellusine*, dont le détail n'est pas aisé à écrire: mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord: c'est de se taire très-régulièrement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez Madame de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher, et de me vouloir prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse

avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égal, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de Mademoiselle d'Houdancourt * et de M. de Vantadour a été signé ce matin. L'Abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'Évêché de Lodève. Madame la Princesse (1) partira le mercredi des Cendres pour Châteauroux, où Monsieur le Prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a la place du Conseil de M. d'Estampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le Roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé querir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé. Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, et dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon Livre sur l'ingratitude. Le Maréchal d'Albret a convaincu Madame d'Heudicourt non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Bethune, dont il avoit toujours voulu douter; mais d'avoir dit de lui et de Madame Scarron ** tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré, que Madame Scarron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de

* C'étoit cette fille d'honneur de la Reine, que la Comtesse de Soissons avoit essayé de rendre agréable au Roi, pour le détacher de Madame de la Vallière.

(1) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Princesse de Condé.

**Madame Scarron (depuis Madame de Maintenon) après la mort de son mari, passoit sa vie chez le Maréchal d'Albret qui étoit son parent.

Richelieu. Voilà une femme bien abîmée : mais elle a cette consolation de n'y avoir pas peu contribué.

LETTRE 61.

A la même.

A Paris, lundi 9 Février 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié; on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer, comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir :

rien ne me donne de distraction; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi: je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez: vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Madame de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les Duchesses de Verneuil et d'Arpajon me veulent réjouir; je les en ai remerciées; je n'ai jamais vu de si belles âmes qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez Madame de Villars (1) à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien dans mes sentimens. Hier je fus au Sermon de M. d'Agen (2) et au salut, et chez Madame de Puisieux, et chez Madame du Pui-du-Fou, qui vous font mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg tête-à-tête (3). Voilà

(1) Marie de Bellefond, Marquise de Villars, mère du feu Maréchal Duc de ce nom.

(2) Claude Joli, célèbre Prédicateur, depuis Évêque d'Agen.

(3) Avec Madame de la Fayette.

les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous, c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (1) qu'un moment; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit, je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici, est augmenté : je ne finirois point à vous faire des complimens, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant-hier; il y eut un grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal, et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les Dames parées : c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies,

(1) Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, connu d'abord sous le nom d'*Adhémar*, fut appelé *le Chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 février 1672; et s'étant marié dans la suite avec N..... d'Oraison, il reprit le nom de *Comte d'Adhémar*. Il étoit en 1675, Mestre-de-Camp d'un Régiment de Cavalerie, à la tête duquel il se signala en plusieurs occasions, et sur-tout au combat d'Altenheim. Il fut fait Maréchal-de-Camp en 1688; et sans de fréquentes attaques de goutte, qui le mirent enfin hors d'état de continuer le service, sa réputation, son mérite et sa naissance l'auroient infailliblement conduit aux plus grandes distinctions de la guerre. Il mourut sans postérité le 19 Novembre 1713, âgé de 69 ans.

convaincue de tout ce que Madame Scarron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'Intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritois bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud (1) fut bénite hier ; Messieurs les Prélats furent un peu fâchés de n'y voir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mademoiselle de Guise fort éclairé, fort paré, toutes les Dames se mirent à genoux autour de la Reine, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante Dames à table ; le souper fut magnifique ; le Roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta plus haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, et honora

(1) Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle étoit sœur de Mesdames de Thianges et de Montespan, et Abbesse de Fontevraud. * C'étoit la plus belle des trois sœurs, et celle en qui brilloit le plus « le tour » singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté et » de finesse, qu'on appeloit l'*esprit des Mortemar*. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.)

l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully, qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! Je me fais des *dragons* (1) aussi-bien que les autres. Dirval (2) a ouï parler de *Mellusine :* il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche, que vous ne daignâtes pas l'écouter, que depuis ce tems-là il n'a point été chez vous. Il y a long-tems que cette créature-là parloit très-mal de vous ; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ? N'est-il point encore *seigneur corbeau* pour vous ? Je désire avec passion que vous soyez remise, comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme Madame Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

(1) Expression familière entre la mère et la fille, pour dire, *des chagrins, des inquiétudes.*

(2) Le Comte d'Avaux, frère du célèbre négociateur.

LETTRE 62.

A la même.

à Paris, mercredi 11 Février 1671.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres, qui me pénètrent le cœur; il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont, premièrement, très-bien écrites, et de plus si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Vos paroles sont vraies, et le paroissent : elles ne servent qu'à vous expliquer; et dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire; mais je ne veux point que vous disiez que j'étois un rideau qui vous cachoit : tant pis si je vous cachois, vous êtes encore aimable quand on a tiré le rideau; il faut que vous soyez à découvert pour être dans

votre perfection; nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable; je n'ose plus voir le monde; et quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaut et sa femme; ils vous aiment, mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignans vinrent me voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté son lit : nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cause; nous n'eûmes pas la force de pousser cette folie, et nous fûmes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui; vous y recevrez une de mes lettres : je ne vous ai point écrit à Briare; c'étoit ce cruel mercredi qu'il falloit écrire; c'étoit le propre jour de votre départ : j'étois si affligée et si accablée, que j'étois même incapable de chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième, et ma seconde à Lyon; ayez soin de me mander si vous les avez reçues : quand on est fort éloigné, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre, etc.* La pensée que vous avez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carrosse va toujours en-delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours,

et enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi : alors ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera aussi une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour vous aller trouver. Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le Coadjuteur et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit nécessaire au bonheur de votre vie; conservez bien ce trésor; vous êtes vous-même charmée de sa bonté; faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre. Peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le tems de lire tout ceci; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, et si vous vous embarquez sur ce diable de Rhône.

Mercredi au soir.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai questionné tant que j'ai pu; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui peut se dire. Il étoit bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous mandez de M. Busche est original; cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence; j'en ai donc ri, je vous

l'avoue, et j'en serois honteuse, si, depuis huit jours, j'avois fait autre chose que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue, ce M. Busche, qui amenoit vos chevaux; je l'arrêtai, et, toute en pleurs, je lui demandai son nom, il me le dit; je lui dis en sanglotant : Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point; et, quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles; je vous donnerai de quoi boire : je le ferai assurément : ce que vous me mandez sur son sujet, augmente beaucoup le respect que j'avois déjà pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi; le chocolat vous remettra : mais vous n'avez point de chocolatière, j'y ai pensé mille fois; comment ferez-vous? Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je suis occupée de vous. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler; si vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir; en paroles couvertes, c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire et à m'aimer.

LETTRE 63.

A la même.

à Paris, jeudi 12 Février 1671.

CECI est un peu de provision, car je ne vous écrirai que demain : mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le Président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme : c'est une affliction extrême dans toute sa famille.

La Duchesse de la Vallière manda au Roi par le Maréchal de Bellefond, outre cette Lettre que l'on n'a point vue : « Qu'elle auroit plutôt quitté la » Cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes » grâces, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus » voir; que cette foiblesse avoit été si forte en elle, » qu'à peine étoit-elle capable présentement d'en » faire un sacrifice à Dieu; qu'elle vouloit pour- » tant que le reste de la passion qu'elle a eue pour » lui, servît à sa pénitence, et qu'après lui avoir » donné toute sa jeunesse, ce n'étoit pas trop en- » core du reste de sa vie pour le soin de son salut ». Le Roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chaillot la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite; le Roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré.

Madame de Montespan fut au-devant d'elle, les bras ouverts, et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point; les uns disent qu'elle demeurera à Versailles, et à la Cour; les autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous verrons.

LETTRE 64.

A la méme.

Vendredi, 13 Février 1671, chez M. DE COULANGES.

MONSIEUR de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon : je vous conjure, ma chère enfant, si vous vous embarquez, de descendre au pont du Saint-Esprit. Ayez pitié de moi, conservez-vous, si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que dans la vue de me plaire, vous ne vous hasarderez point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas ! qu'elle m'est chère et précieuse, cette petite barque, que le Rhône m'emporte si cruellement ! J'ai ouï dire qu'il y avoit eu un dimanche gras, mais ce n'est que par ouï dire, et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir pas souffrir quatre personnes ensemble. J'étois au coin du feu de Madame de la Fayette. L'affaire de *Mellusine* est entre les mains de Langlade (1), après avoir passé par celles de M. de la Rochefoucauld et de d'Hacqueville. Je vous

(1) Homme attaché à la Maison de Bouillon, et depuis Secrétaire du Cabinet.

assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu Madame d'Arpajon ; elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras pensa être renvoyé ; jamais il ne fut une telle tristesse : je crois que c'étoit votre absence qui en étoit cause. Bon Dieu, que de complimens j'ai à vous faire ! que d'amitiés ! que de soins de savoir de vos nouvelles ! que de louanges l'on vous donne ! Je n'aurois jamais fait, si je voulois nommer tous ceux et celles dont vous êtes aimée, estimée, adorée ; mais, quand vous aurez mis tout cela ensemble, soyez assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison de ce que je suis pour vous. Je ne vous quitte pas un moment ; je pense à vous sans relâche, et de quelle façon ! j'ai embrassé votre fille, et elle m'a baisée, et très-bien baisée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime cette petite, quand je songe de qui elle vient ?

LETTRE 65.

A la même.

à Paris, mercredi 18 Février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux ; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre

personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie : mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois : mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Madame de Guénégaud * m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond ; mais plus de larmes, je vous en prie, elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres sur-tout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois Madame de Villars, je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentimens ; elle vous dit mille amitiés. Madame de la Fayette comprend fort aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est

* Femme du Secrétaire d'État Guénégaud, qui avoit été enveloppé dans le procès de Fouquet. La rue de Guénégaud, dans laquelle il avoit fait bâtir un hôtel, lui doit son nom.

touchée

touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre Madame Amelot, elle pleure bien, je m'y connois. Je vais aux sermons des Mascaron (1) et des Bourdaloue; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles, j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras: j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable * : il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une Dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi: ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur; pour moi, j'ai cru que c'étoit à cause de vous; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence: j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

(1) Jules Mascaron, Prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'Évêché de Tulle.

* Il s'agit apparemment du Roi et de Madame de Montespan.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency, et de la beauté de Mademoiselle de Valançai. Vous écrivez extrêmement bien; personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette, et à M. de la Rochefoucauld et à Langlade; tout cela vous aime, vous estime, et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les styles. Ah! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu; vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi; rien n'est perdu avec moi; vous m'avez écrit de partout; j'ai admiré votre bonté; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié; autrement on seroit plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Rouane et de Lyon, n'est pas médiocre; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être

souvenue comme une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point ? Les moindres choses me sont chères ; j'ai mille *dragons*. Quelle différence ! je ne revenois jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus ; et comment peut-on vivre, quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant ? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le Dauphin étoit malade, il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Madame de la Vallière est toute rétablie à la Cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie ; elle a eu plusieurs conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre, il faut se taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de complimens à vous faire. Je vois tous les jours votre petite, je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin ; cela seroit plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite ; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

LETTRE 66.

A la même.

Vendredi, 20 Février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles ; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez qu'avant-hier au soir, mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher ; cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit, j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petite-fille ; je m'imaginai qu'elle étoit brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchoit quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaut tout en feu ; les flammes passoient par-dessus la maison de Madame de Vauvineux : on voyoit dans nos

cours, et sur-tout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confusion, c'étoit un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai Monsieur et Madame de Guitaut quasi nus ; Madame de Vauvineux, l'Ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux (1) qu'on portoit tout endormie chez l'Ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faisoit démeubler : pour moi j'étois comme dans une isle, mais j'avois grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnoient de très-bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu étoit si allumé qu'on n'osoit en approcher, et l'on n'espéroit la fin de cet embrasement, qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisoit pitié ; il vouloit aller sauver sa mère qui brûloit au troisième étage ; sa femme s'attachoit à lui, et le retenoit avec violence ; il étoit entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois ; enfin, il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avoit passé au travers de la flamme et qu'elle étoit sauvée. Il voulut aller retirer

(1) Charlotte-Élisabeth de Cochefilet, mariée en 1679 à Charles de Rohan, Prince de Guémené, Duc de Montbason.

quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin, il revint à nous dans cette rue où j'avois fait asseoir sa femme : des Capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu*. On jetta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattans, c'est-à-dire, après que le premier et le second étage de l'antichambre, et de la petite chambre, et du cabinet, qui sont à main droite du sallon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restoit de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte : car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui étoit peint et doré. Il y avoit plusieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui est la maison : il y avoit aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres ; je me suis imaginée que c'étoient des lettres de M. le Prince. Cependant vers les cinq heures du matin, il fallut songer à Madame de Guitaut ; je lui offris mon lit, mais Madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner, nous envoyâmes querir *Boucher* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche. Elle est donc chez cette pauvre Madame Guêton ; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maison ; on n'en sait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement

* Les pompiers ne furent établis que plus de trente ans après.

où il a pris : mais si on avoit pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'auroit-on pas faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut étoit nu en chemise avec des chausses ; Madame de Guitaut étoit nues jambes, et avoit perdu une de ses pantoufles ; Madame de Vauvineux étoit en petite jupe sans robe-de-chambre ; tous les valets, tous les voisins en bonnets de nuit : l'Ambassadeur étoit en robe-de-chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *Sérénissime ;* mais son Secrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule, vraiment celle-ci étoit bien autre chose, on la voyoit toute entière ; elle est blanche, grasse, potelée, et sur-tout sans aucune chemise, car le cordon qui la devoit attacher, avoit été perdu à la bataille : voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* (1) de faire tous les soirs une ronde, pour voir si le feu est éteint partout ; on ne sauroit trop avoir de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous maux.

M. de Ventadour devoit être marié jeudi, c'est-à-dire, hier ; il a la fièvre. La Maréchale de la Motte a perdu pour cinq cents écus de poisson. L'autre jour à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avoit deux bosses à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir

(1) Maître-d'Hôtel de M. de Grignan...

de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez : un peu après d'Olonne * arriva : M. de la Rochefoucauld me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre ; et en effet, Courcelles sortit.

Voilà bien des bagatelles, ma chère enfant ; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuieroit.

* Tout le monde sait que Madame d'Olonne étoit la femme de cette Cour la plus abandonnée. M. d'Olonne, étant près de mourir, on lui amena un Prêtre nommé Cornouaille ; il dit : *Serai-je encornaillé jusqu'à la mort?* Il étoit très-gourmand. C'est lui que la Bruyère a peint sous le nom de *Cliton*, tom. 2. Quant à M. de Courcelles, c'étoit un Officier aux Gardes, dont la femme étoit fort galante, comme on le verra en d'autres Lettres.

LETTRE 67.

A la même.

Mercredi, 25 Février 1671.

Je n'ai point encore reçu une lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir : je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, et ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée ; je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la première lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne suis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez ; j'ai transi de vous voir

passer de nuit cette montagne (1), que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils et en litière; je ne m'étonne pas si vos parties nobles ont été si culbutées. M. de Coulanges avoit mandé au Secrétaire de M. du Gué (2) qu'on envoyât une litière à Rouane; si vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais personne comme vous ne s'est conduite, comme vous avez fait; et jamais aussi on n'a laissé mourir de faim une pauvre femme; la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chère enfant, comme vous avez été traitée! Si j'avois été là, il n'en eût pas été de même; et je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de Madame Robinet (3) m'auroit bien appris à ne pas vous consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes; il n'en est plus question présentement; mais tout ce qui vous touche ne me passe pas légèrement dans l'esprit. J'écris au Coadjuteur sur sa bonne tête, qu'il vous montre ma lettre: en voilà une de Guitaut, qui vous réjouira. J'ai fait vos complimens à Mesdames de

(1) La montagne de Tarare est sur le grand chemin de Rouane à Lyon; elle étoit autrefois très-difficile à passer; mais depuis, par les grands travaux qu'on y a faits, les voyageurs la passent avec moins d'incommodité.

(2) M. du Gué-Bagnols, Intendant de Lyon, beau-père de M. de Coulanges.

(3) *Voyez* la Lettre du 19 Novembre 1670, page 91.

Villars et de Saint-Géran : la première vous aime tendrement, elle vous écrira. Faites mention dans vos lettres de ma tante, de la Troche, de la Vauvinette et de la d'Escars ; tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle, comme un ange ; elle est charmée de vous, et de vos politesses : elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un tems et par un calme admirable ; tout cela me donne de l'espérance ; mais je ne serai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'espère que Ripert vous aura fait descendre aux endroits périlleux ; pour Seigneur Corbeau (1), je ne m'y fie plus. Je n'ai point sur le cœur de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage ; je vous ai suivie pas à pas et quand vous étiez mal, je n'ai point été en repos ; je vous suis aussi fidèle sur l'eau que sur la terre. Nous avons compté vos journées ; il nous semble que vous arrivâtes dimanche à Arles. M. de la Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié, avec toutes ses circonstances et dépendances. Il a eu encore des conversations avec *Mellusine*, qui sont incomparables ; on ne peut les écrire, mais en gros elles sont comme vous le souhaitez. Votre enfant embellit tous les jours, elle rit, elle connoît ; j'en prends beaucoup de soin. *Pecquet* vient voir la nourrice très-souvent ; je ne suis point si sotte sur cela que vous pensez ; je fais

(1) M. le Coadjuteur d'Arles.

comme vous, quand je ne me fie à personne, je fais des merveilles. Votre frère revint avant-hier, je ne l'ai quasi pas vu; il est à Saint-Germain; ses yeux se portent bien; il nous faisoit peur de sa santé, parce qu'il s'ennuyoit à Nancy depuis le départ de Madame *Madruche*.

Je reçois donc votre lettre du mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte; mais cela fait plaisir; il en coûte des renouvellemens de tendresse, dont on est fort aise : je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chère fille; je recevrai de vos lettres de tous les endroits, d'où vous pourrez m'écrire; j'en suis persuadée. Mon Dieu! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, et que vous m'êtes chère!

Le Comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville; son frère lui fit la donation de tout son bien lundi au soir : c'est environ trois cents mille livres de rente; tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France; si Madame de Marans le peut épouser, elle fera une très-bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan; je ne fais point de réponse à sa dernière lettre : a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec lui? M. Vallot (1) est mort ce matin.

(1) Premier Médecin du Roi.

LETTRE 68.

A la même.

à Paris, vendredi 27 Février 1671.

RIEN ne dure cette année, jusqu'à la mort de M. Vallot que je vous reprends; il se porte bien, et au lieu de mourir, comme on me l'avoit dit, il a pris une pillule qui l'a ressuscité. Il a dit au Roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine, c'étoit M. du Chesnai du Mans. Madame de Mazarin partit, il y a deux jours, pour Rome. M. de Nevers n'y doit aller que cet été avec sa femme. M. de Mazarin * se plaignit au Roi qu'on envoyât sa femme à Rome sans son consentement: que c'étoit une chose inouïe qu'on ôtât ainsi une femme de la domination de son mari, et qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, et douze mille francs présentement, pour un voyage qu'il n'approuvoit point, et qui le déshonoroit. Sa Majesté l'écouta; mais tout étant réglé, et le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour Madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disoit ici pour l'obliger de se remettre avec son mari,

* Fils du Maréchal de la Meilleraye, que le Cardinal de Mazarin avoit choisi pour en faire son héritier en lui donnant sa nièce et son nom. Il devint fou de dévotion. Les *Mémoires* de St.-Simon, entre autres, donnent des détails curieux de ses extravagances. Sa femme étoit cette Hortense Mancini qui, après tant de courses pour fuir son mari, alla mourir en Angleterre, ainsi que Saint-Évremont, qui l'a chantée.

elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile : *Point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de Madame de la Vallière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot ; mais elle est à la Cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis long-tems, il faut vous résoudre à l'y laisser. On appelle le Duc de Longueville, l'Abbé d'Orléans, et le Comte de Saint-Paul, Duc de Longueville. M. de Duras a, cette année, pendant le voyage de Flandres, le même commandement général qu'avoit M. de Lauzun l'année passée, et d'autant plus beau, qu'il y aura une fois plus de troupes. Le Roi a donné à Mademoiselle de la Motte, fille de la Reine, deux cents mille francs : elle trouvera bientôt parti. M. de Lauzun a refusé le bâton de Maréchal de France que le Roi vouloit lui donner ; il a dit qu'il ne le méritoit pas ; et que s'il avoit servi, ce seroit un honneur qu'il tiendroit fort cher, mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin. D'Hacqueville par ses soins a fait avoir à M. le Cardinal de Retz six mille livres de rente sur le même fonds qu'on a donné au Cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à MM. du Clergé.

LETTRE 69.

A la même.

à Paris, vendredi au soir 27 Février 1671.

Le Rhône, ma chère fille, me tient fort au cœur; je crois que vous êtes arrivée heureusement; mais j'aimerois bien à le savoir par vous : j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir, et de vous ravoir; il nous semble que ce fut mercredi que vous fîtes votre entrée à Aix; et puis, il nous semble que vous êtes bien lasse. Reposez-vous au nom de Dieu; tenez-vous au lit, restaurez-vous, et contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne peut se payer; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare; que je la hais! il y a un autre certain chemin, où la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale; je ne soutiens pas cette idée, mais il n'est plus question de tout cela.

Réponse à la Lettre de Vienne.

Je la reçois présentement, cette aimable lettre; ne voyez-vous point comment je la reçois, et avec

quelle tendresse je la lis? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang froid dans cette occasion. Il est vrai que la dignité de beauté où vous avez été élevée, n'est pas d'une petite fatigue; si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez: il faut choisir. Votre paresse me fait peur, ne la croyez pas sur ce choix; il n'y a rien de si aimable que d'être belle; c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté; mon amour-propre m'y fait prendre intérêt: je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on me va trouver bien habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, si doux et si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers; et moi, qui suis rangée, j'en suis ravie: je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi, nous sommes sorciers de deviner tout ce que vous faites? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône; vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres; pour moi, j'en ai une idée extraordinaire; il me semble qu'on devroit dire:

Mille sources de sang forment cette rivière,
Qui traînant des corps morts, et de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, fait des gémissemens (1).

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Mellusine*; en attendant, je puis vous dire que ce

(1) Vers de l'Abbé de Cerisi, dans son *Temple de la Mort.*

qu'il avoit à faire n'étoit autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée et bien décontenancée : je la vis l'autre jour, elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvellé la tendresse de tous vos amis; mais il faut que cette absence ne soit pas infinie, et quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de la Rochefoucauld ce que vous trouvez des fatigues des autres, et l'application que vous en faites : il m'a chargée de mille amitiés pour vous, mais d'un si bon ton, et accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos complimens à Madame de Villars. Il y a presse à être nommé dans mes Lettres : je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante (1) au Saint-Esprit, et vous aurez été reçue comme une Reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, et de me parler de M. de Grignan, et de M. d'Arles (2). Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des personnes qui sont indifférentes, qu'on les aime de celles qui ne le sont pas; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes

(1) Anne d'Ornano, femme de François de Lorraine, Comte d'Harcourt, et sœur de Marguerite d'Ornano, mère de M. de Grignan.

(2) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, Commandeur des Ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

auprès

auprès de moi. Mascaron, Bourdaloue, me donnent tour à tour des plaisirs et des satisfactions, qui doivent pour le moins me rendre sainte; dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite; vous avez part à tout ce que je pense: j'admire en moi les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embrasse tendrement, embrassez-moi aussi. Une petite amitié à mon Coadjuteur; pour M. de Grignan, il me semble qu'il est si glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus personne.

LETTRE 70.

A la même.

à Paris, mardi 3 Mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours; c'étoit parce que je ne me souciois guère de lui, et que dans deux jours je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos:

mais hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur ; je vois des harangues, des infinités de complimens, de visites ; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirois pas. Que fait votre paresse, pendant tout ce fracas ? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas ! dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne amie ; celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours ; que c'est moi qui vous consolois de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisois haïr ; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs, mais je savois bien où vous reprendre ; présentement, je ne sais plus où j'en suis ; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan ; mais vous passez vite, et vous n'avez

pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont; le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries? Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur les pensées; si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur; toute votre chambre me tue: j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue; la fenêtre de ce degré, par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, quand je pense combien alors j'étois capable de m'y jeter, car je suis folle quelquefois: ce cabinet, où je vous embrassai sans savoir ce que je faisois; ces Capucins; où j'allai entendre la messe: ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, Madame de la Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain; et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentimens; ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens, il faut glisser sur tout cela, et se bien

garder ne s'abandonner à ses pensées, et aux mouvemens de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant ; cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement, l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur en avoit besoin je n'en ferai pas une coutume.

LETTRE 71.

A la même.

à Paris, mercredi 4 Mars 1671.

Ah! ma fille, quelle lettre! quelle peinture de l'état où vous avez été! et que je vous aurois mal tenu ma parole, si je vous avois promis de n'être point effrayée d'un si grand péril! Je sais bien qu'il est passé ; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur, et M. de Grignan vous laisse conduire la barque ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu d'attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah, mon Dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'ayiez point

de peur, il en avoit, lui, et ne souffriroit point que vous traversassiez le Rhône par un tems comme celui qu'il faisoit ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on auroit tort de passer, en prenant de loin toutes ses mesures, un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment! Je ne soutiens pas cette pensée; j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté : je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. C'est à M. de Grignan que je m'en prends; le Coadjuteur a bon tems; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare, elle me paroît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche* m'est venu voir tantôt, j'ai pensé l'embrasser, en songeant comme il vous a bien menée : je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes; et puis, je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule; vous la recevrez dans un tems où vous ne songerez plus au pont d'Avignon : faut-il que j'y pense, moi, présentement? C'est le malheur

des commerces si éloignés, il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient : cela est naturel, et la contrainte seroit trop grande d'étouffer toutes ses pensées ; il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles, je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'Italien ? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce Vice-Légat. Ce que vous dites de cette scène, est excellent ; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels *recommencemens* sur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

LETTRE 72.

A la même.

à Paris, vendredi 6 Mars 1671.

Il est aujourd'hui le 6 de Mars ; je vous conjure de me mander comment vous vous portez : si vous vous portez bien, vous êtes malade ; mais si vous êtes malade, vous vous portez bien. Je souhaite, ma fille, que vous soyez malade, afin que vous ayez de la santé au moins pour quelque tems : voilà une énigme bien difficile à comprendre et à deviner ; j'espère que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles ; mais il me semble que vous auriez grand besoin de vous reposer un peu ; vous avez toute

la fatigue de votre voyage à digérer; quel tems prendrez-vous pour cela? Vous êtes là, comme la Reine, elle ne se repose jamais, elle est toujours, comme vous êtes depuis quelque tems; il faut donc prendre son esprit, et avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je suis persuadée que M. de Grignan est bien charmé de la réception qu'on vous fait: vous ne me parlez guère de lui, et c'est de ce détail que je serois curieuse. Je crois que le Coadjuteur a été noyé sous le pont d'Avignon. [illegible] Dieu! cet endroit est encore bien noir dans ma tête. Dites-moi si cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie; il faut qu'il vous en coûte toujours, témoin votre première grossesse; il a pensé m'en coûter bien cher cette fois, aussi bien qu'à vous. Voilà le Rhône passé; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice; et que personne ne vous en empêche: ma chère fille, ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous. Le cocher de Madame de Caderousse fait assez souvenir de celui du Cardinal de Retz. Ah, M. *Busche*, que vous êtes divin! Je vous ai conté comme je l'avois bien reçu. Je suis persuadée que cette pauvre Caderousse mourra bientôt: à peine sait-on ici, si elle est morte ou vive: j'en dirai des nouvelles, si on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous: mais ce qui le charme, c'est qu'il croit, et qu'il voit que vous m'aimez: il a tant d'amitié pour moi, qu'il est ravi que l'on soit dans son goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'être auprès de vous! Je crois que vous

aurez eu aussi quelque joie de voir un de mes amis, et qui est le vôtre si véritablement.

Monsieur DE *SÉVIGNÉ.*

Dans l'intervalle des deux reprises, je vous dirai que je sors d'une symphonie charmante, composée des deux Camus et d'Ytier. Vous savez que l'effet ordinaire de la musique est d'attendrir; quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver sur votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveler mille choses, que le tems qu'il y a que nous sommes séparés devoit avoir amorties. Mais savez-vous en quelle compagnie j'étois? C'étoit Mademoiselle de Lenclos, Madame de la Sablière, Madame de Salins, Mademoiselle de Fiennes, Madame de Montsoreau, et le tout chez Mademoiselle de Rémond. Après cela, si vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort; car vous n'avez pas les mêmes raisons qu'elles; et vous ne voyez pas d'où vous êtes ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre, qui les rassurera, et qui me rendra un *Cavaliero Garbato.* Adieu, vous, soyez la bien échappée des périls du Rhône, et la bien reçue dans votre Royaume d'Arles. A propos, j'ai fait transir M. de Condom (1) sur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout son cœur.

Madame DE *SÉVIGNÉ.*

Nous sommes en peine de savoir si vous riez, quand on vous harangue; c'est une incommodité

(1) M. Bossuet, depuis Évêque de Meaux.

à quoi je craignois que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi bien que vous dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des complimens, et qui me prient de vous en faire, et qui me demandent de vos nouvelles, est infini; j'aurois le visage aussi las que vous, si je les embrassois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le Père Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits. La Cour va et vient à Versailles: M. le Dauphin et M. d'Anjou se portent mieux: voilà de belles nouvelles. Madame de la Fayette, et tout ce qui est ordinairement chez elle, vous font souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, et vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de la Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne seroit que pour changer; vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. M. d'Usez (1) est ravi des honneurs qu'on vous rend; il est persuadé, comme les autres, que depuis Saint Trophime (2), il n'y a point eu de nièce pareille à vous. Madame de Tourville est morte, la Gouville pleure fort bien. Madame la Princesse (3)

(1) Jacques Adhémar de Monteil, Évêque d'Usez, oncle de M. de Grignan.

(2) Premier Évêque d'Arles.

(3) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

* L'aventure qui fit soupçonner sa conduite et la fit reléguer à Châteauroux, se trouve dans le supplément aux *Mémoires de Bussy*, première partie, page 89.

est à Châteauroux *ad multos annos*. Votre fille est jolie, je l'aime, et j'en ai beaucoup de soin.

LETTRE 73.

A la même.

à Paris, mercredi 11 Mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres ; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un Gentilhomme (1) de ce pays-là, qui étoit présent à cette arrivée, et qui vous a vu jouer à petite prime avec Vardes *, Bandol et un autre : je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il m'a paru de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'Abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan, j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée : il m'a trouvée avec le Père Mascaron, à qui je donnois un très-beau dîner; comme il prêche à ma Paroisse, et qu'il vint me voir l'autre jour, j'ai pensé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas; il est de Marseille, et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai su encore, par d'autres voies, que vous avez eu trois ou quatre

(1) M. de Julianis.

* Le Marquis de Vardes est celui que Louis XIV, qui l'avoit aimé, finit par exiler, pour beaucoup d'intrigues et de petites trahisons assez odieuses. (*Voyez* les *Mémoires de la Fayette.*)

démêlés à votre avènement : ma fille, on ne parvient point à ne point avoir de ces malheurs en Province; mais comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant que de vous dire mon avis sur ce sujet. J'ai demandé à ce Gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée, il m'a dit que vous étiez très-belle; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrois bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre; presque tous vos amis ont pris ce tems-là pour me venir voir; l'Abbé Têtu (1) m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs; c'étoit à vous qu'étoit réservé ce miracle : vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passoit bien des gens; on ne se passe point de vous; ma vie est employée à parler de vous; ceux qui m'écoutent le mieux, sont ceux que je cherche le plus : n'allez point craindre que je sois ridicule; car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connois parfaitement bien, et les gens

(1) Jacques Têtu, Abbé de Belval, Auteur des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture Sainte et des Pères.* Il étoit de l'Académie Françoise. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abbé Têtu, qui étoit aussi de l'Académie Françoise, et dont il n'est jamais question dans les Lettres de Madame de Sévigné. * Celui dont il s'agit ici étoit connu par le sobriquet *Tétu-tais-toi*, homme tour à tour dévot et mondain, que ses vapeurs jettoient tantôt dans la solitude, tantôt dans le grand monde. (*Dict. Hist.*)

et le lieu, et ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon au Bourdaloue, et au Mascaron; j'entends tous les matins, ou l'un, ou l'autre : un demi-quart des merveilles qu'ils disent, devroit faire une Sainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi; je suis plus touchée que je ne l'étois, lorsque vous étiez en chemin; je repleure sur nouveaux frais; je ne vois goutte dans votre cœur; je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire; je ne vois pas même ce que pense M. de Grignan; et tout est brouillé, je ne sais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'est plus grand ni plus considéré; nulle famille ne peut être plus aimable; vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le Coadjuteur ne m'écrit plus; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas; c'est une sorte de vie étrange que celle des Provinces; on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrois bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation, parce qu'il est tard: cela me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures

à votre arrivée, n'est pas vrai, j'en suis très-aise; ces sortes de petits procès dans les villes de Provinces, où l'on n'a rien autre chose dans la tête, font une éternité d'éclaircissemens, et c'est assez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaisante, Madame la Comtesse, de montrer mes lettres; où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan? Vous pensez m'apaiser par vos louanges, et me traiter toujours comme la gazette de Hollande; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi, je montre quelquefois; et à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir, et que je pleure tous les jours, *pour qui? pour une ingrate.* Je veux qu'on voie que vous m'aimez, et que si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos complimens. Chacun me demande, ne suis-je point nommé? et je dis: non pas encore, mais vous le serez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les Mêmes; il y a presse à votre souvenir; ce que vous m'envoyez ici, est tout aussitôt enlevé: ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez; car depuis Niobé (1),

(1) Niobé, enorgueillie de sa fécondité, osa préférer ses enfans à ceux de Latone, qui en fut irritée au point de faire tuer, à coups de flèches, les quatorze enfans de Niobé par Apollon et par Diane, dont elle étoit mère. Niobé, outrée de la plus vive douleur, fut transformée en rocher. *Ovide, Métam. Liv.* 6.

jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment! ne pas me remercier d'un tel présent, ne me point dire qu'il est transporté! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous; ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez, est très-plaisant; c'est dommage que vous n'ayez eu le tems d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle: le Roi se porte fort bien; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles; tout est comme il étoit. La Reine fait souvent ses dévotions, et va au Salut du Saint-Sacrement. Le Père Bourdaloue prêche: bon Dieu! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour, notre Abbé eut un démêlé avant le sermon avec M. de Noyon*, qui lui fit entendre qu'il devoit bien quitter sa place

* François de Clermont-Tonnerre, Évêque et Comte de Noyon, Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi. Ce Prélat étoit connu pour porter à l'excès toutes les sortes de vanité dont un Courtisan et un Ecclésiastique peuvent être susceptibles. On a un *Mémoire pour servir à son propre éloge, dicté par lui-même à son secrétaire*; pièce singulièrement curieuse: il étoit si infatué de sa naissance, que son neveu s'adressant au Ministre Louvois pour lui demander une grâce; écrivit au-dessous du titre de *Monseigneur* ces mots: « Au nom de Dieu, ne » montrez pas ma lettre à mon oncle; car il me déshériteroit. »

à un homme de la maison de Clermont : on a fort ri de ce titre, pour avoir la place d'un Abbé à l'Église; on a bien reconté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, et toute la science du Prélat sur la *pairie*. Je dîne tous les vendredis chez le Mans (1) avec M. de la Rochefoucauld, Madame de Brissac et Benserade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi; conservez-moi l'honneur de ses bonnes grâces; je lui ferai mes complimens, quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes, ni à mon ami Corbinelli, je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mère.

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Évêque du Mans, Commandeur des Ordres du Roi.

LETTRE 74.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Mars 1671.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue où étoient les mères de l'Eglise; c'est ainsi que j'appelle les Princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui étoit au monde étoit à

ce sermon, et ce sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre. M. de la Rochefoucauld a reçu très-plaisamment chez Madame de Lavardin le compliment que vous lui faites; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec sa cousine de Brissac; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage; on a parlé de votre hardiesse; M. de la Rochefoucauld a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcheroit; et que n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la foire une grande diablesse de femme plus grande que Riberpré de toute la tête; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfans qui vinrent de front, les bras aux côtés: c'est une grande femme tout-à-fait. J'ai été faire des complimens pour vous à l'hôtel de Rambouillet, on vous en rend mille. J'ai été chez Madame du Puis-du-Fou; j'ai été, pour la troisième fois, chez Madame de Maillanes; je me fais rire moi-même en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez les filles de la Reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Madame de Ludre, Coëtlogon et la petite de Rouvroi, furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Théobon; cette petite chienne est morte enragée;

de

de sorte que Ludre, Coëtlogon et Rouvroi, sont parties ce matin pour aller à Dieppe, et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste; Benserade en étoit au désespoir; Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La Reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludre ressemble à Andromède? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah, Zesu! Matame te Grignan, l'etranze sose t'être zettée toute nue tans la mer**.

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres : nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent complimens, sa fille a été bien malade; Madame d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela avec Madame de Verneuil, à votre loisir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frère entre sous les loix de Ninon (1), je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits, à qui elles ne valent

* Manière de prononcer de Madame de Ludre. Cette Dame fut aimée du Roi pendant quelque tems.

(1) Mademoiselle de Lenclos.

rien ; elle avoit gâté son père ; il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens sans chagrin. Ah, Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort ! Madame de la Fayette y étoit pour la première fois de sa vie, elle étoit transportée d'admiration ; elle est ravie de votre souvenir. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 Février.

Je vis hier une chose chez MADEMOISELLE, qui me fit plaisir. Madame de Gêvres arrive, belle, charmante et de bonne grâce : je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devois une incivilité de l'autre jour, je lui payai comptant, je ne branlai pas. MADEMOISELLE étoit au lit ; Madame de Gêvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à MADEMOISELLE, il faut donner la serviette ; je vois Madame de Gêvres qui dégante sa main maigre ; je pousse Madame d'Arpajon, qui étoit au-dessus de moi ; elle m'entend, et se dégante, et, d'une très-bonne grâce, avance un pas, coupe la Duchesse, et prend, et donne la serviette. La Duchesse en a eu toute la honte ; elle étoit montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants ; et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par

Madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajon qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. MADEMOISELLE n'osoit lever les yeux; et moi, j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela, on m'a dit cent mille biens de vous; et MADEMOISELLE m'a commandé de vous dire qu'elle est fort aise que vous ne soyez point noyée, et que vous soyez en bonne santé.

Je vous donnerai ces deux livres de la Fontaine; et, quand vous devriez être en colère, je vous dirai qu'il y a des endroits jolis, et d'autres ennuyeux : on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait, et en voulant mieux faire, on fait plus mal.

LETTRE 75.

A la même.

à Paris, Dimanche 15 Mars 1671.

MONSIEUR de la Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous : n'est-ce pas se moquer des gens? Vous savez l'estime et l'amitié que j'ai pour lui; vous savez que son père est l'un de mes plus anciens amis; vous savez vous-même le mérite de l'un et de l'autre, et vous avez pour eux tous les sentimens que je voudrois vous inspirer : vous voyez donc bien que ma lettre ne peut lui être utile. C'est à moi qu'elle est très-bonne; car en vérité

j'aime à vous écrire. C'est une chose plaisante à observer que le plaisir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une personne que l'on aime, et l'étrange pesanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuse d'avoir commencé ma journée par vous. Le petit *Pequet* étoit au chevet de mon lit, pour un épouvantable rhume, qui sera passé, quand vous recevrez cette lettre; nous parlions de vous, et de là je me mets à vous écrire. Je ne comprends rien aux postes, elles sont déréglées, et ces gens si obligeans qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont point assez de soin de me rapporter vos réponses. Nous parlons sans cesse de vos affaires, l'Abbé et moi, il vous rend compte de tout, c'est pourquoi je ne vous dis rien. Votre santé, votre repos, vos affaires, ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer.

LETTRE 76.

A la même.

à Paris, mercredi 18 Mars 1671.

Je reçois deux paquets ensemble, qui ont été retardés considérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix : mais vous ne me dites pas si votre mari étoit avec vous, ni de quelle manière Vardes honoroit votre triomphe; du reste, vous me représentez ce triomphe très-plaisamment,

aussi bien que votre embarras et vos civilités déplacées. Bon Dieu ! que n'étois-je avec vous ! ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous, car je n'ai pas le don de placer si juste les noms sur les visages; au contraire, je fais tous les jours mille sottises là-dessus : mais il me semble que je vous aurois aidée, et que j'aurois fait du moins bien des révérences. Il est vrai que c'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités; tâchez cependant de ne vous relâcher sur rien, et de vous accommoder aux mœurs et aux manières de ceux avec qui vous avez à vivre.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. de S.... de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cents mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même : il nia d'abord; enfin, sur le pardon que Sa Majesté lui promit, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis long-tems : on dit même que cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S....; mais, comme depuis deux mois tous ceux qui jouoient avec lui étoient ruinés, Sa Majesté a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S.... savoit si bien le jeu des autres, que toujours il faisoit va-tout sur la dame de pique,

parce que tous les piques étoient dans les autres jeux. Le Roi perdoit toujours à trente-un de trèfle, et disoit : Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avoit donné trente pistoles aux valets-de-chambre de Madame de la Vallière, pour leur faire jeter dans la rivière toutes les cartes qu'ils avoient, sous prétexte qu'elles n'étoient point bonnes, et avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans cette belle vie, s'appelle *Pradier*, et s'est éclipsé. S.... auroit dû, s'il avoit été innocent, se mettre en prison, et demander qu'on lui fît son procès; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr : bien des gens lui conseilloient celui de la Trappe après un malheur comme celui-là.

Madame d'Humières (1) m'a chargée de mille amitiés pour vous, elle s'en va à Lille, où elle sera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Le Maréchal de Bellefond, par un pur sentiment de piété, s'est accommodé avec ses créanciers; il leur a cédé le fonds de son bien, et donné plus de la moitié du revenu de sa charge (2), pour achever de payer les arrérages. Cette exécution est belle, et fait bien voir que ses voyages à la Trappe ne sont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette Duchesse de Ventadour; elle étoit belle comme un ange, Madame la Duchesse de Nevers y vint coiffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La

(1) N. .... de la Châtre, Maréchale d'Humières.
(2) De premier Maître-d'Hôtel du Roi.

Martin l'avoit *brétaudée* par plaisir comme un patron de mode excessive : elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés *naturellement* par cent papillotes qui la font souffrir toute la nuit ; cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Elle n'avoit point de coiffe ; mais encore passe, elle est jeune et jolie : mais que toutes ces femmes de Saint-Germain se fassent *têtonner* par la Martin, cela est au point que le Roi et toutes les Dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert fait si bien ; je veux dire, ces boucles renversées. Voilà tout, elles se divertissent à voir outrer cette nouvelle mode jusqu'à la folie.

Votre frère est à Saint-Germain ; il est entre Ninon et une comédienne (1), et Despréaux sur le tout : nous lui faisons une vie enragée.

(1) La Champmêlé.

LETTRE 77.

A la même.

Du même jour 18 Mars 1671.

AVANT que d'envoyer mon paquet, je fais réponse à votre lettre du 11 que je reçois. Je suis plus désespérée que vous des retardemens de la poste.

Monsieur DE *Barillon* (1).

J'interromps la plus aimable des mères du monde pour vous dire trois mots, qui ne seront guère

(1) Conseiller d'État, Ambassadeur en Angleterre.

bien arrangés, mais qui seront vrais. Sachez donc, Madame, que je vous ai toujours plus aimée que je ne vous l'ai dit, et que si jamais je gouverne, la Provence n'aura plus de Gouvernante. En attendant, gouvernez-vous bien, et régnez doucement sur les peuples que Dieu a soumis à vos loix. Adieu, Madame, je quitte Paris sans regret.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'est ce pauvre Barillon qui m'a interrompue, et qui ne me trouve guère avancée de ne pouvoir pas encore recevoir de vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma fille, mais ne souhaitez point que je le puisse; aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses; pour moi, je m'en accommode fort bien. Je les aime bien mieux que des sentimens de Sénèque et d'Epictète. Je suis douce, tendre jusqu'à la folie; vous m'êtes toutes choses, ma chère enfant, je ne connois que vous. Hélas ! je suis bien précisément comme vous pensez, c'est-à-dire, d'aimer ceux qui vous aiment et qui se souviennent de vous; je le sens tous les jours. Quand je trouvai *Mellusine*, le cœur me battoit de colère et d'émotion; elle s'approcha comme vous savez, et me dit : Hé bien, Madame, êtes-vous bien fâchée ? Oui, Madame, lui dis-je, on ne peut pas plus. Ah ! vraiment, je le crois, il faudra vous aller consoler, Madame, n'en prenez pas la peine, ce seroit une chose inutile. Mais, me dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous ? Non, Madame, on ne m'y trouve jamais. Voilà notre

dialogue. Je vous assure qu'elle est *débellée*, comme dit Coulanges : il ne me semble pas qu'elle ait une langue présentement. Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point ; j'en suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les ouvre ? croyez-vous qu'on les garde ? Hélas ! je conjure ceux qui prennent cette peine, de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard. Vous parlez de peinture ; vraiment vous m'en faites une de l'habit de vos Dames, qui vaut tout ce qu'une description peut valoir. Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer dans votre chambre, et m'entendre discourir. Hélas ! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre ; je me dévore de cette envie, et du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guère les momens ; mais enfin, je n'en suis pas contente, je suis folle ; il n'y a rien de plus vrai ; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne ; n'aurai-je jamais tout pensé ? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE 78.

A la même.

à Paris, vendredi 20 Mars 1671.

MONSIEUR le Coadjuteur de Rheims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, et qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Rheims, et Madame de Coulanges lui disoit: Quelle folie d'aller à Rheims! et qu'allez vous faire là? Vous vous y ennuierez comme un chien; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un Archevêque nous fit rire, et elle aussi; nous ne le trouvâmes nullement canonique, et nous comprîmes pourtant que si plusieurs Dames le tenoient à des Prélats, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la Rochefoucauld m'a demandé plus de dix fois, si vous n'aviez point reçu ses dragées; et je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le Comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée, il se trouva parmi des chrétiens; qu'étant entré dans une Eglise, il y trouva vingt Chanoines nègres tout nus avec des bonnets carrés, et une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu.

(1) Charles-Maurice le Tellier.

Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, et de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mère, et noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles, elle n'en a rien dit; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon, qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, et pour ne point cacher ses fausses démarches. D'Hacqueville vous a envoyé une assez plaisante chanson sur M. de Longueville; c'est à l'imitation d'un certain récit de ballet que vous ne connoissez point, et que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde. Je le sais, et je le chante bien. La lettre que vous avez écrite à Guitaut est fort jolie; j'aime passionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je vous dis, et que vous croyiez le voir, vous vous souviendrez des Chanoines de Guinée. On donna l'autre jour au Père Desmares (1) un billet en montant en chaire; il le lut avec ses lunettes; c'étoit:

De par Monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris
Que leurs femmes on baisera, *alleluia*.

Il en lut plus de la moitié : on pensa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous savez que MADEMOISELLE a chassé Guilloire; le pauvre Segrais ne tient à

(1) Prêtre de l'Oratoire.

guère *; c'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentimens sur M. de Lauzun. Dites un petit mot de Madame de Lavardin dans une de vos lettres; elle est toujours enthousiasmée de votre mérite; et moi, de la tendresse que j'ai pour vous : si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est par discrétion; mais en un mot vous m'occupez toute entière; et sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme Mademoiselle de Scudéry, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun tems que je ne pense à vous. Regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi; nous voyons la même chose, quoiqu'à deux cents lieues l'une de l'autre.

* Il fut aussi renvoyé; Madame de la Fayette le recueillit chez elle.

LETTRE 79.

A la même.

à Paris, lundi 23 Mars 1671.

Cela n'est-il pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes, et qui me vient insulter. Il m'a montré votre réponse à l'*ex voto*, qui est tellement à mon gré, que je l'ai lue deux fois avec plaisir. Ah! que vous écrivez à ma fantaisie! Cet *ex voto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivois, me réjouit fort, et me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement perdue : vous souvient-il combien vous me fûtes cruelle ce jour-là? Vous

me condamnâtes sans miséricorde ; et toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute ; mais aussi d'être pendue haut et court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanson de M. de Coulanges étoit bonne aussi ; il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ses amis, et qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en disent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté ; vous êtes aimable en tout et partout : hélas, combien vous êtes aimée aussi ! combien de cœurs où vous êtes la première ! il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, et d'après le naturel ; elle m'a fort divertie. Enfin, les femmes sont folles ; il semble qu'elles aient toutes la tête cassée : on leur met le premier appareil, et elles se reposent comme d'une opération : cette folie vous réjouiroit fort, si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld ; je le trouvai criant les hauts cris ; ses douleurs étoient à un tel point que toute sa constance étoit vaincue ; l'excès de ces douleurs l'agitoit de telle sorte qu'il étoit en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême ; je ne l'avois jamais vu dans cet état ; il me pria de vous le mander, et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et

qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grâce : sa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois présentement votre lettre, et me voilà toute seule dans ma chambre pour vous écrire, et vous faire réponse. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi, et quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre et j'écris : rien n'est préféré à ce plaisir, en sorte que je languis après les jours de poste. Ah ! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, et de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point ! Vous voulez que je lise de sang froid le récit du péril que vous avez couru ; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon et d'ailleurs, que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : *vogue la galère*. En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir ; si vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois apprise d'ailleurs, et je vous en aurois su très-mauvais gré. Je vous assure que je serai très-mal contente de M. de Marseille, s'il ne fait ce que nous souhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de son amour pour la Provence ; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cents cinquante mille francs, et qu'il ne s'écrie que sur une bagatelle, je suis sa très-humble servante. J'ai une extrême impatience de savoir ce qui sera enfin résolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la personne du monde la plus polie ; elle vous fait mille complimens. Je crains plus que

vous mon voyage de Bretagne, il me semble que ce sera encore une autre séparation, une douleur sur une douleur, et une absence sur une absence : enfin, je commence à m'affliger tout de bon ; ce sera vers le commencement de mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'assurez que le chemin est libre, vous savez qu'il dépend de vous ; je vous l'ai donné : vous manderez à d'Hacqueville en quel tems vous voulez qu'il soit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment si vieux ; faites-lui mes complimens, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveille avec Bandol* ? dites-lui mille amitiés pour moi : il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui ressemble et qui est aimable. Prenez garde, au reste, que votre paresse ne vous fasse perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes sont comme les petites pluies qui gâtent bien les chemins. Je vous embrasse, ma chère fille, et je vous conjure de m'aimer toujours, puisque c'est la seule chose que je souhaite en ce monde pour moi ; je fais bien d'autres souhaits pour ce qui vous regarde : enfin, tout tourne ou sur vous, ou de vous, ou par vous.

* Le Président de Bandol.

LETTRE 80.

A la même.

à Livry, mardi-saint 24 Mars 1671.

Il y a trois heures que je suis ici, ma chère enfant. Je suis partie de Paris avec l'Abbé, Hélène, Hébert et *Marphise*, dans le dessein de me retirer du monde et du bruit pour jusqu'à jeudi au soir : je prétends être en solitude, je fais de ceci une petite Trappe, je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions ; j'ai résolu d'y jeûner beaucoup pour toutes sortes de raisons ; de marcher pour tout le tems que j'ai été dans ma chambre, et sur-tout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille ; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentimens, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siége de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici ? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue ; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose ; de quelque manière que ce soit, je vous vois, vous m'êtes présente ; je pense et repense à tout ; ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau tourner,

j'ai

j'ai beau chercher; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion, est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus; sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher : voilà qui est bien foible; mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre; le hasard fera qu'elle viendra mal-à-propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite : à cela je ne vois point de remède; elle sert toujours à me soulager présentement; c'est au moins ce que je lui demande : l'état où ce lieu m'a mise, est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foiblesses; mais vous devez les aimer, et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

LETTRE 81

A la même.

à Livry, jeudi-saint 26 Mars 1671.

Si j'avois autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serois très-bien disposée pour faire mes Pâques et mon Jubilé. J'aurois passé ici le tems, comme je l'avois imaginé, sans que votre souvenir m'a plus tourmentée que je ne l'avois prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses, comme si elles étoient encore : sur cela on songe au présent; et quand on a le cœur comme je l'ai,

on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous ; notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effort de mémoire que vous pensez à moi : la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici ; une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantées avec dévotion, un jeûne canonique, et une beauté dans ces jardins, dont vous seriez charmée, tout cela m'a plu. Je n'avois jamais été à Livry la semaine-sainte : hélas ! que je vous y ai souhaitée ! Mais je m'en retourne à Paris par nécessité ; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la Passion du Père Bourdaloue, ou du Père Mascaron ; j'ai toujours honoré les belles Passions. Adieu, ma chère petite, voilà ce que vous aurez de Livry. Si j'avois eu la force de ne vous y point écrire, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudroit mieux que toutes les pénitences du monde ; mais au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah, ma fille ! que cela est foible et misérable !

LETTRE 82.

A la même.

à Paris, vendredi-saint 27 Mars 1671.

J'AI trouvé ici un gros paquet de vos lettres; je ferai réponse aux Messieurs, quand je ne serai pas si dévote : en attendant, embrassez votre cher mari pour moi; je suis touchée de son amitié et de sa lettre. Je suis bien aise de savoir que le pont d'Avignon est encore sur le dos du Coadjuteur; c'est donc lui qui vous y a fait passer; car pour le pauvre Grignan, il se noyoit par dépit contre vous, il aimoit autant mourir, que d'être avec des gens si déraisonnables : le Coadjuteur est perdu d'avoir ce crime avec tant d'autres. Je suis très-obligée à Bandol de m'avoir fait une si agréable relation. Mais d'où vient, mon enfant, que vous craignez qu'une autre lettre n'efface la vôtre? vous ne l'avez donc pas relue? car pour moi, qui l'ai lue avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulois savoir : je me doutois bien que les prophéties auroient été entièrement fausses, à l'égard de Vardes; je me doutois bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité; je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez; et ce qui vous surprendra, c'est que quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations,

j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables et nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et que le jugement et les occasions doivent y faire entrer tour à tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien; je ne connois personne qui attache plus que vous : ce ne seroit pas une sorte de chose à souhaiter uniquement; mais quand cela tient à l'esprit et à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la Passion du Mascaron, qui en vérité a été très-belle et très-touchante. J'avois grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès mercredi, et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan et moi, nous entendîmes l'année passée aux Jésuites; et c'étoit pour cela que j'en avois envie; elle étoit parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un méchant prédicateur! Mais pourquoi cela vous fait-il rire? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois: *Ennuyez-vous, cela est si méchant.* Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très-bien avec M. de Grignan; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse; tout au plus, je souhaiterois en entendre un mot de lui ou de vous, non point par manière de nouvelle, mais pour me confirmer

une chose que je désire avec tant de passion. La Provence ne seroit pas supportable sans cela, et je comprends bien aisément tous les soins de M. de Grignan, pour vous empêcher d'y mourir d'ennui; nous avons, lui et moi, les mêmes symptômes.

Le Maréchal d'Albret a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fonds de terre; il rentre dans tout le bien de ses grands-pères, il ruine tout le Béarn : vingt familles avoient acheté et revendu; il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans : c'est une épouvantable affaire pour les conséquences. Adieu, petit démon qui me détournez; je devrois être à ténèbres, il y a plus d'une heure.

LETTRE 83.

A la même.

à Paris, mercredi premier Avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain : j'étois avec Madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles, est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la Cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisoit de se souvenir de vous : elle reprit la parole, et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un

grand vent, et que ce vent vous avoit [illegible] rapidement sous une arche à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La Reine me dit : Et son mari étoit-il avec elle? Oui, Madame, et M. le Coadjuteur aussi. Vraiment ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très-obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des Duchesses, entr'autres la jeune Ventadour, très-belle et très-jolie. On fut quelques momens sans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le Grand-Maître (1), et je dis : Hélas! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher (2); il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne, et me dit : A qui ressemble votre petite-fille? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri, j'en suis fâchée, et me dit doucement : Elle auroit bien mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le Maréchal de Bellefond m'a fait promettre de le tirer de la presse; M. et Madame de Duras, à qui j'ai fait vos complimens; MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*. Je ne dois pas oublier M. le Dauphin, ni Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu Madame de Ludre; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit; elle me parla de vous sur le même ton; et puis tout d'un

(1) Le Comte du Ludre, Grand-Maître d'Artillerie.

(2) M. de Ventadour étoit non-seulement laid et contrefait, mais encore très-débauché.

coup, comme je pensois répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, et que ses beaux yeux trottoient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyois, m'en surent bon gré, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer (1), la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer ; car pour la belle, elle en étoit fort humiliée.

Les coiffures *kurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un printems d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau ; cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens, est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère ; c'est Madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire, et dit qu'elle en savoit plus que lui. Quelle corruption ! quoi ! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce

(1) *Voyez* la Lettre du 13 Mars précédent, page 161.

chapitre ; ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, Madame de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite Comédienne (1), et tous les Despréaux et les Racine, et paie les soupers : enfin, c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu ; vraiment il lui faudroit votre Minime (2). Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à M. de la Rochefoucauld, il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après *sa côte*, et qui voudroit bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mélusine* est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. M. de la Rochefoucauld vous dit encore que s'il avoit seulement trente ans de moins, il en voudroit fort à la *troisième côte* (3) de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues, le fit éclater : nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah, Bourdaloue ! Il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer ;

(1) La Champmêlé.

(2) Le Minime qui prêchoit à Grignan.

(3) C'est-à-dire, à Madame de Grignan, qui étoit la troisième femme de M. de Grignan.

c'étoit celle de l'année passée, qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'Abbé de Montmort (1); je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon; je vous en souhaiterois autant à la place de votre Minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle étoit le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes, nous fûmes tous contents; il n'a rien qui choque, il imite M. d'Agen sans le copier; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot: enfin, j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille grâces; sa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois; et sur-tout M. le Camus vous adore: et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie; en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un

(1) Depuis Évêque de Bayonne.

plus que soi-même, voilà comme je suis : c'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression ; moi, je la répète, et sans la profaner jamais ; je la sens toute entière en moi, et cela est vrai.

LETTRE 84.

A la même.

à Paris, vendredi 3 Avril 1671.

VOILA une infinité de lettres que je vous conjure de distribuer. Je souhaite que les deux qui sont ouvertes, vous plaisent ; elles sont écrites d'un trait : vous savez que je ne reprends guère que pour faire plus mal ; si nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaisie dont je fais grand cas ; mais de si loin, que faire ? Vous m'avez ravie d'écrire à M. le Camus ; votre bon sens a fait, comme si Castor et Pollux vous avoient porté ma pensée ; voilà sa réponse. Nous rîmes hier chez M. de la Rochefoucauld de la lettre que votre frère vous écrit. Je vis M. le Duc chez Madame de la Fayette ; il me demanda de vos nouvelles avec empressement ; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux Etats de Bourgogne, et qu'il jugera par l'ennui qu'il aura dans son triomphe, de celui que vous avez eu dans le vôtre. Madame de Brissac arriva ; il y a entr'eux un air de guerre ou de mauvaise paix, qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits soufflets, comme vous y jouïez autrefois avec lui.

Il y a un air d'agacerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observent. La Marans arriva là-dessus; elle sentoit la chair fraîche : voici ce que, sans nous être concertées, Madame de la Fayette et moi, lui répondîmes, quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer la soirée chez *son fils* (1). Elle me dit : Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas vrai? Pardonnez-moi, Madame, car il faut que je passe chez Madame du Pui-du-Fou : menterie, j'y avois déjà été. Elle s'en va à Madame de la Fayette : Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. Non, Madame; il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au Marquis de Ragni : menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, Madame de Schomberg la vint *reprendre, quoiqu'elle ne la puisse pas vendre* (2); et elle fut contrainte de s'en aller, et de quitter une représentation d'amour, et l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; et puis, Madame de la Fayette et moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir; je

(1) C'est-à-dire, chez M. de la Rochefoucauld, qu'elle appeloit *son fils*.

(2) Trait d'une Comédie de Poisson, intitulée le *Sot vengé*.

ne veux pas la faire longue, vous me paroissez accablée.

Vendredi au soir.

J'ai dîné en Lavardinage, c'est-à-dire, en *bavardinage* : je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Brissac ne nous a pas consolés de M. de la Rochefoucauld ni de Benserade, quoiqu'elle fût dans ses belles humeurs.

Le Roi a voulu que Madame de Longueville se raccommodât avec Mademoiselle. Elles se sont trouvées aux Carmélites, et cette réconciliation s'est faite. Mademoiselle a donné cinquante mille francs à Guilloire : nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M. le Marquis d'Ambres est enfin reçu à l'autre Lieutenance du Roi de Guienne, moyennant deux cents mille francs : je ne sais si son Régiment (*de Champagne*) entre en paiement, je vous le manderai. Adieu, ma très-aimable, je ne veux point vous fatiguer, il y a raison partout.

LETTRE 85.

A la même.

à Paris, samedi 4 Avril 1671.

Je vous mandai l'autre jour (1) la coiffure de Madame de Nevers, et dans quel excès la Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous

(1) *Voyez* la Lettre du 18 Mars, pages 166 et 167.

apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement, que la coiffure de la Reine Catherine de Médicis. Je vis hier la Duchesse de Sully et la Comtesse de Guiche, leurs têtes sont charmantes; je suis rendue, cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Voici ce que *Trochanire* (1), qui vient de Saint-Germain, et moi, nous allons vous faire entendre, si nous pouvons. Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup, ont attrapé plusieurs Dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette

(1) Madame de la Troche.

mode; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer; et puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert, n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse et vos dents; mais ne m'empêchez pas de souhaiter que je puisse vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparoissez, et cette coiffure est faite pour vous: mais qu'elle est ridicule à certaines Dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas!

Madame DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de de vous décrire cette coiffure; mais, ma belle, c'est moi qui lui dictois. Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par la Vienne; car c'est lui et Mademoiselle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode; elle alla au coucher de la Reine, et lui dit: Ah! Madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure? Votre coiffure, lui répondit la Reine; je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure; je me suis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi: mais ce n'est point pour prendre votre

coiffure. On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où Madame de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coiffure, parce que c'est celle de Madame de Montespan, de Madame de Nevers, de la petite de Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. Madame de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; et Mademoiselle de la Borde lui a fait une coiffure qui est toute aussi bien que les autres par les côtés: mais le dessus de sa tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, Madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain; et moi, qui ne veut point me faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La Comtesse (*de Fiesque*) vous embrasse mille fois; le Comte, que j'ai vu tantôt, voudroit bien en faire autant: je lui ai dit votre souvenir, et le dirai à tous ceux que je trouverai en chemin.

Après tout, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux; et pour qui? bon

Dieu ! cette mode durera peu, et est mortelle pour les dents : taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faisiez quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert, sont justement du tems du Roi Guillemot.

LETTRE 86.

A la même.

à Paris, mercredi 8 Avril 1671.

MON Dieu, ma fille, que vos lettres sont aimables ! il y a des endroits dignes de l'impression : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres Sœurs (*de Sainte-Marie*), vous y avez une cellule : mais ne vous y creusez point trop l'esprit ; les rêveries sont quelquefois si noires, qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut un peu glisser sur les pensées, vous trouverez de la douceur dans cette maison, dont vous êtes la maîtresse.

J'admire la manière de vos Dames de Provence : la description que vous me faites des cérémonies, est une pièce achevée : mais savez-vous bien qu'elles m'échauffent le sang, et que je ne comprends pas comment vous y pouvez résister ? Vous croyez que je serois admirable en Provence, et que je ferois des merveilles sur ma petite boule ; point du tout, je serois brutale, la déraison me pique, et le manque de bonne foi m'offense. Je leur dirois : Mesdames, voyons donc à quoi nous en sommes ; faut-il vous reconduire ?

reconduire? ne m'en empêchez donc pas, et ne perdons point notre tems et notre poumon : si vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en fasse point les façons. Je ne m'étonne pas si cette sorte de manège vous impatiente, j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frère, il a eu son congé de Ninon; elle s'est lassée d'aimer sans être aimée; elle a redemandé ses lettres, on les a rendues : j'ai été fort aise de cette séparation. Je lui disois toujours un petit mot de Dieu; je le faisois souvenir de ses bons sentimens passés, et le priois de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur : sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurois pas souffert une confidence dont je n'avois que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre, on se trompe. La jeune Merveille n'a pas rompu; mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris; il vouloit m'apprendre un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occasion favorable, et cependant..... ce fut une chose étrange; la Demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le Cavalier en déroute sortit, croyant être ensorcelé; et ce qui vous paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de me conter sa déconvenue : nous rîmes fort, je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché : il s'en prit à moi, et me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il se passeroit fort bien de

cette ressemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il vouloit que *Pequet* le restaurât, il disoit les plus folles choses du monde, et moi aussi : c'étoit une scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas sitôt. J'ai beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques ; il n'entend point de raison là-dessus. La petite *Chimène* dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin, c'est un désordre qui me fait rire, et que je voudrois de tout mon cœur qu'il pût le retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu. Ninon lui disoit l'autre jour, qu'il étoit *une vraie citrouille fricassée dans de la neige*. Voyez ce que c'est que de voir bonne compagnie, on apprend mille gentillesses.

Votre frère me contoit l'autre jour qu'un Comédien voulant se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux, son camarade lui dit : « Hé, » morbleu, attends que tu sois guéri, tu nous perdras » tous » ; cela me parut fort épigramme.

Madame de Marans disoit, il y a quelques jours, chez Madame de la Fayette : « Ah, mon Dieu ! il » faut que je me fasse couper les cheveux ». Madame de la Fayette lui répondit *bonnement* : « Ah, mon » Dieu ! Madame, ne le faites point, cela ne sied » bien qu'aux jeunes personnes ». Si vous n'aimez ce trait là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de M. de Marseille ; je crois que ma réponse sera de votre goût, puisque

vous la voulez franche et sincère, et *conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, dont la dissimulation est le lien, et votre intérêt le fondement.* Cette période est de Tacite, jamais je n'ai rien vu de si beau. J'entre donc dans ce sèntiment, et je l'approuve, puisqu'il le faut. Adieu, ma très-aimable, je ne pense qu'à vous : si, par un miracle que je n'espère, ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serois vide de tout, comme une figure de Benoît (1).

M. d'Ambres donne son Régiment au Roi, pour quatre-vingt mille francs, et cent vingt mille livres : voilà les deux cents mille francs (2). Il est fort content d'être hors de l'Infanterie, c'est-à-dire, de l'Hôpital.

(1) Fameux Artiste pour les figures en cire.

(2) Du prix de la charge de Lieutenant-Général de la Haute-Guienne.

LETTRE 86.

A la méme.

à Paris, jeudi 9 Avril 1671.

VOILA M. de Magalotti qui s'en va en Provence, je voudrois bien aller avec lui. Je ne sais s'il sentira bien le plaisir de vous voir; ce qui est certain, c'est que j'y serois fort sensible. Le voilà qui se joue avec ma petite-fille; il vous trouve fort honnête femme en la regardant : pour moi, qui trouve les Grignans fort beaux, je la trouve fort à mon gré. Je crois

que vous serez aise de voir un homme de mérite, un homme du monde, un homme avec qui vous parlerez François, et Italien, si vous voulez; un homme dont les perfections sont connues de toute la Cour; un homme enfin.... qui vous porte deux paires de souliers de *Georget;* que puis-je vous dire encore? Il s'en va voir Madame de Monaco; et je parie que vous lui écrirez par lui. Il dit que sans ma lettre il ne seroit jamais reçu de vous, comme il veut l'être : enfin, il se moque de moi; et moi, je l'envie, et je vous embrasse de tout mon cœur; mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre.

LETTRE 87.

A la même.

à Paris, vendredi 10 Avril 1671.

Je vous écrivis mercredi par la poste, hier matin par Magalotti, aujourd'hui encore par la poste; mais hier au soir je perdis une belle occasion. J'allai me promener à Vincennes, et en *Troche* (1); je rencontrai la chaîne des Galériens, qui partoit pour Marseille; ils arriveront dans un mois : rien n'eût été plus sûr que cette voie : mais j'eus une autre pensée, c'étoit de m'en aller avec eux. Il y a un certain *Duval,* qui me parut homme de bonne conversation : vous le verrez arriver, et vous auriez

(1) Avec Madame de la Troche, son amie.

été fort agréablement surprise de me voir pêle-mêle avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudrois que vous sussiez ce que m'est devenu le mot de Provence, de Marseille, d'Aix; le Rhône seulement, ce diantre de Rhône, et Lyon, me sont de quelque chose. La Bretagne et la Bourgogne me paroissent des pays sous le pôle, où je ne prends aucun intérêt : il faut dire comme Coulanges : *O grande puissance de mon oviétan!* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'Abbé (1) de m'empêcher de vous faire des présens : Quelle folie! hélas! vous en fais-je? Vous appelez des présens des gazettes que je vous envoie : vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner; c'est un plaisir qui m'est sensible, et dont vous feriez très-bien de vous réjouir avec moi, si je me donnois souvent cette joie : cette manière de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables, on jureroit qu'elles ne vous sont pas dictées par les Dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déjà, est encore votre vraie bonne compagnie; c'est lui, ce me semble, qui vous entend : conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre, et faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion, qu'il n'y a point

(1) L'Abbé de Coulanges, qui passoit sa vie avec Madame de Sévigné, sa nièce.

d'ingratitude dans le monde, par les raisons que nous avons tant discutées, me paroît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette dernière ; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille : mais par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentimens que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais fermer cette lettre ; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours louer votre maison ; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche ; je suis, sur cela, comme les gens les plus intéressés sont pour eux-mêmes.

LETTRE 88.

A la même.

Vendredi au soir, 10 Avril 1671.

Je fais mon paquet chez M. de la Rochefoucauld qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous faites aux Chanoines (1) et au Père Desmares : il y a plaisir à vous mander des bagatelles, vous y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans son souvenir ; s'il apprend quelques nouvelles dignes

(1) *Voyez* la Lettre du 20 Mars 1671.

de vous, il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de la Rochefoucauld, n'ayant plus d'espérance de marcher : son château en Espagne, c'est de se faire porter dans les maisons, ou dans son carrosse pour prendre l'air : il parle d'aller aux eaux ; je tâche de l'envoyer à Digne, et d'autres à Bourbon. J'ai dîné en *Bavardin* (1), mais si purement que j'en ai pensé mourir : tous nos commensaux nous ont fait faux-bon ; nous n'avons fait que *bavardiner*, et nous n'avons point causé, comme les autres jours.

Brancas, versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé ; il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui allèrent le secourir, ce qu'ils désiroient de son service : toutes ses glaces étoient cassées, et sa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que sage : toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sut point cette nouvelle, et que je lui en voulois marquer mon inquiétude : j'attends sa réponse. Voilà Madame la Comtesse (*de Fiesque*) et Briole, qui vous font trois cents complimens. Adieu, ma très-chère enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

(1) Chez Madame de Lavardin, qui aimoit extrêmement les nouvelles.

Madame DE *Fiesque.*

Madame la Comtesse (1) ne peut pas voir une lettre qui va vous trouver sans y mettre quelque chose du sien, quand ce ne seroit qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. Par l'humeur dont vous la connoissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cent mille admirations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

(1) On connoissoit Madame de Fiesque dans le monde sous le nom de *Madame la Comtesse.*

LETTRE 89.

A la même.

à Paris, Dimanche 12 Avril 1671.

Je vous écris tous les jours; c'est une joie qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres: ils veulent en avoir pour paroître devant vous; et moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de..... Je veux mourir si je sais son nom: mais enfin, c'est un fort honnête homme, qui me paroît avoir de l'esprit, que nous avons vu ici ensemble: son visage vous est connu; pour moi, je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom dessus. N'allez pas prendre patron sur mes lettres; elles sont infinies, je n'ai que ce plaisir: les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez;

je ne sais quand je m'ennuierai en les lisant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette pensée quand il recevoit les vôtres, je présenterois requête pour vous séparer, et j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Brancas, pour avoir dit, à ce qu'il prétend, une grossièreté sur l'amitié; que personne n'entendit, et que je n'entendis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime; il sortit dans une vraie colère. Ce sont des délicatesses incommodes, je ne les ai pas pour lui, et ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie, et que j'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE 90.

A la même.

à Paris, mercredi 15 Avril 1671.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé (1). Vous me parlez de la Provence comme de la Norwège; je pensois qu'il y fait chaud, et je le pensois si bien, que l'autre jour que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, et j'étois triste : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi : je ne pouvois, en effet, me l'imaginer sans chagrin. Je veux vous dire, ma chère enfant, que le chocolat

(1) Depuis Maréchal de Matignon.

n'est plus avec moi, comme il étoit : la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours : tous ceux qui m'en disoient du bien, m'en disent du mal ; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a ; il est la source des vapeurs et des palpitations ; il vous flatte pour un tems, et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue, qui vous conduit à la mort. Enfin, ma fille, le Grand-Maître (1) qui en vivoit, est son ennemi déclaré : vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment (2). Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, et songez que ce n'est plus la mode du bel air. Je n'ai point encore vu Gacé ; je crois que je l'embrasserai : bon Dieu ! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît !

Je suis bien aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire ; ce taponage vous est naturel, il est au bout de vos doigts : vous avez cent fois pensé l'inventer, mais vous avez bien fait de ne point prendre cette mode à la rigueur. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête naissante ; cela est fait dans un moment. Vos Dames sont bien loin de là avec leurs coiffures glissantes de pommades,

(1) Le Comte de Ludre.

(2) On avoit dit que le Comte de Lude aimoit Madame de Sévigné ; mais comme c'étoit un de ces hommes dont l'attachement ne nuit point à la réputation des Dames, Madame de Sévigné en plaisantoit la première. *Voyez* les *Amours des Gaules du Comte de Bussy*.

et leurs cheveux de deux paroisses, cela est bien vieux. Votre peinture du Cardinal Grimaldi (1) est excellente; *cela mord-il?* est plaisant au dernier point, et m'a bien fait rire ; je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin, Montgobert fait rire ; elle entend votre langage : qu'elle est heureuse d'avoir de l'esprit, et d'être auprès de vous! Les esprits où il n'y a point de remède, font bouillir le sang. Je vous remercie de vous souvenir du reversis, et de jouer au mail; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites et adroites comme vous : je m'en vais y jouer dans mon désert. A propos de désert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du Coadjuteur, qui étoit à la Trappe, est revenu à demi-fou, n'ayant pu supporter ces austérités : on cherche un couvent de coton pour l'y mettre, et le remettre de l'état où il est. Je crains que cette Trappe *, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les petites-Maisons.

Je pleurois amèrement, en vous écrivant à Livry, ce je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence : si vous avez les mêmes sentimens toutes les fois que je suis sensiblement

(1) Archevêque d'Aix.

* Il n'y avoit guère que six ans que l'Abbé de Rancé l'avoit réformée.

touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver que la tendresse que j'ai pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs me traversent le cœur ; mais c'est toujours de la manière que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux et d'aimable ; j'espère que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frère, est admirable. Vous avez très bien deviné ; il est dans le bel air par-dessus les yeux : point de pâques, point de jubilé. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilège ; c'étoit mon soin aussi de l'en détourner : mais la maladie de son âme est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il est plaisant, il dit qu'il est comme le bon homme Eson, il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se ravigoter un peu ; il me conte toutes ses folies, je le gronde, et je fais scrupule de les écouter, et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connois la sorte d'amitié qu'il a pour moi ; il est ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez ; il me donne mille attaques en riant sur l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il est grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre chose ; c'est que je crois que vous m'aimez ;

vous me paroissez solide, il me semble qu'on se peut fier à vos paroles, et cela fait aussi que je vous estime fort. Vos Messieurs commencent à s'accoutumer à vous; les pauvres gens! et les Dames ne vous ont pas encore bien goûtée.

LETTRE 91.

A la même.

à Paris, vendredi 17 Avril 1671.

CETTE lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille; car il n'y a point de réponse à faire, et d'ailleurs, je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son Gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui du Berry avec la survivance pour M. de Sully: tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le vingt-cinq: voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai: quand il ne vient rien à ma connoissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et je vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi-bien que de vous: il a grand soin de votre mère, en votre absence; et dès qu'il y a un brin de dispute entre l'Abbé et moi, c'est toujours

lui que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme lui, et à qui rien de bon, ni de solide ne manque, qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés; car cette conversation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement: c'est un penchant si doux, qu'on y revient sans peine; et quand, par hasard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis: mais disons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous sommes bien ingrats; et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas: je l'aime comme un confident qui entre dans mes sentimens, je ne saurois mieux dire.

Hélène et *Marphise* (1) vous sont très-obligées; mais pour Hébert, hélas! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit l'autre jour en riant de le donner à Gourville *; et de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel

(1) Petite chienne de Madame de Sévigné.

* Gourville, valet-de-chambre du Duc de la Rochefoucauld, devenu son ami, et même celui du Grand-Condé : dans le même tems, pendu à Paris en effigie, et envoyé du Roi en Allemagne; ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le Ministère. Nous avons de lui des Mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa fortune avec indifférence. Il y a des anecdotes vraies et curieuses. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il m'en remercieroit, que je répondois de lui. M. de la Rochefoucauld et Madame de la Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus toute étonnée, quand Gourville l'envoya querir hier ; Hébert s'habilla en Gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudroit deux cents cinquante livres de rente, logé, nourri ; et tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilly, pour distribuer tout le linge par compte, pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le Roi y doit aller le 25 de ce mois, il y sera un jour entier ; jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des Empereurs, qu'il y en aura là ; rien ne coûte ; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas, il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France et la loger ; tout est meublé : de petits endroits qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort

bien de ces commencemens-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin*; ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du Marquis (*de Lavardin*). Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille; après-dîner, j'irai un peu au faubourg (1), et je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur*; il veut que je l'appelle *Pierrot*, ou *Seigneur Corbeau*. Je vous recommande toujours bien d'entretenir l'amitié qui est entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires; en un mot, d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours. Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion : il me disoit hier au soir que pendant la semaine sainte il avoit été si épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faisoit bondir le cœur; il n'osoit y penser, il avoit envie de vomir; il en avoit l'imagination tellement frappée, qu'il ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment; j'ai pris mon tems pour faire un petit sermon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes sentimens et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette Comédienne, je n'en ai jamais

(1) Chez Madame de la Fayette.

vu

vu de si chaudes ni si passionnées : il pleuroit, il mouroit, il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or. Adieu, mon aimable enfant ; comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois ? Je souhaite que vous m'aimiez toujours, c'est ma vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous, cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embrasse ce pauvre Comte : mais ne vous aimons-nous point trop tous deux ?

Vendredi au soir, 17 Avril.

Je fais mon paquet chez Madame de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre ; nous l'avons lue ensemble avec plaisir, nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous ; vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur ; c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Madame de la Fayette fut hier à Versailles, Madame de Thianges lui avoit mandé d'y aller ; elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'est-à-dire, que le Roi la fit mettre dans sa calèche avec les Dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme feroit un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne : il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de la Rochefoucauld que voilà,

vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée ; il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de la Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus, que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

LETTRE 92.

A la même.

à Paris, mercredi 22 Avril 1671.

AVEZ-VOUS bien peur que je n'aime mieux Madame de Brissac que vous ? craignez-vous, me connoissant comme vous faites, que ses façons ne me plaisent plus que les vôtres ? croyez-vous que son esprit ait trouvé le chemin de me plaire ? avez-vous opinion que sa beauté efface vos charmes ? enfin, pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser Madame de Grignan, en me supposant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends ? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soyez assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponse que vous connoîtrez par la vôtre, si vous répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille : il est d'une foiblesse à faire mal au cœur ; il est tout ce

qu'il plaît aux autres; il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur, il y fut. Ces Messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à Sévigné de payer, je dis payer de sa personne; tout misérable qu'il est encore, il paie, et puis me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même: je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; j'ajoute que ce n'est point la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chape-chûte, et qu'à force de s'exposer il aura son fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout, et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la Comédienne (1) après l'avoir aimée par-ci par-là: quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté: il étoit malheureux quand elle l'aimoit; il est au désespoir de n'en être plus aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime: *C'est une âme de bouillie*, dit-elle, *c'est un corps de papier mouillé, c'est un cœur de citrouille fricassé dans de la neige*: je vous l'ai déjà dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner des lettres de la Comédienne; il les lui donna; elle en a été jalouse; elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier: il me le vint dire; je lui fis voir que c'étoit une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé

(1) La Champmêlé.

je représentai qu'elle n'avoit point sacrifié ses lettres, comme on vouloit le lui faire croire pour l'animer; qu'elle les lui avoit rendues; que c'étoit une trahison basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes il y avoit de l'honnêteté à observer: il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié par adresse et moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse: je les ai fait brûler. Vous voyez par-là combien le nom de Comédienne m'est de quelque chose; cela est un peu de la visionnaire de la comédie; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ses folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui disois l'autre jour que Sévigné n'est point fou par la tête, c'est par le cœur: ses sentimens sont tout vrais, sont tout faux; sont tout froids, sont tout brûlants; sont tout fripons, sont tout sincères; enfin, son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit tope à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité qui m'attire de si vilaines confessions, pour être en droit de lui dire mes sentimens sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redresser; je le fais comme une amie: il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmenerai. Voilà bien des folies, mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer : mais savez-vous bien que vous irez avec elle, si vous continuez à la haïr ? Songez que vous serez toute l'éternité ensemble ; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut : je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée, c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld y étoit, et moi aussi : la voilà qui entre sans coiffe ; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan : elle étoit poudrée, bouclée ; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart-d'heure ; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Madame de la Fayette lui dit : « Mais vraiment il » faut que vous soyez folle ; mais savez-vous bien, » Madame, que vous êtes complètement ridicule » ? M. de la Rochefoucauld dit : « Ma mère, ah ! par » ma foi, mère, nous n'en demeurerons pas là ; » approchez un peu, ma mère, que je voie si vous » êtes comme votre sœur que je viens de voir ». Sa sœur venoit aussi d'être coupée. « Ma mère, vous » voilà bien ». Vous entendez ces tons-là ; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel ; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque ; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Madame de Schomberg la vînt reprendre ; car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs ; Mesdames de la Fayette, de Coulanges, de la Troche, Mademoiselle de Méri, et moi. On se promena ; on parla fort de vous à plusieurs reprises, et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois au Luxembourg ; M. de Longueville y étoit hier, il me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement. Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres ; vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs ; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi ? Quelle sorte de respect ! Vous savez si j'estime fort votre goût. J'approuve votre loterie ; vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point, c'étoit pour mourir ; que les Dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie. Adieu, ma très-chère, il est tard ; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

LETTRE 93.

A la même.

à Paris, vendredi 24 Avril 1671.

VOILA le plus beau tems du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables : c'est le bonheur du Roi, il y a long-tems que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de M. le Prince, qui a pris ses mesures pour le printems et pour l'été; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, il vous fera une relation à son retour. Pour moi, j'en attends ce soir une petite, que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *bavardin;* je ferai mon paquet au faubourg. Si l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau tems, on aura raison; j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre. Vous ne me parlez point assez de vous; j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies : je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien depuis que vous ne m'aidez plus; vous m'en inspirez, et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours. Ce qui est plaisant, c'est qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que vous serez mon

adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une fripponne, faire un grand honneur à mes amies; mais on voit clair à travers mes paroles, et je ne veux pas même en mettre aucune au-devant des sentimens que j'ai pour vous. Je serai donc fâchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cents lieues de vous, il faut que j'en sois à trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisième centaine : c'est trop, cela serre le cœur.

L'Abbé Têtu entra hier chez Madame de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amis éloignés; je lui parlai de mon voyage; il ne changea point de ton, et d'un visage riant : *Hé bien*, me dit-il, *nous nous reverrons*. Cela n'est point plaisant à mander, mais il n'y eut pas moyen de l'entendre sans rire; enfin, ce fut là son unique pensée; il passa légèrement sur toute mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, et je m'en sers moi-même intérieurement en songeant à vous; mais ce n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté pour me faire une robe-de-chambre une étoffe comme votre dernière jupe; elle est admirable; il y a un peu de vert, et c'est le violet qui domine : en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale; le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été

une volonté déterminée, qui m'a paru contre les bonnes mœurs : je me suis jetée dans le taffetas blanc ; ma dépense est petite, je méprise la Bretagne, et n'en veux faire que pour la Provence, afin de soutenir la dignité d'une merveille d'entre deux âges où vous m'avez élevée.

Madame de Ludre me fit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain ; il n'y avoit nulle distraction ; elle vous aimoit aussi : *Ah ! pour Matame te Grignan, elle est atorable.* Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. le Premier : *Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grande diablesse de lettre plaisante, mais inlisible ; il m'en a dit des morceaux, nous devons prendre un jour pour la lire toute entière. M. de S..... a chassé un portier, je ne sais ce qu'on dit ; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plats d'épée, et l'*on se tait du reste ;* on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres ; enfin, je ne dis rien, on ne m'accusera pas de parler ; pour moi, je sais me taire. Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chère enfant ; je vous manderai ce soir des nouvelles en fermant mon paquet.

LETTRE 94.

A la même.

Vendredi au soir 24 Avril, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD, 167[illegible].

JE fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le Roi arriva hier au soir à Chantilly; il courut un cerf au clair de la lune. Les lanternes firent des merveilles, le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le tems qu'il a fait aujourd'hui, nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande; c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, Maître-d'Hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit présentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de tous les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le soin d'un Etat; cet homme donc que je connoissois, voyant que ce matin à huit heures la marée n'étoit pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront qu'il a vu qui alloit l'accabler, et en un mot il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si funeste accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement: je pense que vous trouvez que c'est assez. Je ne doute pas

que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M. de Menars épouse Mademoiselle de la Grange-Neuville : je ne sais comme j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

LETTRE 95.

A la même.

à Paris, dimanche 26 Avril 1671.

Il est dimanche 26 Avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé : voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit point attendu : cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville, la tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau

que le souper du Roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout? Oui, Monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque tems; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci; Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à M. le Prince qui fut au désespoir. M. le Duc pleura, c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly,

parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne se point charger de tout; il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée, on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, on fit encore de même; et le soir le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *media noche*; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

LETTRE 96.

A la même.

Commencée à Paris, le lundi 27 Avril 1671.

J'ai très-mauvaise opinion de vos langueurs; je suis du nombre des méchantes langues, et je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois; mais, ma chère enfant, si ce malheur se confirme, ayez soin

de vous, ne vous ébranlez point dans ces commencemens par votre voyage de Marseille; laissez un peu établir les choses, songez à votre délicatesse, et que ce n'est qu'à force de vous être conservée que vous avez été jusqu'au bout. Je suis déjà bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce: si vous êtes grosse, comptez que je n'ai plus aucun dessein que de faire ce que vous voudrez; je ferai ma règle de vos désirs, et laisserai tout autre arrangement, et toute autre considération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie; il est présentement en quelque repos; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est un ami: il entra l'autre jour avec elle dans un lieu, où il y avoit cinq ou six hommes; ils firent tous une mine qui le persuada qu'ils le croyoient possesseur; elle connut leurs pensées, et leur dit: » Messieurs, vous vous damnez » si vous croyez qu'il y ait du mal entre nous; je » vous assure que nous sommes comme frère et » sœur «. Il est vrai qu'il est comme fricassé; je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai retrouver la santé de son corps et de son âme: nous ménageons, la Mousse et moi, de lui faire faire une bonne confession.

M. et Madame de Villars sortent d'ici, et vous font mille et mille amitiés; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles,

et faisant l'honneur du logis; ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez, il y a un an, comme prisonnière; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la Marquise d'Uxelles, avec Madame la Maréchale d'Humières, Mesdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond et Martin; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincèrement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit, ni pour le jour.

à Livry, mercredi 29 Avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris; j'allai dîner à Pompone, j'y trouvai notre bon homme (1) qui m'attendoit; je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna: plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement; et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point songer à me convertir; que j'étois une jolie païenne; que je faisois de vous une idole dans mon

(1) M. Arnauld d'Andilly.

cœur ; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin, je songeasse à moi ; il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printems dans nos forêts ; je m'y suis promenée tout le soir toute seule ; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées : mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet, et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des galériens ; je devois aller avec eux, au lieu de ne songer qu'à vous écrire. Que vous eussiez été agréablement surprise à Marseille, de me trouver en si bonne compagnie ! Mais vous y allez donc en litière : quelle fantaisie ! J'ai vu que vous n'aimiez les litières, que quand elles étoient arrêtées : vous êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des médisans : tout l'honneur que je puis vous faire, c'est de croire que jamais vous ne vous seriez servie de cette voiture, si vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan fût resté dans sa Provence. Que je suis fâchée de ce malheur ! mais que je l'ai bien

bien prévu! Conservez-vous, ma très-chère : songez que la *Guisarde* beauté, ayant voulu se prévaloir d'une heureuse couche, s'est blessée rudement, et qu'elle a été trois jours prête à mourir : voilà un bel exemple. Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie : elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections; et, quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé : cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt; je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai troublée dans la mienne par les Etats, qui me viendront tourmenter à Vitré sur la fin du mois de Juillet; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce tems-là. Ma fille, vous souhaitez que le tems marche; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée; il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie; et quoique le tems ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos Comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille. En vérité, il y en a de bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les

cinq ou six fables de Lafontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld: nous apprîmes par cœur celle *du Singe et du Chat.*

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, tel qu'il fût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage;
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et la *Citrouille*, et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles; c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas; il vous écrivit l'autre jour une main toute entière de papier, c'étoit une rapsodie assez bonne; il nous la lut à Madame de Coulanges et à moi; je lui dis : Envoyez-la moi donc toute achevée pour mercredi; il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez, que cela étoit trop sot et trop misérable. Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lue. Tant y a, je ne veux pas qu'elle la lise : voilà toute la raison que j'en ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des Enquêtes; c'étoit à la première qu'on le jugeoit: cette folie a fort réjoui les Sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant, de l'infinité de cette lettre? si je voulois, j'écrirois jusqu'à demain. Conservez-vous, c'est ma ritournelle continuelle; ne tombez point, gardez

quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice, comme celle du tems de François premier, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous; mais votre litière me redérange tout: le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu! Hélas! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la Cour, et à Livry: enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate; le moyen de rendre tout cela? Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserois ce fripon de Grignan, si je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul (1) mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

(1) Jardinier de Livry.

LETTRE 97.

A la même.

A Paris, vendredi premier Mai 1671.

Je gardois votre secret, comme si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus, depuis que Valcroissant l'a mandé à Mademoiselle de Scudéry, en se louant de vos honnêtetés, et disant que l'on

vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille? N'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver? Vous voulez bien, ma fille, que je sois un peu en peine de vous; il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez Madame de Villars avec M. de Vindisgras, deux autres de son pays, M. et Madame de Schomberg, M. et Madame de Béthune: *la plupart des amans sont des Allemands* (1), comme vous voyez. M. de Schomberg me paroît un des plus aimables maris du monde : sans compter que c'est un héros, il a l'esprit aisé, et une intelligence dont on lui sait un gré nonpareil : sa femme l'adore, mais parce qu'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla fort de vous, on vous loua jusqu'au ciel; et ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgras se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez, il y a six ans, d'un Comte de Dietrichstein (2), qu'il ressembloit à M. de Beaufort (3), hormis qu'il parloit mieux François : nous trouvâmes plaisant qu'il eût retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre esprit : il vous a vue chez la Reine, quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre Madame de

(1) Allusion à une chanson de Sarrasin : *Tircis, la plupart des amans sont des Allemands, etc.*

(2) Seigneur Allemand.

(3) Le Duc de Beaufort parloit assez mal sa langue naturelle.

Béthune est encore grosse, elle me fait grand'pitié. On craint que la Princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les jours ici de quoi exercer me beaux sentimens. Madame de Coulanges vint le soir, nous allâmes aux Tuileries, nous y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris, et qui n'y sera pas encôre long-tems; et de plus M. de Saint-Ruth (1): quel homme, bon Dieu! et que le désagrément de sa physionomie donne de grandes idées des qualités qu'on ne connoît pas! Mais comment pourrois-je vous dire les tendresses, les amitiés, les remercîmens de M. de la Rochefoucauld; de Segrais, de Madame de la Fayette, avec qui je passai le reste de la soirée, et à qui je fis voir une partie de votre lettre? Il y avoit tant de choses pour eux, que je vous aurois fait tort en toute manière de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire une autre fois tout bas à Madame de la Fayette; car notre conversation d'hier roula sur d'autres discours plus agréables pour vous. Langlade survint; comme il s'en va à Bourbon, nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chansons de Blot *: elles ont le diable au corps, mais je n'ai jamais tant vu d'esprit. Il nous conta aussi qu'il venoit de voir une mère de

(1) On a dit que la Maréchale de la Meilleraie quoique très-glorieuse d'ailleurs, l'avoit épousé secrètement.

* C'étoit un homme d'esprit qui, ainsi que Mariguy, se fit connoître dans le tems de la Fronde, par des vaudevilles et d'autres plaisanteries, auxquelles l'esprit de parti donnoit beaucoup de vogue.

Normandie, qui lui parlant d'un fils Abbé qu'elle a, lui avoit dit que le dessein de son fils étoit de bien étudier, et qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous souvient-il du bon mot du Comédien que je vous ai mandé (1)? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il fait de tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre ; mais cela n'est point encore démêlé. On ne sait rien de l'arrivée du Roi à Dunkerque. Madame de Richelieu a gagné un grand procès contre Madame d'Aiguillon. M. le Duc est parti pour la Bourgogne, le Maréchal d'Albret pour son Gouvernement. M. le Prince a suivi le Roi. Vous voyez bien par ces lanterneries qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Lavardin*, ils sont allés se promener à Versailles.

Madame de Verneuil a été très-malade à Verneuil. La d'Escars a eu une manière d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle, et à celles qui se portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas : *il fera réponse à la Grignan.* Père Ytier vous salue très-révérencieusement. Je suis en colère contre M. de Grignan, sans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frère est au-dessus de la définition ; il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, et que les autres le connoissent encore moins. Adieu, ma très-aimable ; jamais il ne s'est vu un attachement si naturel que celui que j'ai pour vous.

(1) *Voyez* la Lettre du 8 Avril 1671.

LETTRE 98.

A la même.

à Paris, mercredi 26 Mai 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence auroit part à cette dernière, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un tems où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux ; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié, il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses, et je veux plutôt croire que le tems est venu qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Je vis hier Madame de Guise ; elle m'a chargée de vous faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité, Madame Robinet n'y voyant plus, goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le tems à un enfant de pouvoir se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait

une couche avancée, qui est très-souvent mortelle. Je lui promis de vous donner toutes ces instructions pour quand vous en auriez besoin, et de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'âme et le corps de son enfant. Je m'acquitte exactement de sa commission, dans l'espérance qu'elle vous sera utile : je vous conjure, ma fille, d'avoir un soin extrême de votre santé; vous n'avez que cela à faire.

Votre Monsieur qui dépeint mon esprit juste et carré, composé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, et vous ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me louoit si bien; je voudrois au moins avoir été derrière la tapisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Brosse : c'est une belle chose qu'une vieille lettre (1); il y a long-tems que je les trouve encore pires que les vieilles gens; tout ce qui est dedans est une vraie radoterie.

Il est vrai que j'aime votre fille; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie; il n'y a, ni en vous, ni en moi, de quoi la pouvoir composer; c'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus de sujet que M. de Grignan : hélas! quand on trouve dans son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourroit-on donner de la

(1) La Lettre du 15 Mars précédent ne fut rendue que six semaines après la date.

jalousie à la jalousie même? Ne parlons point de cette passion, je la déteste, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable : les effets en sont trop cruels et trop haïssables. Je vous prie, au reste, de ne point faire des songes si tristes de moi, cela vous émeut et vous trouble : je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma santé; vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine : j'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires; je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes; enfin, à tous les sentimens que cette passion pourra me donner.

Je partirai entre-ci et la Pentecôte; je la passerai, ou à Chartres, ou à Malicorne; mais sûrement point à Paris. Vous êtes trop aimable d'entrer comme vous faites dans la tristesse de mon voyage : vous pouvez imaginer combien de souvenirs de vous entre la Mousse (1) et moi, sans compter cette pensée qui ne me quitte jamais. Il est vrai que je n'aurai point *Hébert*, j'en suis fâchée, mais il faut se résoudre à tout : il est revenu de Chantilly, il est désespéré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup : Gourville l'a mis à l'hôtel de Condé pour faire cette petite charge dont je vous ai parlé. M. de la Rochefoucauld dit qu'il prend des liaisons avec *Hébert*, dans la pensée que c'est un homme qui commence une grande

(1) Un parent de MM. de Coulanges.

fortune : à cela je lui réponds que mes laquais ne sont pas si heureux que les siens *. Ce Duc vous aime, et m'a assurée qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Madame de la Fayette me prie toujours de vous dire mille choses pour elle, je ne sais si je m'en acquitte bien.

Ne rejetez point si loin ces livres de Lafontaine; il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront : la fin *des Oies de Frère Philippe*, *les Remois*, *le petit Chien*, tout cela est très-joli; il n'y a que ce qui n'est point de ce style, qui est plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.

M. de Marseille a mandé à l'Abbé de Pontcarré que vous étiez grosse : j'ai fait assez long-tems mon devoir de cacher ce malheur; mais enfin, l'on se moque de moi. J'embrasse mille fois M. de Grignan, malgré toutes ses iniquités; je le conjure au moins que, puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines, c'est-à-dire, qu'il ait un soin extrême de votre santé, qu'il soit le maître là-dessus, comme vous devez être la maîtresse sur tout le reste. Adieu, ma chère enfant, je vous baise et vous embrasse. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre santé, et qu'il soit toujours question de l'état où vous êtes; répondez moins à mes lettres, et parlez-moi de vous.

* Il s'agit de Gourville. *Voyez* la note Lettre 91.

plus je serai en Bretagne, plus j'aurai besoin de cette consolation ; si vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, et empêchez-la de donner dans la *justice de croire*, et dans le *respectueux attachement*; qu'elle me parle de vous; et quoi encore? de vous, et toujours de vous.

LETTRE 99.

A la même.

à Paris, vendredi 8 Mai 1671.

Me voilà encore, et je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine, pour mener ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, et me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup encore de votre santé : votre voyage de Marseille me trouble; l'air de la petite-vérole, et le bruit des canons, me donnent une inquiétude qui n'est que trop juste. Si je ne vais point m'en soulager par être auprès de vous, vous me serez bien plus obligée, que si je traversois la France. L'état où je suis, et où je vais être, est dur à soutenir; et rien ne seroit capable de m'arrêter que les raisons que vous savez, et dont nous sommes en confidence, mon cher ami (1) et moi. Je sens quelque consolation de l'avoir pour témoin de tous mes sentimens; ce n'est pas que j'en aie besoin auprès de vous, c'est que j'aime à mettre mes sentimens les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

(1) M. d'Hacqueville.

Je fus hier long-tems chez Madame du Pui-du-Fou; sérieusement elle vous aime, et vous lui êtes obligée des soins et des prévoyances qu'elle a pour vous : son cœur n'en sait pas davantage; mais dans cette étendue elle fait parfaitement bien. L'abbé est ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ses soins, dès le moment que vous songez à mettre la règle dans votre maison; ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point : il n'est point question de suivre toujours les beaux sentimens : il faut avoir pitié de soi, et avoir de la générosité pour soi-même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencemens, et amusez-vous à vous conserver, et à bien conduire vos affaires. J'espère que le voyage de l'Abbé, en quelque tems que ce soit, ne vous sera pas inutile. Adieu, ma très-chère; j'attends avec des impatiences vives des nouvelles de votre santé et de votre voyage.

LETTRE 100.

A la même.

à Paris, mercredi 13 mai 1671.

Je reçois votre lettre de Marseille; jamais une relation ne m'a tant amusée. Je lisois avec plaisir et avec attention; je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement; je lisois votre lettre vite par impatience, et puis je m'arrêtois tout court, pour ne

pas la dévorer si promptement : je la voyois finir avec douleur, et douleur de toute manière ; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais que le souhaiter. Ah ! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-même, l'espérance ; pour moi, j'irai vous voir très-assurément, avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus : ce voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé : vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens : vous y avez reçu des honneurs comme la Reine, et moi, plus que je ne vaux : je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le mot *de guerre*. Je vois bien que vous pensez à moi très-souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru belle ; vous m'en faites une peinture extraordinaire, et qui ne déplaît pas : cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité ; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment, des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez : elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille ; j'ai cette image dans la tête.

E' di mezzo l'orrore esce il diletto.

Vous étiez belle, à ce que vous dites, et où est donc votre grossesse ? Comment s'accommode-t-elle avec votre beauté et avec tant de fatigue ? Il m'est venu de deux endroits que vous aviez un esprit si

bon, si juste, si droit et si solide, qu'on vous a fait seule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différens infinis de M. de Monaco, avec un Monsieur dont j'ai oublié le nom : vous avez un sens si net et si fort au-dessus des autres, qu'on laisse le soin de parler de votre personne pour louer votre esprit : voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque Prince Alamir, vous avez du fond de reste pour faire le premier tome du roman, sans qu'on ose en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence, de vous cacher la manière dont vous y êtes honorée, et dont on y parle de vous. Je voudrois savoir si vous êtes entièrement insensible à tous les honneurs qu'on vous fait : pour moi, je vous avoue grossièrement qu'ils ne me déplairoient pas ; mais je ferois l'impossible pour tâcher de revenir quelque tems me dépouiller de ma splendeur ; ce qui vous en reste ici est trop bon pour être négligé. Madame des Pennes (1) a été aimable comme un ange ; Mademoiselle de Scudéry l'adoroit : c'étoit la Princesse Cléobuline ; elle avoit un Prince Trasibule en ce tems-là ; c'est la plus jolie histoire de Cyrus (2). Si vous étiez encore à Marseille, je vous prierois de bien faire des complimens pour moi à M. le Général des Galères * ; mais vous n'y êtes plus.

(1) Renée de Forbin, sœur de M. de Marseille, depuis Cardinal de Janson.

(2) Roman de Mademoiselle de Scudéry.

* M. de Vivonne, frère de Madame de Montespan, ami de Boileau, très-spirituel et très-gai.

Pour moi, je suis encore ici; j'en suis en furie, je voulois partir vendredi; l'Abbé se met à genoux pour que ce ne soit que lundi : on ne peut tirer les Prêtres de Paris; il n'y a que les Dames qui en veulent partir. Je m'en irai donc lundi : il me semble que vous voulez savoir mon équipage, afin de me voir passer comme j'ai vu passer M. *Busche*. Je vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hommes à cheval : je serai dans ma calèche, tirée par mes deux beaux chevaux; l'Abbé sera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, la Mousse et Hélène; celle-ci aura quatre chevaux, un postillon : quelquefois le bréviaire assemblera le second ordre, et laissera place à un certain bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire, Sévigné et moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les hait pas des personnes que l'on aime.

Je n'ai garde de dire à notre Océan la préférence que vous lui donnez; il en seroit trop glorieux; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu; il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Madame de Coulanges; je lui dis : Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper? Il se tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Asseyez-vous donc. Parbleu, dit-il, Madame de

Sanzei se fait bien attendre, je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi : c'étoit Madame de Sanzei qu'il attendoit ; il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry : cette civilité nous a fait rire. Madame de Soubise * est grosse ; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour Madame de Louvigny, vous le savez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve, ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation. L'Abbé Têtu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules ; il est allé droit à Fontevraud, c'est le chemin, cela est heureux : de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues, il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat ; pour moi, je dis qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de Madame de Fontevraud que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de vous parler du prochain, je prendrois votre manière ; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galimatias dont je m'étois servie, et que vous avez pourtant fort bien deviné ; il n'y en a guère d'impénétrables pour vous. Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que les Etats me consoleront de mon fils ; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera ? Je n'ai point encore trouvé

* Fille de la Duchesse de Chevreuse, si connue par le rôle qu'elle joua dans les intrigues de la minorité. Madame de Soubise fut aimée de Louis XIV, mais fort secrètement. Ce crédit caché fit la fortune de sa maison.

qu'il

qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter.

LETTRE 101.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Mai 1671.

Me voici encore, ma chère fille, avec tous les chagrins qui accompagnent les départs retardés, et les départs qui éloignent encore plus de ce qu'on aime : mais quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur ! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence et moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres et d'apprendre l'état de votre santé, est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comment je pourrai la supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, et je partirai lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, et je pense y avoir réussi autant qu'il se peut.

Madame de Crussol est grosse et mille autres ; j'allai hier lui dire adieu, et à l'effigie de Madame de Montausier : si j'avois le tems, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit ; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir.

Vendredi au soir 15 Mai, chez M. de la Rochefoucauld.

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Madame de la Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau tems nous ont donné tous les plaisirs innocens qu'on peut avoir; c'est un lieu où je vous ai vue, cela nourrissoit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Madame de la Fayette, et pensa bien en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays: je m'en vais dans un autre bien rude: il n'y en a point, ma fille, où je ne trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à Madame Amelot, à Madame d'Ormesson, et sur-tout à Madame du Pui-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de son enfant. J'ai pris congé des Usez et de mille autres. M. de Rambures est mort: pouvez-vous vous représenter sa femme (1) affligée avec un bandeau?

(1) N. . . . . de Beautru, Marquise de Rambures. Les veuves portoient en ce tems-là un bandeau de crêpe sur le front, comme les Religieuses en portent un de toile.

* On peut voir dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, ce que c'étoit que Madame de Rambures, passionnée pour le jeu, tenant tripot et se jettant à la tête de tous les hommes.

L'Abbé de Foix se meurt ; il a reçu tous ses sacremens, il agonise, cela est pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paraît excessivement content de M. de Vardes et de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bon soir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

LETTRE 102.

A la même.

Lundi en partant, 18 Mai 1671.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche ; voilà qui est fait, je vous dis adieu : jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre ? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner ; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir ; et moi pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce, il m'était d'une grande consolation et d'un grand amusement ; il sera présentement d'une

étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mademoiselle du Plessis et de *Jacquine*: les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé: mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plutôt que plus tard. Bon Dieu! que ne souffrirai-je point en ce tems-là!

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il me paraît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train à la manière dont vous l'avez pris: son décontenancement fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée: conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort (1) en l'état où vous êtes; il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre Abbé de Foix est mort: cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère, qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant il est vrai que ce petit Duc de Foix ne vaut pas un coup de poing; il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès: quelle nouvelle pour eux! L'Armentière beauté fait la guerre à ses beaux cheveux, et se déchire

(1) M. de Vivonne étoit d'une extrême grosseur.

le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre (1) est accouchée à Grenoble? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle: j'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois, je la prendrai; hélas! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'éloignement d'un enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé: songez un peu à ce que je dois souffrir, n'étant soutenue d'aucune distraction. J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés: vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah! mon cher Comte, je le crois assurément; il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place: vous me payez de raisons, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté et la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechûtes fréquentes

(1) Elle étoit Longueval, et mère de Madame de Florensac, qui a laissé M de Crussol et Madame la Duchesse d'Aiguillon.

du mal que vous faites souffrir. Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre : hé, mon Dieu ! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle que j'ai toujours trouvée si incommode? Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant ; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentimens ; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

LETTRE 103.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 19 Mai 1671.

Je vous écris dans la cellule de notre petite Sœur de Sainte-Marie. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esprit, et une piété qui me charme, et qui me donne de l'envie : car après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. Voici une créature qui en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, contre l'inclination naturelle que j'aurois de ne la pas trop respecter. Je la quitte pour vous dire que je loue fort l'occupation que vous vous donnez présentement. Elle est digne de votre esprit, et je m'en réjouis par avance pour l'intérêt de nos neveux, qui

trouveront un grand goût à ces *Mémoires*. Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y serai jusqu'à la Toussaint. La pauvre Grignan est sous son soleil de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvoient la rafraîchir un peu, elle seroit bien heureuse : mais je doute que rien la puisse consoler entièrement de nous avoir quittés. Ecrivez, M. le Comte, écrivez-moi dans ma Province, et croyez que vous n'êtes guère moins bien auprès de moi, qu'auprès de notre petite sœur, à la réserve qu'elle vous respecte comme son père, et que je vous honore comme mon cousin.

LETTRE 104.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Malicorne, samedi 23 Mai 1671.

J'ARRIVE ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris ; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche ; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement, sans que je m'en aperçusse, il est parfaitement aimable ; j'ai votre idée dans l'esprit ; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie

pour vous; voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur : un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux ; les autres six ont tenu bon jusqu'ici : nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur ; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir *Silvie*, c'est-à-dire, Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère ;* j'ai dit : *ces petites sont sans doute à notre ami, fuyons-les ;* du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère* (1). Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison : il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre Abbé se porte bien ; mon fils et la Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole, c'est de la même étoffe que Pascal, et que l'*Education d'un Prince ;* mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point. Nous serons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas! c'est mon unique joie. Vous ne pouvez plus m'écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à la

(1) *Voyez* la fable de Lafontaine, qui a pour titre : l'*Aigle et le Hibou.*

fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah! que j'ai de regret à votre aimable personne! N'aurez-vous jamais un moment de repos? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue? Je comprends les raisons de M. de Grignan; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

«Mon éventail est donc venu bien à propos; ne l'avez-vous pas trouvé joli? Hélas! quelle bagatelle! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles; c'est là de quoi il est question; songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade; songez : non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant; vous ne me parlez point assez de vous; marquez toujours bien la date de mes lettres : hélas! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois; il me

désennuie extrêmement, et songe fort à me plaire : nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, et, par-dessus tout, notre Abbé qui se fait adorer, parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien (1); il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aussi aimez-moi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

(1) Madame de Sévigné étoit la nièce bien-aimée de l'Abbé de Coulanges; et comme il passoit sa vie avec elle, rien n'étoit plus naturel que la donation qu'il lui fit de son bien.

LETTRE 105.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 31 Mai 1671.

ENFIN, ma fille, me voici dans ces pauvres rochers : peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse ? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles : c'est une chose étrange que les grands voyages : si

l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait que l'on oublie; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées: Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai, me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie : mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse; quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité; j'espère qu'en ce tems-là nous verrons les choses d'une autre manière; il faut bien l'espérer; car, sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils; Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident: M. l'Abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir; et, quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi,

sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-tems nous a fâchés ; mais quel remède ? Voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel-esprit qui a lu tous les Romans, et qui a reçu deux lettres de la Princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien ; mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière ; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation, pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien de mon côté. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante ; Pilois (1) les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama* : n'est-il point joli pour n'être qu'un mot ? Je fis écrire encore hier en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente*. Hélas, ma fille, que mes lettres sont sauvages ! Où est le tems que je parlois de Paris comme les autres ? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux

(1) Jardinier des Rochers.

celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre Abbé est toujours admirable; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours; et, quand les affaires me séparent d'eux; ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément; je crois qu'ils vous écriront: pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours: c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié: je vous le disois l'autre jour; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

LETTRE 106.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 7 Juin 1671.

J'AI reçu vos deux lettres avec une sorte de joie, qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Celle que vous avez écrite à mon fils, n'est pas fricassée dans de la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains: depuis le premier mot jusqu'au dernier, elle est parfaite; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse, et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin* en quatre

jours, cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu ; ma calèche n'est pas rompue par les chemins ; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté à un troisième voyage de Bretagne. Ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit ; c'est cela qui vous a trompée. Il est vrai que j'eus, il y a quelque tems, une colique très-fâcheuse : mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne le lui avois pas fait savoir ; ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion ; et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point poussé sa justification avec moi, et veut se racquitter auprès de vous, en disant que j'ai eu tort : mais je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié ; je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa : j'allois à la messe en calèche avec ma tante ; à moitié chemin j'eus un grand mal de cœur ; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup ; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissemens encore, des douleurs redoublées, et une oppression qui me tenoit dès la nuit : l'alarme se met au camp ; on envoie chez *Pecquet*, qui eut de moi des soins extrêmes ; on envoie chez l'apothicaire ; on envoie querir un demi-bain, on envoie chercher de certaines herbes ; si j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été

employés. Je ne songeai point du tout à Madame de la Fayette; notre petit Tapissier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Madame de la Fayette, comme j'étois dans le bain : elle me dit ce qui l'avoit fait venir, et qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avoit dit mon mal, persuadée qu'il viendroit me voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour se passe, mais non pas ma colique : je fus encore assez mal la nuit; je n'entendois point parler de d'Hacqueville; je sentis son oubli; j'y pensai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, et mieux à ces maux-là, c'est être guéri. M. d'Ormesson vint à moi tout effrayé, et me dit que M. d'Hacqueville venoit de lui apprendre au Palais que j'étois fort mal; il le savoit donc. Le soir je lui écrivis une petite plainte amoureuse; il fut embarrassé, et voulut me donner de méchantes raisons : je lui fis voir clair que je n'avois pas envoyé chez Madame de la Fayette : il ne poussa pas ce qu'il avoit dit à M. d'Ormesson, qui le rendoit coupable; et moi qui suis honnête, je ne voulus pas le pousser aussi, et lui laissai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertissante et bien nécessaire; mais elle est vraie : ma fille, si vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne santé; je fais vœu de n'en jamais faire de si long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on alloit rouer; il s'est mieux comporté qu'un

certain Comte Frangipani, qui fut exécuté, il y a deux mois, à Vienne, pour avoir conspiré contre l'Empereur. Ce Frangipani se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il fallut le traîner au supplice, et le tenir à quatre : voilà justement tout comme je ferois. Mais à propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner. M. du Plessis avoit aux deux pieds un petit mal, comme vous en avez eu; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit Mademoiselle du Plessis, qui lui a proposé un petit remède anodin; c'est de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, et toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en étoit au lit quand nous sommes arrivés; il marche présentement, mais c'est comme un château branlant; je crois qu'on lui dira toute sa vie : *Je crains que vous ne tombiez, vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes* (1). Du reste, Mademoiselle du Plessis est toujours adorable : elle avoit ouï dire que M. de Grignan étoit *le plus beau garçon qu'on eût su voir*; prenez son ton, vous lui auriez donné un second soufflet (2). Je suis quelquefois assez malencontreuse pour dire quelque chose qui lui plaise; je voudrois que vous l'entendissiez me louer et me copier. Elle a retenu aussi certaines choses que vous disiez ici, qu'elle nous

(1) Trait du *Roman comique*.

(2) *Voyez* la Lettre du 26 Juillet suivant.

redonne

redonne avec la même grâce : hélas ! si rien ne me faisoit mieux souvenir de vous, que je serois heureuse !

Pomenars (1) est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe ; quelqu'un lui demanda, pourquoi il ne se faisoit point raser ? « Moi, dit-il, je serois bien fou » de prendre de la peine après ma tête, sans savoir » à qui elle doit être. Le Roi me la dispute ; quand » on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, » j'en aurai soin ». Voilà de quelle manière triste il sollicite ses Juges.

Vous verrez, par cette lettre de l'Evêque de Marseille, que nous sommes toujours amis : il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre ; ce sont toujours les mêmes phrases ; il ne donne point dans la *justice de croire* ; il me prie d'être persuadée qu'*il est, avec une vénération extraordinaire, l'Evêque de Marseille* ; et je le crois. Continuez l'amitié sincère qui est entre vous ; ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'avoir une haine à soutenir : c'est un plus grand fardeau que vous ne pensez. Quelle audace de vous faire peindre ! Je m'en réjouis, c'est signe que vous êtes belle. Votre frère est un trésor de folie qui tient

(1) Gentilhomme Breton, dont on a dit qu'il avoit eu un procès pour fausse monnoie, et qu'ayant été justifié, il paya les épices de son arrêt en fausses espèces. *Voyez* les Lettres du 26 et 29 Juillet suivant, et l'article *Bouillé*, dans les *Mémoires d'Amelot de la Houssaie.*

bien sa place ici. Nous avons quelquefois encore de bonnes conversations dont il pourroit faire son profit; mais son esprit est un peu fricassé dans de la crême fouettée; il est aimable à cela près. Et l'Italien, l'oubliez-vous? J'en lis toujours un peu pour entretenir noblesse. Vous dites donc que M. de Grignan m'embrasse. Vous perdez le respect, mon pauvre Grignan, viens donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure; il y fait si beau, j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous avez si bonne grâce, vous faites de si jolis coups. Vous êtes bien cruel de me refuser une promenade d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons.

LETTRE 107.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 10 juin 1671.

Je m'en vais vous entretenir aujourd'hui, ma chère enfant, de ce qui s'appelle de la pluie et du beau tems. Je n'ai vos lettres que le vendredi, et j'y fais réponse le dimanche. Je commence donc par la pluie, car il n'est pas question du beau tems. Il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parce que la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; la Mousse est tout chagrin aussi: nous lisons, cela nous soutient la vie. Mon fils est à Rennes, où

nous avons cru qu'il falloit l'envoyer pour y voir le premier Président et beaucoup d'amis que j'y ai conservés : s'il a du tems, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coëtquen ; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes qui soupèrent avec lui à la tour de Sévigné ; il faut les souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jetta entre deux ; on parla beaucoup, on raisonna peu ; M.le Marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire, et partit ensuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : Mademoiselle de Croqueoison se plaint de Mademoiselle du Cerni, parce que l'autre jour, à un bal, il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point de part ; il faudroit entendre là-dessus Mademoiselle du Plessis et les Launayes, comme elles possèdent bien les détails de cette affaire. Mademoiselle du Plessis laisse périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettre le pied, de peur de me donner de la jalousie de cette nouvelle amie ; et même l'autre jour, afin de me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal : quand il fait beau, cela me fait rire ; mais quand il pleut, je lui donnerois bien un soufflet, comme vous fîtes un jour. Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas ; sinon que de ses six chevaux de carrosse

il ne lui en est resté qu'un, et qu'il a été le dernier à s'en apercevoir. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alègre est chez sa mère; on croit que M. de Seignelai * l'épousera. Je m'imagine que vous ne manquez pas de gens qui vous marident tout; pour moi, je méprise tous les petits évènemens; j'en voudrois qui pussent me donner de grands étonnemens. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'Abbé : nous avons trouvé, avec ces jetons qui sont si bons, que j'aurai eu *cinq cent trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher Abbé ne sera pas moins de *quatre-vingt mille francs?* Hélas! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir; et *cent mille livres* de Bourgogne : voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée; le reste, c'est *cent mille écus* en me mariant; *dix mille écus* depuis de M. de Châlons, et *vingt mille francs* des petits partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous pas où ma plume est allée me jeter? Je ferois bien mieux de vous dire ce que je souffre tous les jours, quand je fais réflexion en quels endroits la Providence nous a placées pour y passer la vie. Voilà de quoi je compose ma bile : je souhaite que vous n'en composiez point la vôtre; vous n'en avez pas besoin dans l'état où vous êtes; vous avez un mari qui vous adore : rien ne manque à votre gran-

* Le Marquis de Seignelai, Secrétaire d'État de la Marine, fils aîné de Colbert; c'étoit un esprit étendu et cultivé : Boileau lui adressa son *Épître sur l'amour du vrai.*

deur; tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, afin que le retour de Paris ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, et point par nécessité. Voilà qui est bien aisé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire; les souhaits n'ont jamais été défendus. On me mande que Madame de Valavoire est à Paris, et qu'elle ne peut se taire de votre beauté, de votre politesse, de votre esprit, de votre capacité, et même de votre coiffure que vous avez devinée, et que vous exécutez comme au milieu de la Cour. Madame de la Troche et moi nous avons l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée pour vous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle est encore à Paris, cette Troche; elle ira vers la fin de ce mois chez elle; pour moi je ne sais encore ce que me feront les Etats; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser mille écus en fricassées et en dîners pour l'honneur d'être la maison de plaisance de M. et de Madame de Chaulnes, de Madame de Rohan, de M. de Lavardin, et de toute la Bretagne, qui, sans me connoître, pour le plaisir de contrefaire les autres, ne manqueroit pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harrouis et cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai. Au reste, ma fille, une de mes grandes envies, ce seroit d'être dévote; j'en tourmente la Mousse tous les jours; je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous, je le trouve le plus

naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de Religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paroît dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même : cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'étonne point du tout; j'entre dans leurs raisons : cependant Dieu les hait. Il faut donc sortir de cet état, et voilà la difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? Ma chère enfant, *je vous demande excuse*, à la mode du pays; je cause avec vous, cela me fait plaisir; gardez-vous bien de me faire réponse; mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé, avec un demi-brin de vos sentimens, pour me faire voir si vous êtes contente et si vous vous plaisez à Grignan : voilà tout. Aimez-moi; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est naturel, il est bon.

LETTRE 108.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 14 Juin 1671.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois : et comment se peut-il que je n'en aie seulement pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits passées; j'ai envoyé deux fois à Vitré pour chercher

à m'amuser de quelqu'espérance, mais c'est inutilement. Je vois par là que mon repos est entièrement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la radoterie de Chesières; je comprends sa peine, si elle est comme la mienne; je sens ses douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27: on n'est pas heureux quand on est comme lui; Dieu me préserve de son état; et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout à fait noires: je sais qu'en dire.

LETTRE 109.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 21 Juin 1671.

ENFIN, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de la Souche (1): mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, et j'étois si fort en peine de votre santé que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir,

(1) *Voy.* la scène VII du second Acte de l'*École des femmes.*

que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre santé : mais, mon Dieu ! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs ; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus ; voilà le malheur d'être éloignées : hélas ! il n'est pas le seul.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comme votre Saint Archevêque (1) veut les souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et que cette mode vient de son pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle ; quoi ! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la Princesse Olympie ! ah ! je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver ; je vous remercie de vous habiller ; cette négligence que nous vous avons tant reprochée étoit d'une honnête femme ; votre mari peut vous en remercier : mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. Nous avons eu ici des pluies continuelles ; et au lieu de dire, après la pluie vient le beau tems, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés ; et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adresser au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les Etats, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, c'est que nous sommes bien loin de vous oublier : nous en parlons très-souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup,

(1) Le Cardinal Grimaldy.

j'y pense encore davantage; et en un mot, j'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous: il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique: il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante; je me sers de mes vieilles leçons. Nous lisons fort ici: la Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi; je le sais fort bien, parce que j'ai très-bien appris l'Italien; cela me divertit: son latin et son bon sens le rendent un bon écolier; et ma routine et les bons maîtres que j'ai eus me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein; quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole: mais sur-tout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos; et le moyen, quand on est à cent mille lieues de vous? Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoissez les Rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre: pour moi je ne sais où j'en suis; je me suis fait une Provence, une maison à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche; je ne vois pas bien où vous vous promenez; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse; si

je croyois qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrois, Dieu sait! Voilà une folie que je pousserois loin. Mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau, il sent bien les anciens Adhémars. Je suis ravie de voir comme le bon Abbé vous aime; son cœur est pour vous comme si je l'avois pétri de mes propres mains; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère, elle n'a pas voulu aussi..... je n'en dirai pas davantage; elle a pris un troisième parti, elle s'est avisée d'avoir un petit nez carré (1): mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée? Mais pour cette fois vous ne devez pas avoir cette idée; mirez-vous, c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien.

(1) C'est-à-dire, à peu près comme celui de Madame de Sévigné.

LETTRE 110.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 24 Juin, au coin de mon feu, 1671.

Je ne vous parlerai plus du tems; je serois aussi ennuyeuse que lui, si je ne finissois ce chapitre.

Qu'il soit beau, qu'il soit laid, je n'en veux plus rien dire.
J'en ai fait vœu, etc.

Je n'ai point eu de vos lettres cette semaine, mais je n'en ai point été en peine, parce que vous m'aviez

mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec impatience ; mais pour l'autre semaine, comme je n'y étois point préparée, je vous avoue que le mal-entendu qui retint mes lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, et vous-même, ma fille : je m'en repens, et voudrois bien ne l'avoir pas fait ; mais je suis naturelle, et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces sortes de foiblesses ; comme disoit un jour Madame de la Fayette, a-t-on gagé d'être parfaite ? Non, assurément ; et si j'avois fait cette gageure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de Coëtquen, à trois jours l'un de l'autre ; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici ; et pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles et de celles de M. de Grignan : en parlant des gens adroits et de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander, s'il est toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre procession admirable : je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui ressemble (1). Mes

(1) La procession de la Fête-Dieu est la chose du monde la plus extravagante à Aix.

* Il est bon d'en donner ici une description sommaire, mais exacte. Des troupes de Diables bien rouges, bien cornus, bien hideux, poursuivant à coups de torches un pauvre Roi qui les esquive à peine à force de sauts et de gambades ; ainsi s'ouvre

allées sont d'une beauté extrême ; je vous les souhaite quelquefois pour servir de promenade aux habitans de votre grand château. Mon fils est encore ici, et ne s'y ennuie point du tout : j'aurois plusieurs choses à vous dire sur son chapitre, mais ce sera pour un autre tems. Nous avons eu de vilains

cette grande mascarade qu'on appelle *Procession*. Viennent ensuite les représentations tirées de la Bible ; l'adoration du veau d'or ; Moïse bafoué par les Juifs idolâtres ; la Reine de Saba allant en visite vers le Roi Salomon ; les Mages conduits à Bethléem par l'étoile ; les enfans innocens proscrits par Hérode ; un coup de fusil tiré par un de ses Soudars les fait tous tomber et se rouler par terre. Suivent les scènes et les personnages du grand Drame de la Passion ; le vieux Siméon, le jeune Saint-Jean, le renégat Judas, la bourse en main ; puis Jésus-Christ chariant la solive fatale : enfin, le gigantesque Saint-Christophe qui le porte, enfant, sur sa main. Autres tableaux ! des Cavaliers faisant piaffer en cadence des chevaux de Carton, des groupes de Danseurs et de Cabrioleurs de tout âge et de tout habit ; puis des corps de Héros de la Chevalerie, le Lieutenant d'Amour, l'Abbé de la Jeunesse, le Duc d'Urbin et sa Cour : jusqu'au Roi de la Bazoche et sa sequelle, se mêlant à cette vaste comédie des personnages antiques ou allégoriques, qui tous jouent leur rôle sous des costumes plus ou moins riches, et avec des pantomimes ou des chansons plus ou moins bouffonnes et indécentes. Enfin, la Mythologie vient aussi fournir des épisodes à cette composition bizarre. L'Olympe se présente à côté du Paradis ; les Dieux et les Déesses figurent après les Saints et les Patriarches : ce sont même les trois Parques qui, montées sur de grands chevaux, ferment cette marche extravagante. On prétend que le Roi René en est l'inventeur ; et de plus, on s'est évertué à trouver le sens allégorique de toutes ces folies. Et cette origine et ces interprétations paroissent également apocryphes. On trouve des Processions pareilles dans tous les pays. Celles de la Flandre, non moins fameuses, étoient aussi ridiculement historiées. Tout le monde a lu les descriptions de l'étrange fête

Bohémes (1) qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danseriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaise, sauf le respect qui est dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui étoit en colère contre la moitié de sa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars : nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut se faire raser au moins d'un côté, il est hors de l'affaire de son enlèvement ; il n'a plus que le courant de sa fausse monnoie, dont il ne se met guère en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite? Il y a peu de choses dont on puisse parler à cœur ouvert de trois cents lieues. Une conversation dans le mail me seroit bien nécessaire ; c'est un lieu admirable pour discourir, quand on a le cœur comme je l'ai ; je ne veux point vous parler de la tendresse vive

de l'âne ou *des fous*. Nos premières Comédies, sous le nom de *Mystères*, étoient faites dans le même esprit. La célèbre entrée de Charles VII dans Paris offrait, de ces pompes singulières, un modèle plus ancien, qui n'étoit sans doute lui-même qu'une imitation. Selon toute apparence, le bon René, Prince rempli de lumières et de talens, aura voulu corriger, embellir et raffiner, par quelques épisodes plus ingénieux et moins grossiers, cette fête monstrueuse, qui, de son tems étoit déjà ancienne. Apparemment aussi on a depuis gâté son ouvrage par les mélanges les plus hétéroclites. Il faut dire de bien des institutions ce que Rabelais disoit de la loi : *C'est une robe d'or que cache une broderie d'ordures.*

(1) On nommoit ainsi certains vagabonds qui alloient en bande, courant les villes de Province et les campagnes, où ils gagnoient leur vie à danser, à donner la bonne aventure, et sur-tout à marauder partout où ils pouvoient.

et naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre seroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable.

LETTRE 111.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 28 Juin 1671.

Vous me récompensez bien de mes pertes passées; j'ai reçu deux lettres de vous, qui m'ont transportée de joie : ce que je sens en les lisant ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué de quelque chose à l'agrément de votre style, je croyois ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée. J'avois vu, il y a long-tems, des relations pareilles de la première Madame de Grignan (1); je ne devinois pas que toutes ces beautés seroient un jour sous vos commandemens; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour

(1) Angélique-Claire d'Angennes.

les détails; je vous l'ai déjà dit, et vous pouvez le sentir; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent: si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande Dame: je comprends bien les sentimens de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château; une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'une autre: je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres. Vous me parlez trop peu de Vardes (1) et de ce pauvre Corbinelli: n'avez-vous point été bien aise de parler leur langage? Comment va la belle passion de Vardes pour la T....? Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misanthropie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour et de la fortune. Vos lectures sont bonnes; Pétrarque doit vous divertir avec le commentaire que vous avez; celui que nous avoit fait Mademoiselle de Scudéry sur certains sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, et

(1) Il ne fut rappelé qu'en 1682. C'étoit un homme infiniment aimable. *Voyez* la note page 154.

comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais si vous en demeurez à la moitié, je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet ; il faut vous dire, comme ce Prélat disoit à la Reine-Mère, *ceci est histoire, vous savez le conte :* je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les Romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir : je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopâtre (1) à la Mousse, et, malgré moi, je l'écoute, et j'y trouve encore quelque amusement. Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous savez aussi mes transports de joie, quand je vois partir une chienne de carrossée, qui m'a contrainte et ennuyée ; c'est ce qui nous faisoit décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce que vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais, et puis tout d'un coup je pense où vous êtes ; mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné ; votre château m'arrête maintenant les yeux ; les murailles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plant que vous avez vu, est délicieux : c'est une jeunesse que je

(1) Roman de la Calprenède.

prends

prends plaisir d'élever jusqu'aux nues; et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfans : mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois (1) est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de Chevalier au Parlement de Rennes. Je suis libertine plus que vous; je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de *Fouesnellerie*, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grâce de demeurer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient nécessaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes; c'étoit la mère et une guimbarde de Rennes et les fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez, et encore un peu plus impertinente; ce qu'elle dit tous les jours, sur la crainte de me donner de la jalousie, est une chose originale, dont je suis au désespoir, quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie, sans être ridicule en rien, et parle Gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma Languette, qui parle Parisien au milieu de la Provence : cette petite Basse-Brette est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Madame de Simiane (2); vous

(1) Jardinier des Rochers.

(2) Madeleine Hai-du-Châtelet, femme de Charles-Louis, Marquis de Simiane. Elle fut dans la suite belle-mère de Pauline de Grignan.

avez avec elle un fond de connoissance qui doit vous ôter toutes sortes de contraintes ; c'est beaucoup ; cela vous fera une compagnie agréable : puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes complimens, je vous en conjure, et à notre cher Coadjuteur. Nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi ; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poste. La comparaison de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déjà marquée : je ne souhaite rien tant que de l'occuper ; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Cateau*, je crois qu'elle est mariée ; mais elle a eu une conduite bien malhonnête et bien scandaleuse ; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avoit eu d'un autre ; et cela vient d'un bien plus mauvais fond. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain *Droguet*, que vous avez vu laquais de Chesières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens ; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi-bien que tous ses effets, qui me paroissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B..., vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme,

je le veux; mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela soit vrai; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On disoit donc que M..... avoit un peu avancé les affaires, et qu'il avoit eu grand'hâte de la marier; cependant,

Cela ne put être si juste,
Qu'au bout des cinq mois, comme Auguste,
(*M. de C***) ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une mauvaise couche la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portoit à merveilles, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui feroit bien une histoire de Roman : j'en ai su tout le détail; mais ce seroit une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois : l'enfant mourut heureusement. Je reviens encore à vous, c'est-à-dire, à cette divine fontaine de Vaucluse; quelle beauté! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent : mais songez que je verrai toutes ces merveilles; moi, qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'Abbé aura bien des affaires; après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent, me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie, qui se fasse sentir également, et que le tems

augmente, au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis *; s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-tems, et sur toutes sortes de chapitres; et d'une manière si peu ennuyeuse, qu'il ne devroit pas les oublier. Je suis aise que vous ayez cette automne un couple de beaux-frères; je trouve que votre journée est fort bien réglée : on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage. Le beau tems a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit : quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre Abbé; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel-esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne, que je crus l'avois retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld : je vous prie de me le dire; en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement : je disois, comme si je n'eusse rien dit, que l'*ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire de nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela? l'ai-je lu? l'ai-je rêvé? l'ai-je imaginé? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne

* M. de Sévigné, son fils.

sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa, far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère : songez à sa déroute de cet hiver. Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne (1) pour un Capitaine Bohème, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos *Bohêmes*, dont je vous parlois l'autre jour (2), une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse; je la pris en amitié; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille.* Et où est-il votre grand-père ? *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes.* C'étoit un Capitaine Bohême d'un mérite singulier (3); de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec ce gros crevé, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez

(1) M. de Vivonne étoit Général des Galères.

(2) *Voyez* la Lettre du 24 Juin 1671, page 269.

(3) Il étoit alors Forçat des Galères, pour avoir trop bien fait son métier de *Bohême*.

tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiselle de Sévigné; c'est votre même air; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever: je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopâtre*. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur: mais tout de bon, les lisez-vous en un jour?

LETTRE 112.

A la même.

Aux Rochers, mercredi premier Juillet 1671.

VOILA donc le mois de Juin passé, j'en suis tout étonnée, je ne pensois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de Septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'Octobre? Celui-ci prenoit le même train; mais je vois bien maintenant que tout finit: m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole: nous fîmes des chansons que nous vous envoyons; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de la Fayette est bien contente de la lettre

que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille; votre frère va nous quitter. Nous allons nous jeter, la Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades toute seule *tête-à-tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous? J'ai aussi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés; j'en attends toujours avec impatience; de bonne foi j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable; il n'est pas juste de juger de vous par moi, cette mesure est téméraire, vous avez moins de loisir que moi.

Voilà Mademoiselle du Plessis qui entre; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi, que vous vous souveniez d'elle fort agréablement; et me dit ensuite. Montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres; je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce Guidon (1). En récompense, je

(1) M. de Sévigné étoit Guidon des Gendarmes Dauphins.

l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la Reine d'Arragon*, vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce et fort honnête ; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque tems mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé : et moi, de peur de lui répondre sottement que je *crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espère qu'il m'aimera encore davantage quand il me connoîtra mieux ; je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Madame de Simiane : il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plutôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies ; sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir ; je me fais une extrême violence pour vous quitter, notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie ; je suis persuadée que vous le croyez.

LETTRE 113.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 5 Juillet 1671.

C'EST bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici : vous prenez fort bien l'intérêt de Mademoiselle de Croqueoison ; en récompense,

il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire de peur de les avoir lues ; et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer plus long-tems ; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois, si votre écriture ressembloit à celle de d'Hacqueville, la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle ? En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus ; mais enfin, j'aime fort d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte dans ce qu'il me mande, je tâtonne, je devine, je dis un mot pour un autre, et puis quand le mot m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret : je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne ; il croit que son écriture est moulée : mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer : il entre avec douceur et avec approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoissez la foiblesse humaine ; ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicole ; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce

livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore; cela est épouvantable : mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire; en récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours : je le connois bien, et souvent au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentimens : s'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici. Je suis fort empêchée pour les Etats; mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense : mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa Province, Madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je

ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de *Cateau ;* si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice ? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus (1), son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launaie ; elle étoit bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au roman de la Rose tout d'un coup. Mademoiselle du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour *la Biglesse* joua *Tartuffe* au naturel : après avoir demandé à table *Beuve et Moutonne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi ; en même tems je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse : elle me répond en baissant les yeux : « Ah ! oui, Madame, je suis la plus grande men-» teuse du monde ; je vous remercie de m'en avertir ». Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartuffe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens ; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de *Jaquine* et de la *Tarquesine*, en voyant monter

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Juin 1671, page 274.

votre frère à cheval, c'est une scène; pour moi j'eusse pleuré:

. . . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas; il n'y en a point; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui: il y a un mois qu'on me répète que la Cour sera le dixième du mois à Saint-Germain: on est réduit à me compter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire Cléopâtre et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici; Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander: comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne sauriez la souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi;

mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me souhaitez si fort à Grignan; et sur le même ton, je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits * ne se communiquent pas de moi à vous, et de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites pas comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an: plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse encore le chagrin de la voir et de l'embrasser! Adieu; mon très-cher Comte; quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-mères (1) vous ait jamais autant aimé que moi.

* On sait que Descartes explique toutes les passions et leurs effets, soit internes, soit externes, par le cours des esprits animaux, qui sont, suivant lui, les parties vives et subtiles du sang raréfiées par la chaleur du cœur.

(1) Madame de Sévigné étoit la troisième.

LETTRE 114.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 8 Juillet 1671.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que, par respect, on n'a pas fait l'ouverture assez grande; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée; peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère, et si vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins: puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé? Madame de la Troche m'a mandé depuis deux jours que, si les belles intentions de *Cateau* pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice : j'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même-tems; je vous l'avois déjà mandée. Notre chapelle s'élève à vue d'œil; cela occupe l'Abbé, et me divertit un peu : mais mon parc est sans âme, c'est-à-dire, sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet (1), ne vous fait-elle pas grande pitié, et

(1) M. de Montlouet tomba de cheval en lisant une lettre de sa maîtresse. Il étoit Bullion.

sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose de triste que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui crève sur la place; on peut lire cet endroit d'une lettre; mais jusqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des affaires publiques, et on ne se réveille que pour les grands événemens; et des personnes qu'on aime, les moindres circonstances sont chères et touchent le cœur. Madame de la Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de tems en tems; cela me paroît honnête : mais puisque vous lui faites réponse, je ne lui dois guère de reconnoissance : voilà une chose finie, l'entendez-vous bien? Il me semble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé; je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti ici le bout de l'an de MADAME (1), et je me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elles me font du bien et du mal; je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux

(1) Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 Juin 1676. *V.* la note de la Lettre du 6 Juillet 1679, p. 84.

Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit.

J'ai fait comprendre à la petite Madame du Plessis que le bel air de la Cour, c'est la liberté; si bien que quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en Italien avec la Mousse; elle est charmée de cette familiarité, et moi aussi. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus (1) au milieu de ses conquêtes et dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et par sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudens, et dont les grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée dans le milieu de Cléopâtre, et je l'achève; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres, et vous les commencez; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma fille, c'est dommage que nous n'y sommes quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printems qui vient.

Je suis ici avec mes trois Prêtres, qui font admirablement chacun leur personnage, hormis la messe; c'est la seule chose dont je manque à leur compagnie.

(1) Dans Tacite.

Je

Je me promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maison: quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ses nouvelles; cela n'est pas vraisemblable, mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi (1).

(1) A cause de la singularité de ses distractions.

LETTRE 115.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 Juillet 1671.

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille, j'en suis un peu fâchée; j'en avois deux ordinairement: il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres; on ne s'en passe qu'avec peine. Si vous avez vos beaux-frères ce mois de Septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le Coadjuteur a été un peu malade, mais il est entièrement guéri: sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très-bien quand il veut s'en mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-Août; il ne le peut qu'en ce tems-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, qu'il n'a aucune branche à se

reposer, et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *Seigneur Corbeau :* mais admirez la bizarrerie de mon savoir ; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au tems que je vous voyois à toute heure, et je le regrette sans cesse : ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous ; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : ce n'est donc point cela que je puis me reprocher : mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu dans certains momens de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce seroit une belle chose, si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port ; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite ? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi

l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'acheverai; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne connoît point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *morale* (1), c'est la même étoffe que Pascal.

A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces Messieurs les postillons qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours, et à toutes les heures, par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeans! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchans styles; j'ai quelques lumières

(1) Les *Essais de Morale* de M. Nicole.

pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchans mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu: la beauté des sentimens, la violence des passions, la grandeur des événemens et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille: j'entre dans leurs desseins; et si je n'avois M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville * pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte; mais je me dis de mauvaises raisons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'Abbé! Il vous aime chèrement: nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires, de vos grandeurs; il voudroit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre Madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit: elle a extravagué jusqu'à

* Tous deux aimoient les vieux romans. Cela est plus singulier du premier que du second. C'étoit un reste de jeunesse que son esprit avoit conservé. Le philosophe des *Maximes* se souvenoit d'avoir été l'habitué de l'hôtel de Rambouillet, et l'amant de cette Duchesse de Longueville, qui, (dit le Cardinal de Retz) d'*Héroïne d'un grand parti, en devint l'Aventurière.*

présent sans jeter une larme; elle a une grosse fièvre, et commence à pleurer; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud; les soirées et les matinées sont très belles dans ces bois et devant cette porte; mon appartement est frais; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence.

LETTRE 116.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 Juillet 1671.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde; mais cela n'est pas bien aisé : ainsi je me contente de ce qui peut s'écrire, et je rêve tout ce qui peut se rêver : j'en ai le tems et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'Abbé a une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus; cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point à qui je pense, ni avec quelle tendresse; quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'*hippogryphe* fût encore au monde, ce seroit une chose galante et à ne jamais oublier, que d'avoir la

hardiesse de monter dessus pour venir me voir quelquefois ; ce ne seroit pas une affaire ; il parcouroit la terre en deux jours ; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, et le lendemain, vous arriveriez aussitôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris ; il y sera peu : la Cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le Duc d'Anjou (1). Madame de Villars * m'écrit assez souvent, et me parle toujours de vous : elle est tendre, et sait bien aimer ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part. La petite Saint-Céran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurois lire ; je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertissent : cette méchante plaisanterie n'est point encore usée ; quand elle le sera, je ne dirai plus

(1) Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 Juillet 1671.

* C'étoit la sœur du Maréchal de Bellefonds, et la mère de celui qui sauva la France à Denain. Elle avoit beaucoup d'esprit, et cet esprit étoit malin et plaisant. Son mari avoit servi de second à M. de Nemours dans ce duel fameux où M. de Beaufort le tua. Le Prince de Conti ayant quitté le petit collet, fit le singulier projet, pour établir sa réputation, de se battre contre le Duc d'Yorck, depuis Jacques II, qui étoit alors en France. Ce fut M. de Villars qu'il choisit pour second, dans la vue de donner plus d'éclat à ce combat, qui pourtant ne se fit pas. M. de Villars, quoique pauvre et sans naissance, réussit à la Cour, à la guerre, dans les ambassades, près des femmes, près des Princes, et cela en conservant l'estime générale.

rien, car je m'ennuierois fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir : je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui relèvent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole est admirable, et Cléopâtre va son train, mais sans empressement, et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentimens, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle âme. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épées, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret.

Mademoiselle du Plessis nous honore souvent de sa présence : elle disoit hier à table qu'en Basse-Bretagne, on faisoit une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur, on avoit mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : Mademoiselle, pensez-y bien; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire? on se trompe quelquefois. Non, Madame, c'est douze cents pièces ou onze cents; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir; mais enfin, je sais bien que c'est l'un ou l'autre, et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils

fussent pour le moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dresser des tentes; et que s'ils n'eussent été que cinquante, il falloit qu'ils eussent commencé un mois auparavant. Ce propos de table étoit bon; vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là?

Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vous en remercie sur nouveaux frais. L'Abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service : il ne voit pas bien en quelle occasion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

LETTRE 117.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 Juillet 1671.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés, et je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison : je vous assure que cette manière est plus noble et plus aimable qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, et l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites : je vous souhaite seulement des matériaux; car pour de la bonne volonté, vous en avez de reste. Vous aurez trouvé plaisant

que je vous aie tant parlé du Coadjuteur, dans le tems qu'il est avec vous ; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah ! *Seigneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé, pour toute nécessité, qu'*un poco di pane, un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous êtes : il faut souffrir la goutte, quand on l'a méritée; mon pauvre Seigneur, j'en suis fâchée, mais c'est bien employé *. Je trouve qu'il s'en faut beaucoup que vous ne soyez en solitude; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt Madame de Rochebonne. Le Coadjuteur est bon à garder long-tems : l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château, est une chose qu'il acceptera sans doute; que feroit-il de son argent? cela ne paroîtra pas sur son épargne. Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser, est très-bien et très-juste. Je veux croire pour ma consolation que si je l'avois écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous : en un mot, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant. Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé : il me parle de son cœur à toutes les lignes ; si je lui faisois réponse sur le même ton, ce seroit une *Portugaise* (1). Il ne

* Ceux qui ont lu un *Dialogue entre Franclin et la Goutte*, reconnoîtront ici le germe de cette idée piquante. Ce n'est pas au grand homme que cette ressemblance fait le moins d'honneur.

(1) Allusion aux Lettres de la *Religieuse Portugaise*.

faut louer personne avant sa mort: c'est bien dit; nous en avons tous les jours des exemples; mais après tout, mon ami le public ne se trompe guère: il loue quand on fait bien; et comme il a bon nez, il n'est pas long-tems la dupe, et blâme quand on fait mal: de même, quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord; il ne répond point de l'avenir, il parle de ce qu'il voit. La Comtesse de Grammont * et d'autres ont senti les effets de son inconstance; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui, et ce ne sera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices. Nous sommes occupés de notre chapelle; elle sera achevée à la Toussaint. Je me trouve bien de la parfaite solitude où nous sommes; ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres fait une beauté qui n'étoit pas bien représentée par les bâtons de ce tems-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que Madame de Chaulnes (1) arrive aujourd'hui; j'irai la voir demain, je ne puis m'en dispenser; mais j'aimerois bien mieux être dans la Capucine, ou à lire le Tasse; j'y suis d'une

* C'étoit Mademoiselle Hamilton, que font si avantageusement connoître les *Mémoires du Comte de Grammont* son mari, écrits par le Comte Hamilton son frère. On dit qu'une intrigue tramée pour la faire aimer du Roi échoua. Elle devint depuis très-assidue auprès de Madame de Maintenon. Elle sut aussi très-à-propos se convertir, lorsque la grande dévotion devint une mode et un bon calcul.

(1) Élisabeth le Féron, veuve du Marquis de Saint-Mégrin, et remariée à Charles d'Ailli, Duc de Chaulnes.

habileté qui vous surprendroit, et qui me surprend moi-même. Vous me dites trop de bien de mes lettres, je compte sûrement sur toutes vos tendresses : il y a long-tems que je dis que vous êtes *vraie ;* cette louange me plaît ; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres, mais quelquefois aussi, elle pourroit faire du mal ; je sens dans le milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement : ah ! qu'il y a peu de personnes *vraies !* Rêvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. J'y trouve, comme je l'entends, une force au-delà de sa signification ordinaire. La divine Plessis est justement et à point toute fausse ; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal ; elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde ; mais sur-tout elle me contrefait ; de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises ; j'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable, qu'on est heureux de vous voir en Provence, et, pour moi, quelle joie sensible quand je vous embrasserai ! car enfin, ce jour viendra : en attendant, j'en passerai de bien cruels vers le tems de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus : MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange* *,

* Madame de Grancei. Elle fut la maîtresse du Chevalier de Lorraine, favori très-tyrannique du très-foible frère de Louis XIV.

au grand déplaisir de toute sa maison. Madame du Brouray, après deux ans de mariage avec Fourmanteau (1), vient enfin de le déclarer; elle est ogée chez lui. C'est un bon parti que Fourmanteau.

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux Demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle Mademoiselle de *Croqueoison*, et l'autre de *Kerborgne*? J'appelle Mademoiselle du Plessis Mademoiselle de *Kerlouche*. Ces noms me réjouissent.

(1) Il porta depuis le nom de *Comte de la Vauguion*, et fut Chevalier des Ordres du Roi. Il se tua d'un coup de pistolet le 29 Novembre 1693.

LETTRE 118.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 22 Juillet 1671, jour de la Madeleine, où fut tué il y a quelques années un père que j'avois *.

Madame de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment? à beau pied sans lance, entre onze heures et minuit : on pensoit à Vitré que ce fussent des Bohêmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire. Elle venoit de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant : ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe

* *Voyez* la *Vie de Madame de Sévigné*.

du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très-aise de me voir. La *Murinette* (1) beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, et les Etats qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude : Madame de Chaulnes ne sait que devenir, et n'a recours qu'à moi; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur Mademoiselle de *Kerborgne*; je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah, mon Dieu! en voilà beaucoup sur ce sujet. Cette Madame Quintin, que nous disions qui vous ressembloit, est comme paralytique; elle ne se soutient pas; demandez-lui pourquoi? elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de Médecin, qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortoit de Vitré; elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que j'ai

(1) Anne-Marie du Pui de Murinais, qui fut dans la suite Marquise de Kermau.

compris que tout cela étoit un air pour me faire savoir qu'elle a un équipage de Jean de Paris. Ma chère enfant, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne ? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré ? La Cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau ; le voyage de Rochefort et de Chambor est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée ; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom (1) l'Abbaye de Rebais qu'avoit l'Abbé de Foix : *le pauvre homme !* On prend ici le deuil de M. le Duc d'Anjou : si je demeure aux Etats, cela m'embarrassera. Notre Abbé ne peut quitter sa chapelle ; ce sera notre plus forte raison ; car pour le bruit et le tracas de Vitré, cela me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paroître aux Etats : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en Province, comme les mauvais Comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qui occupe mon âme toute entière. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre Abbé.

(1) Jacques-Bénigne Bossuet, Précepteur de M. le Dauphin, depuis Évêque de Meaux.

LETTRE 119.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 Juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine; cette femme s'étouffoit de rire, et cachoit derrière elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle : cet homme étoit suivi d'une femme fort bien faite, qui rioit aussi : moi, je me mis à rire sans les reconnoître, et sans savoir ce qui les faisoit rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui Madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré, lui avoit mis dans la tête de venir me surprendre. La *Murinette* beauté étoit de la partie, et la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la tristesse même : ils jouèrent d'abord au volant; Mme. de Chaulnes y joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et partout il a été question de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisoit, vous donnoient beaucoup de chagrin pour lui :

nous avons fort poussé cette plaisanterie, et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour; la pensée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé long-tems là-dessus, et puis du dialogue Bohème, et puis enfin de Mademoiselle du Plessis, et des sottises qu'elle disoit, et qu'un jour vous en ayant dit une, et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit: Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement; et que j'avois dit à sa mère: Madame, ces jeunes créatures étoient si folles ce matin, qu'elles se battoient: Mademoiselle du Plessis agaçoit ma fille, ma fille la battoit; c'étoit la plus plaisante chose du monde; et qu'avec ce tour, j'avois ravi Madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous et de Mademoiselle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement: Pomenars tiendra bien sa place; Mademoiselle du Plessis viendra aussi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux Etats, et même de les lui faire souhaiter

souhaiter pour être à la mode. Enfin, je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars; sa gaieté augmente en même tems que ses affaires criminelles : s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargé de mille complimens pour vous; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une Madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne; c'est cela qui rend son Gouvernement beau; car quelle autre chose pourroit-ce être? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne m'embarrasserai plus de son divertissement : mais vous, ma chère fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt! quelle contrainte! quel embarras! quel ennui! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure; et si j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus; car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes et le *Seigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du jugement; il y a vingt ans qu'elle me déplaît, et que je lui dois une visite.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre Abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles; mais sur toutes choses

il vous souhaiteroit bien cent mille écus, soit pour faire achever votre château, soit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre Abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron, ou l'ennui de Nantes avec Madame de Molac, ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et Madame de Chaulnes, pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il est net, il a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui ; c'est un aimable lieu : mais, hélas ! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi, piu che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne pense à vous, que je n'en parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir ? Nous sommes sur la fin du Tasse, *e Gofredo a spiegato il gran vessillo de la croce sopra' il muro*. Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi, et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit, quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde ; mais enfin, tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie

de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'Italien; la *Murinette* le parle comme le François. J'ai reçu une lettre de notre Cardinal, qui me dit encore pis que pendre du gros Abbé (1) qui est avec lui. Adieu, ma très-aimable; j'acheverai demain cette lettre, et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et, après souper, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerni, et lui avons mis le premier appareil que nous leverons demain. La *Murinette* beauté est habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le Comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé, Pomenars ne veut pas: voilà le procès (2). Madame de Chaulnes me disoit tantôt que l'Abbé Têtu, après avoir été quelque tems à Richelieu, enfin sans autre façon, s'étoit établi chez Madame de Fontevraud *, où il est depuis deux mois; ils le virent en passant il y a un mois; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite-vérole à Richelieu: si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui

(1) L'Abbé de Pontcarré.

(2) Il s'agissoit d'un enlèvement.

* Sœur de Madame de Montespan. L'amitié des trois sœurs, et même celle de Madame de Maintenon, ne purent jamais faire parvenir cet Abbé à l'Évêché. Il y avoit pourtant de plus mauvais Prêtres dans le haut Clergé; mais ils étoient moins frivoles et plus hypocrites.

sera fort mauvaise. Je ne savois pas que M. de Condom eût rendu son Evêché; Madame de Chaulnes m'a assuré que cela étoit fait *. La petite personne a envoyé des chansons à sa sœur; nous ne les trouvons pas trop bonnes : je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton des dragons; il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici; cela fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Hélas! que cette pensée m'afflige, et que je m'ennuie d'être si longtems sans vous voir! Adieu, ma chère fille, je vais me coucher tristement, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ma petite est aimable, et sa nourrice est au point de la perfection : mon habileté est une espèce de miracle, et me fait comprendre en amitié la merveille de ce Maréchal, qui devint excellent peintre par amour.

* Ayant été chargé, en 1670, de l'éducation du Dauphin, Bossuet se démit de son Évêché, ne pouvant, disait-il, garder une épouse avec laquelle il ne vivoit pas. Mais on pouvoit dire de cette modération, ce qu'on a dit dans une autre circonstance : « Quand Jesus-Christ mourut le vendredi, il savoit bien qu'il » ressusciteroit le dimanche ». Dix ans après, Bossuet obtint l'Évêché de Meaux.

LETTRE 120.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 29 Juillet 1671.

Il sera le mois de Juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'Août sera encore plus long, puisque ce sera le tems des Etats ; car, n'en déplaise à la bonne compagnie, c'est toujours une sujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'est un embarras, comme dit Madame de la Fayette. Mon esprit n'est pas monté présentement sur ce ton-là : mais il faut avaler et passer ce tems comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie dêtre deux jours ici : ce qui lui paroissoit le plus charmant, étoit mon absence ; c'étoit aussi le régal que je lui avois promis : elle se promenoit toute seule dès sept heures du matin dans ces bois. L'après-dînée, il y eut devant cette porte un bal de paysans, qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme et une femme qu'on auroit empêchés de danser dans une république bien réglée ; c'étoient des postures à pâmer de rire : Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point au reste sur son chapitre ; il ne fait aucun pas qui ne puisse être le dernier, et on ne le quitte point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. Tout disparut lundi matin, et je demeurai contente.

Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre : mandez-moi si sa patience n'est point usée, s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude ; enfin, parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du Marquis de Charôt toute pleine d'amitiés : il me parle de Madame de Brissac *, et me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser ; il est vieux comme son père, et ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit, en lui refusant une réponse. On me mande que le Comte d'Ayen épouse Mademoiselle de Bournonville ; *Matame te Lutre en est enrazée.*

Vous me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille ; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la menerai assurément, si la nourrice le veut bien ; toute autre voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laisser prendre ce petit plaisir ; j'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de consolation. Voilà donc qui est fait, nous parle-

* La Duchesse de Brissac étoit sœur du Duc de Saint-Simon dont on connoît les piquans Mémoires. On verra dans la suite de ces Lettres que cette Dame étoit très-coquette. On l'excusoit à cause des mauvais procédés de son mari, et plus encore à cause de sa beauté.

rons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un de mon petit *galimatias*, c'est-à-dire, mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidèle compagnie : je vous avoue que c'est un de mes plaisirs de me promener toute seule ; on trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir ; mais enfin on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Adieu, ma chère petite.

LETTRE 121.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 2 Août 1671.

QUE dites-vous des nouvelles de cette semaine ? Nous ne demandons que plaie et bosse : mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans (1) m'a assommée ; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui ; et de la manière dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fièvre, sans avoir eu le tems de songer ni au ciel, ni à la terre ; il a passé ce tems-là à s'étonner ; il est mort subitement de la fièvre-tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi ;

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Commandeur des Ordres du Roi, mort le 27 Juillet 1671.

j'en suis fâchée *. Ah ! que j'aurois été contente si la nouvelle de Madame de L.... ** étoit venue toute seule ! c'est bien employé ; sa sorte de malhonnêteté étoit une infamie si scandaleuse, qu'il y a long-tems que je l'avois chassée du nombre des mères : tous les jeunes gens de la Cour ont pris part à sa disgrâce ; elle ne verra point sa fille ; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amans bien écartés.

Vous avez présentement le grand Chevalier, embrassez-le pour moi, et le Coadjuteur aussi ; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire, qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan : ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié : je connois son humeur ; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, et je trouve que c'est acheter trop cher une lettre, quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous concluons incessamment que s'il écrivoit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort.

* Pierre Lenet, Procureur-Général au Parlement de Dijon. Confident et ami du Grand-Condé, il joua un rôle dans les troubles de la Fronde. Il a laissé des Mémoires sur la guerre civile depuis 1649, Mémoires plus curieux que lus, dit Voltaire.

** C'est Madame de Lionne, femme du Secrétaire d'État. On peut voir dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* les scandales qui la firent mettre dans un couvent. Sa fille étoit Madame de Cœuvres. On trouva (dit la *Chronique*) M. de Saulx couché entre ces deux Dames. Son mari mourut peu de tems après, et elle rentra dans le monde.

LETTRE 122.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 5 Août 1671.

Je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guise, dont je suis accablée quand je pense à la douleur de Mademoiselle de Guise. Vous jugez bien, ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiète, car, du reste, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous savez comme je crains les reproches qu'on peut se faire à soi-même. Mademoiselle de Guise n'a rien à se reprocher que la mort de son neveu; elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné; la quantité du sang a causé le transport au cerveau : voilà une petite circonstance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort : on n'a jamais rien vu de pareil.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos Etats, pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir, au bruit de tout ce qui peut en faire à Vitré : le lundi matin il m'écrivit une lettre; j'y fis réponse pour aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu; il y a quatorze couverts à chaque table; Monsieur en tient une, et Madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les

plats de rôti tout entiers; et pour les pyramides de fruits, il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyoient pas ces sortes de machines, puisque même ils ne comprenoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer, une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise au contraire de ne plus voir ce qu'elles cachent; cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit en fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, MM. de Lomaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons avec une délicatesse et une justesse qui charme. Je pensois toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse, et de ce que je vous avois vu danser, que ce plaisir me devint une douleur. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria : les violons et les passe-pieds de la Cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différens et cette cadence courte et juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les Etats. Le lendemain, M. le Premier-Président, MM. les

Procureurs et Avocats-Généraux du Parlement, huit Evêques, MM. de Molac, la Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat (1) qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devoient venir Madame de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre, et M. de Lavardin, dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers; car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs, et MM. de Fouché et Chesières qui arrivoient. M d'Harouïs vous écrira ; il est comblé de vos honnêtetés : il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des Etats : c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les Etats, c'est une assez belle chose. Je ne crois pas qu'il y ait une Province rassemblée qui ait un aussi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine du moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la Cour; il n'y a que le petit Guidon (2), qui peut-être reviendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir Madame de Rohan ; il viendroit bien du monde ici, si je n'allois à Vitré : c'étoit une grande joie de me voir aux Etats, où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les Etats ne doivent pas être longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le Roi; on ne dit pas

(1) Depuis Chancelier de France.

(2) M. de Sévigné son fils, Guidon des Gendarmes Dauphins.

un mot : voilà qui est fait. Pour le Gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité de présens, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les Etats. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit : mais si je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir debout ; mais cela vient au bout de la plume, quand on est en Bretagne, et qu'on n'a pas autre chose à dire. J'ai mille complimens à vous faire de M. et de Madame de Chaulnes. J'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.

LETTRE 123.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 9 Août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre ; mais enfin, ma fille, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités

et le fond de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car pour moi, je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très-à-propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la plus juste matière d'un livre, comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé ! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connois point; vous avez un fond de raison et de courage que j'honore; pour moi je n'en ai pas tant, sur-tout quand mon cœur prend le soin de m'affliger; mes paroles sont assez bonnes; je les range comme ceux qui disent bien : mais la tendresse de mes sentimens me tue; par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous; je les ai imaginées comme je les sens. Je n'ai point trouvé que le proverbe fut vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid*; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le tems passe toujours; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous voulez m'aimer, et pour vous, et pour

votre enfant : hé ! ma chère fille, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché ; c'est le trop plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner lundi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les Etats deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces Etats ; cela est ridicule : cependant je n'y ai point encore couché, et je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici ; il fait un si beau tems que je ne puis me renfermer dans une petite ville.

Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan ? Le secours viendra-t-il de loin ? N'oubliez pas comme vous accouchâtes en dernier lieu, et n'oubliez pas ce qui vous arriva la première fois, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourriez faire pour me témoigner votre amitié ; voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve ; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah ! mon enfant, qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi ! Des trésors et tous les biens possibles pourroient-ils me donner autant

de joie que votre amitié? Comme aussi, tournez la médaille, rien au monde n'est pis que le contraire.

Votre lettre à Madame de Villars est très-bonne: elle ne paroît pourtant pas d'un style aussi aisé que d'autres que j'ai vues de vous; mais personne n'écrit mieux que vous; et Madame de Villars sera très-contente de cette lettre. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponse à M. d'Agen sur cette Religieuse, qui met tout son diocèse sens dessus dessous : je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de la Rochefoucauld; elles sont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'est-il point un peu labyrinthe ? l'entendez - vous ? cela s'appelle des choses fines.

Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche ? Votre petit garçon seroit - il devenu fille ? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque Royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman : me voilà comme Don Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopâtre, mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir, nous ne savons plus où nous attacher ; il faudra attendre que les Etats soient partis pour entreprendre quelque chose. Etoit - ce à vous que je

mandois l'autre jour qu'il sembloit que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en Gentilshommes? Je n'ai jamais vu tant de monde rassemblé. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Hé, mon Dieu, que je suis bien en Provence, que ce pays-là est bien devenu le mien! Falloit-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre?

A Monsieur DE GRIGNAN.

Il n'y avoit que vous, mon cher Comte, qui pussiez me résoudre à donner ma fille à un Provençal : mais, dans la vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoins Caderousse et Mérinville; car si j'avois trouvé en moi autant de facilité pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la reine des incidens, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de la façon très-distinguée dont je pense sur votre sujet; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise que ma fille ne vous parle point de moi; elle m'en faisoit autant de vous l'année passée : croyez donc, sans qu'elle vous le dise, que je ne vous oublie jamais : la voilà qui gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte, pour excuser votre paresse : je laisse entre vous ce débat, et je vous assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pouvez être de personne plus sincèrement que de moi.

moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail : mais vous êtes glorieux ; je vois bien que vous voulez que j'aille vous voir la première : vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman, et que je sois ravie d'employer le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre Abbé en a plus d'envie que moi ; c'est quelque chose. Adieu, mon cher Grignan ; aimez-moi toujours bien ; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A Madame de GRIGNAN.

Ma chère enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Cyran *; c'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de la Rochefoucauld. Quand ce livre se débitera, priez Madame de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilly ; il vous sera très-obligé de cette confiance : si vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un sol d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que

* Verger de Hauranne, Abbé de Saint-Cyran. C'est le fondateur du Jansénisme en France. Il avoit été ami de l'Évêque d'Ypres, Jansénius, dont il apporta la doctrine à Paris. Mais s'il sut se faire des Disciples, tels que les Pascal, les Arnauld, les Nicole, ce fut plutôt par son caractère que par son esprit : homme aussi ardent (dit Voltaire) qu'écrivain diffus et obscur.

ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

LETTRE 124.

A la même.

à Vitré, mercredi 12 Août 1671.

ENFIN, ma chère fille, me voilà en pleins Etats, sans cela les Etats seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main, et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Lomaria, les Barons de Guais, les Evêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Après une promenade dont ils furent fort contens, une collation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, sur-tout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au soir; Madame de Chaulnes me donna à souper, avec la Comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet

pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point long-tems mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe. Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné : je fus encore à la comédie; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau; quelle légèreté! quelle justesse! Il peut défier tous les courtisans, et les confondre, sur ma parole : il a soixante mille livres de rente, et sort de l'Académie; il ressemble à tout ce qu'il a de plus joli, et voudroit bien vous épouser. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici; cette obligation n'est pas grande, mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on commence par moi, et puis Madame de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et les femmes de ce pays sont si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. Il y a de votre connoissance, Tonquedec, le Comte de Chapelles, Pomenars, l'Abbé de Montigni, qui est Evêque de Saint-Paul-de-Léon, et mille autres : mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions

un peu de notre prochain. Il est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on a dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Madame de Coëtquen est ici avec la fièvre; Chasières se porte mieux; on a député des Etats pour lui faire un compliment. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin: on l'adore ici, c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Mon Abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner: pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait, il y a plus de huit jours: on a demandé trois millions; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cents mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le Gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt-mille francs, le reste des Officiers à proportion; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les Etats.

Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays: mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois et de ce que j'entends: Pomenars est divin; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, je

voudrois déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère, j'attends toujours vos lettres avec impatience; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre, et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous.

LETTRE 125.

A la même.

à Vitré, dimanche 16 Août 1671.

Quoi ! ma chère fille, vous avez pensé brûler, et vous voulez que je ne m'en effraie pas ! Vous voulez accoucher à Grignan, et vous voulez que je ne m'en inquiète pas ! Priez-moi en même tems de ne vous aimer guère ; mais soyez assurée que pendant que vous me serez ce que vous êtes à mon cœur, c'est-à-dire, pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui peuvent vous arriver. Je prie Deville de faire tous les soirs une ronde pour éviter les accidens du feu. Si le hasard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez, et ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

M. de Lavardin fait ici l'amoureux d'une petite

Madame; j'ai trouvé que c'est une contenance dont il a besoin comme d'un éventail. J'ai dit à Madame de Chaulnes les complimens que vous lui faites; elle les a reçus d'une manière, et vous en rend de si bons, que je suis persuadée qu'elle voudroit, au prix des Molac et des Lavardin (1), que vous fussiez sa Lieutenante-Générale : il n'y a que ces charges de belles; les Lieutenantes de Roi ne sont pas dignes de porter votre robe. Je suis encore ici; M. et Madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce sont des distinctions qui me font admirer la bonté des Dames de ce pays; vous croyez bien aussi que sans cela je ne demeurerois pas à Vitré, où je n'ai que faire. Les Comédiens nous ont amusés, les passe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Mais tout cela n'empêchera point que je n'aille demain aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez Madame de Chaulnes : enfin, soit besoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail; j'y serai huit ou dix jours. Notre Abbé, la Mousse et *Marphise* ont grand besoin de ma présence; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois : il y est très-souvent question de Madame la Gouvernante de Provence, c'est ainsi

(1) Lieutenans-Généraux de la Province de Bretagne.

que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé. On contoit hier au soir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une grosse pierre sous son petit manteau ; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre ; cela me fit rire ; je jurai que je vous le manderois : si vous croyiez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR ? Ce sont des traits de la Palatine ; c'est sa nièce (1) et celle de la Princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entend point le François !

Madame de la Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche ; elle est fort à plaindre de ce mal : je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal (2), que d'en avoir les incommodités. La

(1) La Princesse Elisabeth Charlotte Palatine du Rhin. * C'est elle dont on a publié des *fragmens de lettres originales*, où l'on trouve beaucoup de faits curieux et des portraits qu'un peu de passion n'empêche pas d'être très-vrais.

La Palatine, sa tante, est cette Anne de Gonzague, qui, au milieu des intrigues de la minorité de Louis XIV, montra plus de génie et plus de loyauté que la plupart des hommes qui s'y distinguèrent le plus. On a publié, sous son nom, en 1789, des Mémoires bons à lire, quoique supposés.

(2) Blaise Pascal, un des plus beaux génies de son siècle, avoit été sujet à de grands maux de tête ; il mourut dans la fleur de l'âge en 1662.

date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans ; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé ; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée, me déplaît beaucoup : ce fut ensuite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livry : tâchez donc, ma chère enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déjà ce Chamarier (1) de Rochebonne ; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son âme : c'est à M. de Grignan que j'adresse cette *gentillesse*, comme à celui qui m'y saura bien répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon, outre celle de l'Intendant.

Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre-ci et là, c'est mon unique soin, et la chose du monde dont je vous serai le plus sensiblement obligée ; c'est là que vous pouvez me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : si vous saviez aussi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, et qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête ; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur ; conservez-la, et prenez de

(1) Dignité du Chapitre de Saint-Jean de Lyon.

ses conseils pour vos affaires. Notre Abbé vous adore toujours ; la petite Mousse a une dent de moins, et ma petite enfant une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis Flachère de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Chesières est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouïs.

LETTRE 126.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 19 Août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que vous l'avez imaginé ; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon et qui dépendra de moi. J'avois déjà pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de Novembre que j'avois résolu d'en changer ; je commence dès aujourd'hui, et vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans ; Dieu vous délivre de la tante (1), elle m'incommode d'ici. Les manches du Chevalier font un bel effet à table : quoiqu'elles entraînent tout,

(1) Anne d'Ornano, Comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan.

je doute qu'elles m'entraînent aussi; quelques foiblesses que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y auroit de quoi en faire une belle provision à Vitré; je n'ai jamais vu une si grande chère; nulle table à la Cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont, aussi est-ce pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne Ville, après avoir fait vos complimens à Madame de Chaulnes et à Mademoiselle de Murinais: on ne peut jamais ni mieux les recevoir, ni mieux les rendre. Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là; nous avions dîné à part. Quarante Gentilshommes avoient dîné en bas, et avoient bu chacun quarante santés: celle du Roi avoit été la première, et ensuite tous les verres cassés; le prétexte étoit une joie et une reconnoissance extrême de cent mille écus que le Roi a donnés à la Province sur le présent qu'on lui a fait, voulant récompenser, par cet effet de sa libéralité, la bonne grâce qu'on a eue à lui obéir. Ce n'est donc plus que deux millions deux cents mille livres, au lieu de cinq cents. Le Roi a écrit de sa propre main des bontés infinies pour sa bonne Province de Bretagne: le Gouverneur a lu la lettre aux Etats, et la copie en a été enregistrée: il s'est élevé jusqu'au ciel un cri de *vive le Roi*; et tout de suite on s'est mis à boire, mais boire, Dieu sait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la Gouvernante de Provence, et un Breton ayant voulu vous nommer, et sachant mal

votre nom, s'est levé, et a dit tout haut : C'est donc à la santé de Madame de *Carignan :* cette sottise a fait rire M. de Chaulnes jusqu'aux larmes : les Bretons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ici à plus de huit jours que Madame de *Carignan ;* quelques-uns disent la Comtesse de *Carignan :* voilà en quel état j'ai laissé les choses.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui ; il en est ravi ; et en attendant je vous assure qu'il est si hardi et si effronté, que tous les jours du monde il fait quitter la place au Premier-Président, dont il est ennemi, aussi-bien que du Procureur-Général. Madame de Coëtquen venoit de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite fille ; elle s'étoit évanouie ; elle en est très-affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie : mais son mari est inconsolable ; il revient de Paris, après s'être accommodé avec le Bordage ; c'étoit la plus grande affaire du monde, il a donné tous ses ressentimens à M. de Turenne* : vous ne vous en souciez guère ; mais cela se trouve au bout de ma plume. Il y avoit dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Basse-Brete qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille : ma foi, elle étoit ridicule et faisoit des hauts-le-corps qui nous faisoient éclater de rire ; mais il y avoit d'autres danseuses et des danseurs qui nous ravissoient. Si vous me demandez comment je me trouve des Rochers

* La gloire, qui est *la dernière passion du sage*, n'étoit pas la seule de Turenne, qui, à 60 ans, avoit aimé Madame de Coëtquen.

après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de joie; j'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner : j'ai un besoin de repos qui ne se peut dire, j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger, car je meurs de faim à ces festins; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire; tout le monde m'attaquoit, et mon poumon étoit usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon Abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons, tout cela m'est uniquement bon, en l'état où je suis : quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure de cœur* (1) : ce mot d'*enflure* me déplaît; et pour le reste, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours : jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces Messieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, la Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes paquets perdus : ces chères, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines

(1) Expression de M. Nicole dans ses *Essais de Morale*.

de suite? Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, et même je vous le conseillerois; mais vous les aviez écrites, et je ne les ai pas. Si vous aviez la mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent : vous l'aviez pour ce fripon de Grignan; faut-il que je l'embrasse, après cette préférence? Parlez-moi de Madame de Rochebonne (1), et faites des amitiés à mon cher Coadjuteur et au bel air du Chevalier : je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous. On me mande que *mes petites entrailles* (2) se portent bien, elles vont être habillées; cela est joli, de *petites entrailles* avec une robe. Si Madame de Simiane vouloit savoir des nouvelles de son premier Sénéchal, vous pourriez lui dire qu'après elle, il a épousé la femme d'un homme qui enfin la lui laissa, et que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force, et qui est une très-belle femme; mais il a un cadet qui en a fait autant en Basse-Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Harouïs est aussi étonné que vous de l'aventure de Madame de Lionne (3). Votre raisonnement est bon; mais quoique le mari fût accoutumé à sa

(1) Thérèse Adhémar de Monteil, femme de Charles-François de Châteauneuf, Comte de Rochebonne, et sœur de M. de Grignan.

(2) C'est ainsi que Madame de Sévigné nommoit sa petite-fille (*Marie-Blanche*), qu'elle avoit laissée à Paris en nourrice.

(3) *Voyez* la Lettre du 2 août 1671, p. 312.

propre disgrace, il ne l'étoit pas à celle de son gendre, et c'est ce qui l'a fait éclater, car vous savez bien l'honnête métier de la mère. Vous avez fait des merveilles d'écrire à Madame de Lavardin; je le souhaitois, vous avez prévenu mes désirs. Voilà tout présentement le laquais de l'Abbé, qui se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jacquine* (1), l'a jetée par terre, et lui a rompu le bras, et démis le poignet; les cris qu'elle fait sont épouvantables, c'est comme si une furie s'étoit rompu le bras en enfer: on envoie querir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidens viennent, et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser; c'est cela que je crains; car si quelqu'un m'assuroit que je ne me ferois point de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse, cette nouveauté me divertiroit; mais après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très-belle; vous savez comme je suis à vous, et que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

(1) Une des filles de la basse-cour des Rochers.

FIN DU TOME PREMIER.

CHTP

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 20 February, 2020